LES VIERGES AUX ROCHERS

DEUXIÈME PARTIE (1)

Quand je posai le pied sur le seuil, l'image fantastique de la démente me réapparut, si vive et si farouche que j'en eus un frisson secret. Tout le lieu me sembla occupé par sa domination sinistre, attristé et terrifié par son omniprésence. Il me sembla lire sur le visage de ses enfans une inquiétude pareille à la mienne. Et la pensée me vint que nous la trouverions peut-être au haut de l'escalier à nous attendre.

Anatolia devina ma pensée ; et, pour me rassurer, elle me dit à voix basse :

— Je vous en prie, ne craignez rien... Vous ne la verrez pas... J'ai pu faire en sorte que vous ne la voyiez pas, du moins à cette heure... Tâchez de n'y plus penser, pour que notre hospitalité ne vous semble pas trop triste.

Antonello regardait en l'air les vitrages des loges qui entouraient la cour, épiant de ses yeux inquiets où les cils mettaient une palpitation incessante.

— Tu vois l'herbe ? s'écria Odon en m'indiquant la verdure qui croissait le long des murailles dans les interstices des dalles.

— Signe et augure de paix, répondis-je en faisant effort pour secouer mon oppression et reprendre courage. J'ai été bien fâché de n'en pas trouver hier dans ma cour. On l'avait enlevée ; mais j'aurais mieux aimé l'y voir que le feuillage solennel des lauriers et des myrtes. Il faut laisser croître l'herbe, surtout dans les maisons trop vastes. C'est une chose vivante de plus.

(1) Voyez la *Revue* du 1er septembre.

La cour était sonore comme une nef, et les échos y étaient prêts à recueillir jusqu'aux paroles chuchotées. En regardant la fontaine muette, j'imaginai les musiques mystérieuses auxquelles l'eau pourrait inviter ces échos attentifs et favorables.

— Pourquoi la fontaine est-elle silencieuse ? demandai-je, empressé à saisir toutes les occasions de défendre la cause de la vie dans cette enceinte pleine de choses oubliées ou mortes. Tout à l'heure, comme nous montions la rampe, j'ai entendu l'eau courir.

— Adressez-vous à Antonello, dit Violante. C'est lui qui a imposé ce silence.

La face du pauvre malade se colora légèrement et son regard se troubla, comme lorsqu'on est sur le point de céder à un accès de colère. Il semblait que l'innocente dénonciation de Violante lui fît honte et lui fît mal, ou qu'elle rouvrît une querelle déjà arrangée. Il se contint, mais le dépit altérait sa voix.

— Figure-toi, Claude, dit-il en indiquant un côté de la loggia, figure-toi que ma chambre est précisément à cette place, et que, de là, on entend la fontaine gronder comme une cascade. Figure-toi! Un bruit incroyable,qui affole. Dis, n'entends-tu pas comme la voix ici résonne? En plein jour!

Tout son corps long et décharné vibrait d'aversion contre le bruit, de cette horreur nerveuse, de cette insurmontable abomination dont il m'avait déjà donné des signes le jour précédent, lorsqu'il avait entendu les coups de carabine et les cris humains.

— Mais si tu entendais, la nuit! poursuivit-il en s'animant.Si tu entendais! L'eau n'est plus de l'eau; elle devient une âme perdue qui hurle, qui rit, qui sanglote, qui balbutie, qui raille, qui se plaint, qui appelle, qui commande. C'est incroyable! Parfois, dans l'insomnie, en écoutant, j'ai oublié que c'était de l'eau, je n'ai plus réussi à m'en souvenir... Comprends-tu ?

Il s'arrêta tout à coup, avec un visible effort pour se dominer; et il fixa sur Anatolia un regard plein d'égarement. Le chagrin qui contractait le visage de celle-ci disparut sous ce regard, se renfonça, se cacha. Et, comme pour dissiper le malaise qui nous oppressait tous, elle dit d'un air presque gai :

— Vraiment, Antonello n'exagère pas. Voulez-vous que nous évoquions l'âme perdue? C'est facile.

Nous étions tous auprès de la fontaine aride. La halte imprévue, les paroles et l'aspect de la victime, la solennité du lieu clos, la froideur argentée de la lumière qui pleuvait du ciel et l'imminence de la métamorphose, tout semblait conférer à cette vieille chose inerte le mystère d'une œuvre de magie. La masse marmo-

rénne, assemblage pompeux de chevaux marins, de tritons, de dauphins et de conques disposés en trois étages, se dressait devant nous revêtue de croûtes grisâtres et de lichens desséchés, parsemée de taches blanches comme le tronc du tremble; et ses nombreuses bouches humaines et bestiales semblaient avoir conservé dans le silence l'attitude de la dernière voix liquide qu'elles avaient émise.

— Écartez-vous, reprit Anatolia en se penchant vers un disque de bronze qui fermait une ouverture circulaire dans le dallage sur le bord du bassin inférieur. Je donne l'eau.

Et elle passa les doigts dans l'anneau qui faisait saillie au centre du disque, essaya de soulever le poids du métal; mais, n'y pouvant réussir, elle se remit debout, le visage empourpré par l'effort. Je lui vins en aide et j'ouvris. Alors elle se pencha de nouveau, et sa main retrouva l'engin caché. Nous reculâmes tous deux d'un même mouvement, tandis qu'on entendait déjà murmurer l'eau montant par les veines de la fontaine inanimée.

Et il y eut une seconde d'attente anxieuse, comme si les bouches des monstres allaient proférer une réponse. Involontairement, j'imaginai la volupté de la pierre envahie par la fraîche et fluide vie, et j'imitai en moi-même l'impossible frisson.

Les buccins des tritons soufflaient, les gorges des dauphins gargouillaient. A la cime, un jet s'élança en sifflant, splendide et rapide comme un coup d'estoc pointé contre l'azur; il se brisa, se retira, hésita, remonta plus aigu et plus fort; il se maintint droit en l'air, se fit de diamant, devint une tige, parut fleurir. Un bruit sec et bref comme le claquement d'un fouet retentit d'abord dans le cloître; puis ce fut comme un éclat de rires puissans, comme un tonnerre d'applaudissemens, comme une averse de pluie. Toutes les bouches poussèrent leurs jets, qui se courbèrent en arc pour emplir les vasques inférieures. La pierre, en se mouillant, se couvrait çà et là de taches sombres, luisait aux parties lisses, se rayait de petites rigoles de plus en plus serrées; enfin elle jouit toute du contact de l'eau, parut ouvrir tous ses pores aux gouttes innombrables, se raviva comme un arbre sous une ondée bienfaisante. Rapidement les cavités les les plus étroites se remplirent, débordèrent, formèrent des couronnes argentées sans cesse détruites, renouvelées sans cesse. A mesure que les jeux soudains se multipliaient sur la diversité des sculptures, les sons ininterrompus grandissaient, faisaient dans le vaste écho des murailles une musique de plus en plus profonde. Hardis, sur la volubile symphonie de l'eau retombant dans l'eau, dominaient les chocs du jet central qui brisait contre

les nuques des tritons les fleurs miraculeuses fleurissant de seconde en seconde au sommet de sa tige.

— Entends-tu ? s'écria Antonello qui regardait ce triomphe avec des yeux d'ennemi. Crois-tu qu'à la longue ce vacarme ne soit pas intolérable?

Et il me sembla que Violante, couvrant sa voix d'un voile plus lourd, répondait :

— Oh! moi, je passerais des heures et des jours à écouter. Pour moi, nulle musique ne vaut celle-ci.

Elle était restée si près de la fontaine qu'elle recevait sur sa personne les éclaboussures des jets d'eau et avait déjà les cheveux semés d'une poussière lumineuse. La puissance de sa beauté chassait encore une fois de mon esprit toute pensée étrangère, toute image discordante. Encore une fois, elle m'apparaissait isolée et intangible, hors de la vie commune, plutôt semblable à une fiction d'art qu'à une créature de notre espèce. Autour d'elle toutes les choses reconnaissaient la souveraineté de sa présence, puisque toutes s'adaptaient et se soumettaient et s'harmonisaient à sa beauté. Comme naguère le grand arceau de verdure qui s'était recourbé sur elle à sa première apparition, comme naguère le socle ancien qui l'avait portée, ce vase sonore ouvert vers le ciel semblait créé pour elle seule, semblait répondre parfaitement à l'idéale harmonie qu'elle réalisait par sa simple attitude. De secrètes affinités, non intelligibles, reliaient à son être les choses les plus diverses, rapportaient à son mystère les mystères environnans. Puisque la nature, par le moyen de cette forme humaine, avait manifesté une sienne idée de perfection absolue, il me semblait que toute autre idée renfermée en toute autre enveloppe naturelle devait nécessairement servir comme un signe pour guider l'esprit du contemplateur à l'intelligence de cette beauté suprême et unique. De là vint que, considérant la vierge près de la fontaine, je trouvai et je cueillis cette vérité pure : « Lorsque la Beauté se montre, toutes les essences de la vie convergent en elle comme en un centre ; et par conséquent elle a pour tributaire l'Univers entier. »

***

— Une de nos peines, me disait Odon tandis que nous gravissions le large escalier à balustres sur le silence duquel les envolemens et les nuées des allégories du XVIIe siècle imitaient la furie d'une rafale, une de nos peines, c'est l'espace que voilà : il nous donne comme une sensation d'égarement continuel, de diminution humiliante...

En effet, l'édifice était trop vaste et trop vide. Restauré au XVIIe siècle, et, de forteresse féodale transformé en villa pompeuse, il conservait toutefois l'énormité formidable de ses murailles et de ses voûtes où les époques successives avaient laissé des empreintes diverses d'art et de luxe, tantôt contrastantes et tantôt superposées. Le grand nombre des miroirs qui recouvraient des parois entières multipliait l'espace à l'infini. Et rien n'était plus triste que ces pâles abîmes illusoires qui semblaient s'ouvrir dans un monde surnaturel et, de minute en minute, promettre au regard des vivans de funèbres apparitions.

— Claude, mon enfant! s'écria d'une voix émue le prince Luzio dès qu'il me vit. Mon enfant, mon cher enfant!

Et il vint à ma rencontre.

Lorsqu'il me prit dans ses bras et me mit sur le front un baiser paternel, je sentis son vieux corps trembler. Ensuite, ayant toujours la main posée sur mon épaule, il me contempla longuement au visage, comme perdu dans un rêve, tandis qu'un flot de souvenirs, de douleurs et de regrets traversait l'azur cendré de ses yeux affaiblis.

— Comme tu rappelles ton père! ajouta-t-il d'une voix encore plus affectueuse, qui me communiqua son émotion. C'est une ressemblance incroyable. Je m'imagine revoir Maxence dans sa jeunesse, quand nous étions compagnons d'armes aux chevau-légers de la garde... Je m'imagine le revoir vivant. Comme tu lui ressembles, mon enfant!

Il me prit par la main et me conduisit vers la fenêtre, comme s'il eût voulu m'emmener à l'écart et m'attirer dans l'évocation des choses lointaines.

— Comme tu lui ressembles! répéta-t-il, lorsque mon visage lui apparut en pleine lumière. Oh! si cette âme bénie vivait encore! Il n'aurait pas dû mourir! Non, mon Dieu, il n'aurait pas dû mourir!

Il secouait la tête avec un geste de regret, devant le fantôme de cette vie si belle, trop tôt moissonnée. Et telle était la sincérité de son émotion que j'en fus pénétré jusqu'au fond de l'âme; et je ne me sentis plus étranger dans cette demeure où je retrouvais le souvenir de mes morts si purement conservé.

— Regarde, continua le prince en effleurant des doigts les fils extrêmes de sa barbe blanche et en souriant d'un sourire où j'entrevis quelque chose de la noble douceur d'Anatolia; regarde comme je suis vieilli!

Il montrait dans toute sa personne un douloureux accablement; mais la splendeur de ses cheveux précocement blanchis

conférait à sa tête une majesté vénérable; et il portait sur le front, vive encore, la marque héréditaire de sa race dominatrice. Ses mains, comme par miracle, n'avaient souffert aucune injure de la maladie et de la vieillesse, ne laissaient voir aucune déformation sénile. Elles s'étaient conservées belles et pures comme si un baume les eût rendues inaltérables, les mains prodigues de ce seigneur magnifique qui avait dispersé ses richesses sur la route de l'exil pour maintenir plus longtemps dans les yeux de son Roi un reflet de la royauté déchue. Et, comme en mémoire des trésors prodigués, un camée resplendissait à l'annulaire.

Ces mains aux gestes lents, dont le sang engourdi se ravivait à la chaleur des souvenirs, semblaient tirer d'une zone d'ombre les lambeaux d'un monde éteint; et, pour les yeux de mon esprit, cette fonction les rendait plus singulières. Lorsque le vieillard, s'étant assis, les eut posées sur les bras de son fauteuil, elles prirent pour moi un aspect de reliques et je les considérai avec un sentiment inconnu de respect presque superstitieux. Si forte fut leur vertu qu'à cette minute je crus vivre dans ma poésie et non dans la réalité des choses, indiciblement.

Comme mon regard restait fixé sur la gemme gravée, le prince me dit avec un sourire :

— C'est le portrait de Violante.

Et il ôta l'anneau, qu'il me tendit.

Cette œuvre délicate d'un artiste ancien n'était pas indigne de Pyrgotèle ou de Dioscoride; mais le divin profil de Méduse en relief sur le champ pourpré de la sardoine répondait avec tant de perfection aux traits de la créature superbe que je pensai : « Il est donc vrai qu'elle a illuminé l'art des âges disparus et conféré depuis un temps immémorial aux matières durables le privilège de perpétuer l'Idée qu'elle incarne aujourd'hui! »

— Sa mère, enceinte d'elle, reprit le prince avec le même sourire, portait cet anneau et ne le quittait jamais.

***

Ainsi, à chaque moment, les concordances des choses mettaient mon esprit dans un état idéal qui confinait à l'état de rêve et de prescience, mais pourtant sans y atteindre, en offrant une harmonique matière à ma sensibilité et à mon imagination. Et j'assistais en moi-même à la genèse continue d'une vie supérieure où les apparences se transfiguraient comme dans la vertu d'un miroir magique.

Les trois créatures élues semblaient s'illuminer et s'obscurcir tour à tour; et en elles les ombres et les lumières avaient les

intimes significations d'un langage que déjà j'interprétais avec une lucidité extraordinaire, comme s'il m'eût été depuis longtemps familier. Aussi restai-je ébloui, non seulement par les réverbérations de la roche, mais encore par les éclairs confus qui jaillirent de ma pensée lorsque Violante, s'approchant d'une fenêtre ouverte, me montra un spectacle qu'elle aurait pu créer d'un geste et me dit :

— Regardez!

La fenêtre était tournée au septentrion, dans la façade du palais opposée au jardin, et cette fenêtre était béante sur un abîme. Quand je me penchai, une sorte de vibration impétueuse traversa tout mon être, l'exaltant soudain au sentiment d'une grandeur muette et terrible.

« Voilà peut-être votre secret? » dis-je à la révélatrice, mais sans paroles, tant à son côté le silence me semblait parlant.

Le précipice descendait presque à pic sous les contreforts massifs qui soutenaient la muraille septentrionale, plongeant jusqu'à un âpre ravin blanchâtre qui, encore que desséché, donnait à craindre les colères dévastatrices du torrent. Avec la même violence atroce et désespérée que les fleuves de lave qui, descendus vers la mer sicilienne, rebondirent, se dressèrent, se contractèrent, noirs et rouges, grinçans, rugissans, sifflant au premier contact de l'eau, avec cette même violence la roche remontait du fond du ravin et rejaillissait contre le ciel, opposant à la muraille construite par les hommes une gigantesque masse tourmentée par une muette fureur. Les plus cruelles convulsions et contorsions des corps en proie à des puissances démoniaques ou à des spasmes mortels semblaient s'être figées toutes dans cette masse aussi horrible que la côte où Dante eut l'indice des nouveaux martyres avant d'arriver à la rivière de sang gardée par les Centaures. Toutes les formes des matières flexibles et fluides y paraissaient reproduites dans la dureté de la pierre : les boucles des chevelures rebelles, les enroulemens des reptiles qui se battent, les enlacemens des racines arrachées, les entortillemens des viscères, les faisceaux des muscles, les cercles des remous, les plis des tuniques, les rouleaux des cordages. Le fantôme d'une turbulence frénétique surgissait de cette parfaite immobilité à laquelle midi ne laissait aucune ombre. La palpitation d'une fièvre violente semblait comprimée sous cette croûte inerte.

« Voilà votre secret? » répétai-je à la révélatrice, mais toujours sans paroles; car le tumulte intérieur ne me permettait pas de choisir et de régler les sons de ma voix.

Elle aussi se taisait, à mes côtés. Je ne la regardais pas et elle

ne me regardait pas. Mais, penchés vers les rochers multiformes, nous étions unis par cette fascination qui rapproche ceux qui lisent ensemble dans le même livre. Nous lisions ensemble dans un même livre, fascinateur et périlleux.

Redressant la tête avec un léger sursaut, elle me dit :

— Entendez-vous les éperviers?

Et en même temps nos yeux éblouis cherchèrent les cimes.

— Écoutez!

La roche assaillait le ciel de son arme hérissée de pointes, maculée de teintes rougeâtres comme de la rouille ou du sang séché; et les cris des oiseaux rapaces augmentaient la véhémence de son élan.

Alors un vertige soudain m'envahit, qui ressemblait à l'horreur d'un désir et d'un orgueil trop vastes. Dans les racines mêmes de ma substance se réveilla peut-être l'ivresse barbare de mes ancêtres; car mon trouble indéfinissable se traduisit par une fulgurante succession d'images où, comme à la lueur des éclairs, je vis des hommes qui me ressemblaient faire irruption dans la ville forcée, sauter par-dessus des entassemens de cadavres, enfoncer leurs épées dans les chairs avec un geste infatigable, emporter sur l'arçon de leur selle des femmes demi-nues à travers les langues innombrables de l'incendie, tandis que le sang montait jusqu'au ventre de leurs chevaux agiles et cruels comme des léopards.

« Ah! j'étais digne de te posséder au milieu du carnage, dans une couche de feu, sous l'aile de la mort! disait en moi l'âme antique à celle qui était à mon flanc. Ma volonté aurait su contraindre mon corps au miracle : j'aurais escaladé les pierres lisses de cette muraille défendue par mille arbalètes et, vivant, je t'aurais enlevée! »

Pleins de la désolation magnifique et terrible qui s'élevait dans le ciel, mes yeux rencontrèrent le visage de la vierge illuminé si violemment par la réverbération que ce leur fut une joie presque douloureuse. Et j'éprouvai un désir fou de saisir cette tête entre mes mains, de la renverser en arrière, de la rapprocher de mon souffle, de l'examiner de plus près, toujours de plus près, d'imprimer dans ma pensée chacune de ses lignes; — semblable à celui qui, sous les glèbes stériles, aurait découvert un fragment sublime où le monde retrouvera la gloire d'une idée qui paraissait éteinte.

Elle était comme la statue dressée en face du soleil levant : sa perfection ne craignait pas la lumière. Dans sa forme corporelle, je vis l'empreinte du type éternel et je reconnus en même temps la fragilité de sa chair sujette à l'humaine destinée. Elle était

comme le fruit délicieux qui arrive à cette minute précise de la maturité au delà de laquelle commence la corruption. La peau de son visage avait l'ineffable transparence de la corolle qui demain sera flétrie.

« Qui te soustraira au sacrilège du temps destructeur? Qui t'arrêtera d'un dard mortel à la cime de ta perfection, lorsque tu seras sur le point de décliner misérablement? » Les obscures paroles du frère me revinrent à la mémoire : — Violante se tue avec les parfums... — Et, par un besoin religieux de la célébrer dans tous ses actes, je la louai silencieusement : « O créature souveraine, comme tu te sens parfaite, tu sens la nécessité de mourir. Tu sens que la mort seule peut te préserver de tout indigne outrage; et, puisque en toi tout est noble, tu médites d'offrir à la solennelle gardienne un corps embaumé royalement de parfums. »

***

Après avoir bu ce vin de myrrhe, quelle saveur pouvait avoir pour nous la table où nous prîmes place?

Autour de moi pensif, des choses vagues et décolorées composaient je ne sais quelle harmonie sourde où devait insensiblement s'apaiser la passion communiquée à mon âme par la roche de feu.

Les murs étaient couverts de miroirs disposés symétriquement autour de la salle et encadrés de colonnettes d'or; et, sur le champ des panneaux, étaient peints dans un ordre alternatif des festons et des corymbes de roses; et les miroirs étaient ternis et verdis comme les eaux des étangs solitaires, et les colonnettes étaient fines et tordues comme les tresses des filles blondes, et les roses étaient languissantes et pieuses comme les guirlandes qui ceignent les martyrs de cire dans les tabernacles. Mais, peut-être pour rendre hommage à l'hôte donateur, les longs rameaux d'amandier, suspendus ingénieusement aux bras des candélabres, étalaient leur floraison encore vive et fraîche devant les miroirs anciens et, se reflétant et se multipliant dans la glauque pâleur, créaient l'apparence d'un printemps lointain sous les eaux.

Toutes ces choses avaient un charme muet qui descendait se mêler à la grâce humble de Maximilla; de sorte qu'il me semblait que la vierge déjà promise à Jésus participât de leur essence et de leur mystère, et qu'elle offrît déjà l'apparence d'une créature « partie de ce siècle », comme Béatrice dans le songe de la *Vita nuova*, et qu'elle répétât aussi, dans l'humilité de son attitude : « Je suis à contempler le principe de la paix. »

Comme elle était en face de moi et que je la regardais, cette imagination devint si forte que, pendant quelques secondes, j'arrivai à croire elle absente et sa place vide. Et aussitôt ce vide s'emplit d'une ombre si profonde qu'il me parut presque la bouche d'un gouffre où devaient s'engloutir l'un après l'autre tous ceux de sa race. Et ainsi je pus m'élever à une vision unique et tragique de tous ces vivans, dans le relief extraordinaire que leur donnait ce fond d'ombre.

Ils prenaient leur repas assis autour de la table accoutumée; ils faisaient les gestes communs qu'exige la satisfaction de la nature et proféraient de temps à autre des paroles simples : mais leurs actes et leurs accens paraissaient accompagnés d'un mystère qui parfois les chargeait de significations presque terribles ou les rendait presque ridicules comme le jeu des automates. Il y avait un contraste d'une cruelle évidence entre les actes de la fonction vitale qu'ils accomplissaient et les signes de l'inévitable destruction qui s'accomplissait en eux. Antonello, assis à la droite de Maximilla, montrait dans tout son maintien une sorte d'impatience réprimée, comme s'il eût été contraint de nourrir de ses mains, non pas lui-même, mais un étranger. Et moi, qui fixais sur lui mon regard, j'eus dans un éclair l'intuition de l'horreur qui le suffoquait à sentir dans le fond de lui-même la présence de cet étranger, confuse peut-être encore, mais cependant non douteuse. Et mes yeux, courant par instinct vers Odon assis à gauche de Maximilla, surprirent dans sa contenance quelque chose qui était comme le reflet atténué du trouble fraternel. Et rien ne me sembla plus lugubre que cette occulte correspondance entre les deux frères nés dans un même enfantement et voués à un même destin; rien ne me sembla plus doux que cette figure virginale disposée entre leurs inquiétudes comme l'image de la prière.

Les fleurs d'amandier exhalaient dans l'air tiède une étrange odeur de miel. De temps à autre, un pétale qui paraissait devenu plus rose tombait le long des miroirs comme dans un silence d'eaux. Et je repensais à la halte dans le verger.

Ah! en vérité, comment auraient-ils pu, ces pauvres yeux effrayés par tant de fantômes, voir les choses belles et pures? Que faisais-je moi-même dans ce lieu, sinon une commémoration de la mort? Autour de moi, tout se ternissait à l'imitation des murailles, semblait reculer dans un passé lointain; tout prenait un aspect vieilli et fané, semblait comme se couvrir de poussière. Les deux domestiques, avec leurs livrées bleues et leurs longs bas blancs, lents et distraits, avaient l'air de sortir d'une garde-robe du siècle passé, tristes débris d'un luxe aboli. Lorsqu'ils se

retiraient à l'écart, ils semblaient se dissiper comme des ombres dans l'éloignement illusoire des miroirs et rentrer dans leur monde sans vie.

*
* *

Mais la voix du prince, continuelle évocatrice de souvenirs, transformait l'enchantement. Lorsqu'il parlait, chacun se taisait par respect; et l'on n'entendait plus que la profonde voix sénile qui, par momens, devenait rauque de colère contenue ou tremblait de douleur et de regret.

Ce jour était pour le vieillard un jour néfaste : c'était l'anniversaire de celui où le Roi était parti de Gaëte. En ce jour s'accomplissait la vingt et unième année d'exil.

— Eh bien ! me disait-il avec le feu de la foi, tandis que sa belle barbe blanche lui donnait un aspect prophétique, eh bien ! Claude, quand un Roi tombe comme est tombé François de Bourbon à Gaëte, en martyr et en héros, il est impossible que Dieu ne le relève pas et ne lui restitue pas son royaume. Écoute ma parole, fils de Maxence Cantelmo, et ne l'oublie jamais. Le Roi des Deux-Siciles finira glorieusement ses jours sur son trône légitime. Et puisse Dieu m'accorder que cela s'accomplisse avant que je ferme les yeux ! C'est tout ce que je souhaite.

Il composait au pâle fantôme royal une apothéose de flammes et de sang sur les ruines de la ville forte.

« Admirable foi ! pensais-je en apercevant les étincelles qui pouvaient s'allumer encore dans l'azur cendré de ces yeux affaiblis. Admirable foi, et si vaine ! La vertu des Bourbons dort à Saint-Denis. » Et comme, dans les paroles du vieillard, passait l'image flamboyante de l'héroïne bavaroise, je sentis en moi renaître plus fier le dépit contre ce roi de vingt-trois ans auquel la Fortune avait présenté le cheval qui porta Henri de Navarre à Paris, tandis que le pusillanime, — tel Philippe V hébété, — n'aurait voulu monter que les chevaux figurés sur les tapisseries qui décoraient ses appartemens.

« Quelle magnifique entreprise avait devant lui ce Bourbon, lorsqu'il sortit du palais de Caserte où les médecins s'occupaient à embaumer le cadavre de son père couvert de mille plaies putrides ! pensais-je dans l'exaltation que me redonnaient les images guerrières évoquées par le vieillard vénérable. Vraiment, il avait tout : la force impérieuse de son nom antique, la jeunesse qui séduit et entraîne, un royaume sur trois mers et habitué aux tyrannies, un palais opulent en face d'un golfe recourbé et sonore comme une cithare, une compagne passionnée dont les narines

félines semblaient respirer dans un rêve héroïque et palpiter de volupté aux électriques effluves des ouragans pressentis. Tous ces biens, il avait à en jouir et à les défendre; et, jeune époux revenant de l'extrême rivage de l'autre mer, il portait encore dans les oreilles la clameur des peuples fidèles; mais il entendait aussi une autre clameur, et l'occasion d'une superbe lutte s'offrait à lui par delà les frontières de son empire, sur des plaines déjà arrosées de sang et fumeuses d'une fermentation violente, ouvertes aux pensées les plus fortes, au verbe le plus noble, à l'épée la plus rapide. Vraiment il avait tout, hormis la nature du lion. Pourquoi donc la Fortune voulut-elle combler de tant de faveurs ce débile agneau? Jamais sang ne fut plus timide dans des veines juvéniles, jamais sensualité ne fut plus engourdie. La beauté même de la domination légitime, la divine forme des rivages, la brise voluptueuse, le mystère des nuits, tous les prestiges de l'été mourant, tout cela devait au moins troubler ses sens de jeune homme, irriter en lui l'instinct profond de la possession et lui communiquer un sauvage élan de vie. Ah ! le dernier soir passé dans le palais presque désert, abandonné par les courtisans, traversé par les grands souffles du vent marin qui apportait les parfums de septembre et la suprême douceur du golfe, tandis que les rideaux bruissaient en répandant de vagues effrois, tandis que les lampes vacillaient et s'éteignaient sur les tables couvertes des tristes lettres par lesquelles avaient pris congé à l'heure de l'agonie les serviteurs qu'on avait crus les plus dévoués! Et la désolation de ce départ dans le crépuscule, sur le petit navire commandé par un homme du peuple, par un des rares fidèles; et la rencontre silencieuse des vaisseaux de guerre pleins de trahison, déjà livrés à l'ennemi; et l'interminable nuit sans sommeil passée sur le pont en vains regrets, tandis que la Reine lasse dormait sous les étoiles, exposée à l'humidité de la brise; et enfin, au lever du soleil, la roche de Gaëte, le suprême refuge destiné à la ruine suprême, où la dignité royale devait se soumettre aux clauses imposées par un soldat vaniteux ! »

— La trahison était partout, comme la fumée et l'odeur du nitre, continuait le prince qui, de plus en plus troublé par ces sanglans souvenirs, avivait de temps à autre son discours d'un geste de sa main blanche sur laquelle resplendissait le camée. La journée la plus terrible du siège fut celle du 5 février, lorsque la poudrière de la batterie Saint-Antoine sauta par trahison...

— Oh! quelle chose atroce! s'exclama Violante qui, secouée d'un sursaut, fit le geste instinctif de se boucher les oreilles avec ses paumes. Quelle terreur!

— Tu t'en souviens toujours? lui dit son père en posant sur elle des regards devenus plus doux.

— Oui, toujours.

— Violante était restée avec nous dans Gaëte, reprit-il en s'adressant à moi. Elle avait cinq ans à peine; elle était le grand amour de la Reine. Les autres étaient partis pour Civita-Vecchia sur le *Vulcain*, avec la comtesse de Trapani. Nous habitions dans la casemate, sous les batteries du Front-de-Mer...

— Je me souviens de tout! interrompit Violante, émue d'une animation soudaine qui semblait lui venir de cette immense lueur empourprée répandue sur son enfance... Je me souviens de tout, de tout, comme des choses arrivées hier. La chambre était isolée par deux cloisons faites de drapeaux cousus ensemble. J'en vois distinctement les couleurs : c'étaient des pavillons pour signaux, bleus, jaunes et rouges. Les lampes étaient allumées, parce que les blindes couvraient les fenêtres. Lorsque l'explosion se produisit, il pouvait être trois ou quatre heures du soir. Nina Rizzo, la caméristе de la Reine, venait de sortir à l'instant; je tenais dans mes mains une tasse de lait que m'avaient envoyée les sœurs de l'Hôpital...

Ainsi parlait-elle, par phrases brèves, d'une voix un peu sourde, le regard un peu extatique, révélant l'une après l'autre ces particularités précises, comme si elle les eût vues dans une succession d'éclairs. Et les images évoquées par sa parole de voyante se distinguaient par une extraordinaire puissance de relief sur le fond confus des autres images.

La vierge et le vieillard, commémorant à l'envi la ruine et le carnage, semblaient abolir les choses vagues et décolorées d'alentour, créer une sorte d'atmosphère fumeuse où mon âme respira quelques minutes anxieusement. — C'était l'assaut avec toutes ses horreurs, dans la ville encombrée de soldats, de chevaux et de mulets, dépourvue de vivres et d'argent, armée d'armes faibles ou inutiles, travaillée par le typhus et par la félonie. Les pluies torrentielles l'emplissaient d'une boue noirâtre où les bêtes de somme faméliques, errantes dans les rues, s'abattaient et agonisaient. Une grêle de fer la criblait, la démantelait, la dévastait, l'incendiait, toujours plus épaisse et plus assourdissante, interrompue seulement par les courtes trêves conclues pour ensevelir les cadavres déjà putréfiés. Dans les églises, pendant qu'on célébrait l'office divin et qu'on invoquait l'Invincible Padronne, des pierres se détachaient des murs, des vitres brisées tombaient, on entendait les gémissemens des blessés transportés sur des civières. Dans les hôpitaux, lorsqu'une bombe traversait la paroi du

dortoir, les malades se soulevaient sur leurs lits; et, au moment de l'explosion, croyant mourir, ils criaient : « Vive le Roi! » — A l'improviste éclatait une poudrière, ébranlant jusqu'aux fondations toute la ville qui restait suffoquée par la fumée et par la terreur, tandis que dans l'abîme ouvert disparaissaient les bastions, les canons, les fascines, les casemates, les maisons et des centaines d'hommes. Mais, par intervalles, aux jours de grand soleil, une sorte de délire héroïque s'emparait des assiégés, une sorte d'ivresse de la mort les poussait au péril sur les batteries, là où le feu était le plus terrible. En vue de l'ennemi, au son des fanfares, les artilleurs chantaient et dansaient frénétiquement; et si l'un d'eux tombait frappé, c'était une exaltation d'allégresse guerrière. Un immense cri de joie et d'amour saluait l'apparition de la Reine sur les esplanades où le fer grêlait. Elle s'avançait d'un pas audacieux, avec la grâce souple de ses dix-neuf ans, serrée dans un corsage splendide comme un corselet, souriante sous les plumes de son feutre. Sans battre des cils au sifflement des balles, elle fixait sur les soldats un regard aussi enivrant que l'ondulation des drapeaux; et, sous ce regard, l'orgueil semblait élargir les blessures, tandis que ceux qui n'étaient pas blessés enviaient la gloire d'une tache sanglante. De temps à autre, des hommes aux yeux ardens sur un visage noirci, les habits comme triturés par les mâchoires d'un ruminant, couverts de sang et de poussière, s'élançaient des canons vers elle en l'appelant par son nom et baisaient le bord de sa robe...

— Ah! comme elle était belle et comme elle était digne de son trône! s'exclama le prince dont la voix retrouvait les plus mâles accens pour célébrer cette prouesse. Sa présence avait sur les soldats un pouvoir magnétique. Lorsqu'elle était là, tous devenaient des lions. Le 22 janvier fut le jour le plus glorieux de l'assaut, parce qu'elle resta jusqu'à la nuit sur les batteries.

Il y eut ensuite une pause où chacun de nous parut contempler l'idéale figure de l'héroïne sur un champ de décombres et de cadavres.

— Elles étaient étranges, les larmes dans ses yeux! dit Violante avec lenteur, tout absorbée dans ce lointain souvenir. A la dernière heure, lorsque je la vis pleurer, je restai effrayée et étonnée comme devant un fait imprévu et presque incroyable. En m'embrassant, elle me mouilla toute la face.

Après un silence, elle ajouta :

— Elle portait au chapeau une petite plume verte.

Elle ajouta encore :

— Elle avait sur la gorge une grande émeraude.

Comme elle était assise à mon côté, un trouble m'envahit lorsque, par un mouvement involontaire, je me penchai un peu vers elle et respirai son parfum, qui me sembla devenir plus fort et dominer la fragrance miellée des fleurs. Les personnes et les objets présens m'inspirèrent une aversion subite, me donnèrent une sorte d'impatience et d'âcre dégoût, comme s'ils me fussent soudain devenus plus lourdement à charge. Je regardai avec une hostilité instinctive le frère du prince, Octave Montaga, assis au bout de la table, taciturne et un peu sinistre à la façon d'un homme masqué, symbole d'une défense obscure et intransgressible. Je sentis une insurrection haineuse de ma santé, de ma vigueur et de mon désir contre la maladie, contre la tristesse, contre l'ennui mortel où cette prodigieuse créature se consumait sans remède. Repoussant les inquiétudes engendrées naguère dans mon esprit par les trois formes différentes successivement apparues, je crus avoir déjà fait élection de celle en qui tous les prestiges semblaient se joindre à la solennité du passé pour l'ennoblir. Une fois encore elle remuait seule tout mon être, comme au moment où les cris des éperviers m'avaient fait lever la tête.

Le prince me dit :

— N'est-il pas étrange, Claude, que Violante conserve de ce temps-là une mémoire si lucide? Cela ne te paraît-il pas bien étrange?

Puis, souriant de son premier sourire, très doux :

— Marie-Sophie n'a jamais cessé d'avoir pour elle une prédilection. La sachant passionnée pour les parfums, elle lui envoie tous les ans, au jour de son anniversaire, une grande quantité d'essences. Depuis que nous sommes ici, elle n'y a pas manqué une fois.

Il se tourna vers sa fille, tendrement :

— Désormais, tu ne pourrais plus t'en passer, n'est-il pas vrai?

Et, avec une ombre de tristesse :

— Elle en vit, me dit-il. Tu vois, Claude, comme elle s'est faite blanche!

Il me sembla qu'Anatolia murmurait :

— Elle en meurt.

*
* *

Quand nous quittâmes la table, Anatolia nous proposa de descendre au jardin.

— Allons prendre encore un peu de soleil, dit-elle en levant la main vers un faisceau de rayons qui pénétrait par une fenêtre

dont le rideau décoloré ne recouvrait pas la plus haute vitre. Qui veut descendre ?

Dans le geste, sa main s'illumina, se dora jusqu'au poignet; et les rayons coulèrent entre ses doigts comme une chevelure docile.

— Allons tous, répondis-je.

Don Octave prit congé et se retira, — parmi nous, son aspect était celui d'un intrus. — Mais le prince mit son bras sous le bras d'Anatolia, ainsi qu'avait fait Antonello sur la rampe.

— Je vous accompagnerai, dit-il, jusqu'au vestibule.

En passant par la vaste salle des audiences, déchue au rôle d'antichambre vide, je remarquai une vieille chaise à porteurs garnie de ses deux barres, comme si elle eût à l'instant même déposé sa dame ou qu'elle fût préparée pour la recevoir. Je m'arrêtai.

— Qui va en chaise à porteurs ? demandai-je.

— Aucun de nous, répondit Anatolia après une seconde d'hésitation, tandis que l'ombre d'un trouble passait sur tous les visages.

— Elle est du temps de Charles III, dit le prince, dissimulant par un sourire sa triste pensée. Elle a appartenu à donna Raimondetta Montaga, duchesse de Cublana, qui fut la plus belle dame de la Cour et célébrée comme la plus grande beauté du royaume.

Je m'approchai, attiré par cette vieille chose qui ne semblait pas encore bien morte et à laquelle le souvenir de donna Raimondetta conférait au contraire un prix et une grâce non pareils, et une sorte de reviviscence fictive sous mon regard.

— Le style en est excellent, déclarai-je. C'est une exquise œuvre d'art, et conservée à merveille.

Mais je m'aperçus qu'autour de moi une inquiétude étrange dominait mes hôtes et que la cause de leur malaise venait de l'objet présent. Et alors, en ce bois précieux, je sentis vivre, d'autant plus forte par la vertu du mystère, la vie de mes imaginations.

— L'âme de donna Raimondetta y habite peut-être, dis-je sur un ton léger, avec l'irrésistible envie d'ouvrir la portière. Il serait impossible qu'elle eût un asile plus élégant. Voyons.

Lorsque j'ouvris, une subtile odeur vint à mes narines; et, pour l'aspirer mieux, j'avançai la tête à l'intérieur.

— Quel parfum ! m'écriai-je, délecté par cette sensation imprévue. C'est le parfum de la duchesse de Cublana ?

Et, pendant quelques secondes, mon esprit resta suspendu

dans la molle atmosphère créée par le charme de la dame de jadis, imaginant une petite bouche ronde comme une fraise, une haute chevelure chargée de poudre et une robe de brocatelle gonflée par le panier.

La chaise à porteurs embaumait comme un coffre de mariage, capitonnée au dedans d'un velours vert comme le feuillage du saule et ornée sur chaque côté d'un petit miroir ovale, toute dorée au dehors et peinte avec un goût superfin, enrichie de ciselures délicates aux joints et aux corniches, rendue plus harmonieuse et plus douce à la vue par le voile des siècles, œuvre aimable d'une fantaisie gracieuse et d'une savante main.

— Ou peut-être, repris-je, c'est vous, Donna Violante, qui avez vidé l'une de vos fioles sur ce velours si tendre, en hommage à l'ancêtre fameuse?

— Non, ce n'est pas moi, fit-elle presque indifférente, comme reprise de l'ennui accoutumé, comme redevenue étrangère.

— Allons, allons! dit Anatolia en nous pressant. Il fait toujours très froid dans cette salle.

Et elle entraîna son père qui lui tenait encore le bras.

— Allons! répéta Antonello en frissonnant.

***

De la plus haute marche, on percevait déjà la rumeur de l'eau : sourde d'abord, puis de plus en plus claire et forte.

— La fontaine est rouverte? dit le prince.

— Tout à l'heure, fit Anatolia, nous l'avons rouverte en l'honneur de notre hôte.

— As-tu remarqué, Claude, le jeu des échos dans la cour? me demanda don Luzio. Cela est extraordinaire.

— Vraiment extraordinaire, répondis-je. C'est un prodigieux effet de sonorité; cela ressemble à l'artifice d'un musicien. Je crois qu'un harmoniste attentif trouverait ici le secret d'accords et de dissonances inconnus. Voilà une incomparable école pour une oreille délicate. N'est-ce pas, donna Violante? Vous êtes pour la fontaine contre Antonello?

— Oui, dit-elle avec simplicité. J'aime et je comprends l'eau.

— *Loué sois-tu, mon Dieu, pour sœur Eau*... Vous vous rappelez, donna Maximilla, le cantique de saint François d'Assise?

— Certes, répondit la fiancée de Jésus rougissante, avec un faible sourire. Je suis une clarisse.

Son père la caressa d'un mélancolique regard.

— Sœur Eau! l'appela Anatolia en effleurant du bout des

doigts le lisse bandeau de cheveux qui lui descendait sur la tempe. C'est le nom que tu devrais prendre.

— Ce serait de l'orgueil, fit la clarisse avec une riante humilité.

Elle me remit en mémoire, avec une légère variante, la sentence de la bienheureuse : *Symphonialis est aqua.*

Nous étions tous auprès de la fontaine sonore. Chaque bouche donnait ses notes par un chalumeau de verre semblable à une flûte recourbée. La conque inférieure était déjà pleine et l'eau submergeait jusqu'au ventre les quatre chevaux marins.

— Le dessin est d'Algardi de Bologne, l'architecte d'Innocent X, dit le prince, mais les sculptures ont été exécutées par le napolitain Domenico Guidi, le même qui exécuta la plus grande partie du haut-relief d'Attila, dans Saint-Pierre.

Comme Violante s'était encore approchée du bord de la conque, je voyais son image réfléchie dans le cercle liquide où un tremblotement continuel en brouillait les lignes entre les jambes des chevaux.

— Un tragique épisode se rattache à cette fontaine, continua le prince; un épisode qui, plus tard, fut l'occasion de certaines croyances superstitieuses. Tu ne le connais pas?

— Non, répondis-je. Mais racontez-le-moi, si vous voulez bien.

Et je regardai Antonello, en songeant à l'âme perdue qui le tourmentait et l'épouvantait la nuit. Lui aussi, maintenant, tenait les yeux fixés sur l'image de Violante qui tremblotait au fond de l'eau.

Don Luzio commença :

— C'est ici, dans ce bassin, que Panthée Montaga mourut noyée, au temps du vice-roi Pierre d'Aragon...

Mais il s'interrompit.

— Je te raconterai cela un autre jour.

Je compris la réserve qui l'empêchait de ressusciter ce souvenir en présence de ses filles; et je ne voulus pas insister.

Mais un peu plus tard, dans le vestibule extérieur, pendant la lente promenade qu'il faisait seul à mon bras, il reprit son récit, tandis qu'autour de nous le soleil resplendissait sur la rangée de balustres d'où les hautes statues blanches des Saisons contemplaient la vallée fauve du Saurgo.

C'était un drame de passion et de mort, intime et secret, bien digne du puissant cloître de pierre qui en avait comprimé, puis, par un rapide retour, exalté la violence. Il me signifiait l'empire exercé par le génie des lieux sur une âme similaire, en

laquelle tout sincère sentiment devait se condenser jusqu'à l'extrême tension compatible avec la nature humaine, pour déployer ensuite toute sa force dans un acte définitif et d'effet certain.

En écoutant le récit imparfait du prince, je reconstituais mentalement l'heure de vie essentielle qui avait abouti à la mort de Panthée; et le crime nocturne prenait à mes yeux une beauté révélatrice de choses profondes.

Profond, en vérité, devait être le vouloir de cet Umbelino qui, brûlant d'un implacable amour pour sa sœur non complice, mais résolu à demeurer seul dans sa faute, médita de la tuer pour séparer de l'âme cette chair qui l'enflammait d'un si terrible désir et pouvoir ne souiller que celle-ci de toutes les caresses. « Il dut tirer de son secret des frissons merveilleux, pensais-je en contemplant le visage maigre et olivâtre que me représentait mon imagination. Puisqu'un sortilège inconnu lui avait infusé dans le sang ce feu impur, il refusa de reconnaître comme objet de sa concupiscence autre chose que l'enveloppe corporelle qui renfermait l'âme inviolable; et alors, par la force de sa pensée, il sut les séparer distinctement l'une de l'autre et retenir en même temps dans son cœur deux amours, le sacré et le profane. Quel devait être le frisson de son horreur lorsque, dans les instans où le dévorait plus ardente la fièvre alimentée par les effluves de ce corps voisin, il entendait la chère âme de sa sœur exhaler de suaves paroles par ces mêmes lèvres qu'en songe il couvrait de luxurieux baisers! Quels épouvantables tourbillons de vertige devaient agiter sans trêve sa vie intérieure, multipliée par la solitude et rendue plus dense par la contrainte! A la fin, comme il sentait s'alourdir le joug de la fatalité qui lui rendait le crime nécessaire, il médita de réduire la beauté funeste de Panthée à une forme vide et à une dépouille insensible, par le moyen de la mort. Quels témoignages de pitié et de douleur ne prodigua-t-il pas en silence à cette chère âme qui devait s'envoler innocente vers le ciel pour ne lui laisser entre les bras que la chair convoitée! Certes, lorsqu'il accompagnait sa sœur à la chapelle pour la prière matinale, il lui disait d'ineffables choses. — O Panthée, lui disait-il pour qu'elle s'attardât à prier avec plus de ferveur, rien au monde n'est plus doux que ta prière; elle est plus douce que la rosée. — Et, pour qu'elle se préparât à mourir : — O Panthée, lui disait-il, que tu es heureuse! Le lieu de ton âme est le giron de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — Mais, en silence, il lui disait d'autres choses ineffables, qu'elle ne pouvait pas comprendre. Et un soir d'été plein de fatals prestiges, l'heure de la mort sonna. Tout était

invraisemblable et propice, comme dans un rêve. Ils se tenaient ensemble près de la fontaine éloquente et rafraîchissaient leurs mains dans l'ombre humide, taciturnes. Une fièvre d'enfer brûlait aux poignets d'Umbelino, dont les yeux fixes regardaient l'image de Panthée réfléchie par l'onde sous la clarté des étoiles. Et ses mains, comme dans un songe, presque magiquement, avec autant de facilité qu'elles auraient fléchi la tige d'un lis, ployèrent la personne de Panthée vers l'image profonde jusqu'à ce que l'une et l'autre se confondissent; et la fontaine garda un blanc cadavre...

***

En me quittant, le prince Luzio me dit :

— J'espère qu'à partir de ce jour tu voudras bien considérer cette maison comme la tienne. Toujours, quand tu viendras, mon cher enfant, tu seras le bienvenu. Ne te fais donc pas trop désirer.

J'étais si triste de le voir rentrer seul dans le palais désolé que je l'accompagnai un bout de chemin en lui parlant affectueusement. Nous nous arrêtâmes devant la fontaine; et il fit un geste vague vers la conque où, dans la limpidité glaciale, j'entrevis la funeste beauté de Panthée, et les blanches mains à fleur d'eau concaves comme deux pétales de magnolia, et la molle chevelure ondulante sous les jambes des chevaux marins.

— Les années qui suivirent, dit le prince en souriant, une légende courut. Durant les nuits sans lune, l'âme de Panthée chantait à la cime du jet d'eau et celle d'Umbelino se désespérait dans les gueules des bêtes de pierre, jusqu'à l'aurore.

***

Comme nous étions penchés sur la balustrade vers le jardin en pente, l'anxiété du printemps nous montait à la face. Nous étions enveloppés d'une sorte d'éther qui vibrait avec la vitesse d'un pouls fébrile; et cette sensation avait une force si continue qu'elle engourdissait les nerfs. Les pupilles se fixaient et les paupières s'abaissaient comme au début du sommeil. Je sentais mon âme lourde comme une nuée.

Sur notre silence commun, Anatolia dit :

— C'est le Bonheur qui passe.

Par cette parole inattendue, elle nous révélait à nous-mêmes le secret de notre angoisse intérieure; et elle exprimait l'essence de l'ineffable mélancolie répandue sur la campagne à l'époque du renouveau.

— C'est le Bonheur qui passe.

« Quelles mains pourraient l'arrêter? » me demandai-je subitement, dans une aveugle agitation de mon besoin d'amour, dans une insurrection confuse de mes plus profonds instincts.

Les trois sœurs, accoudées sur la balustrade de pierre, tenaient en dehors leurs mains nues, sans anneaux, plongées dans le soleil comme dans un tiède bain d'or : Maximilla, les doigts enlacés, Anatolia, les paumes prises l'une dans l'autre, de telle façon que les pouces étaient par-dessus ; Violante, écrasant quelques violettes déjà fanées qu'elle prenait à sa ceinture et laissait ensuite tomber dans l'espace.

« Quelles mains pourraient l'arrêter?

Celles d'Anatolia étaient évidemment les plus fortes et les plus sensitives. Sous la peau s'y dessinaient avec fermeté les muscles et les tendons qui rendaient vigoureux les pouces gemmés d'un ongle rose à la racine duquel s'insérait une lunule presque blanche, tel un onyx à deux lames. — Ne m'avaient-elles pas déjà, au premier contact, communiqué une sensation de force généreuse et de bonté efficace ? N'avais-je pas cru déjà sentir dans le creux de leur paume une chaleur vivifiante ?

Mais celles de Maximilla semblaient pour ainsi dire incréées, comme les formes des apparitions, tant elles étaient fines; et si blanches que le rayon d'or ne réussissait pas à les dorer; et si bien connues de moi que, dans la pleine lumière du jour, je revoyais les ténèbres de l'abside ombrienne où je les avais vues pour la première fois sur l'icone de l'autel, seules survivantes d'une figure réabsorbée par le mystère et capables pourtant, à elles seules, d'enchanter et de caresser les âmes. A cette heure, par l'entre-croisement de leurs doigts enlacés, elles exprimaient l'entrave de l'esclavage volontaire. — « Me voici tienne, prisonnière d'un lien plus fort que toutes les chaînes. Je n'ouvrirai les bras que lorsqu'il te plaira de me détacher. Je ne puis et ne veux qu'adorer et obéir, obéir et adorer. » — Telle était la confession qu'au moyen de ces indices la vierge pieuse faisait à son idéal seigneur. Et j'imaginai que ces mains se dénouaient et que ces paumes engendraient de longues zones de silence vivant, comme s'envolent de celles des anges peints en haut et en bas des tableaux d'église les banderoles enroulées des cartouches qui portent un verset et encadrent les personnages dans la signification mystique des paroles écrites. « Ainsi tu pourrais, ô Adorante, dans les cercles de ton vivant silence d'amour, enfermer mon esprit méditatif! Et je serais infidèle aux solitudes de la terre, aux solennelles montagnes, aux forêts musicales, aux fleuves pacifiques

et même aux cieux étoilés; car nul spectacle terrestre n'élève autant le génie de l'homme que la présence d'une belle âme soumise. Elle donne une immensité sans limite aux murs de la chambre secrète, comme la lampe votive dilate dans le temple la grandeur de la nuit. C'est pourquoi je voudrais, ô douce esclave, t'avoir dans ma demeure. Celui dont une adoration muette entoure les méditations, celui-là sent la divinité de ses pensées et crée comme un dieu. »

Mais les mains sublimes de Violante, exprimant des tendres fleurs la goutte essentielle, puis les laissant tomber meurtries sur le sol, accomplissaient un acte qui, comme symbole, répondait parfaitement au caractère de mon style : — elles extrayaient d'une chose jusqu'au dernier arome de la vie, c'est-à-dire qu'elles en tiraient tout ce que cette chose pouvait rendre, et ensuite elles la laissaient épuisée. N'était-ce pas là une des tâches les plus graves de mon art de vivre?

Violante m'apparaissait donc comme un divin et incomparable instrument de mon art. « Son alliance m'est nécessaire pour connaître et pour épuiser les innombrables choses qui se cachent dans les profondeurs des sens humains, ces choses dont l'éternelle luxure est l'unique révélatrice. La chair tangible renferme des mystères infinis que le seul contact d'une autre chair peut dévoiler à ceux à qui la nature donna de les comprendre et de les célébrer religieusement. Le corps de cette femme n'a-t-il pas la sainteté et la magnificence d'un temple? Sa beauté ne promet-elle pas à ma sensualité les plus hautes initiations? »

Ainsi, comme naguère pendant la première montée, j'attirais en moi les trois formes intégrales qui offraient à toutes les puissances de mon être la joie de se manifester et de se satisfaire totalement dans une harmonie parfaite. L'une, — dans mon rêve, — avec son pur front rayonnant de présages, veillait sur le fils de mon sang et de mon âme; et l'autre, comme la pyrauste dans la fournaise du métallurgiste, vivait dans le feu de mes pensées; et l'autre me rappelait au culte religieux du corps et me conviait à de secrètes cérémonies pour m'enseigner à revivre la vie des dieux antiques. Toutes trois semblaient nées pour servir mes volontés de perfection sur la terre. Et la nécessité de les disjoindre m'offensait comme un désordre, m'irritait comme une injustice du préjugé et de la coutume. « Pourquoi ne pourrais-je pas les conduire le même jour dans ma demeure et orner ma solitude de leur triple grâce? Mon amour et mon art sauraient créer autour de chacune d'elles un enchantement divers, et construire pour chacune un trône, et offrir à chacune le sceptre d'un idéal royaume peuplé de fictions où elle retrouverait, transfigurée sous des

aspects multiples, la partie non mortelle de son être. Et puisque la brièveté est le très juste attribut du rêve superbe et de la vie belle, mon amour et mon art sauraient aussi composer pour ces Béatrices (mais non pour toi, ô Anatolia, destinée aux longues veilles!) une mort harmonieuse à l'heure opportune... »

Ainsi pleuvaient sans trêve sur les mains virginales mes pensées qu'en cette précoce chaleur du soleil enflammait un doux délire, lorsque Violante laissa tomber la dernière fleur meurtrie et se pencha vers les extrémités des longs sarmens qui grimpaient de la terrasse inférieure et s'enroulaient aux balustres. Elle réussit à casser une petite branche dont elle examina les fibres internes pour voir si elles étaient déjà pénétrées par la sève printanière.

— Ils dorment encore, dit-elle.

Nous étions donc inclinés sur l'extrême sommeil, déjà diaphane, de ces ternes dépouilles où allait s'accomplir un des plus grands miracles terrestres, évoqué par une parole.

— Vous verrez dans quelques semaines, me dit Anatolia. Tout se recouvrira d'un manteau vert, toutes les treilles auront de l'ombre.

C'étaient, non pas les mères du raisin, mais certaines vignes fécondes en pampres dont les innombrables lianes volubiles s'étalaient sur la vaste muraille et sur les treilles des rampes comme un tissu réticulaire. Elles n'avaient pas un aspect de végétaux, mais elles ressemblaient à des cordelettes usées, détrempées par la pluie, desséchées par le soleil, fragiles à la vue comme des toiles d'araignées. Et pourtant, l'imminence de la métamorphose les rendait mystiques comme les plus énormes troncs des forêts alpestres. Des myriades de feuilles vivantes allaient jaillir des fibres de ces cordages inertes, miraculeusement.

— En automne, me dit Violante, tout devient rouge, d'un rouge splendide; et, par certaines journées d'octobre, sous le soleil, les murailles et les rampes semblent tendues de pourpre. A cette époque, le jardin a vraiment son heure de beauté. Vous verrez, si vous êtes encore ici.

— Il n'y sera plus, interrompit Antonello en hochant la tête.

— Pourquoi répéter toujours cela? lui demandai-je sur un ton de doux reproche. Qu'en sais-tu?

— Personne ne sait jamais rien, murmura Odon de sa voix sourde, que je ne distinguai de la voix fraternelle qu'au seul mouvement des lèvres. Qui peut dire ce qu'il adviendra de nous d'ici à l'automne? Maximilla seule est tranquille : elle a trouvé son refuge.

Une imperceptible goutte d'amertume altérait peut-être les derniers mots.

— Maximilla va prier pour nous, dit Anatolia gravement.

La clarisse baissa la tête vers ses mains jointes. Et il y eut un intervalle où nous gardâmes le silence, sous une onde de choses indistinctes et pourtant impérieuses.

*
* *

L'hallucinante vision de la pourpre automnale faisait pâlir à mes yeux ce limpide après-midi du premier renouveau, tandis que nous descendions la rampe où, quelques heures auparavant, les trois princesses m'étaient apparues comme au début d'un conte, sortant avec un sourire neuf d'une nuit d'immémoriales angoisses. Autant me semblait déjà lointaine cette heure matinale, autant me semblait proche l'automne auquel, — selon un pressentiment obscur, — devaient me conduire les vicissitudes d'une foudroyante destinée. Et, si j'imaginais le feuillage empourpré autour des sarmens nus, je voyais sur le visage des trois sœurs tomber une sinistre ombre de deuil.

Encore une fois le sentiment de la mort passionna et exalta mon âme de telle sorte que toutes les apparences s'y reflétaient avec de poétiques transfigurations. Et, dans la splendeur de l'air printanier, les frêles créatures me semblèrent « merveilleusement tristes », comme ces femmes du songe de la *Vita nuova* auxquelles Maximilla m'avait fait penser parmi les branches coupées des amandiers et les miroirs anciens. Et il me sembla que j'étais tout saisi de l'esprit ardent qui embrase la page de ce petit livre où Dante jeune montre comment il savait agiter les profondeurs de son âme et l'exalter jusqu'au sommet de l'ivresse douloureuse en imaginant Béatrice morte et en contemplant ce cher visage à travers un voile funéraire. « Je me disais à moi-même, avec de grands soupirs : C'est une nécessité que la très noble Béatrice meure un jour... Et, plein d'épouvante, j'imaginai qu'un de mes amis venait me dire : Tu ne sais pas? ton admirable dame est partie de ce siècle... Alors il me semblait que mon cœur, où il y avait tant d'amour, me disait : C'est vrai, que notre dame gît morte... Et si puissante fut l'erreur de ma fantaisie qu'elle me fit voir cette dame morte... » Ne devais-je pas à une pareille imagination le flot des ineffables beautés intérieures ?

Une noblesse souveraine émanait de tous les actes de ces vierges qui devaient mourir, rayonnait sur les choses au milieu desquelles elles passaient. Et peut-être ne les ai-je jamais revues dans tant de lumière et tant d'ombre.

*
* *

Lorsque nous fûmes au pied de la rampe, sur une terrasse qu'environnaient les vertes ruines d'un portique de buis, Anatolia s'arrêta en me demandant :

— Voulez-vous revoir tout le jardin? Vous y retrouverez peut-être quelques souvenirs.

Et Violante, comme pour affirmer sa domination :

— Puisque vous aimez la musique de l'eau, dit-elle, je vous ferai visiter mes sept fontaines.

Et Maximilla, avec sa gentillesse timide :

— En récompense des branches d'amandier, je vous montrerai une aubépine qui a fleuri cette nuit même, là-bas.

Il me semblait qu'elles parlaient de leurs choses intimes et que, comme la vierge de Fontebranda, elles voulaient dire : « Nous sommes un jardin ».

Ne pouvant pas exprimer mon sentiment, je dis de vaines paroles.

— Conduisez-moi donc, répondis-je. Sans aucun doute je retrouverai des souvenirs, au moins des souvenirs de mes premières lectures, qui furent des contes de fées...

— Pauvres fées sans baguette! fit Odon en prenant la main d'Anatolia avec un geste caressant.

Et dans les yeux des trois sœurs souriaient toutes les désespérances.

Alors Violante nous conduisit comme à travers un labyrinthe.

Nous marchions entre la verdure perpétuelle, entre les buis, les lauriers et les myrtes très vieux, dont la sauvage vieillesse ne gardait pas mémoire de la discipline subie autrefois. A peine restait-il çà et là quelque vestige des formes symétriques modelées jadis par les ciseaux des jardiniers; et j'étais attentif à reconnaître dans les plantes muettes l'humanité de ces figurations qui n'avaient pas encore disparu complètement, avec une mélancolie un peu semblable à celle qu'on éprouve quand on recherche sur les marbres des tombeaux l'effigie indistincte des morts oubliés. Une senteur douce-amère accompagnait nos pas; et, de temps à autre, l'un de nous, comme à dessein de rattacher les fils d'une trame défaite, recomposait un souvenir de sa lointaine enfance. Et voilà que revenait la pure image de ma mère; et elle semblait se nourrir de toutes les choses que nos cœurs exhalaient dans les intervalles de silence, sans se détacher jamais du flanc d'Anatolia comme pour me désigner son élue. Et une senteur douce-amère accompagnait notre mélancolie.

***

Violante s'arrêta pour me demander, presque avec le même aspect et le même accent qu'elle avait eus lors de l'entretien à la fenêtre :

— Entendez-vous?

— Nous sommes à présent dans votre domaine, lui dis-je, puisque vous êtes la reine des fontaines...

Le chant rauque des jets d'eau nous arrivait à travers une haute haie de myrtes, dans un petit pré semé de jonquilles et gardé par une statue de Pan toute verte de mousse. Il me semblait que, de l'herbe molle foulée par mes pas, une mollesse délicieuse me montait dans les veines; et une fois encore la joie imprévue de la vie dilata ma respiration. Tout à coup, la présence des deux frères me gêna et ma pitié pour eux me devint à charge. « Oh! comme je saurais troubler jusqu'au fond vos âmes closes! pensai-je en regardant les trois prisonnières. Comme je saurais exaspérer jusqu'à l'angoisse les inquiétudes qui sont en vous! » Et j'imaginai la volupté de savourer ces âmes neuves, pleines d'un suc essentiel, fruits précieux mûris avec lenteur dans le Jardin de la connaissance de soi-même et restés jusqu'alors intacts pour s'offrir à mon désir. Et ce qui avivait encore mon regret, c'était la certitude de ne pouvoir plus recomposer ensuite ce singulier enchantement qui ne se forme que dans la nouveauté des premières communications entre les êtres appelés à unir leurs destins : singulier enchantement et très bref, mêlé de stupeur, d'attente, de pressentiment, d'espoir et de mille choses indéfinissables qui participent de la nature des rêves, choses vaines, mais qui surgissent pourtant des plus sacrés abîmes de la vie.

Dans la transparence de l'ambre aérien, tout se faisait riche et suave; et partout fleurissaient des idées de beauté qui demandaient à être cueillies; et les plus nobles fleurissaient aux pieds des tristes princesses, où je m'imaginai courbé pour les cueillir. Et j'imaginai la volupté de caresser et d'irriter ces âmes en vaguant à travers cet enclos secret sur lequel les fantômes des anciennes Saisons paraissaient tisser un voile de poésie où ils figuraient à l'intérieur, avec des fils presque invisibles, d'étranges visages de créatures inconnues, riantes et pleurantes dans l'alternative de la joie et de la douleur.

N'y avait-il pas en chacune de ces fontaines une Panthée qui chantait, candide victime d'une passion scélérate et sublime? Certes, une émotion extraordinaire me pénétra lorsque Violante me conduisit par delà des myrtes, dans la longue zone comprise entre la haie et le mur oriental. Là régnait ce mystérieux esprit

qui occupe les lieux écartés où la légende rapporte que venaient s'entretenir jadis des amans célèbres par la splendeur tragique de leurs destins. Les statues, les colonnes, les troncs d'arbre avaient l'aspect des choses qui furent témoins et complices d'une grande ivresse humaine et qui en ont perpétué la mémoire à travers les âges. Les profondes injures du Temps rongeur et des Constellations inclémentes conféraient aux formes de la pierre ces expressions et pour ainsi dire cette éloquence que les ruines seules peuvent avoir. De hautes pensées s'en dégageaient, exprimées par les lignes interrompues.

Et j'imaginai la volupté de confesser dans ce lieu mon rêve magnifique aux trois Béatrices qui seules pouvaient le transformer en harmonie vivante; j'imaginai la volupté de parler d'amour dans ce même lieu où se pressaient tant de symboles efficaces pour exalter les âmes au-dessus des habituelles misères humaines et les épanouir dans un ciel de suprême beauté.

***

Nous marchions lentement, faisant halte de temps à autre, prononçant des paroles qui dissimulaient l'inquiétude dont nous étions agités. Odon et Antonello paraissaient las et s'attardaient un peu en arrière, taciturnes. Et je croyais avoir derrière moi les ombres de la maladie et de la mort.

Ma ferveur était tombée. Je sentais combien était cruel le contraste entre mes transports impétueux et ces douloureuses fatalités qui restaient immuables à mon flanc, autour de moi, partout, dans le grand enclos plein de choses oubliées ou mortes. Je sentais que chacune de ces créatures, déjà tant de fois en une heure illuminées par mon intelligence et transfigurées par mon désir, gardait son secret intact et que le langage des apparences était impuissant à me le révéler. En les regardant, je les vis distantes l'une de l'autre, étrangères l'une à l'autre, avec, chacune, une pensée inconnue entre les sourcils, avec, chacune, un sentiment inconnu dans le fond de son cœur. — J'allais m'éloigner d'elles et retourner dans ma solitude; le jour tirait à sa fin. — Quelles choses nouvelles cette première communication avait-elle fait entrer dans leurs âmes engourdies par la longue habitude d'une tristesse que n'illusionnait plus peut-être même le dernier espoir d'un événement inopiné? Sous quels aspects étais-je apparu à chacune? Leur besoin d'amour et de bonheur s'était-il élancé vers moi avec un irrésistible transport? ou une incrédulité découragée comme celle des deux frères leur ôtait-elle la confiance?

Elles cheminaient, pensives; et, même lorsqu'elles parlaient, elles semblaient si profondément absorbées que plus d'une fois

je fus sur le point de leur dire : « A quoi pensez-vous ? » Et il naissait en moi comme une volonté de violence et d'extorsion, devant ce secret qu'elles célaient; et il me montait aux lèvres de ces paroles téméraires qui peuvent soudain ouvrir un cœur clos et en surprendre la peine la plus occulte ou le contraindre à se confesser. Mais en même temps une tendresse compatissante m'inclinait vers elles, comme pour leur demander pardon d'un mal que je leur aurais fait souffrir en ce moment et d'un autre mal plus rude qu'elles auraient plus tard à souffrir de moi. La nécessité de choisir m'apparaissait comme une épreuve cruelle, source de douleurs et de sacrifices inévitables. Ne sentais-je pas une angoisse véhémente remplir les pauses de notre dialogue inutile?

— Oh! quand viendra l'été! soupirait Violante en levant les yeux vers les larges parasols des pins. En été, je passe ici toutes les heures du jour, seule avec mes fontaines. Et c'est la saison des tubéreuses!

Des pins gigantesques, aux troncs droits et ronds comme des mâts de galères, alignés à distances égales, se dressaient le long du mur de l'enclos et le protégeaient de leurs coupoles opaques. Entre un tronc et l'autre, comme dans un entre-colonnement, le mur était creusé de niches habitées par des statues nues ou enveloppées de peplums, en des attitudes calmes, portant les visions du Passé dans leur cécité divine. A distances égales, les sept fontaines faisaient saillie en forme de petits temples, composées chacune d'une ample vasque où se miraient des déités assises sur les margelles et accoudées à l'urne, dans l'espace compris entre deux couples de colonnes qui soutenaient un fronton portant un distique sculpté. La haute haie de myrtes s'élevait en face, toute verte, entrecoupée seulement par de blancs hermès méditatifs. Et le sol humide était presque entièrement revêtu de mousses pareilles à un feutre, qui rendaient silencieux notre passage et augmentaient ainsi la douceur du mystère.

— Pouvez-vous lire ces vers? dit Violante en me voyant attentif à déchiffrer sur la pierre les lettres gravées qu'effaçaient çà et là le tartre et les crevasses. J'ai su autrefois ce qu'ils voulaient dire. Ils disaient : « Hâtez-vous, hâtez-vous! Tressez les belles roses en guirlandes pour couronner les heures qui passent. »

Præcipitate moras, volucres cingatis ut horas,
Nectite formosas, mollia serta, rosas.

C'était, adoucie par les rimes, l'antique admonition qui, dans le cours des siècles, avait invité les hommes aux plaisirs de la vie brève, enflammé les baisers sur la bouche des amans et multiplié sur les tables les coupes de vin. C'était l'antique mélodie

voluptueuse, modulée sur la nouvelle syrinx qu'un moine industrieux avait construite en forme d'aile de colombe avec les roseaux inégaux cueillis dans le jardin abandonné de Pan, mais reliés ensemble avec la cire des petits cierges votifs et le lin d'une vieille nappe d'autel.

« La fontaine luit et résonne; et sa splendeur te dit : Réjouis-toi ! et son murmure te dit : Aime ! »

FONS LUCET, PLAUDE, ELOQUITUR FONS LUMINE : GAUDE.
FONS SONAT, ADCLAMA, MURMURE DICIT : AMA.

Ils répandaient dans mon esprit un charme ambigu, les échos de ces rimes léonines dont les eaux faisaient la glose interminable. Dans ces échos, je sentais l'accent voilé de la mélancolie qui donne au plaisir une indéfinissable grâce et qui, tout en le troublant, le rend plus profond. Non moins tendres et non moins tristes étaient les divines jeunesses qui allongeaient sur les margelles leurs membres nus, ondulés comme le miroir où elles se miraient depuis si longtemps : — peut-être des Salmacis, avides de la perfection d'un embrassement encore inconnu des hommes et des dieux ? ou peut-être des Biblis, attentives à comprimer dans leur sein virginal le feu d'un incestueux désir ? ou des Aréthuses ployées comme des saules flexibles sous la violence d'un brutal amour vainement repoussé ?

« Versez ici vos pleurs, amans qui venez boire. L'eau est trop douce. Mêlez-y le sel de vos larmes. »

FLETE HIC POTANTES, NIMIS EST AQUA DULCIS, AMANTES.
SALSUS, UT APTA VEHAM, TEMPERET HUMOR EAM.

Ainsi la douce fontaine, enviant la saveur des larmes, enseignait aux heureux l'art subtil de savourer quelque amertune dans la pleine félicité. « Il est bon de mêler aux roses quelques fleurs rosées du noir ellébore, indistinctes dans la guirlande, afin que par momens le front couronné s'incline. » Il semblait que, de pas en pas sur ce long chemin d'amour, la volupté devînt plus recueillie, plus savante et plus passionnée. Les liquides miroirs invitaient les amans à pencher leurs fronts lourds de rêves et à contempler leurs propres images, de sorte que, arrivés enfin à ne plus voir en elles que des figures d'êtres inconnus émergeant d'un monde inaccessible vers la lumière, ils pussent mieux sentir ce qu'il y avait dans leur vie d'indiciblement étranger et lointain. « Inclinez-vous pour vous mirer, afin que vos baisers soient doublés dans l'eau par l'image. »

OSCULA JUCUNDA UT DUPLICENTUR IMAGINE IN UNDA,
VULTUS HIC VERO CERNITE FONTE MERO.

En cet acte si simple, n'y avait-il pas le signe révélateur d'un secret? Les deux amans, penchés pour contempler le reflet de leur caresse, représentaient inconsciemment la puissance mystique de la volupté, cette puissance qui expulse pour quelques instans l'homme inconnu que nous portons en nous-mêmes et qui nous le fait apercevoir lointain et étranger comme un fantôme...

Telle était la vision que me donnaient les rimes de la dernière fontaine mélodieuse sur laquelle s'inclinait le visage de Violante, dans l'ombre descendant des pins comme un lent velum d'azur. « Ici se mirèrent ensemble la Volupté et la Mort; et leurs deux visages ne faisaient qu'un seul visage. »

Spectarunt nuptas hic se Mors atque Voluptas.
Unus (fama ferat), quum duo, vultus erat.

***

Comme le soleil s'était voilé au passage d'une nuée blanche et molle, l'air parut s'adoucir encore et prendre en quelque sorte la saveur d'un lait diaphane où serait dissous un arome. Et, tandis que nous passions au travers de petits prés clos, jaunes de jonquilles, où il était facile d'imaginer les épisodes d'une fête pastorale à l'ombre de pavillons enguirlandés, j'avais encore dans l'oreille les cadences des rimes latines. Sur le piédestal d'une nymphe privée de ses deux bras était sculpté l'emblème des Arcadiens, la syrinx à sept tuyaux, dans une tresse de laurier.

— N'étiez-vous pas ici ce matin ? dis-je à Violante, en reconnaissant dans le voisinage l'arceau de buis où elle m'était apparue pour la première fois.

Elle sourit, et il me sembla que le haut de ses joues se colorait d'une lueur fugitive. Quelques heures seulement s'étaient écoulées; et je fus stupéfait d'avoir perdu la notion exacte du temps. Ce bref intervalle m'apparaissait plein d'événemens confus qui, dans ma conscience, lui donnaient une durée illusoire sans limites certaines. Je ne pouvais mesurer encore la gravité de la vie que j'avais vécue dans cette enceinte depuis le moment où mon pied en avait foulé le seuil; mais je sentais déjà qu'une chose obscure, de conséquences incalculables, allait se résoudre en moi indépendamment de ma volonté; et je pensais que mon pressentiment matinal sur la route solitaire n'avait pas été trompeur.

***

— Si nous nous asseyions un peu ? demanda Antonello, presque suppliant. Vous n'êtes pas encore fatigués ?

— Asseyons-nous, approuva Anatolia avec sa douce condes-

cendance habituelle. Moi aussi je suis un peu lasse. C'est peut-être l'effet du printemps... Quelle odeur de violettes !

— Mais votre aubépine ? m'écriai-je en me tournant vers Maximilla, pour lui faire entendre que je n'avais pas oublié son offre.

— Elle est encore loin.

— Où ?

— Là-bas.

— Maximilla a ses cachettes, fit Anatolia en riant. Lorsqu'elle se cache, il n'y a plus moyen de la retrouver.

— Comme l'hermine, ajoutai-je.

— Et puis, continua-t-elle par badinage, elle fait de temps en temps une allusion mystérieuse à quelque petite merveille connue d'elle seule, mais avec prudence, en conservant toujours son secret, sans jamais concéder rien à notre curiosité. Aujourd'hui, pour l'aubépine, vous êtes l'objet d'une faveur spéciale...

La clarisse tenait les yeux baissés; mais le rire brillait entre ses cils et illuminait toute sa face.

— Un jour, continua la bonne sœur, qui semblait se plaire à réveiller ce rayon inaccoutumé, un jour je vous conterai l'histoire du hérisson et des quatre petits hérissons aveugles...

Alors Maximilla eut un éclat de rire si juvénile et si limpide, qui la para d'une fraîcheur si imprévue, que j'en fus étonné comme devant un prodige de grâce.

— Oh ! n'écoutez pas ce que dit Anatolia ! s'exclama-t-elle sans me regarder. Elle veut se moquer de moi.

— L'histoire du hérisson et des quatre petits hérissons aveugles ! dis-je, buvant avec délice à ce courant d'hilarité soudaine qui traversait notre mélancolie. Mais vous êtes donc un exemplaire de perfection franciscaine ? Il faut ajouter une fleurette aux *Fioretti :* « Comment sœur Eau apprivoisa le hérisson sauvage et lui fit un nid pour qu'il multipliât selon les commandemens de notre Créateur. » Contez-moi, contez-moi !

La clarisse riait avec sa chère Anatolia, et ce subtil esprit de cette joie se communiquait aussi à Violante et aux deux frères; et, pour la première fois en ce jour, nous reconnaissions notre jeunesse.

Qui pourra jamais dire combien est étrange et douce l'éclosion imprévue du rire sur les lèvres et dans les pupilles des affligés ? Ma première stupeur persistait en mon âme et semblait couvrir tout le reste d'un voile. L'agitation insolite qui, pendant quelques secondes, avait secoué la gorge délicate de Maximilla, se propageait en moi-même à toutes les images antérieures, dont elle brouillait ou effaçait les lignes. Un éclat de rire argentin avait

donc ouvert tout à coup la bouche mi-close de la Béatrice extatique dont les paumes immobiles engendraient les spirales du silence! Rien autant que le son de ce rire ne pouvait me révéler l'inaccessible profondeur du mystère que portait en soi chacune des trois vierges. N'était-ce pas le signe fortuit d'une vie instinctive dormant comme un trésor accumulé dans les racines mêmes de la substance animale? Et n'enfermait-elle pas les germes d'innombrables énergies, cette vie impénétrable et tenace sur laquelle pesait sans l'étouffer la conscience de tant de douleur? — De même que la source apporte sur le roc aride l'indice d'une secrète humidité souterraine, de même le beau rire subit semblait surgir de ce fonds de joie native que les créatures les plus malheureuses conservent dans le secret de leur propre inconscience. Et c'est pourquoi mon émotion s'éclaira d'une pensée d'amour et d'orgueil : « Je pourrais faire de toi un être de joie. »

Alors mes yeux s'armèrent d'une curiosité nouvelle; et je fus comme assailli d'une envie folle de regarder, d'examiner plus attentivement ces trois personnes, comme si je ne les eusse pas bien vues. Et j'observai une fois encore quelle indéchiffrable énigme il y a en toute forme féminine, et combien il est difficile de *voir*, non seulement les âmes, mais les corps. De fait, ces mains aux longs doigts desquelles j'avais enroulé mes rêves les plus subtils comme autant d'invisibles anneaux, ces mains me semblaient déjà différentes et m'apparaissaient comme les réceptacles de forces infinies et innomées d'où pouvaient surgir de merveilleuses générations de choses nouvelles. Et, par une analogie étrange, j'imaginai l'angoisse et l'horreur de ce jeune prince qui, enfermé dans un lieu obscur avec la nécessité de choisir son destin parmi les inconnaissables destins que lui apportaient de muettes messagères, passa toute la nuit à palper les mains fatales qui se tendaient vers lui dans les ténèbres. Les mains dans les ténèbres : — y a-t-il une plus effrayante image du mystère?

Celles des trois princesses nubiles étaient posées dans la lumière, nues; et, pendant que je les regardais, je pensais à l'infini de gestes incréés qui étaient en elles et aux myriades de feuilles futures qui étaient dans le jardin.

Anatolia, s'apercevant de mon regard, eut un sourire.

— Pourquoi regardez-vous nos mains avec tant de persistance? Vous êtes chiromancien peut-être?

— Oui, je suis chiromancien, répondis-je par jeu.

— Alors, lisez nos destins.

— Faites-moi voir la paume de votre main gauche.

Elle me fit voir la paume de sa main gauche, et ses sœurs l'imitèrent. Et, me penchant, je feignis d'explorer dans chaque

paume les lignes de la vie, de la conjonction et du bonheur. Et, devant ces trois belles mains tendues comme pour recevoir ou pour offrir, tandis que la pause alimentait mes inquiétudes des mille choses inexprimées et inexpliquées qu'elle faisait naître, je pensais : « Quels sont leurs destins? Peut-être le stylet de fer de la fatalité a-t-il aussi de ces changemens brusques auxquels est sujette la déclinaison des aiguilles magnétiques... Peut-être toutes les volontés que je porte en moi-même, obscures ou lucides, exercent-elles déjà leur action commutatrice, et les destins dévient-ils vers un événement fatal d'où mon bien sortira. Mais il est possible aussi que je sois le jouet d'une illusion créée par mon orgueil et par ma foi, et que mon état présent ne soit que celui d'un prisonnier parmi des prisonniers... »

Pendant la pause, le silence était profond, si profond qu'à le percevoir j'eus une épouvante devant l'immensité des choses muettes qu'il embrassait. Le soleil restait toujours voilé. Soudain Antonello tressaillit, se tourna vers le palais, fit le geste de quelqu'un qui entendrait un appel. Nous le regardâmes tous, inquiets; et il nous regarda avec égarement. Les mains des trois sœurs s'abaissèrent.

— Eh bien? me demanda Anatolia avec l'ombre de la préoccupation sur le front. Qu'avez-vous lu?

— J'ai lu, répondis-je ; mais je ne puis révéler.

— Pourquoi? fit-elle en recouvrant son sourire. Ce que vous avez lu est donc bien terrible ?

— Ce n'est pas terrible, dis-je; au contraire, c'est réjouissant.

— Vrai?

— Vrai.

— Pour toutes ou pour une seule?

J'hésitai une seconde. Sa question ne visait-elle pas inconsciemment ma perplexité et ne me rappelait-elle pas le choix nécessaire?

— Ne répondez pas! reprit-elle.

— Pour toutes, répondis-je.

— Et pour moi aussi? demanda Maximilla, songeuse.

— Pour vous aussi. Ne prenez-vous pas le voile par une libre élection? Et n'êtes-vous pas sûre d'arriver enfin à la béatitude qui récompense le total renoncement?

Comme je la fixais dans les pupilles, elle se colora d'une rougeur qui, sur ce teint pâle, me parut presque violente.

— « Soyez, soyez cette fleur odoriférante que vous devez être, et versez vos parfums en la douce présence de Dieu, » a écrit pour vous sainte Catherine.

— Vous connaissez sainte Catherine! fit la clarisse avec un éclair d'étonnement sur sa rougeur.

— C'est ma sainte de prédilection, ajoutai-je, heureux de la voir si étonnée, tenté par le plaisir de troubler et d'éblouir cette âme qui me semblait ardente et mal assurée. Je l'aime pour son aspect purpurin. Dans le Jardin de la connaissance de soi-même, elle ressemble à une rose de feu.

La fiancée de Jésus me regardait, presque incrédule; mais le désir d'interroger et d'écouter se peignait sur son visage, et déjà une ombre légère indiquait sur son front le pli de l'attention.

— Le livre que j'avais ce matin, dit-elle avec un petit tremblement dans la voix, comme si elle m'eût fait quelque intime confidence, c'était un volume de ses Lettres.

— J'ai remarqué qu'en bonne franciscaine vous mettez entre les pages un brin d'herbe pour signet. Mais ce n'est pas le signet que ce livre demande. L'herbe s'y brûle comme au bord d'une fournaise. Toute l'essence de la bienheureuse est concentrée en ces mots d'elle : « Feu et sang unis par amour! » Vous les rappelez-vous ?

— O Maximilla, interrompit Odon en riant, tu peux congédier ton père spirituel. Tu viens de trouver le vrai guide pour le Chemin de la perfection.

Nous étions assis sur la berge d'un bassin desséché qui était peut-être un ancien vivier, presque entièrement rempli de terreau et envahi par les plantes sauvages au milieu desquelles se cachaient les violettes,— très nombreuses, à en juger par la force du parfum. — En face de nous, tout près devant, s'étendait la muraille de buis décrépite qui déjà, lors de mon arrivée dans le parc, avait de ses trouées profondes exhalé vers moi ce même effluve. Par les clairières et par l'arceau, on apercevait l'avenue déserte avec ses statues mutilées et ses urnes veuves.

— Le jour est-il déjà fixé pour votre prise de voile ? demandai-je à Maximilla.

— Non, il n'est pas fixé encore, répondit-elle; mais ce sera très probablement avant Pâques.

— Bientôt, donc. Trop tôt!

Antonello se leva, agité tout à coup d'une inquiétude insoutenable. Nous nous tournâmes tous vers lui. Il regarda Anatolia, avec un vague effroi dans ses yeux pâles. Puis il se rassit... Un malaise indéfinissable pénétrait en nous, comme si Antonello nous eût communiqué une partie de son angoisse.

— Hier, à cette heure, nous étions dans le champ des amandiers, dit Odon avec l'accent du regret vers un plaisir enfui.

Spontanément résonnèrent dans ma mémoire les paroles d'Antonello : « Il faut les conduire sous les fleurs. »

— Il faut que nous retournions là-bas tous ensemble, m'écriai-je avec vivacité, pour rompre cette étrange atmosphère de craintes et d'angoisses qui, sans causes connues, menaçait de s'appesantir sur nos âmes. Il faut que nous jouissions de ce printemps si doux. Dans une semaine, toute la vallée sera fleurie. Je me propose de la parcourir toute, de faire l'ascension du Corace, de revoir Scultro, Secli, Linturne... Comme je serais heureux si j'obtenais que vous m'accompagniez! Ne vous plairait-il pas de venir? J'espère, donna Anatolia, que vous voudrez donner le bon exemple.

— Certainement, répondit-elle. Vous nous offrez ce dont nous avons le désir.

— Et vous aussi, donna Maximilla, vous pourrez vous permettre ce divertissement. Saint François, comme vous savez, composa le Cantique du Soleil dans la cellule de roseaux que sainte Claire lui avait construite au jardin du monastère. Les bois, les fleuves, les montagnes, les collines doivent, selon l'ancienne règle, être vos frères et vos sœurs. Aller vers eux, c'est accomplir une visitation votive... Et puis, à Linturne, dans la ville morte, la nef d'une église est restée debout; et il y a une grande madone en mosaïque, seule dans le ciel de l'abside... Je m'en souviens toujours. Elle est inoubliable. Et toi, Antonello, t'en souviens-tu?

En entendant prononcer son nom, il eut un sursaut.

— Tu dis? balbutia-t-il, confus.

Et son pauvre visage contracté exprima une telle souffrance que je restai sans parole.

— Oui, oui, allons-nous-en, allons-nous-en! ajouta-t-il, feignant d'avoir compris; et il se remit debout, en proie à une agitation manifeste, de l'air d'un maniaque, blême et chancelant. Allons-nous-en! Lève-toi, Anatolia!...

Il parlait bas, comme par crainte d'être entendu de quelqu'un dans le voisinage; et cela nous remplissait d'épouvante.

— Lève-toi, Claude! Allons-nous-en!

Anatolia courut à lui, lui prit les mains.

— La voici, la voici qui arrive! balbutia-t-il éperdu, tournant vers l'allée ses yeux pâles que semblait dilater une hallucination. La voilà! L'entends-tu?

Perplexe et troublé intérieurement, je crus d'abord qu'il s'effrayait d'un fantôme produit par son délire. Mais mon oreille aussi perçut un bruit de pas qui s'approchaient. Et, lorsque je vis apparaître entre les buis la chaise à porteurs, je compris soudain.

Nous restâmes sur place, muets, immobiles, retenant notre

souffle, au passage de l'étrange convoi. On distinguait le grincement léger que faisait le frottement des barres portées par les deux serviteurs, dans un silence glacial comme celui qui entoure les cercueils.

Par l'ouverture de la portière, sur le fond de velours verdâtre, je vis alors le visage de la princesse démente : un visage méconnaissable, défiguré par une bouffissure exsangue, pareil à un masque de neige, avec les cheveux relevés sur le front en manière de diadème. Les yeux larges et noirs brillaient sur la blancheur opaque de la peau, sous l'arc impérieux des sourcils; et peut-être devaient-ils d'avoir conservé cet éclat extraordinaire à la continuelle vision d'un faste fantastique. La chair du menton se plissait sous les colliers qui ceignaient le cou. Et cette énormité pâle et inerte ressuscita dans mon imagination je ne sais quelle figure rêvée de vieille impératrice byzantine, au temps d'un Nicéphore ou d'un Basile, obèse et ambiguë comme un eunuque, couchée au fond de sa litière d'or.

« Elle va nous apercevoir, s'arrêter, descendre, venir à nous, supposais-je avec une anxiété croissante, attendant pour ainsi dire la preuve que ce qui me paraissait une forme invraisemblable, sur le point de se dissoudre et de rentrer dans le néant comme un songe au réveil, était bien une réalité. Elle va interpeller l'un de nous, se mettre à parler, demander qui je suis, me poser des questions... » J'imaginai le son réel de cette voix dans ce silence, le dialogue entre ces enfans voués à un sacrifice inhumain et cette mère transportée par la folie dans un autre monde où elle devait inévitablement les attirer l'un après l'autre. Et mon horreur me fit comprendre le profond frémissement de répugnance instinctive qui avait été pour Antonello un avertissement mystérieux, un peu semblable à celui qui assaille le troupeau dans le parc à l'approche du fauve qui va le dévorer.

Mais elle passa sans remarquer notre présence, sans battre des paupières; et elle disparut entre les buis. Deux servantes habillées de gris comme les béguines, taciturnes et tristes, blémies par l'ennui et la lassitude, suivaient de près la chaise à porteurs; et leurs bras abandonnés le long de leurs flancs se balançaient à chaque pas comme les rosaires suspendus à leur ceinture, comme des choses mortes.

GABRIEL D'ANNUNZIO.

(*La troisième partie au prochain numéro.*)

SOUVENIRS ACADÉMIQUES

UN ARTICLE ANONYME DE LA *REVUE DES DEUX MONDES*

Le numéro de la *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1840 fut très remarqué et très commenté à l'Académie des sciences. Un écrivain spirituel, bien informé, modéré dans son langage, et, en apparence au moins, impartial dans ses jugemens, dénonçait, dans une lettre sans signature *sur l'État des sciences en France*, les abus qui menaçaient l'avenir de l'Académie, signalait les influences qui la dirigeaient et les coteries qui la troublaient.

Il ne saurait y avoir un grand inconvénient, — disait l'auteur anonyme, — à répéter tout haut ce que déjà tant de personnes disent tout bas ; et, d'ailleurs, il est bon que les faits dont j'ai à vous entretenir soient constatés par un contemporain, afin que, si quelque érudit des temps futurs parvient d'ici à cent ans à découvrir dans un coin cet écrit, et s'il a le courage de le lire, il puisse y trouver l'explication des événemens qui se passent de nos jours à l'Académie des sciences, et qui ne seront consignés ni dans les éloges, ni dans les relations officielles.

C'est une véritable dénonciation, adressée à la postérité, et confiée à la discrétion des lecteurs de la *Revue*. L'auteur, évidemment, était un ennemi d'Arago ; le nombre en était grand, et plusieurs mois s'écoulèrent avant qu'on associât un nom aux reproches de ceux qui déclaraient l'article calomnieux et perfide. Quand le nom fut connu, — c'était Guillaume Libri, — l'indignation redoubla. Ce réfugié italien avait été accueilli comme un frère par ceux qu'il jugeait, en cachant son nom, avec une sévère et malveillante franchise. Arago, à ses débuts dans la science, avait fait pour lui « ce qu'un père ferait pour son fils » ; je copie ces mots

dans une lettre, adressée à Arago, en 1827. Je lis dans une autre, datée de 1835, dont l'original est sous mes yeux :

Je viens parler au meilleur de mes amis, à celui en qui j'ai toujours trouvé appui et assistance,— et après lui avoir demandé un service qu'Arago s'empressa de lui rendre, il ajoutait : — La certitude de pouvoir faire le bonheur de deux personnes (sa mère et lui) qui ont pour vous les sentimens d'une profonde admiration et une affection bien vive, doit être, ce me semble, un puissant motif pour un cœur comme le vôtre, de m'accorder un appui auquel je dois tout ce que je suis, et tout ce que j'ai.

Libri, proscrit, sans asile, avait été logé, nourri, caché même, je ne sais pourquoi, à l'Observatoire, où il puisait dans la bourse des parens d'Arago, dont il était encore et est toujours resté le débiteur. A l'Académie des sciences, où, grâce au chaleureux appui du secrétaire perpétuel, on l'avait élu bien légèrement, on en pensait, on en disait surtout, beaucoup de mal. Pourtant, d'illustres amis lui restaient. Guizot lui témoignait une haute estime, Mérimée vantait la solidité de son érudition et la finesse de son esprit, Poisson l'admettait dans son intimité. Candidat à une chaire du Collège de France, Libri, tout récemment, sur le rapport de Biot, avec l'appui chaleureux de Michelet, avait été préféré à l'un des géomètres les plus marquans alors, Joseph Liouville. Des savans très compétens ayant affirmé à cette occasion la nullité de ses travaux mathématiques, on les taxait d'exagération. Comment concilier, en effet, un jugement aussi sévère avec la présentation de la section de géométrie de l'Académie des sciences, qui, sept ans auparavant, classant par ordre de mérite les candidats à la place laissée vacante par la mort de Legendre, avait accordé à Libri le premier rang, lorsque les concurrens se nommaient Sturm, Duhamel et Liouville? comment expliquer l'intervention motivée de Poisson? le rapport louangeur de Lacroix, les démarches d'Arago pour décider ceux des concurrens qu'il redoutait le plus à se désister en faveur de Libri, l'opinion de Cauchy enfin qui, parlant au nom de Legendre, de Fourier et d'Ampère, avait, en 1824 et en 1827, appelé l'attention de l'Académie des sciences sur les *découvertes intéressantes* et les *méthodes ingénieuses* du jeune Libri, débutant dans la science?

Toute passion a disparu, et avec elle toute exagération. Les travaux mathématiques de Libri ne se lisent plus, ils n'occupent aucune place dans l'histoire des progrès de la science, mais ils ne sont pas introuvables et leur lecture explique tout. Les premiers travaux, ceux que Cauchy, Fourier, Ampère et Legendre, un peu indulgens peut-être, ont loués et approuvés, justifiaient leurs espérances. Libri, très jeune alors, pouvait devenir un géomètre.

Il a cessé d'étudier, non de produire. Pour ne pas se laisser oublier, comme on en donne souvent le conseil, il écrivit des mémoires insignifians d'abord, puis mauvais, et enfin ridicules. Un juge perspicace aurait pu deviner qu'il manquait de conscience. On pouvait, de très bonne foi, affirmer et démontrer son ignorance; on pouvait, de très bonne foi aussi, le regarder comme un géomètre ingénieux, ayant fait ses preuves, et calomnié par l'esprit de parti. Ses recherches sur l'histoire de la science et la distinction de son esprit justifiaient d'ailleurs la situation qu'il avait prise dans la haute société parisienne.

Il n'est pas sans intérêt de relire, après cinquante-six ans écoulés, les jugemens de cet homme très intelligent, qui sait haïr sans colère, et qui préfère la vérité à l'erreur, quand elle ne nuit pas à sa thèse. On peut y apprendre ce que valent les témoignages contemporains quand ils ne sont pas contrôlés, et ce qu'il faut penser d'un argument accepté par les érudits qui, dans les ténèbres du passé, croient triompher de toutes les objections et de tous les doutes, par ces seules paroles :

Il y a un texte authentique!

Un texte authentique peut induire en erreur, parce que telle a été l'intention de l'auteur; quelquefois aussi, parce qu'il exprime mal sa pensée. Quoique Libri connaisse bien notre langue, il s'expose quelquefois par une expression mal choisie, ou qui dépasse sa pensée, à la faire imparfaitement comprendre. C'est ce qu'il a fait tout d'abord en parlant des *événemens* qui se passent à l'Académie; l'expression est beaucoup trop forte, il ne se passait rien qu'on pût nommer ainsi. Si dans cinq cents ans, un historien curieux des origines de l'Institut lisait les lignes suivantes :

> Malgré leur unité primitive, les liens qui attachaient les différentes Académies de l'Institut s'étant relâchés par diverses circonstances, elles ont cessé, peu à peu, de se réunir et de *vivre en commun*,

il pourrait en conclure, à tort, chez nos confrères du commencement du siècle, des habitudes d'intimité dont l'expression de *vivre en commun* serait la preuve. Libri égare le lecteur quand il dit plus loin :

> Sous la République et sous l'Empire, les différentes classes de l'Institut formaient un tout *indivisible*.

Si les Académies formaient un tout, ce tout était, comme aujourd'hui, non seulement divisible, mais divisé. Jamais un géomètre n'a voté dans l'élection d'un peintre, jamais un peintre dans celle d'un poète. Libri, d'autre part, est mal informé quand il écrit :

A la Restauration, quelques membres de la classe de langue et de littérature française, se rappelant qu'ils étaient les héritiers légitimes de *Messieurs les Quarante*, réclamèrent les entrées au château dont jouissaient leurs prédécesseurs, et voulurent se séparer de leurs confrères trop bourgeois.

La chapelle des Tuileries, où l'on pouvait entendre la messe et saluer la famille royale, était ouverte tous les dimanches aux membres de l'Institut, sans distinction de classe, et l'accusation d'y oublier un livre marqué à son nom était une plaisanterie courante des journaux satiriques adressée aux académiciens de toutes les classes qu'ils voulaient signaler comme courtisans et flétrir comme hypocrites.

Une connaissance imparfaite de la langue française ne suffirait pas pour expliquer les lignes suivantes :

L'attitude de l'Académie française, les tentatives criminelles d'un gouvernement qui, redoutant partout le principe d'élection, voulait diriger les choix de l'Institut et refusait même quelquefois de sanctionner les élections qui lui déplaisaient, obligèrent l'Académie des sciences, un peu délaissée par ses sœurs, à chercher une défense dans ses propres forces, dans la conscience de son utilité, dans la faveur dont elle jouissait auprès du public, et dans tous les moyens que lui offrait alors le mouvement libéral qui s'opérait parmi nous. Le plus puissant de ces moyens, ce fut la publicité.

L'Académie des sciences, *obligée* de se défendre par la publiblicité contre les tentatives *criminelles* du gouvernement, est une appréciation injuste et fausse.

Le gouvernement, égaré en 1816 par une fureur anti-révolutionnaire et anti-bonapartiste, avait écarté de l'Institut deux de ses membres les plus illustres, Monge et Carnot; à la même époque, sous l'influence des mêmes passions, il refusa de ratifier l'élection de Fourier, élevé à la dignité de comte pendant les Cent Jours. Dès l'année suivante, l'élection unanime de Fourier faite de nouveau par l'Académie était acceptée sans difficulté. En dehors de ces décisions maladroites des premiers jours, on ne rencontre dans nos archives, de 1816 à 1830, aucune tentative contre nos libertés et nos droits. La recommandation d'un ministre du Roy n'était pas rare dans les élections; on a même cité des menaces, quelques-unes suivies d'effet; mais de telles interventions excitaient l'indignation et diminuaient les chances du candidat trop indiscrètement protégé.

On peut rappeler l'exemple de Binet. Très favorisé par l'évêque d'Hermopolis, et vivement recommandé par le ministre de l'Intérieur, il a échoué sous la Restauration, et à plusieurs reprises, dans chacune des sections de géométrie et de mécanique, pour être élu enfin en 1843, en dehors de toute influence politique

ou cléricale, trente ans après sa première candidature contre Poinsot, Ampère et Cauchy.

La publicité des séances était très restreinte sous la Restauration, comme elle l'avait été sous l'empire et sous l'ancien régime. Quelques savans, — en principe ceux dont les travaux avaient été approuvés par une commission,—étaient admis à l'honneur d'écouter les discussions académiques. La faveur, aisée à obtenir, était rarement demandée. Le journal purement littéraire, *le Globe*, fondé en 1825, inaugura le compte rendu des séances auxquelles les gens du monde, jusque-là, étaient restés complètement étrangers. Pierre Leroux, l'un des fondateurs et gérant du *Globe*, l'a rappelé dans un article de l'*Encyclopédie Nouvelle :*

Nous eûmes l'idée de faire tomber ces barrières, d'intéresser la société aux travaux des savans, de mettre les savans en présence du public. Ce fut Bertrand qui exécuta ce projet (c'était mon père). Faut-il dire que nous eûmes d'abord à surmonter de grandes difficultés pour le réaliser, et que le célèbre Cuvier, entre autres, qui dominait en maître à l'Académie des sciences, nous opposa la plus vive résistance, et fit voter par l'Assemblée des lois draconiennes pour bannir des séances notre ami.

Arago, devenu secrétaire perpétuel, ouvrit les portes à deux battans, en réservant dans la salle des séances une banquette spéciale aux représentans de la Presse; il alla même, après la mort de Cuvier, jusqu'à leur livrer après la séance, dans une salle éclairée et chauffée pour eux, tous les manuscrits, sans exception, qu'ils pouvaient commenter et copier avant qu'ils entrassent aux archives de l'Académie. Plus d'une fois, les plis cachetés confiés à la discrétion de l'Académie ont été, par négligence, confondus avec les autres pièces de la correspondance, et livrés aux journalistes, qui n'en ont jamais abusé.

Libri blâme ces innovations; il a raison peut-être, mais jamais elles ne furent un moyen de défense, qui, nécessaire sous la Restauration, devenait inutile et nuisible sous un gouvernement meilleur.

Si dans les dernières années de la Restauration l'ascendant de M. Arago eut des avantages pour l'Académie, il devint nécessairement inutile, et même dangereux, dès que les besoins qui l'avaient créé eurent cessé de se faire sentir.

L'influence des opinions et des intérêts politiques sur les questions de science est une légende qui ne supporte pas l'examen. On ne lit pas sans étonnement dans le *Journal des Débats* du 2 janvier 1840 :

Nous ne sommes plus, Dieu merci! au temps où, comme sous la Restau-

ration, on ne pouvait soutenir en optique le système de l'émission sans être accusé de jésuitisme.

On ne s'expose aujourd'hui, on ne s'exposait en 1840, en adoptant une conception condamnée par les faits, qu'à être accusé et convaincu d'ignorance. Il n'en avait pas toujours été ainsi. Le système était celui de Newton; Laplace et Poisson furent ses défenseurs; si plusieurs de leurs amis l'ont accepté par confiance en eux, la foi politique n'y était pour rien. Lorsque les défenseurs d'une théorie erronée se trouvaient en même temps ceux du trône et de l'autel, la coïncidence était fortuite. Lorsque Raspail combattait Gay-Lussac, ses amis lui donnaient raison, et les partisans de la mauvaise cause méprisaient les rois. L'appréciation étrange de l'influence d'Arago, nécessaire et bienfaisante au temps où Libri lui devait tout ce qu'il était et tout ce qu'il avait, inutile et dangereuse depuis que, changeant d'amis, il appuyait ses ambitions et sa cupidité sur la protection de Guizot, aurait pu faire deviner l'auteur de l'article; on n'y songea pas.

Quelles que soient les influences exercées dans les élections, une force irrésistible, à l'Académie des sciences tout au moins, fait à la longue triompher la justice. La liste des membres de l'Académie, pendant toutes les périodes de son histoire, a été ce qu'elle devait être; les complaisances et les erreurs changent seulement l'ordre dans lequel les noms y sont inscrits.

Les savans, cités avec distinction dans l'histoire de l'une des branches de la science et qui n'ont pas figuré sur nos listes, sont en bien petit nombre. Pour les rares exceptions que l'on pourrait citer, nous avons de légitimes excuses. Pour ne parler que des plus récentes, Laurent et Gerhardt, ces deux illustres chimistes, malgré les hostilités qu'ils semblaient soulever à plaisir, étaient l'un et l'autre près de forcer la porte et de rallier leurs plus ardens adversaires, lorsque tous deux sont morts dans la force de l'âge. Le commandant Alphonse Laurent, géomètre éminent, dont le nom a grandi, mais qui n'a rien publié de son vivant, avait été apprécié par Cauchy qui, spontanément, posait sa candidature, au moment où la mort le frappait jeune encore. Si l'éminent ingénieur des mines Ebelmen n'a pas fait partie de l'Académie des sciences, c'est que, malgré son rare mérite, l'Académie, la seule fois qu'il se soit présenté, lui a très justement préféré son camarade de Sénarmont, plus âgé que lui et de mérite non moins éminent. La première place vacante, dans l'opinion de tous, était réservée à Ebelmen; il mourut trop tôt pour l'obtenir. Edmond Bour, dans sa courte carrière, s'est montré digne de tous les honneurs académiques, mais il est mort à l'âge de 35 ans;

il n'a pu, comme Ebelmen, briguer qu'une seule fois les suffrages de l'Académie, qui, très équitablement, lui préféra Ossian Bonnet, beaucoup plus âgé que lui, et non moins digne de s'asseoir parmi les maîtres. L'histoire de notre « quarante et unième fauteuil » rappellerait à l'Académie des sciences beaucoup plus de deuils que de fautes. Dans un seul cas, peut-être, l'excuse qu'on a donnée, — on en donne toujours, — n'était pas acceptable. Si Charles Briot n'a pas appartenu à l'Institut, c'est que, pour ses plus belles découvertes, il avait un collaborateur. L'Académie, en nommant Bouquet, s'est acquittée envers la science, mais un savant de premier ordre a été sacrifié.

Pour quelques savans de mérite réel, très rares, on le devine, — je ne pourrais citer qu'un seul nom, — une honorabilité trop douteuse a empêché l'élection. Ce nom n'est ni assez illustre pour qu'on le devine sur cette indication, ni assez indigne pour qu'il soit permis de le flétrir inutilement ici. Ce n'est pas Libri, on sait qu'il fut élu par cinquante suffrages, Nicolet non plus, dont les titres scientifiques étaient nuls.

Le désir d'accroître, avec le retentissement des discussions académiques, l'importance auprès du grand public, — c'est-à-dire des ignorans, — de ceux qui y prennent part; l'espoir d'intéresser la génération présente aux efforts qui souvent laisseront la postérité indifférente, et de placer, pour ainsi dire, en viager la petite part de gloire pour laquelle on s'agite et travaille, telles ont été les causes qui ont appelé les journalistes à nos séances.

Arago, que Libri rend seul responsable, la porte une fois ouverte, n'aurait pas eu la force de la fermer; il n'en avait d'ailleurs aucun désir. L'illustre secrétaire perpétuel aimait les applaudissemens de la foule; pour appeler à nos séances un public de plus en plus nombreux, il s'appliquait à lui faire entendre sur les questions les plus variées de savantes et spirituelles leçons. Ces leçons, improvisées en apparence, étaient soigneusement préparées. C'était une petite coquetterie d'Arago. La correspondance, dépouillée publiquement le lundi, lui était portée le samedi; toute communication arrivée plus tard à l'Académie était remise à la semaine suivante, et Arago se réservait ainsi deux journées entières pour assurer son érudition. Ce n'était un secret pour personne; ses amis ne cessaient pourtant d'admirer que, sur toutes les questions, il invoquât constamment des citations et des dates précises. Telle n'était pas, disaient ses adversaires, la destination de l'Académie des sciences. Ils disaient vrai, mais si l'Académie, sans négliger aucun devoir, donnait en outre au public un plaisir qu'elle ne lui devait pas, était-il juste de s'en plaindre?

Tous les journaux rendaient compte des séances de l'Académie des sciences et prenaient parti dans les discussions. Pour chaque journal et pour chaque membre de l'Académie on savait d'avance dans quel sens. Chaque fois qu'Arago prenait la parole, *le National* s'étonnait qu'un talent si parfait eût pu grandir encore, et le *Journal des Débats* déplorait la décadence rapide des qualités autrefois brillantes, auxquelles il serait heureux de rendre justice s'il en restait la moindre trace.

Un fruit sec de l'École polytechnique, gardant souvenir de ses faibles études et ne manquant ni d'esprit ni de style, se faisait remarquer dans le feuilleton d'un grand journal par la profondeur de ses connaissances mathématiques. Quand une discussion s'élevait entre Le Verrier et l'un de ses confrères, non seulement il donnait tort invariablement à l'inventeur de Neptune, mais il manquait rarement de se récrier sur l'audace de ce *calculateur* osant contredire des géomètres, de ce *maçon* refusant de s'incliner devant les architectes.

Libri lui-même avait des partisans, et les journaux ministériels lui étaient en toute occasion favorables.

Les journalistes, traitant à l'improviste toutes les questions et trouvant tout facile, donnaient quelquefois de singulières surprises. Un folliculaire, non des moins importans, voulant louer les recherches de Bessel sur la parallaxe de la soixante et unième étoile de la constellation du *Cygne*, annonçait aux astronomes comme une heureuse nouvelle que l'on allait enfin connaître la distance du soixante et unième *Signe* du Zodiaque.

Le prédécesseur de Léon Foucault au *Journal des Débats* apprenait un autre jour à ses lecteurs qu'il existe trois sections coniques : les deux premières, l'Ellipse et la Parabole, étant des courbes fermées, une comète peut les parcourir, mais la troisième, l'Hyperbole, est composée de deux branches distinctes; aucun astre ne peut la décrire, car lorsqu'il parviendrait à *l'extrémité de sa limite*, il *s'élancerait dans l'espace*, et Dieu sait ce qu'il y deviendrait ! Ces juges sans appel de tous les mérites instruisaient des milliers de lecteurs. Les savans les plus illustres riaient de leurs bévues, sans dédaigner leurs louanges. Quand ils s'étaient montrés bienveillans dans un grand journal, on les remerciait avec effusion, affectant d'oublier, sans oser les traiter de maîtres, qu'ils n'étaient pas même des écoliers.

La publication des *Comptes rendus*, en 1835, vint atténuer les inconvéniens d'une publicité arbitraire et partiale. Les avantages étaient grands, et après avoir publié cent vingt volumes, nous pouvons déclarer avec une légitime fierté que les *Comptes rendus*

ont fait, sans interruption, grand honneur à ceux qui les dirigent. Libri, cinq ans après le début, juge sévèrement cette entreprise dont, contrairement à ses prévisions, le succès a été complet.

Comme si tout cela, dit-il, n'était pas assez, on finit par obtenir de l'Académie la permission d'imprimer officiellement les *comptes rendus* de ses séances, et ce journal, qui a reçu depuis un prodigieux accroissement, est devenu une espèce de feuilles d'insertions gratuites où, parmi beaucoup de choses intéressantes, se trouvent parfois des annonces qui ne sont pas dignes de paraître sous le patronage de l'Institut.

Le reproche est injurieux et injuste. Dès le premier jour, on a aperçu et écarté le danger. La tradition est solidement établie, et les plus avides de réclames ont depuis longtemps renoncé à en obtenir de l'Académie des sciences. Les secrétaires perpétuels, soigneux de les écarter, ont très rarement l'occasion d'exercer une sévérité qui reste absolue. Tout n'est pas à louer dans nos cent vingt volumes, mais Libri semble craindre que tout y devienne à blâmer.

Cette facilité de publication, dit-il, a donné une extension inattendue à la correspondance, qui occupe, souvent sans beaucoup d'intérêt, la moitié des séances académiques, et elle sert merveilleusement à augmenter l'influence des personnes qui sont chargées de rédiger ce recueil périodique et de choisir à leur gré les matériaux qui doivent le composer.

Le devoir de choisir les travaux insérés au *Compte rendu* n'a jamais procuré aux secrétaires perpétuels de l'Académie des sciences que le regret, étant trop indulgens, de se voir accuser d'être trop sévères. Notre complaisance, c'est là qu'est le mal, dépasse la limite raisonnable; tout le monde le sait, mais le remède est encore à trouver. Pour l'admission dans ce recueil, qui plus qu'aucun autre prépare et entretient les réputations scientifiques, la présentation de l'un des membres de l'Académie supprime tout examen; c'est un usage. Les aspirans aux honneurs du *Compte rendu* savent, parmi tant de portes, trouver les plus faciles à ouvrir; celles-là ne sont jamais fermées. Un des savans les plus illustres de notre époque, — je puis le nommer sans faire tort à sa mémoire respectée et aimée, c'est Henri Sainte-Claire Deville, — m'apporte un jour une note pour le Compte rendu. *Elle est bonne!* me dit-il, — c'est le mot de passe, — puis il parle de tout autre chose. Pendant la séance, craignant une confusion ou un oubli, je lui demande quel est le sujet de la note qu'il recommande; il réfléchit un instant, puis laissant éclater le rire si franc et si gai qu'on aimait tant en lui : « Mon ami, me dit-il, je n'en sais rien. » Si, comme cela était peut-être mon devoir, j'avais

examiné, jugé, et refusé cette note qu'il n'avait pas lue, il m'aurait su mauvais gré de l'atteinte portée à ses droits.

« La publication des *Comptes rendus*, ajoute Libri, enlève chaque année à l'Académie des sommes très considérables qu'elle devrait consacrer au progrès de la science. »

Volontaire ou non, l'erreur est complète. Les *Comptes rendus* ont leur budget qui jamais n'a été et n'a pu être prélevé sur les fonds destinés à d'autres services.

Libri, s'éloignant de la vérité et de la raison, attribue aux prix de plus en plus nombreux que distribue l'Académie une influence regrettable sur les travaux de ses membres.

Il est hors de doute, dit-il, qu'en chargeant ce corps de distribuer chaque année des sommes très considérables pour des travaux de médecine pratique, de mécanique et de chimie appliquées aux arts, on a rendu un très mauvais service à l'Académie en masse, qui s'est trouvée engagée de plus en plus dans la voie de la science subalterne, et à chacun de ses membres en particulier, qu'on oblige à perdre un temps précieux pour examiner une foule d'inventions et d'ouvrages qui ne sont trop souvent que des entreprises purement industrielles.

La liste de nos lauréats répond chaque année à cet étrange regret.

Les critiques de Libri étaient présentées avec convenance. Tout le monde, écrivait-on dans un journal quelques semaines après leur publication, a été frappé de leur modération et de leur impartialité. De leur modération, il est juste d'en convenir, mais de leur impartialité ! qui peut le savoir ?

L'article de Libri attaquait l'influence, et beaucoup aussi, la personne d'Arago. Sur de tels sujets, on peut, sans beaucoup d'habileté, et sans beaucoup de peine, associer la modération à toutes les méchancetés, à toutes les insinuations, à toutes les calomnies et à toutes les injustices.

Eh bien, donc, dit Libri, puisqu'il faut nommer le magicien qui a eu le pouvoir de produire cette grande transformation,... ce magicien, c'est M. Arago.

Pourquoi tant d'importance abandonnée par l'Académie à un seul de ses membres? L'Académie, c'est là l'explication qu'il propose, frappée par une triste fatalité dans ses membres les plus illustres, l'Académie qui avait vu disparaître en dix ans Cuvier, Laplace, Fourier, Fresnel, Jussieu, Ampère, Legendre et Dulong, privée de la plupart de ses chefs naturels, ne savait plus autour de qui se grouper, et acceptait sans murmure les pilotes qui s'emparaient du gouvernail.

Il était vrai, malheureusement, que l'Académie avait fait, coup

sur coup, des pertes irréparables, mais combien peu, parmi ces illustres morts, ressemblaient à des chefs !

Pour qui le grand et excellent Ampère, naïf et timide jusqu'au ridicule, pouvait-il devenir un guide dans les luttes académiques ?

Fresnel, non moins qu'Ampère, était illustre par de grandes découvertes et d'admirables travaux, mais, comme lui aussi, c'est l'éloquente et chaude amitié d'Arago qu'il devait remercier de leur retentissement et de leur rapide triomphe. Ces deux grands hommes, plus grands que lui, il ne l'ignorait pas, avaient été les protégés d'Arago, et s'il fût arrivé que l'Académie les eût choisis pour guides, c'est près de leur ami, plus actif, plus ardent, plus soucieux des affaires académiques, qu'ils auraient pris leurs inspirations. Legendre était respecté, mais peu connu de ses confrères; il vivait à l'écart et ne s'occupait que de mathématiques.

Laplace et Cuvier ont désiré et obtenu une grande influence, mais c'est de leur vivant, et non dans le trouble causé par leur absence, qu'Arago a établi la sienne. Plus d'une fois, dans des élections importantes, il a combattu et vaincu Laplace, qui, sans lui retirer son amitié, le nommait avec amertume le grand électeur de l'Académie. Arago aimait à rappeler que, grâce à lui, l'illustre Malus avait été, malgré l'opposition de Laplace, préféré à un concurrent oublié aujourd'hui. Lorsque Gay-Lussac fut élu, le candidat de Laplace se nommait Trémery. Il ne faut pas croire, d'ailleurs, que, dans chaque élection, comme dans celle-là, il y ait un bon et un mauvais choix; que, d'un côté, se trouve la justice, de l'autre, la complaisance et l'intrigue. Le plus souvent, beaucoup plus, j'ose le dire, de trois fois sur quatre, l'hésitation est permise, et, faute de photomètre différentiel pour comparer l'éclat des mérites, il est permis, en toute conscience, de voter pour le candidat préféré. Laplace faisait souvent de très bons choix; sa haute situation, jointe à une éclatante et juste renommée, lui donnait alors une influence à laquelle rien ne résistait; dans ces cas-là, d'ailleurs, Arago était presque toujours avec lui; il a pu, dans les dernières années de sa vie, écrire avec fierté : « Je puis me rendre cette justice que, sauf dans trois ou quatre circonstances, ma voix et mes démarches furent toujours acquises au candidat le plus méritant, et, plus d'une fois, je parvins à empêcher l'Académie de faire des choix déplorables. » J'ai entendu raconter à Biot que quelques semaines avant une élection dans la section de physique, Laplace se décida à proposer Poisson, profond et ingénieux analyste, auquel personne n'avait songé, et qui n'avait jamais touché un instrument de physique, très heureusement, car il l'aurait cassé. Laplace en parla à quelques confrères qui promirent

leur concours. Bouvard était absent, Biot fut chargé de le prévenir. Il le rencontre le lendemain dans l'avenue de l'Observatoire. « Pour qui votez-vous dans notre prochaine élection ? » lui demanda-t-il. Bouvard, sans hésiter, lui nomma son candidat : c'était Girard, en ajoutant les motifs qui le décidaient. « Eh bien, vous vous trompez, lui dit Biot, vous voterez pour Poisson ; M. Laplace m'a chargé de vous le dire. » Quinze jours après, Poisson était nommé, et Bouvard votait pour lui. La section de physique lui convenait aussi peu qu'à Biot celle de géométrie, et il le sentait si bien que, peu d'années après, ils proposaient une permutation, qui, acceptée d'abord, rencontra des objections très fondées, et ne put s'accomplir.

L'influence d'Arago était due à ses qualités personnelles, beaucoup plus qu'à sa renommée scientifique. Une science très vaste, un grand talent, un brillant esprit, le don de persuader, de conduire et de soumettre les hommes, sont des qualités très différentes du génie d'invention. Poinsot était une des gloires de l'Académie ; sans subir aucune influence, il ne voulait, et, probablement, n'aurait su en exercer aucune dans les élections. Quand après la visite d'un candidat, sans se soucier de ses découvertes et de ses travaux, il pouvait dire de lui : « Ce monsieur est un sot ! » son enquête était terminée, et il faisait des vœux pour les concurrens. Une Académie dirigée par Poinsot, en écartant, sans rien entendre, les savans de peu d'esprit, serait restée fort incomplète.

Après avoir dit le rôle d'Arago à l'Académie, Libri rappelait rapidement sa biographie, sans inexactitude, mais sans bienveillance et par conséquent sans justice. Sans refuser tout mérite à son ennemi, il élevait au-dessus de lui, comme si l'hésitation n'était pas permise, tous les membres marquans de l'Académie.

Les destinées futures de la science confiées aux mains des Cuvier, des Poisson, des Fourier, des Cauchy, des Biot, des Dulong, des Ampère, des Geoffroy, des Gay-Lussac, des Thénard, des Malus, des Brongniart, des Mirbel, des Fresnel, des Magendie, des Blainville, semblaient devoir grandir sans cesse, et M. Arago n'avait qu'à suivre de si beaux exemples pour se créer, par des travaux solides, une réputation européenne ; mais la facilité de ses premiers succès, une certaine indolence que, malheureusement, il n'a jamais pu surmonter, la disposition particulière de son esprit qui semble plus propre aux aperçus brillans et soudains qu'aux vastes conceptions, aux recherches longues et opiniâtres et aux théories élevées, le portèrent peu à peu à abandonner l'étude des mathématiques, à négliger l'astronomie théorique, et à ne chercher dans la physique, à laquelle il se livra presque exclusivement, que les faits curieux et singuliers qui frappent, il est vrai, vivement l'imagination, mais qui sont aussi souvent le résultat d'un hasard heureux que de l'habileté de l'observateur.

La vague obscurité de ces lignes est habilement perfide. La liste des confrères dont Arago aurait pu suivre les traces était faite pour l'irriter. Les hommes supérieurs ne se classent pas, mais ils sont inégaux. Parmi ceux que cite Libri, il en est de très illustres, comme Ampère et Cauchy, dont Arago aurait eu peine à suivre les traces, mais le plus grand nombre aurait à gagner si leur nom s'inscrivait à côté du sien. Mirbel, par exemple, reste connu surtout par les charmantes miniatures de M[me] de Mirbel.

L'attente « d'un hasard heureux, » pour rencontrer des faits capables de frapper vivement l'imagination des physiciens, était une malice. Arago, désirant une boussole parfaite, l'avait commandée à Gambey, en réclamant de son amitié, il aurait pu dire de sa reconnaissance, les soins les plus minutieux dans sa construction. Gambey n'épargna ni son temps ni sa peine et apporta à Arago une boussole dont l'aiguille paresseuse rendait les observations interminables. Pourquoi cette déception? Le hasard posait à Arago un beau problème qu'il avait proposé à cent autres avant lui. Arago, pour le résoudre, découvrit l'action, inconnue jusque-là, du cuivre sur l'aiguille en mouvement qu'il n'attire ni ne repousse à l'état de repos. Le mot « hasard » était introduit là pour déprécier une découverte importante dont les conséquences ont été immenses.

En évitant d'apprécier les discussions de Biot avec Arago, Libri se montre plus malveillant encore. Cette impartialité affectée et sereine, qui tient la balance soigneusement égale entre l'erreur et la vérité bien connue, a quelque chose de plus irritant que l'ignorance qui prend le mauvais parti, ou la passion qui favorise un ami.

L'Académie, dit simplement Libri, fut souvent émue par les luttes de ces deux rivaux qui, dans la chaleur de leurs débats, se laissèrent parfois emporter beaucoup trop loin, surtout en discutant des questions toujours si délicates de priorité.

Il semble difficile d'être plus modéré et plus injuste. Libri y parvient cependant, quand il ajoute :

D'autres savans se mêlèrent à ces discussions, et comme Laplace, qui voulait que l'on fût géomètre avant tout, avait semblé prendre parti contre M. Arago, on lui suscita des ennemis de toutes parts, on grandit exprès Legendre pour le lui opposer, on tendit la main à tous ceux qui attaquaient les résultats contenus dans la *Mécanique céleste*, et l'on remua toute la presse libérale pour la lancer contre nos anciennes gloires, qui, disait-on, n'étaient plus que de vieilles idoles qu'il fallait briser. Parce que le géomètre Laplace était devenu le marquis de la Place sous prétexte que d'autres académiciens faisaient partie de la *Société des Bonnes Lettres*, ils furent, *de par la Charte*, déclarés ignorans dans tous les journaux ; c'est alors que, comme je l'ai dit, le public commença à être admis à l'Académie, où

il se fit le soutien des hommes qui ne voulaient pas briller uniquement par la science. Laplace fut réduit au silence. M. Biot s'absenta de l'Institut pendant plusieurs années, et M. Arago resta maître du champ de bataille.

Comment François Buloz, si attentif à revoir les épreuves de la *Revue*, a-t-il pu, en si peu de lignes, laisser passer tant d'absurdités ? Laplace, qui veut qu'on soit géomètre avant tout, *semble*, dans une discussion sur la physique, prendre parti pour Biot contre Arago ? Tous deux, Libri feignait de l'ignorer, savaient très bien les mathématiques, aucun d'eux n'était géomètre.

On a grandi exprès Legendre pour l'opposer à Laplace !

Comment pouvait-on s'y prendre ? Les deux illustres amis avaient passé l'âge où l'on brigue les témoignages d'estime et de confiance. Lorsque l'Académie nommait une commission de géomètres, leurs deux noms réunissaient l'unanimité des suffrages. Comment les louanges données à Legendre, d'où qu'elles lui fussent adressées, pouvaient-elles amoindrir l'auteur de la *Mécanique céleste ?* Quel pouvait être le journaliste assez impudemment stupide pour déclarer, *de par la Charte*, le marquis de Laplace ignorant, et croire par là le réduire au silence ?

A quoi pensait Libri en ajoutant : « M. Biot s'absenta de l'Institut pendant plusieurs années. » Les lecteurs de la *Revue* semblent invités à croire que Biot avait fui devant la terrible accusation d'être membre de la Société des Bonnes Lettres. C'est une erreur, et Libri, qui, tout récemment, avait dû à Biot sa nomination au Collège de France, l'en récompensait mal en appelant l'attention sur un souvenir presque oublié. Puisque Libri savait que Biot s'était éloigné, il ne pouvait ignorer à quelle occasion. Quant à moi, je l'ai su par Arago ; j'aurais pu demander à Biot la confirmation du récit, je ne l'ai pas osé.

Biot présentait à l'Académie un projet ou une invention, relative, je crois, à la photométrie. Arago l'interrompit pour réclamer la priorité de principe. Biot continuait ses explications et, les déclarant siennes, alla tracer une figure au tableau. « Cette figure, s'écria Arago, est précisément celle que j'ai faite devant vous, pour vaincre votre résistance à l'idée que vous adoptez aujourd'hui. » Biot n'en avait aucun souvenir. « Je demande, dit alors Arago, que l'Académie veuille bien rester en séance, et que deux de ses membres se transportent rue Saint-Jacques, devant l'église Saint-Jacques du Haut-Pas, ils y trouveront la figure que j'ai tracée avec ma clef sur l'une des colonnes, mercredi dernier, en sortant avec M. Biot du Bureau des longitudes ; s'ils veulent bien, ensuite, se transporter dans mon cabinet, ils y trouveront, dans une note que je les prie de rapporter, tout ce que l'Académie vient d'entendre. »

Quand les deux commissaires, dont j'ai su les noms, revinrent, une heure après, confirmer les assertions d'Arago, Biot était parti, et resta deux ans sans revenir. Lorsque, quarante ans plus tard, Biot fut reçu à l'Académie française, Guizot, chargé de le recevoir, consulta Sénarmont sur ses travaux scientifiques qu'il désirait connaître avant de les louer. Sur les discussions de Biot avec Fresnel et avec Arago, relatives à l'optique, dit Sénarmont, très ami de Biot, mais respectueux de la vérité, le mieux est de se taire.

Entre tous les reproches adressés à Arago, le plus injuste est celui d'ignorer les mathématiques.

Mais ce qui lui nuit le plus, dit Libri, et ce qu'il s'efforce en vain de cacher c'est que, secrétaire perpétuel pour les sciences mathématiques, il n'est guère en état d'apprécier les travaux analytiques qui sont adressés à l'Institut. Sur ce point, les avis de tous les hommes compétens sont unanimes : ses amis les plus dévoués se taisent, mais n'osent pas contester la vérité du fait. Ce défaut se révèle à chaque instant de la manière la plus fâcheuse dans son cours et surtout à l'Académie où il lui est arrivé parfois de se tromper, même dans les expressions techniques et dans les termes les plus usuels. C'est là véritablement son côté faible, et l'on conçoit combien un tel fait a de gravité pour le successeur de Fourier. Il n'y a pas un seul géomètre au monde qui ne sache au juste combien sont restreintes les connaissances mathématiques de M. Arago... Il y a eu sans doute d'autres illustres physiciens qui n'étaient guère géomètres, mais ceux-là avouaient leur insuffisance et, probablement, ils n'auraient pas ambitionné la place de secrétaire perpétuel pour les sciences mathématiques à l'Académie des sciences de Paris.

J'arrête la citation. Pas un mot ne s'y rencontre qui ne soit contraire à la vérité. Le reproche d'ignorer les mathématiques, dans les termes où il est adressé à Arago, semble une de ces injures cherchées au hasard qu'on entend de tout temps sortir des rassemblemens populaires, ou qu'on doit s'habituer de nos jours à lire dans certains journaux. Un canotier géomètre, échangeant des injures dans la rade de Brest avec un adversaire inconnu, lui cria à tout hasard, de toute la force de son porte-voix : « Si tu tournais autour d'un axe, tu engendrerais un ganachoïde de révolution ! » L'adversaire étonné ne trouva pas de réponse. Les paroles de Libri sur l'ignorance mathématique d'Arago n'en méritent pas davantage. Arago en trouva une, et des plus concluantes.

Par une coïncidence qui n'était pas fortuite, plusieurs attaques dirigées contre le secrétaire de l'Académie des sciences avaient précédé ou suivi le jugement *impartial et modéré* de Libri. Arago, en répondant à toutes, aurait attiré des répliques et, vraisemblablement des injures nouvelles provoquées par l'espoir d'une réponse. Il résuma tout dans une lettre adressée à Alexandre de Humboldt, qui, étonné par ce concert d'injures adressées à

son ami, lui en avait demandé l'explication. Arago le rassure, affirme et feint de croire que les traits décochés en apparence contre l'académicien, sont destinés au député de l'opposition. Je n'en crois rien pour ma part, l'article de Libri n'était destiné ni à l'homme politique, ni au secrétaire de l'Académie des sciences, mais à l'ancien ami, qui, dans des occasions où la science n'était pas en jeu, avait eu à se plaindre de lui; celui de Pontécoulant s'adressait à l'académicien qui, dans une élection récente, avait écrit sur son bulletin le nom de Liouville.

Ne commettrais-je pas une énorme faute, dit Arago, si, en matière de sciences, je me reconnaissais justiciable du premier venu? Il ne veut pas répondre à l'article de la *Revue des Deux Mondes*. Malgré ses constantes prières, l'auteur qui l'a écrit a refusé de se nommer. Quant au *Journal des Débats*, il tient les articles signés Donné pour complètement anonymes. Les titres de membre de la Société Royale de Londres et de l'Académie de Berlin ne peuvent être dédaignés; il montrera, en discutant les écrits de Pontécoulant, ce que vaut celui à qui l'on a donné le droit de s'en faire honneur.

Pontécoulant était un astronome géomètre. Arago le prend corps à corps, et quiconque lira cette lettre à Humboldt aura peine à comprendre l'imprudence du confrère qui, le connaissant bien, lui reprocha l'ignorance des mathématiques.

La lettre à Alexandre de Humboldt, pleine de science et pleine d'esprit, d'un esprit un peu gros, — c'était sa manière, — est aussi cruelle que la diatribe du docteur Akakia. Les flèches à pointe aiguë de Voltaire sont remplacées par des coups de massue qui, bien assénés, permettaient aux amis de l'auteur de substituer dans l'intimité au nom de la victime, celui de « Pontécoulé » et à Arago, — j'ai dit que ses plaisanteries étaient grosses, — de parler de la mécanique « pontécoulânienne ». Les bévues signalées à plus de dix mille lecteurs avaient été découvertes par Arago, et par ses amis il faut le dire, dans un livre de hautes mathématiques. Arago les discute avec une supériorité qui ne permet pas la réplique, et une clarté que tous peuvent apprécier.

L'attaque d'Arago, — il est difficile de lui refuser ce nom, — avait la forme d'une lettre à Alexandre de Humboldt, Pontécoulant tenta d'y répondre par une lettre adressée à Encke, secrétaire perpétuel de l'Académie de Berlin, qu'il semblait prendre pour juge, et qui, prudemment, garda le silence.

La réponse de Pontécoulant est faible et maladroite. Pontécoulant concède toutes les erreurs qu'on lui reproche, et se plaint seulement qu'on en exagère l'importance. Les unes

ont été commises par des auteurs illustres auxquels il les a empruntées sans discussion, d'autres disparaîtraient si l'on voulait bien détourner les mots du sens que leur attribuent tous les dictionnaires. Si Pontécoulant, dans la théorie des planètes, a commis des erreurs qu'Arago nomme incroyables, énormes, colossales, cela ne lui démontre que l'ignorance d'Arago. Les erreurs existent, il ne saurait le nier, mais ce sont des erreurs de calcul; et qui a fait les calculs? un élève de l'Observatoire, un disciple de M. Arago, en qui Pontécoulant a eu trop de confiance. Le géomètre astronome se plaint enfin que, non content de lui reprocher une erreur grave qu'il a commise, il ne sait comment, on le rende responsable des conséquences qu'on peut en déduire.

Arago, très spirituellement, avait traité Pontécoulant coupable d'un théorème faux, comme plus tard Labiche celui de ses héros qui a mis *un pied dans le crime;* il déduit les conséquences possibles d'une erreur presque innocente et, par des raisonnemens rigoureux, parvient aux dernières limites de l'absurde. C'était une plaisanterie ; Pontécoulant la trouve mauvaise, inconvenante, presque criminelle.

Parmi les erreurs relevées par Arago, Pontécoulant n'en repousse formellement qu'une seule, et c'est par là que, pour les juges compétens, sa lettre à Encke a été le plus sévèrement jugée. Arago, en mettant soigneusement les points sur les i, avait signalé à la page 186 du premier volume de la *Théorie analytique du système du monde* une erreur mathématique impliquant une ignorance tellement invraisemblable, qu'on pouvait croire à une inadvertance, prolongée il est vrai pendant plusieurs pages. On pouvait l'avouer sans honte et s'écrier comme Fénelon dans un cas semblable : « Si je suis capable d'une telle folie, je ne suis pas en état d'avoir aucun tort, et c'est vous qu'il faut blâmer d'avoir écrit d'une manière si sérieuse et si vive contre un insensé. » Pontécoulant, moins habile, prend le parti tout opposé. Mais véritablement, dit-il, M. Arago jouit-il en ce moment de toutes ses facultés mentales?

Deux hypothèses restent possibles : Pontécoulant, même averti, n'a pas compris sa propre exposition, ou, comme on fait la part du feu, sachant que les juges compétens sont, sur de telles questions, en très petit nombre, il a nié sans scrupule une vérité évidente. Les deux explications sont inadmissibles. Il n'en existe pas de troisième.

Après s'être défendu, victorieusement suivant lui : — « Vous voyez que jusqu'à présent, mon illustre confrère, je me tire assez passablement, et sans y laisser trop de mes plumes, des serres dans

lesquelles l'aigle terrible qui m'étreignait prétendait m'étouffer. » — Pontécoulant veut prendre l'offensive. L'accusation qu'il élève est imprévue. A-t-on remarqué que les erreurs signalées et commises presque à chaque page, sont relatives à des questions très élémentaires et très simples? Pourquoi? c'est que les questions transcendantes sont de trop haute portée pour Arago et pour ses amis. Ils n'ont pas signalé d'erreur dans les pages consacrées aux hautes théories; donc ils ne les ont pas lues.

Les jeunes aspirans aux fauteuils académiques, qui acceptent le *vil métier* de lire un livre de science et d'en souligner les erreurs, — il les désigne clairement, — Sturm, Liouville, Lamé, Le Verrier, Delaunay, nos maîtres alors, n'ont jamais *passé la portée* des études élémentaires, et sont obligés d'abandonner les écrits qu'ils critiquent dès qu'ils les voient s'élever jusqu'aux *sublimités de la mécanique céleste*. Ce n'était pas d'ailleurs comme auteur d'un traité de mécanique qu'il se présentait à l'Académie, et il y avait mauvaise foi évidente à alléguer contre sa candidature des erreurs qu'il a pu y commettre. Ainsi pourrait parler un candidat au baccalauréat à qui l'on a adressé une question en dehors du programme.

Arago, sans avoir composé sur les mathématiques aucun travail original, inventé aucun théorème, découvert aucune méthode, était savant en mathématiques et prompt à les comprendre. Chaque lundi, à l'Académie des sciences, il se plaisait, sur certains sujets surtout, à développer les mémoires présentés par de jeunes géomètres. Pendant plusieurs années, à l'École polytechnique, il avait été chargé du cours sur la théorie des surfaces, que les élèves appelaient *le gros Monge*, pour le distinguer des leçons sur la géométrie descriptive, ouvrage du même géomètre beaucoup plus élémentaire. Quarante ans après, il se souvenait de ces théories difficiles et prenait intérêt à leur progrès.

Les classiques d'Arago en mathématiques, étaient Monge et Lagrange. Il ignorait, très certainement, comme le lui reprochait Libri, un grand nombre de termes employés par des géomètres de grand mérite et de grande fécondité. Quand le néologisme devient une habitude, l'ignorance devient un droit.

On aurait pu, presque aussi justement, disons tout aussi injustement, reprocher à Dumas d'ignorer la chimie, qu'à Arago d'ignorer les mathématiques. Il m'est arrivé souvent, ayant à lire le titre d'un mémoire de chimie,— mon rôle n'allait pas plus loin, — de me tourner vers mon illustre confrère, pour lui en demander l'explication ; il m'a répondu plus d'une fois : « J'ignore cette langue nouvelle. » Wurtz la savait alors, l'ayant inventée en partie, mais Henri Sainte-Claire-Deville ne l'a jamais apprise.

Un grand nombre d'académiciens, en 1840 déjà, associaient au nom de Libri les épithètes les plus injurieuses. Fallait-il les accuser d'injustice? L'avenir a prouvé que l'érudit rayé plus tard comme indigne de la liste des académiciens valait moins encore qu'ils ne le disaient. Leurs jugemens sévères étaient donc mérités! J'en doutais alors, et je n'en suis pas certain aujourd'hui. Si l'on avait dit en 1840 : Libri dérobe des livres dans les bibliothèques qu'il est chargé d'inspecter et s'enrichit en les vendant à l'étranger, une telle accusation, le jour où elle a été reconnue vraie, aurait pleinement justifié l'animosité de ceux qui l'auraient produite, mais ceux-là n'existaient pas alors. Les griefs allégués étaient de tout autre sorte. Libri, disait-on, est un fourbe. On alléguait, pour en donner la preuve, des méfaits purement académiques : il promettait sa voix à un candidat et écrivait sur son bulletin le nom d'un autre, il abandonnait dans les luttes académiques, avec la plus impudente ingratitude, ceux qui l'avaient appelé dans la Compagnie avec tant d'empressement et de bienveillance. Les plus sages étaient les moins indignés. Ainsi faisait Poinsot, qui, connaisseur en honnêtes gens, n'estimait pas Libri et évitait les occasions de le voir, mais souriait aux violences de langage que suscitait son nom. On parlait d'autres accusations, alors bien vagues. Son rôle dans les conspirations à la suite desquelles il avait quitté la Toscane avait été celui d'un traître; on l'affirmait, sans en avoir la preuve. La politique enfin, disait-on tout bas, n'avait été pour rien dans son départ : s'il retournait à Florence, ce n'est pas le gouvernement, c'est la police correctionnelle qu'il aurait à craindre, et l'on ajoutait qu'il s'était enfui après avoir été convaincu de tricher au jeu. Ces accusations, aujourd'hui devenues vraisemblables, semblaient inconciliables avec l'amitié, l'intimité même, dont l'honoraient les hommes les mieux placés pour les vérifier, comme M. Guizot, l'éminent professeur Rossi et le très respecté Montalivet. Les défenseurs de Libri, — il en avait à l'Académie des sciences, — croyaient connaître la cause des colères soulevées contre lui. C'était le secret de tout le monde; je ne veux pas le divulguer aujourd'hui. Les rivalités, qui transformaient les amitiés en inimitiés irréconciliables, n'avaient rien d'académique. Poinsot s'en disait certain. C'était alors l'explication la plus vraisemblable, et, même après la preuve éclatante apportée à tant d'autres, je persiste à croire qu'elle fut d'abord la vraie.

J. BERTRAND.

LE SERVICE MILITAIRE DE 15 MOIS

ET LES RENGAGÉS

Les lois d'organisation du service militaire d'un grand pays peuvent servir à en mesurer le degré de vitalité; leur importance est considérable; leur détermination constitue, à l'époque actuelle, un des problèmes militaires et sociaux les plus difficiles à résoudre. Elles touchent, en effet, à tant d'intérêts divers et essentiels, que les opinions les plus variées peuvent être rationnellement émises à leur sujet; leur mise en pratique diffère d'ailleurs actuellement dans la plupart des armées modernes.

L'étude de ces lois est particulièrement intéressante : aussi semble t-il permis, en mettant à part tout esprit de critique de l'état de choses existant, d'examiner si les dispositions, en ce moment en vigueur, notamment en France, répondent bien aux besoins de l'armée et du pays, ou si certains perfectionnemens, de nature à augmenter les forces militaires et à alléger en même temps les charges très lourdes imposées par la loi, ne paraissent pas devoir y être apportés.

Avant d'aborder une étude aussi complexe et aussi délicate et afin de se faire une idée très nette et comparative de la situation actuelle, il est essentiel de jeter un coup d'œil rapide sur le mécanisme de recrutement des grandes armées européennes et de se rendre compte des ressources qu'il peut, en cas de danger, mettre à la disposition de chacune d'elles.

I. — LES LOIS DE RECRUTEMENT A L'ÉTRANGER

Angleterre.

L'Angleterre se singularise dans le concert européen par son système de recrutement. Alors que toutes les grandes puissances ont adopté, après 1870, le service obligatoire personnel et la théorie de la nation armée en cas de guerre, l'Angleterre seule

est restée fidèle à ses erremens anciens et un peu surannés. Son armée ne représente pas un tout homogène : elle se compose de cinq grands groupes distincts et différens l'un de l'autre par leur constitution, leur recrutement et leur organisation. Ce défaut d'homogénéité est poussé même fort loin, puisqu'il s'applique même au régime disciplinaire, lequel est variable d'un groupe à un autre.

L'armée anglaise comprend :

L'armée active,
Les réserves,
La milice,
La yeomanry,
Les volontaires.

Armée active. — L'armée active se recrute uniquement au moyen d'engagemens volontaires sans prime : on ne remet aux jeunes gens, au moment de leur engagement, que des sommes insignifiantes. La durée de l'engagement est en principe de douze ans; toutefois, l'homme de recrue peut faire choix, soit du service long (12 ans), soit du service court (3 à 7 ans); dans ce dernier cas, il termine sa période de douze années dans la réserve. Les sous-officiers et soldats peuvent se rengager; au bout de vingt et un ans de service, ils ont droit à une pension de retraite.

Le nombre annuel des engagés est essentiellement variable : il en résulte que celui de l'armée active l'est aussi; le chiffre des engagemens augmente ou diminue suivant la saison, les circonstances locales, le degré de prospérité publique.

Au 1er avril 1893, l'effectif de l'armée active était de 224 258 hommes, dont 107 866 stationnés aux Indes.

Réserves. — Les réserves anglaises se composent de deux élémens principaux : la réserve de première classe et la réserve de la milice.

La réserve de 1re classe se recrute au moyen des engagés n'ayant pas terminé leurs douze années de service actif. Cette réserve s'accroît d'une deuxième catégorie de réservistes, dite recrues de 2e classe, qui comprend un certain nombre d'hommes, parvenus au terme de leur engagement de douze ans et autorisés à se rengager dans la réserve pour quatre ans.

Les réservistes de première et deuxième classe jouissent de certains avantages pécuniaires. Ils sont soumis au principe des appels annuels; mais dans la pratique ces appels n'ont pas lieu, le gouvernement craignant d'imposer ainsi des charges trop lourdes au commerce et à l'industrie nationale.

La réserve de la milice a été créée pour renforcer les effectifs toujours faibles des réserves de 1re et 2e classe. Elle se compose

de miliciens, qui s'engagent à entrer dans l'armée active, dès que l'ordre d'appel des réserves est donné.

Au 1er janvier 1893, l'effectif des réserves anglaises était le suivant :

Réserves de 1re et 2e classe.	76595	hommes.
Réserve de la milice.	30417	—
Total.	107000	hommes environ.

Milice. — L'origine des milices anglaises est de date très ancienne. Elle remonte aux levées féodales. Le *militia act* de 1882 a réorganisé ainsi qu'il suit cette institution :

Le recrutement de la milice se fait au moyen d'engagemens volontaires, sans prime, de six ans au plus, et de rengagemens successifs de quatre ans jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans.

Les recrues et les miliciens rengagés ont droit à une gratification d'importance variable suivant l'époque de l'engagement ou du rengagement et le corps qui les reçoit.

L'incorporation de la milice, c'est-à-dire sa convocation générale ou partielle, n'a lieu qu'en cas de péril national ou de nécessité urgente.

En 1892, le nombre de recrues miliciens s'est élevé à 44799.

L'effectif total de la milice est d'environ 120 000 hommes.

Yeomanry. — De même que la milice, la *yeomanry cavalry* est un reste des anciennes levées féodales.

Elle se compose uniquement de corps de cavalerie, équipés et armés en cavalerie légère, qui se recrutent parmi les fermiers et petits propriétaires fonciers, tous excellens cavaliers.

Les yeomen s'engagent pour une durée variable : ils doivent posséder une monture. Ils sont convoqués à des périodes d'exercices annuelles, pendant lesquelles ils touchent une solde journalière très élevée.

La force numérique de la yeomanry est en décroissance depuis plusieurs années. En 1869-1870, son effectif budgétaire était de 16 745 hommes; en 1889-1890, il atteignait à peine le chiffre de 14140 cavaliers.

Volontaires. — L'institution des volontaires constitue l'un des traits les plus caractéristiques de l'armée anglaise : aucune fraction de l'armée ne jouit d'une plus grande popularité.

La loi qui régit l'organisation de ce corps date de 1863; un règlement de 1887 lui sert de complément.

La durée de l'engagement dans le corps des volontaires n'est fixée ni par la loi ni par les règlemens. En principe, tout volontaire a droit de se considérer comme libéré du service quatorze jours après avoir averti son chef de corps qu'il a l'intention de se retirer.

Le corps des volontaires est donc une sorte d'association subventionnée par l'État, qui s'administre d'après des règles spécialement déterminées pour elle.

Les recrues doivent assister la première et la deuxième année à trente séances d'exercices ; ce nombre se réduit à onze, neuf et sept pendant les années suivantes. Ces exercices se font, en partie, en tenue bourgeoise.

Les volontaires sont admis à se joindre, pendant huit ou quinze jours, aux troupes régulières ou à celles de la milice qui occupent un camp.

Les souscriptions, les amendes et certaines allocations perçues par les volontaires constituent, entre les mains du chef de corps, un fonds commun qui sert à solder les dépenses de toute nature.

Les volontaires ne sont mobilisés qu'en cas d'invasion du territoire national effective ou redoutée.

La force offensive du corps des volontaires est nulle : même s'ils pouvaient être employés hors de la Grande-Bretagne, ils feraient d'assez piètres soldats. Mais la proportion de bons tireurs qu'ils renferment, la ténacité ordinaire aux troupes britanniques qui les anime, accroîtraient certainement leur valeur s'il s'agissait de lutter pour la défense du sol britannique.

L'effectif des volontaires, qui va toujours en augmentant, s'élevait en 1890 à 196052 hommes.

En récapitulant les effectifs ci-dessus mentionnés, on voit que l'armée anglaise, abstraction faite de l'armée indigène des Indes, dispose de :

Armée active.	224258	dont 107866 aux Indes. Restent disponibles pour une guerre européenne 223392.
Réserves. . .	107000	
Milice. . . .	120000	330191 spécialement affectés à la défense du sol national.
Yeomanry. .	14139	
Volontaires. .	196052	
Total. . .	661449	hommes.

Russie.

La loi générale sur le recrutement de l'armée, du 1/13 janvier 1874, a introduit dans l'armée russe le principe du service militaire obligatoire et personnel. Depuis sa promulgation, d'assez nombreuses modifications y ont été apportées, dont les plus importantes, relatives à la durée du service et à l'organisation de la milice, datent de 1888 et 1891. Des lois spéciales ont trait au service militaire des cosaques du Don, des populations du Caucase et du grand-duché de Finlande.

Les recrues ne sont appelées qu'à vingt et un ans accomplis; l'âge moyen des hommes de chaque contingent est donc de vingt-

un ans et six mois. Les dates d'incorporation sont fixées du 15 octobre au 15 novembre au plus tard.

Les forces militaires de l'empire russe comprennent l'armée proprement dite, la réserve de cette armée et la milice (*Opoltchenié*).

La milice comporte d'ailleurs deux bans, le premier, sorte de sélection, comprenant les anciens réservistes et les miliciens reconnus absolument aptes au service militaire par les commissions de recrutement, le deuxième, les non exercés.

Les miliciens sont soumis à des appels et exercices de courte durée.

Si l'on examine le rendement d'une classe en Russie, on voit que le contingent des inscrits, en 1893, s'est élevé à 626 060 hommes, sur lesquels 134 275 ont été exemptés, de droit, du service. Restaient par conséquent 491 785 hommes disponibles, sur lesquels 262 000 seulement ont été incorporés.

Ces chiffres montrent les ressources considérables en hommes dont dispose la Russie, et font ressortir les facilités qu'elle aurait à augmenter d'une façon presque infinie sa puissance militaire, si d'autres considérations que le nombre ne limitaient forcément l'accroissement des effectifs.

Les ressources dont dispose actuellement l'armée russe s'élèvent à : 4 677 000 hommes exercés, 4 000 000 d'hommes non exercés.

Autriche.

Les lois des 11 avril 1889 et 25 décembre 1893 ont déterminé les conditions de recrutement de l'armée austro-hongroise, dont la réorganisation avait d'ailleurs été commencée à la suite des événemens de 1866 et qui, dès cette époque, avait été dotée du service militaire obligatoire et personnel.

Le durée du service est fixée à vingt et une années, de 21 à 42 ans révolus.

Chaque contingent est réparti, au moyen du tirage au sort, dans les catégories ci-après :

Armée commune;
Réserve de complément;
Landwehrs cisleithane et Honved;
Réserves de complément des landwehrs;
Landsturm.

Les hommes valides, non classés dans l'armée commune, les landwehrs ou leurs complémens, sont affectés au landsturm, où ils comptent jusqu'à quarante-deux ans.

Les landwehrs semblaient au début ne devoir fournir qu'une

simple milice tout au plus bonne au service de garnison. Elles ont, peu à peu, pris un caractère tout autre, le gouvernement hongrois s'étant constamment efforcé de donner à la landwehr-honved une réelle valeur militaire : la landwehr cisleithane a suivi le mouvement, et actuellement les deux landwehrs fournissent plus du quart des unités de campagne de première ligne.

Le contingent annuel se répartit approximativement de la façon suivante :

Armée commune	101 200	hommes.
Réserve de complément	20 300	—
Landwehrs avec leurs réserves de complément	22 500	—
	6 000	—
Total	150 000	hommes.

Les effectifs de mobilisation de l'armée austro-hongroise comportent aujourd'hui 2076000 soldats instruits, 442000 hommes sans aucune instruction.

Italie.

La loi du 8 mars 1888 sur le recrutement de l'armée prescrit que tout Italien valide doit personnellement le service militaire depuis 20 ans jusqu'à l'âge de 39 ans révolus.

Chaque contingent est réparti en trois catégories et versé dans :

L'armée active et sa disponibilité;
La milice mobile;
La milice territoriale.

Les hommes des deuxième et troisième catégories, bien qu'astreints à quelques réunions et obligations militaires, doivent être considérés comme non instruits. En vue de renforcer le nombre des hommes exercés, l'autorité militaire italienne a cherché à augmenter le nombre des élémens de première catégorie, en élevant le chiffre du contingent d'activité et en diminuant d'autant l'effectif de la deuxième catégorie; afin d'éviter un dépassement d'effectifs budgétaires, un certain nombre d'hommes sont renvoyés après deux ans de service actif. C'est là un acheminement au service de deux ans.

Grâce à ces dispositions, l'armée italienne pourra, au 1er janvier 1899, avoir sur ses contrôles un nombre d'hommes instruits suffisant pour constituer ses différentes unités sur le pied de guerre, sans qu'il soit nécessaire, comme on le faisait précédemment, de prendre pour ces formations des hommes de deuxième et troisième catégories, ayant pour la plupart peu ou point d'instruction et par suite d'une valeur militaire fort douteuse.

Les ressources dont disposera alors l'armée italienne s'élèveront à : 1473000 hommes instruits, 727000 hommes non instruits.

Allemagne.

La loi du 11 février 1888 avait déterminé ainsi qu'il suit les obligations du service militaire personnel et obligatoire en Allemagne.

Le contingent se divisait en 5 bans :

L'armée active, où l'homme faisait trois ans de service;
La réserve de l'armée active, *Stehendes Heer;*
L'armée territoriale, *Landwehr I-Aufgebot;*
La réserve de l'armée territoriale, *Landwehr II-Aufgebot;*
L'arrière-ban.

Chaque ban comportait trois portions : la première comprenait les hommes ayant fait trois ans de service actif; la seconde, *Ersatzréserve*, ceux en excédent n'ayant pu être incorporés et appelés seulement pendant quelques semaines sous les drapeaux; la troisième, *Landsturm I-Aufgebot*, les hommes des services auxiliaires et tous les non-exercés à quelque titre que ce soit.

Les effectifs de mobilisation que la loi du 11 février 1888 mettait à la disposition de l'autorité militaire allemande s'élevaient aux chiffres respectables de 3228000 soldats instruits, 396000 hommes exercés seulement pendant vingt semaines, 3576000 hommes restant sans aucune instruction.

La loi du 3 août 1893, en réduisant, à deux années, la durée du service actif sous les drapeaux des hommes, autres que ceux appartenant à la cavalerie et aux batteries à cheval, a permis d'augmenter encore la proportion des hommes instruits. L'accroissement constant de la population de l'empire ne permettait en effet d'incorporer en première portion qu'une partie relativement restreinte du contingent. Ainsi, avec le service de trois ans, sur un contingent annuel de 470000 jeunes gens, il n'était pas possible, en raison des exigences budgétaires, d'en incorporer plus de 175000 à 178000 : le reste était versé en troisième portion et restait sans instruction dans ses foyers, sauf un quart environ d'entre eux, placé en deuxième portion et instruit pendant quelques semaines. En appliquant le service de deux ans, l'effectif du contingent à incorporer en première portion peut s'élever de 175000 à 229000, sans dépassement des crédits budgétaires.

Le chiffre des hommes exercés de première portion tendra ainsi à s'élever progressivement et à atteindre le chiffre de 4300000 soldats.

France.

La loi du 15 juillet 1889 a fixé les conditions du service militaire en France.

Tout Français reconnu propre au service militaire fait successivement partie :

De l'armée active pendant	3 ans.
De la réserve de l'armée active pendant.	10 —
De l'armée territoriale pendant.	6 —
De la réserve de l'armée territoriale pendant..	6 —
Total.	25 ans.

Les hommes de chaque contingent sont, à part les ajournés à un ou deux ans, appelés dans l'année qui suit leur vingtième année.

Le calcul permet d'établir que les ressources en hommes exercés, mises à la disposition de l'autorité militaire française, par la loi du 15 juillet 1889, s'élèveront approximativement aux mêmes chiffres que ceux obtenus en Allemagne par la loi du 3 août 1893.

Si l'on considère les chiffres indiqués précédemment pour chaque puissance continentale d'Europe et faisant ressortir les ressources de leurs recrutemens respectifs, on obtient, en les réunissant par groupe d'États, les résultats suivans :

PUISSANCES.	HOMMES EXERCÉS.	HOMMES NON EXERCÉS.	TOTAUX.
Italie	1473000	727000	2200000
Autriche.	2076000	442000	2518000
Allemagne.	4300000	2900000	7200000
Totaux.	7849000	4069000	11918000
Russie.	4677000	4000000	8677000
France..	4300000	400000	4700000
Totaux.	8977000	4400000	13377000
Totaux généraux..	16826000	8469000	25295000

II. — DE LA FORCE MORALE RÉSULTANT DE L'ENCADREMENT. — INCONVÉNIENS DES SERVICES DE DEUX ET TROIS ANS

En présence de ces chiffres formidables, on est en droit de se demander si les nations européennes ne sont pas atteintes de la folie du nombre; si c'est bien là la solution vraie d'une forte organisation militaire; si en un mot ces masses innombrables sont suffisamment encadrées pour être mues et dirigées, et ensuite aller au feu.

Il est permis d'en douter dans une certaine mesure; le danger serait alors évident; des troupes mal encadrées et peu dirigeables sont vouées à la débandade et à une destruction d'autant plus rapide et plus certaine qu'elles sont plus nombreuses.

Le remède est donc à chercher; car, s'il est vrai que le nombre soit indispensable dans les armées modernes, il n'en est pas moins certain que, pour produire un effet utile, ce nombre doit être encadré par la qualité, et par une qualité représentée par un chiffre d'individus assez élevé pour être vraiment efficace.

Les Allemands ont compris cette vérité, en créant un corps de gradés subalternes qui comprend actuellement plus de 70000 rengagés. L'encadrement est dans les armées modernes une nécessité; on semble partout l'oublier, sauf en Allemagne.

Sans remonter bien haut dans l'histoire, on trouve des exemples nombreux de la force morale résultant de l'encadrement de troupes jeunes et inexpérimentées. Les armées de la première République ont dû leurs succès aux anciens soldats de la monarchie, qui en formaient le noyau, et parmi lesquels se recrutèrent les grands généraux du premier empire. Plus tard, dans cette admirable campagne de 1814, où les débris de l'armée française tenaient encore avec succès contre l'invasion de l'ennemi, l'empereur n'utilisait-il pas tous les hommes valides, même non exercés, en les encadrant par ses vieux soldats? A la bataille de Montereau, le 18 février 1814, le général Pajol, au moment de marcher sur cette ville à l'attaque de l'ennemi, intercale un garde national entre deux gendarmes.

Pendant la guerre de 1870, au mois d'octobre, une division allemande entière, sous les ordres du général de Werder, se présenta devant la ville de Dijon, défendue par quelques compagnies de vieux soldats d'infanterie de ligne et des gardes nationaux, sans artillerie. Cette poignée de braves lutta toute une journée, de midi à six heures du soir, contre l'ennemi: les Allemands n'osèrent entrer que le lendemain dans la place. Dans ce combat, les gardes nationaux, entraînés par les vieux troupiers

de la ligne, et mêlés à eux, s'étaient battus comme d'anciens soldats.

Enfin, pendant cette même guerre, un exemple plus frappant de la force morale et de la discipline résultant de l'encadrement est encore à citer. Au mois de janvier 1870, le 25ᵉ corps d'armée français occupait Vierzon et la région environnante : une des brigades de ce corps d'armée se composait de deux régimens : l'un, formé de gardes nationaux mobilisés, l'autre, de compagnies de marche de l'armée régulière. Les recrues de l'infanterie de ligne, qui composaient ces compagnies, appartenaient à la classe 1870, appelée par anticipation; elles avaient à peine quelques semaines d'instruction dans les dépôts, mais étaient encadrées par quelques vieux soldats et gradés de l'ancienne armée. Les gardes nationaux mobilisés, qui formaient l'autre régiment de la brigade, avaient été levés en même temps que les recrues de la classe 1870. Ces deux régimens étaient donc composés d'hommes la plupart aussi novices les uns que les autres.

Vers le milieu de janvier, le général commandant le 25ᵉ corps d'armée se portait sur Blois pour enlever cette ville aux Allemands qui l'occupaient. L'ordre de mouvement avait été donné la veille au soir, et la brigade mixte indiquée ci-dessus devait quitter Vierzon à huit heures du matin pour se diriger sur le théâtre des opérations. Or, au moment du départ, le lendemain matin, le général commandant la brigade ne trouvait réuni que le régiment de marche d'infanterie avec lequel il se portait d'ailleurs immédiatement en avant. Le colonel du régiment de mobilisés, désespéré, venait lui rendre compte qu'il avait été dans l'impossibilité de réunir ses compagnies.

Le soir, en rentrant à Vierzon, à la tête du régiment de ligne, qui s'était admirablement comporté, le général de brigade rencontrait, aux portes de la ville, le corps des mobilisés, qui en sortaient seulement et qui sans doute, pour se remonter le moral, tiraient à tort et à travers des coups de fusil dans toutes les directions. Ces hommes, plus âgés cependant que les recrues de la ligne, dont par conséquent le moral devait être plus solide que celui de ces jeunes soldats, encore des enfans, n'avaient pas marché parce qu'ils étaient mal encadrés.

Qu'il soit permis enfin de citer comme un dernier exemple frappant la marche sur Tananarive, pendant la campagne récente de Madagascar, de la colonne mobile de deux à trois mille hommes seulement, qui enleva la capitale des Hovas. Cette colonne, parfaitement organisée et encadrée, fit une véritable trouée parmi les ennemis vingt fois plus nombreux, qui lui tenaient

tête et qui, malgré leur nombre et leur courage individuel, furent débandés et promptement désorganisés.

Ces exemples démontrent amplement que le vieux soldat, le professionnel, qui a le sentiment, incarné en lui, du devoir militaire et qui en a l'amour-propre, qui, grâce à son âge, a le moral solide et le sang-froid nécessaire pour aller crânement au-devant du danger, entraîne, par son exemple, les jeunes soldats encore inexpérimentés qui l'entourent et les transforme, grâce au caractère français, qui est tout d'impulsion, en solides combattans.

Le service de trois ans, qui assure aujourd'hui le recrutement de la plupart des armées européennes, et le service de deux ans, en lequel ce service tend à se transformer, ne sont pas de nature à produire l'encadrement dont il vient d'être parlé. Les anciens soldats ne sont représentés dans ces armées, en Allemagne excepté, que par un nombre de sous-officiers rengagés relativement faible. En France, ce nombre, d'après le budget de 1896, ne s'élève qu'à 23 688, en Russie qu'à 14 000. Que sont ces chiffres en présence des millions d'hommes à mobiliser ?

Les services de deux et trois ans ont encore d'autres inconvéniens qu'il est utile de signaler ici.

Les hommes très jeunes (hommes de 20 à 23 ans), qui sont sous les drapeaux en temps de paix et qui seuls constituent l'armée active, ne sont pas plus formés physiquement que moralement. Ils ne peuvent résister aux fatigues d'une campagne, qui peut devenir extrêmement pénible, si, comme cela est très possible, la guerre éclate en hiver ou a lieu aux colonies sous des climats excessifs. Le compte rendu des décès survenus par suite de maladies pendant l'expédition de Madagascar, du commencement de l'expédition au 15 novembre 1895, confirme cette manière de voir. La répartition des décès a été la suivante :

Troupes exclusivement françaises	2487 morts.
Troupes étrangères, y compris les cadres français.	520 —

D'ailleurs, vers la même époque, le ministre de la guerre, appelé à la tribune de la Chambre, s'exprimait ainsi sur cette question : « 17 500 hommes sont allés à Madagascar, 3000 y sont morts, 6 000 ont été rapatriés, le reste est à Tananarive et sur la route de Majunga. Le corps le plus éprouvé a été le 40e bataillon de chasseurs, puis vient le 200e. La conclusion de tout cela est qu'il ne faut envoyer dans ces régions que *des hommes faits*. »

Il semble qu'une campagne européenne ne sera pas moins

pénible qu'une campagne aux colonies; en raison des effectifs considérables qui y figureront, le cantonnement y sera impossible, les approvisionnemens de vivres pourront souvent faire défaut, les privations de toutes sortes, les fatigues ne manqueront donc pas. Les hommes faits y résisteront mieux que les jeunes soldats de vingt ans. Et alors, que deviendra, dans ces conditions, une armée active du temps de paix, composée exclusivement de ces jeunes gens de vingt ans, et considérée comme le cadre et le noyau des formations de guerre? Elle tendra à disparaître, ne laissant sur le théâtre des opérations que les hommes déjà âgés et plus robustes des réserves, pleins de bonne volonté sans doute, mais privés ainsi de tout encadrement.

Cette opinion est celle d'un ancien ministre de la guerre, M. le général du Barail, qui dernièrement écrivait ce qui suit :

« Dans l'état actuel de l'Europe, une guerre maritime aurait pour corollaire obligé une guerre continentale. C'est donc la puissance et la force de notre armée nationale qui doivent être l'objet des premières préoccupations.

« On veut retenir dans les troupes spéciales destinées au service des colonies des hommes dans toute la force de l'âge, parce qu'ils montrent plus de résistance aux climats meurtriers, et dans cette louable intention il est question de leur accorder certains avantages pécuniaires. C'est donc que l'on est persuadé que des hommes de vingt-cinq à trente ans, par exemple, sont plus résistans, plus robustes que le jeune soldat dans son premier congé.

« Mais alors, s'il en est ainsi, pourquoi ne pas faire le même avantage à l'armée nationale, dont le rôle plus important encore consiste à défendre l'intégralité du territoire contre les attaques de l'étranger?

« Les réserves, me dira-t-on, sont là pour fournir ces hommes. Non. Les réserves ne suffisent pas. Il faudrait qu'il y eût dans chaque compagnie, escadron ou batterie, quelques soldats vraiment d'élite, c'est-à-dire des soldats de métier ou de vocation. »

Les services de deux et trois ans, tels qu'ils sont appliqués, présentent encore un autre inconvénient, celui de fournir pour chaque arme des réservistes en nombre tantôt insuffisant ou tantôt excessif. Les nombres de réservistes, créés annuellement par le départ des classes libérées du service actif, ne répondent pas aux besoins des armes.

Au point de vue des incorporations annuelles et des exigences

budgétaires, la mise en vigueur des services de trois et deux ans n'est pas non plus sans défaut.

L'effectif budgétaire de l'armée s'élève à : 544 179 hommes.

Or, cet effectif comprend une portion qu'on peut considérer comme ne variant pas sensiblement d'une année à l'autre; cette portion est composée des élémens ci-après :

Engagés volontaires.	90 000
Effectif permanent, rengagés, commissionnés, etc.	25 000
Dispensés incorporés pour un an.	54 000
Ajournés de 2 classes	14 000
	183 000

Il reste donc un déficit de : 544 179 — 183 000, soit 361 179, qui doit être constitué uniquement par les appelés pour trois ans, ou pour deux ans : dans le premier cas, ce sont trois classes d'appelés pour trois ans, dans le deuxième cas deux classes d'appelés pour deux ans, qui devront constituer cet effectif.

Or les ressources d'une classe sont très approximativement les suivantes :

340 000 hommes tirent annuellement au sort. Ce nombre se décompose ainsi qu'il suit :

Engagés volontaires	35 000
Dispensés (à incorporer pour un an)	54 000
Ajournés (à 1 ou 2 ans)	45 000
Classés dans les services auxiliaires.	18 000
Ne s'étant pas présentés aux conseils de revision.	10 000
Exemptés comme impropres à tout service. . . .	28 000
	190 000

Restent, sur 340 000, 150 000 hommes à incorporer comme appelés pour deux ou trois ans.

Avec le service de deux ans, deux classes de 150 000, soit 300 000, sont insuffisantes pour constituer l'effectif de 361 179 hommes indiqué plus haut. Le service de deux ans, étant donné les ressources du contingent en France, ne peut y être appliqué intégralement; on aurait un effectif d'armée active trop faible.

Avec le service de trois ans au contraire, trois classes de 150 000 hommes donnent un chiffre de soldats de trois ans de 450 000, dépassant de 89 000 l'effectif complémentaire de 361 179 à atteindre. On est donc obligé, avec le service de trois ans, ou de renvoyer annuellement par anticipation des appelés pour trois ans, qui n'auront fait que deux ans ou un an de service, mesure désastreuse au point de vue de la constitution des cadres, — ou bien de réduire le chiffre des incorporations.

Or, aux termes de la loi, cette réduction ne pourrait se faire

que par les conseils de revision, en augmentant le nombre des exemptés auxquels aucune instruction militaire n'est donnée. Cette manière de faire serait encore plus mauvaise que la première, car elle réduirait d'autant le nombre des hommes exercés à verser annuellement dans les réserves, et par suite l'effectif total des réservistes exercés dont dispose l'armée en cas de guerre. On s'en tire actuellement en ne faisant pas du service de trois ans, mais bien du service de deux ans et dix mois, la classe ancienne étant libérée en septembre et la classe nouvelle appelée en novembre seulement.

Considérée au point de vue social, la loi de deux ans et surtout celle de trois ans produisent des effets qu'on ne peut nier et qui ne sont pas sans danger. Sans approfondir ce côté de la question, qu'il soit permis de citer ici les paroles suivantes, prononcées, le 25 novembre dernier, par un député, M. Jules Delafosse, dont on ne peut suspecter ni le patriotisme éclairé, ni les sympathies pour l'armée :

« Je considère le service militaire obligatoire, tel que nous l'avons conçu, tel que nous le pratiquons, comme le pire agent de déclassement social et de dissolution nationale, qui existe au monde. J'ai la conviction très réfléchie et très arrêtée que, si nous lui permettons de produire encore pendant vingt ans les ravages qu'il a déjà commencés, il n'y aura plus alors ni société, ni armée. Il n'y aura qu'une poussière de peuple sans lien, sans discipline, sans cohésion... Le service militaire actuel déshabitue des milliers de jeunes gens des milieux où ils ont grandi, des carrières qu'ils ont commencées, de la vie droite et simple qu'ils devaient suivre et lorsque, après trois années de cette aliénation constante de leur personnalité, il les rend à la vie civile, ils n'en veulent plus.

« Beaucoup d'entre eux se sont habitués à l'existence des villes : beaucoup veulent y rester et y restent en effet pour devenir des ouvriers sans ouvrage, des besogneux sans emploi, des mécontens et des déclassés. Et c'est ainsi que les villes se remplissent et que les campagnes se vident. Cette rupture d'équilibre me paraît être un gros danger de l'heure présente. Je n'hésite pas à dire que je considère le service militaire obligatoire comme l'un des plus puissans agens de recrutement du socialisme révolutionnaire. »

L'orateur évidemment a poussé les choses au noir. La situation qu'il signale n'en est pas moins grave et absolument exacte en ce qui concerne la dépopulation des campagnes. Le service actuel est trop court pour faire un vieux soldat ; il est trop long pour

permettre à l'homme de garder le souvenir de son 'clocher natal et lui laisser l'envie d'y retourner. Les charges qu'il impose sont évidemment très lourdes : trois ans de service complets à tout le monde, au moment où l'on entre véritablement dans la vie et où l'on commence sa carrière, c'est une gêne évidente, un dérangement absolu, non seulement des habitudes, mais aussi des aptitudes, qui laisse l'homme le mieux préparé au début, indécis et inerte au moment le plus critique de son existence.

III. — LES RENGAGÉS ET LE SERVICE A COURTE DURÉE

Les charges imposées par le service militaire obligatoire de trois ans sont la véritable cause du désir déjà exprimé, non seulement en France, mais encore à l'étranger, d'une réduction à deux années de ce service. A peine la loi du 15 juillet 1889 est-elle en vigueur en France qu'elle est attaquée. Or le service de deux ans est inapplicable, en raison des ressources insuffisantes du contingent français. Il faut donc trouver autre chose, car cette tendance des esprits ne fera que s'accentuer, et l'on sera tôt ou tard obligé d'en tenir compte.

Il n'y a rien là de bien inquiétant ; et si l'on met de côté toute idée préconçue et tout esprit de routine, on voit même qu'il serait avantageux de saisir cette occasion, de profiter de cet état d'âme du pays, pour changer l'organisation de l'armée et trouver un système de recrutement qui n'ait, s'il est possible, aucun des inconvéniens signalés précédemment.

Quelles seraient donc actuellement les conditions essentielles d'une bonne loi de recrutement? En premier lieu, créer une armée active du temps de paix très solide, servant d'encadrement à un effectif de réserves instruites, au moins égal à celui que la loi actuelle met à la disposition de l'autorité militaire ; en second lieu, réduire au strict minimum les charges du pays.

La première partie de ce problème semble difficile ; elle n'est cependant pas insoluble. L'armée active ne peut être solide, très forte, que si elle se compose en grande partie de vieux soldats, de professionnels, en un mot de rengagés, qui constitueront à l'égal des gradés de véritables cadres aux formations de réserve. C'est la voie dans laquelle s'est engagée l'Allemagne, en créant ses soixante-dix mille gradés rengagés, tous anciens soldats.

Le rengagement n'a rien d'immoral, on a bien déjà des sous-officiers rengagés ; pourquoi n'aurait-on pas de simples soldats? Le tout est de trouver des rengagés ; or, on en aura certainement et autant qu'on le voudra en les payant.

La réduction des charges imposées au pays par le service militaire soulève une question d'ordre plus délicat et qui est de nature à donner lieu à de sérieuses controverses. Il doit rester entendu, en effet, qu'en temps de paix, comme en temps de guerre, tout citoyen français doit le service personnel à son pays. Cette disposition est indispensable, en temps de guerre pour assurer le nombre, en temps de paix pour donner l'intruction militaire nécessaire à tout soldat français.

C'est sur cette instruction militaire du temps de paix qu'il s'agit de s'entendre; car c'est là le point de départ, le point essentiel d'un nouveau système de recrutement.

Actuellement, l'homme appelé pour trois ans sous les drapeaux ne fait réellement que deux ans et dix mois de service : cette durée de service n'est même pas atteinte en raison des permissions et des indisponibilités. Ce temps peut-il, sans inconvénient, au point de vue de l'instruction militaire proprement dite, être réduit à quinze mois?

Il semble que dans de nouvelles conditions d'organisation de l'armée on puisse répondre hardiment oui.

Si l'homme de recrue est en contact permanent avec de vieux soldats, choisis avec soin, imprégnés d'esprit militaire, il recevra, pendant ses quinze mois de service seulement, une instruction et surtout une éducation militaires certainement plus fortes que pendant les deux ans et quelques mois qu'il fait actuellement au milieu de ses pareils, lesquels ne songent qu'à une chose, compter les jours qui les séparent de leur libération.

D'ailleurs, en envisageant la chose en elle-même, l'instruction militaire proprement dite et indispensable peut s'acquérir en un an pour le fantassin et même à la rigueur pour le cavalier et l'artilleur, s'ils sont bien doués. Aujourd'hui, après les grandes manœuvres, au bout de sa première année de service, l'homme n'est-il pas considéré effectivement comme instruit, comme ancien soldat et traité comme tel? Renvoyé à ce moment dans ses foyers et rappelé de temps en temps à des périodes d'instruction, il fera un aussi bon réserviste, que s'il avait passé une année de plus dans le service d'activité.

Il n'est donc pas téméraire de dire qu'une classe de recrues, versée pour un an et quelques mois dans des corps composés de vétérans, peut y acquérir l'instruction militaire indispensable à tout homme des réserves. Par le contact qu'ils subiront, ces jeunes gens auront même certainement plus d'esprit militaire qu'ils n'en ont aujourd'hui.

Ces principes étant posés, il convient d'examiner quelle serait, dans ces conditions nouvelles, la composition de l'armée.

Actuellement cette composition est la suivante :

Effectif permanent.	25 000
Engagés volontaires (3, 4 et 5 ans).	90 000
Appelés pour 1 an (dispensés et ajournés). . . .	61 000
Appelés pour 2 ans (ajournés) et pour 3 ans. . .	368 179
Effectif budgétaire.	544 179

D'autre part, la répartition des élémens incorporables d'une classe comprend en ce moment :

Appelés pour 3 ans	150 000
Appelés pour 1 an (dispensés)	54 000
Engagés volontaires	35 000
	239 000

Si l'on ajoute à ce nombre 14 000 ajournés à un et deux ans, qui, chaque année, sont incorporés en sus du contingent normal, on aura le chiffre de : 239 000 + 14 000, soit 253 000 jeunes soldats arrivant annuellement sous les drapeaux.

L'adoption du nouveau système entraînerait forcément une diminution considérable du nombre des engagemens volontaires sans primes ni hautes-payes. Il serait nécessaire cependant qu'un certain nombre d'engagemens volontaires de cette nature, de quatre et cinq ans, fussent maintenus, pour former la pépinière des sous-officiers destinés à devenir officiers. Le chiffre de 90 000 indiqué ci-dessus pourrait être réduit à 21 000 et ne comprendre que des engagés pour quatre et cinq ans, soit environ par an 5 000 volontaires.

Dans ces conditions, la composition de l'armée, d'après le nouveau système, deviendrait la suivante :

Effectif permanent.	25 000
Engagés volontaires pour 4 et 5 ans (21 179 au lieu de 21 000 pour arriver à l'effectif budgétaire). .	21 179
Vétérans (1).	250 000
Incorporés pour 1 an (2).	248 000
Effectif budgétaire.	544 179

La répartition des différentes catégories d'une classe comprendrait alors :

(1) Incorporés réellement pour 15 mois, comme il sera indiqué ultérieurement.

(2) 248 000 égal à 253 000, chiffre des incorporations annuelles indiquées plus haut, diminué de 5 000 engagés volontaires comptés dans les 21 179 hommes de cette catégorie.

Appelés	234000
Engagés volontaires	5000
Ajournés	45000
Services auxiliaires	18000
Ne s'étant pas présentés	10000
Exemptés comme impropres à tout service	28000
Total	340000

L'effectif permanent (25 000 hommes) se compose actuellement des rengagés et commissionnés : en réalité, ce sont d'anciens soldats qui viendront grossir la chiffre des 250 000 vétérans et le porteront à 275 000 hommes.

Les engagés volontaires, sans primes ni hautes payes, sont des soldats de quatre et cinq ans.

En résumé, l'armée active se composerait de :

Vétérans	275000
Soldats de 4 et 5 ans	21000
	296000 anciens soldats.

248000 soldats de 1 an (15 mois).

Les anciens soldats (vétérans ou engagés) ne seraient affectés qu'aux armes combattantes et ne devraient pas sortir du rang.

Or, d'après les prévisions budgétaires, sur les 544 179 hommes de l'armée,

Appartiennent à l'infanterie	347777
— à la cavalerie	72874
— à l'artillerie	77767
— au génie	12642
Total	511060

Sur ces 511 060 combattans, on aura une proportion de 296 000 vétérans et anciens soldats, soit environ trois vétérans ou anciens soldats pour deux recrues de quinze mois. Ce chiffre de trois vétérans augmentera encore sensiblement, si l'on considère que les anciens soldats ne sortiront pas du rang; la proportion deviendra facilement deux vétérans ou anciens soldats pour une recrue. On peut donc constater que l'armée active du temps de paix sera très fortement organisée, puisqu'elle comprendra dans le rang des armes combattantes deux tiers de vétérans ou d'anciens soldats.

Les autres avantages résultant du système proposé sont indiscutables.

Les charges militaires imposées au pays sont réduites au strict minimum, chaque homme ne faisant plus en temps de paix qu'un an (quinze mois) de service au lieu de trois ans. Ce temps

de service, relativement court, ne gênera pas la carrière choisie par le jeune soldat ; il ne jettera pas non plus dans son esprit des idées d'indépendance, de nature à l'empêcher de rejoindre les lieux ou il est né.

L'armée active se compose en majeure partie d'hommes faits et solides, capables d'affronter les fatigues et les maladies d'une guerre européenne ou coloniale.

La question, si difficile à régler dans l'état de choses actuel, du rengagement des sous-officiers trouve sa solution naturelle : non seulement le sous-officier de carrière, mais encore le brigadier et le caporal auront leurs places marquées dans le corps des vétérans.

Enfin, les excédens de réservistes, produits dans certaines armes par l'application du service de trois ans, disparaîtront ; car rien n'empêchera d'augmenter, dans une certaine mesure, le chiffre des vétérans dans ces armes, ce qui diminuera d'autant le chiffre des recrues à y incorporer annuellement et par suite le nombre des réservistes ainsi créés.

IV. — DU RENGAGEMENT

Le rengagement est-il possible dans une mesure assez large pour assurer le recrutement des 250 000 vétérans de l'armée active? Oui, si l'on peut accorder aux rengagés des avantages d'argent et ultérieurement des situations, qui fassent pour eux du métier militaire une profession, et plus tard leur procure une existence aisée, leur carrière militaire une fois finie. On y est arrivé en Allemagne, on peut y arriver en France.

La crise sociale, que traversent en ce moment la plupart des peuples civilisés, le renchérissement de la vie, les difficultés sérieuses où se débat l'agriculture française, toutes ces causes ne produisent-elles pas l'ardent désir de places régulièrement soldées qui s'empare de tous ; et ne sont-elles pas la raison motivant la création souvent peu justifiée de ces emplois, qui surchargent effroyablement le budget des nations ? Or, quels emplois plus beaux et plus utiles pourra-t-on créer que ceux susceptibles de rendre à l'armée française des élémens de force qu'elle n'a plus aujourd'hui, à la France, ces vieux soldats d'autrefois qui ont été les premiers soldats du monde et ont promené son drapeau victorieux aux quatre coins de l'univers ?

Avant de rechercher comment pourrait s'effectuer le rengagement, il faut examiner les conditions de ce mode de recrutement, aujourd'hui en vigueur en France et à l'étranger.

En Russie, le rengagement des sous-officiers s'effectue d'année en année, après le service actif réglementaire une fois accompli.

Les hautes-payes annuelles auxquelles ont droit les rengagés sont assez élevées. Les sous-officiers, qui ont servi cinq ans comme rengagés, reçoivent des certificats de recommandation, leur donnant droit à certains emplois civils, de préférence à tous les autres postulans. Le système des hautes-payes ayant été jugé insuffisant pour assurer le rengagement d'un assez grand nombre de sous-officiers, l'autorité militaire russe à créé récemment, en faveur des gradés rengagés, des primes de rengagement.

En Italie, les rengagemens sont admis pour les hommes de troupe, rengagemens d'un an sans prime, rengagemens de trois ans avec prime annuelle. Pour les sous-officiers le rengagement de trois ans donne droit à une haute-paye annuelle, augmentée d'une prime payée au moment du rengagement. Des rengagemens successifs de un an peuvent avoir lieu ultérieurement. Des emplois civils de trois catégories sont réservés aux anciens sous-officiers dans les compagnies de chemins de fer et dans les administrations des Ministères.

En Allemagne, la question du rengagement des sous-officiers semble résolue : en 1893, cette puissance disposait de 77 883 sous-officiers qui presque tous sont rengagés. L'Allemagne entre donc résolument dans cette voie du rengagement et de la création de vétérans servant de guides et de cadres aux jeunes soldats et aux réserves appelées en cas de guerre. Pour obtenir ce résultat, le gouvernement allemand a augmenté les avantages offerts aux gradés rengagés.

Le sous-officier allemand ne peut pas devenir officier : tel est le principe fondamental sur lequel reposent le recrutement et la constitution du corps des sous-officiers en Allemagne. On a donc dû, pour le retenir sous les drapeaux, lui créer des avantages de toute nature suffisans pour faire de son état de sous-officier une véritable carrière. Les sous-officiers allemands proviennent soit du rang, soit des écoles de sous-officiers. Le *gefreite* (soldat de 1re classe) proposé pour être nommé sous-officier (*unter-officier*, grade à peu près équivalent à celui de caporal dans les autres armées) doit au préalable contracter un rengagement. Les élèves des écoles de sous-officiers suivent les cours de ces écoles pendant deux ou trois ans, puis ils sont nommés sous-officiers en contractant un rengagement de quatre ans. On voit donc que presque tous les sous-officiers allemands sont rengagés.

Indépendamment d'une solde assez élevée et des primes de rengagement, des indemnités de déplacement, de déménage-

ment, etc., sont accordées aux sous-officiers comme aux officiers. Après dix-huit ans de service, ils ont droit à une pension de retraite, qui varie avec l'ancienneté des services. Cette pension ne peut se cumuler que dans certaines limites avec les traitemens afférens aux emplois civils octroyés par l'État.

Il y a lieu de remarquer toutefois que les primes de rengagement sont faibles et que la solde, bien qu'assez forte, n'a rien d'excessif : c'est donc surtout à l'esprit militaire de la nation, au prestige et aux prérogatives du grade dans l'armée allemande, qu'on doit attribuer le courant régulier des rengagemens qui s'y produit et qui alimente presque au complet son effectif de 77 000 gradés.

En France, la loi du 15 juillet 1889 sur le recrutement de l'armée a prescrit que des rengagemens avec prime pourraient avoir lieu en faveur des sous-officiers, caporaux, brigadiers et soldats décorés ou médaillés. Dans la cavalerie cependant tout cavalier peut se rengager.

Les avantages pécuniaires qui ont été faits aux rengagés par la loi du 18 mars 1889 et le décret du 5 octobre de la même année comportent des premières mises de rengagemens variant suivant la durée du rengagement, des gratifications annuelles, enfin des primes assez élevées. Des hautes-payes mensuelles sont accordées aux rengagés. Des retraites proportionnelles et d'ancienneté de services leur sont attribuées après quinze et vingt-cinq ans.

La loi du 18 mars 1889, sur le rengagement des sous-officiers, avait amené un afflux de demandes de rengagemens. Depuis 1893, le chiffre des rengagés a diminué, par suite de la réduction de la gratification annuelle et de la suppression des adjudans de bataillon dans l'infanterie. Mais il est probable qu'avant peu on reviendra aux dispositions primitivement en vigueur et que le nombre des sous-officiers rengagés reprendra sa marche ascendante.

Quoi qu'il en soit, l'application de la loi du 18 mars 1889 a prouvé qu'avec des sacrifices pécuniaires les rengagés ne manquaient pas.

Le décret du 5 octobre 1889 qui a réglé les conditions de rengagement des caporaux, brigadiers et soldats a établi des primes de rengagement et des hautes-payes si faibles qu'il ne s'est produit qu'un nombre insignifiant de rengagemens dans cette catégorie d'hommes de troupe. A proprement parler, on peut dire que le caporal ou brigadier, que le soldat rengagé n'existe pas dans l'armée française.

Si l'on veut des rengagemens de simples soldats, il faut donc

dans la mesure du possible, adopter, en leur faveur, des avantages pécuniaires, se rapprochant de ceux accordés aux sous-officiers par la loi du 15 juillet 1889.

C'est dans cet ordre d'idées que les dispositions suivantes paraissent pouvoir être appliquées pour le recrutement des 250 000 vétérans, nécessaires à l'armée d'après le nouveau système de recrutement proposé.

Les 250 000 vieux soldats dont il s'agit comprendraient (1) :

Rengagés pour six ans	150 000
— — huit ans	70 000
— — dix ans	30 000

les deuxième et troisième catégories se recrutant en principe au moyen de rengagés ayant terminé leur premier rengagement de six ans, la troisième catégorie recevant de préférence les rengagés ayant déjà fait deux engagemens, l'un de six ans, l'autre de huit ans.

Les vétérans de 3e catégorie auront donc en général fait, après leur troisième rengagement, 25 ans de services.

Service personnel obligatoire à tout Français	1 an.
Rengagement de 1re catégorie	6 —
— — 2e —	8 —
— — 3e —	10 —
Total	25 ans.

Ils auront droit alors à une pension de retraite, à 45 ans d'âge environ.

Les primes de rengagement seraient établies pour les trois catégories de la façon suivante :

Pour un engagement de 6 ans	1 000 francs.
— — 8 —	1 000 —
— — 10 —	1 200 —

Ces primes paraissent suffisantes, si en majeure partie elles sont payées au moment de la signature de l'acte de rengagement, car l'homme simple ne croit le plus souvent qu'au présent; il croit plus au don immédiatement fait qu'aux promesses.

Ce sont les hautes-payes surtout qu'il y a lieu de renforcer,

(1) L'expérience seule peut faire connaître si les durées de 6, 8, 10 ans, indiquées ci-dessus doivent être appliquées, ou s'il serait préférable de scinder chacune d'elles en 2 ou 3 rengagemens partiels de durée plus courte, sans toutefois que les dépenses pussent en être augmentées. Dans ce cas, les primes de rengagement indiquées seraient diminuées dans des proportions analogues.

car elles assurent le bien-être journalier de l'homme, et lui créent, si elles sont suffisantes, un véritable état social. En les fixant par an à : 300 francs pour les quatrième, cinquième et sixième années d'un premier rengagement, 500 francs de la septième à la quinzième année de service comme rengagé, 600 francs de la seizième à la vingt-cinquième année de service comme rengagé, on obtient des chiffres supérieurs à ceux actuellement attribués aux sous-officiers rengagés. Cette solde seule, sans les primes, suffirait peut-être pour assurer les rengagemens.

Enfin les pensions de retraite à attribuer aux vétérans, ayant fait ving-cinq ans de services, pourraient être fixées à 400 francs. Outre ces retraites, les anciens soldats, parfaitement notés et proposés en conséquence, seraient nommés de droit, en quittant le service, à des emplois civils à déterminer, dont les traitemens se cumuleraient avec leurs pensions de retraite.

V. — CONSÉQUENCES BUDGÉTAIRES DU SYSTÈME PROPOSÉ

Les charges budgétaires annuelles, résultant des dispositions ci-dessus énoncées, sont faciles à calculer.

Les primes de rengagement à payer annuellement seront :

Pour 1/6	de 150000	rengagés pour	6 ans	25000 × 1000	= 25000000
Pour 1/8	de 70000	—	8 —	8750 × 1000	= 8750000
Pour 1/10	de 30000	—	10 —	3000 × 1200	= 3600000
				Total.	37350000

Lorsque le système nouveau aura son plein fonctionnement, les hautes-payes à payer annuellement se répartiront ainsi qu'il suit :

300 francs pour les quatrième, cinquième et sixième années d'un premier rengagement de six ans, soit pour 150 000 rengagés :

pour 6 ans.	$\frac{150000}{2} \times 300 = 22500000$
500 fr. pour 70000 rengagés, ayant de 7 à 15 ans de services.	70000 × 500 = 35000000
600 fr. pour 30000 rengagés, de 16 à 25 ans de services	30000 × 600 = 18000000
Total.	75500000

Enfin si les 30 000 rengagés pour dix ans avaient tous, avant leur troisième rengagement, quinze années de services, cette troisième catégorie de rengagés verserait annuellement dans la vie civile comme retraités 30 000/10 soit 3 000 vieux soldats. Ce chiffre de 3 000 diminué des pertes normales subies pendant 10 ans se

réduit à 2400. D'après les tables de mortalité, ce nombre de retraités, créé annuellement, donne un total permanent invariable, au bout de soixante années, de 61108 retraités. Ce serait donc, à ce moment, un chiffre de pensions annuelles à payer s'élevant à la somme de $61108 \times 400 = 24443200$ fr.

En résumant les dépenses ci-dessus énumérées, on voit que les charges budgétaires résultant du système proposé s'élèvent à :

Primes de rengagement	37350000	francs.
Hautes-payes.	75500000	—
Pensions de retraite.	24443200	—
Total.	137293200	francs.

En chiffres ronds 138000000 francs.

Il s'agit de trouver comment on peut faire face à ces dépenses nouvelles sans accroître les charges déjà si lourdes du budget militaire français.

Il est de toute justice que les appelés de chaque contingent, qui profiteront dans une large mesure des avantages du nouveau système, puisqu'ils ne feront plus qu'un an et quelques mois de service, au lieu de trois ans, soient les seuls à contribuer aux dépenses qui en résultent. Ce sera donc par le fait la taxe militaire actuelle appliquée à tous et non plus seulement à certaines catégories, et dans des conditions telles qu'elle puisse faire face aux dépenses dont il s'agit.

Or l'effectif d'un contingent annuel s'élève, ainsi qu'il a été dit précédemment, à 340000 hommes, qui doivent le service militaire au pays et par conséquent doivent être, à l'exception de 5000 engagés volontaires annuels, assujettis à la taxe militaire, soit comme ne faisant aucun service, ou comme ne faisant que le service à courte durée d'un an (15 mois).

Cette taxe serait donc moyennement égale à

$$\frac{138000000}{335000} = 411 \text{ francs.}$$

411 francs une fois payés par chaque appelé au moment de son incorporation. Ce chiffre n'a rien d'excessif, si l'on considère les résultats obtenus et le taux de la taxe militaire aujourd'hui payée.

La taxe actuelle frappe tous les hommes d'un contingent à l'exception des engagés volontaires et des hommes faisant trois ans de service; elle est payable par l'assujetti pendant dix-huit années, c'est-à-dire jusqu'à son passage dans la réserve de l'armée territoriale.

Le budget de 1895 indique 3264500 francs produits par la taxe militaire, celui de 1896 prévoit de ce chef une recette de 4734275 francs, soit un accroissement pour une année, produit par conséquent par une classe, de 1 469 775 francs.

Or les assujettis de cette classe à la taxe sont actuellement :

Dispensés	54000	hommes.
Ajournés.	45000	—
Affectés aux services auxiliaires	18000	—
Ne s'étant pas présentés.	10000	—
Exemptés..	28000	—
Total.	155000	hommes.

Ce qui donne une moyenne de taxe annuelle payée par tête de :

$$\frac{1469775}{155000} = 9 \text{ fr. } 48.$$

Avec le système proposé,la taxe à payer une fois pour toutes, au moment de l'appel, par l'incorporé est de 411 francs.

Si, au lieu de faire ce paiement unique, on peut l'échelonner, par analogie avec ce qui se fait actuellement, sur les vingt-quatre années de service que doit chaque homme au pays, en sus de l'année d'activité qu'il a déjà accomplie, on trouve que la taxe annuelle moyenne à payer serait de :

$$\frac{411 \text{ fr.}}{24} = 17 \text{ fr. } 12.$$

soit, avec la taxe actuelle, une différence de 7 fr. 64 seulement.

L'échelonnement sur vingt-quatre années du paiement de la taxe pourrait s'obtenir, soit par un artifice de trésorerie budgétaire, soit par une avance que pourrait faire l'État aux assujettis. D'ailleurs il est probable que le plus grand nombre des intéressés tiendraient à se libérer antérieurement et une fois pour toutes de la taxe, en en payant en bloc le montant, au moment de l'incorporation.

Il y a lieu de remarquer du reste que le chiffre de 411 francs indiqué ci-dessus est un maximum, qui ne sera atteint que lorsque la loi nouvelle aura son plein fonctionnement, notamment lorsque le chiffre entier des retraites sera à payer, ce qui ne se produira que soixante ans après les premières retraites liquidées, soit 60 + 25 = 85 années après la mise en vigueur du nouveau système.

D'autre part, il est absolument équitable que la taxe militaire

ne soit pas payée uniformément, mais soit calculée pour chaque assujetti au prorata de sa fortune ou de celle de ses ascendans. Il en résultera que, pour les petites fortunes, le chiffre moyen de 411 francs s'abaissera sensiblement pour tomber à 50, 100 ou 200 francs.

Quel est l'ouvrier, le paysan ou l'artisan, qui ne consentira avec empressement à payer 50, 100 ou même 200 francs pour ne faire qu'une année de service au lieu de trois, dans la pensée qu'il regagnera et au delà, pendant les deux années de vie civile à lui ainsi rendues, la maigre somme qu'il aura déboursée pour payer sa quote-part de la taxe militaire?

Pour l'indigent qui ne peut la payer, la taxe militaire, calculée au tarif le plus bas, serait acquittée par la commune de l'intéressé, au moyen de centimes additionnels.

On peut donc affirmer que le nouveau système proposé ne produira pas de charges pécuniaires trop lourdes, en échange des avantages indiscutables qu'il produira au point de vue social. En tous cas, ces charges ne porteront que sur les principaux intéressés, ceux qui profitent de la loi.

VI. — DISPOSITIONS TRANSITOIRES

Il est certain qu'on ne peut passer instantanément du système actuellement en vigueur au système nouveau. Ce n'est que progressivement que les anciens soldats rengagés peuvent prendre rang dans l'armée pour former au bout d'un certain nombre d'années un noyau de 250 000 vétérans.

Pour passer de l'état de choses actuel au nouveau, on pourrait opérer ainsi qu'il suit :

1° Ouvrir immédiatement des engagemens de six, huit et dix années dans chacune des trois catégories de rengagés, avec primes correspondantes et nombre de rengagés limités par an aux chiffres respectifs de :

1re catégorie, 6 ans	. . . .	25 000
2e — 8 —	. . . .	8 750
3e — 10 —	. . . .	3 000
Total des rengagés par an	. . . . .	36 750

ces chiffres étant ceux fixés comme devant être atteints annuellement dans chaque catégorie au moment du plein fonctionnement de la loi.

2° N'admettre dans les deuxième et troisième catégories que les soldats ayant fait déjà trois, quatre et cinq ans de service.

3° Donner les hautes-payes prévues au projet aux rengagés dans les première et deuxième catégories; mais n'accorder la haute-paye de la troisième catégorie (600 fr.) que lorsque les hommes rengagés dans cette catégorie pour dix ans auront fait huit années de rengagement; jusqu'à cette date leur attribuer la haute-paye de deuxième catégorie.

4° Par voie de tirage au sort, renvoyer dans leurs foyers chaque année, après leur première ou deuxième année de service, le nombre d'hommes excédant l'effectif budgétaire par suite de l'arrivée sous les drapeaux des vétérans.

En appliquant ces dispositions le calcul démontre aisément que :

1° Au bout de dix ans, le nombre total des 250 000 vétérans rengagés sera atteint et qu'à partir de cette date aucun homme du contingent ne fera plus qu'un an (quinze mois de service); que, dès la quatrième année, on aura un chiffre respectable de rengagés, 150 000 environ.

2° Que la taxe militaire entière n'atteindra son chiffre maximum, 411 francs, qu'à partir de la quatre-vingt-quatrième année après la mise en vigueur de la loi; jusqu'à la huitième année, elle restera inférieure à 300 francs.

VII. — LE SERVICE DE QUINZE MOIS

Les considérations qui viennent d'être exposées plus haut, l'établissement du nouveau système de recrutement, ont été fondés sur ce principe que chaque classe incorporée ne ferait qu'un an de service. Il est indispensable que ce service de douze mois soit allongé quelque peu et porté à quinze mois.

Un des plus graves inconvéniens des services militaires de courte durée est de créer des contingens d'incorporation très élevés, qui, lors de leur libération, font un vide considérable dans les rangs des corps de troupe. Ainsi, avec le service de trois ans, une classe qui est renvoyée dans ses foyers diminue de moitié l'effectif du rang des différentes unités; et cet effectif ne peut être recomplété qu'après les premiers mois d'instruction des recrues de la nouvelle classe appelée. Il s'ensuit qu'entre le départ d'une classe (fin de septembre) et le moment où la nouvelle classe appelée peut être utilisée (commencement de mars), c'est-à-dire pendant cinq mois, les corps de troupe sont dans une période des plus critiques, et à laquelle on ne paraît pas porter une attention suffisante. Qu'une mobilisation générale survienne à ce moment, sont-ce ces squelettes de régiment avec leurs cadres dés-

organisés ou encore inexpérimentés qui pourront assurer dans de bonnes conditions l'encadrement des réserves et la formation des élémens de seconde ligne?

On semble supposer en principe que la guerre ne sera déclarée qu'au printemps ou en été; or, rien n'est moins sûr, et la nation qui aura l'initiative de l'attaque et par suite de la préparation, profitera évidemment du moment de crise que traverse l'armée française pendant la période d'hiver pour rappeler ses recrues, se mobiliser pour ainsi dire en silence, sans qu'en France on puisse ou l'on ose répondre, par des mesures analogues, à ces préparatifs menaçans. Les manœuvres d'hiver qui ont été exécutées en Allemagne pendant les années 1893-1894 et 1894-1895, notamment en Alsace-Lorraine, celles que l'empereur de Russie a prescrites, pendant la période s'étendant du 15 janvier au 15 mars dernier, semblent indiquer qu'on se préoccupe un peu partout de l'éventualité d'une mobilisation d'hiver.

Il faut donc, à tout prix, supprimer cet état critique, dans lequel se trouve, en cette saison, l'armée française et ne renvoyer les hommes d'une classe que lorsque les recrues de la classe remplaçante sont en état de figurer dans le rang. En un mot, dans le jeu de renvoi et d'appel des classes, il ne faut pas qu'il y ait juxtaposition et à plus forte raison séparation, comme cela a lieu actuellement, mais bien superposition.

D'après le nouveau système de recrutement proposé, l'appelé de chaque contingent ne fera pas douze mois de service, mais bien quinze mois, les recrues d'une classe nouvelle arrivant sous les drapeaux à la fin des douze premiers mois de service des hommes de la classe précédente. Ces recrues auront ainsi trois mois de service au moment de la libération de leurs aînés et pourront les remplacer dans le rang, sans faire trop mauvaise figure. Il résulte de cette disposition un accroissement d'effectif budgétaire et par suite une dépense supplémentaire correspondant à l'entretien sous les drapeaux pendant trois mois de tout un contingent de 248000 hommes, ou pendant un an de 62000 hommes, soit environ 25000000 de francs.

On peut faire face à cette dépense supplémentaire par des réductions sur certains personnels de l'armée et même certains corps actuellement trop bien dotés pour le temps de paix.

Ainsi, le train des équipages comprend au budget de 1896 :

390 officiers,
11810 hommes de troupe,
8991 chevaux ou mulets.

Pour l'ensemble de l'empire allemand, le train ne comporte que :

295 officiers,
6 842 hommes de troupe,
3 987 chevaux.

On voit que la différence est sensible, et qu'une large réduction pourrait s'opérer dans l'arme dont il s'agit. Le train des équipages militaires ne semble pas plus utile en temps de paix que l'ancien train d'artillerie : qu'on laisse subsister un petit noyau de cadres subalternes avec quelques chevaux au dépôt d'un des régimens de la brigade de cavalerie de corps de chaque corps d'armée, et qu'on charge ce dépôt de la mobilisation du train de chaque région, ce sera suffisant.

L'homme du train n'a pas besoin d'être un homme de l'activité : un réserviste ancien cavalier, auquel on aura donné quelques notions de conduite de voitures, en saura bien assez long pour remplir sa mission. Quant aux chevaux de trait, la réquisition peut en fournir en abondance.

La suppression du train donnerait une économie de plus de 12 millions par an. Si l'on ajoute à cette économie celles qu'on pourrait d'autre part réaliser sur la fusion de l'artillerie et du génie, la diminution d'effectif des officiers de l'état-major de cette dernière arme, la réduction de certains services administratifs et du personnel hors cadre aujourd'hui trop nombreux du service d'état-major, on arriverait ainsi à trouver facilement les 25 millions nécessaires à l'application d'une mesure qui, aussi bien avec le service militaire proposé qu'avec le service actuel de trois ans, paraît indispensable.

Le système des appels et renvois de classes superposés présente d'autre part le gros avantage de permettre l'appel annuel du contingent à une époque autre que celle où il a lieu ordinairement. Il est hors de doute que les derniers mois de l'année (novembre et décembre) sont les mois les plus mauvais pour procéder à l'incorporation des recrues. L'instruction commence avec l'hiver, elle se fait difficilement et dans des conditions plus pénibles qu'aux autres époques de l'année. En outre, l'homme de recrue, dépaysé à son arrivée au régiment, soumis à un régime et à un genre de vie auxquels il n'est pas habitué, est un sujet particulièrement exposé aux atteintes des maladies épidémiques, qui sévissent la plupart en hiver et dont les jeunes soldats sont généralement les premières victimes.

L'appel des recrues au printemps ou en été est indiqué pour remédier à ces inconvéniens. Or, rien n'empêche de le faire avec

le système proposé : la classe ancienne étant libérée à la fin de septembre à l'issue des manœuvres d'automne, la jeune classe serait appelée au mois de juin : les cadres sont suffisans, notamment dans l'infanterie et l'artillerie, pour permettre de commencer le débourrage des recrues à cette époque, sans gêner l'instruction générale des corps.

VIII. — L'ARMÉE COLONIALE ET LE NOUVEAU SYSTÈME DE RECRUTEMENT

Il est facile d'établir par le calcul que les réserves créées par l'application du nouveau système de recrutement proposé contiendront un nombre relativement élevé de réservistes anciens soldats, provenant, soit des vétérans, soit des rengagés, soit des engagés volontaires. Ce nombre dépassera sensiblement le chiffre de 300000 vétérans réservistes.

Ces hommes ont tous de 25 à 45 ans, ils sont dans la force de l'âge et rompus au métier militaire, grâce aux nombreuses années qu'ils ont passées sous les drapeaux ; ils en ont gardé l'esprit, et très probablement ne demanderont qu'à reprendre du service, si on leur fait des avantages pécuniaires suffisans.

Or, c'est dans la création d'une réserve semblable, d'une réserve solide et d'anciens soldats que réside la solution si controversée de l'armée coloniale. Dans les projets actuellement en discussion, on est à côté de la question ; on se querelle sur les mots d'autonomie, de passage à la guerre, aux colonies, etc., sans chercher à résoudre le point essentiel de l'organisation nouvelle, qui est le suivant : créer, pour toutes les troupes à destination coloniale, une réserve dont elles puissent, à un moment donné, tirer des élémens robustes, aguerris et suffisans pour former un corps expéditionnaire solide, sans toucher aux troupes actives des corps d'armée de la métropole.

Le nouveau système de recrutement donne la solution de cette question. Qu'on rattache les troupes destinées à la garde et à la défense des colonies au département de la guerre ; qu'elles constituent le prolongement des corps d'armée maritimes, auxquelles elles appartiendront ; qu'elles puissent, en cas d'expédition à gros effectif, former leurs unités au complet de guerre par l'appel de volontaires réservistes puisés dans les réserves de vétérans de l'armée : tout ceci n'est-il pas simple, logique et d'une exécution facile ? Peu importe qu'on appelle les régimens destinés aux colonies, régimens coloniaux ou régimens de marine ; le point essentiel est de les rattacher à l'armée continentale pour leur permettre de s'alimenter, le cas échéant, dans les réserves

pour ainsi dire inépuisables, et en particulier excellentes, dont elle disposera. Qui fera un meilleur soldat pour une expédition coloniale que le vétéran réserviste, dans la force de l'âge, aussi solide au moral qu'au physique? Et dans les 300000 (1) hommes de cette catégorie dont disposent les réserves de l'armée continentale, combien n'en trouvera-t-on pas qui, grâce au caractère français et à son esprit d'aventure, demanderont à expéditionner! Combien sera forte une colonne expéditionnaire qui pourra disposer de pareils soldats, si peu semblables aux soldats de 20 ans, pour lesquels le climat des colonies est plus meurtrier mille fois que les balles de l'ennemi!

CONCLUSION

En résumé, les dispositions qui précèdent semblent avoir démontré :

1° Que par un système de rengagement bien organisé on peut arriver à constituer rapidement un corps de vétérans et à devancer l'Allemagne, qui nous a précédés dans cette voie;

2° Que les charges pécuniaires, résultant de cette organisation nouvelle, ne semblent pas devoir être mal accueillies par le pays, en raison de la diminution très sensible des charges militaires, qui en est la conséquence, et qui les compensera dans une large mesure;

3° Que l'armée active du temps de paix recevra, de l'application du système nouveau, un supplément de force et de vitalité, qu'elle n'a pas en ce moment et qui lui permettra d'encadrer, dans d'excellentes conditions, les réserves nombreuses, qui sont indispensables pour la grande guerre;

4° Qu'enfin l'existence de vétérans réservistes permettra, à un moment donné, de forner, sans difficulté et sans toucher aux organes essentiels de l'armée continentale, un corps expéditionnaire de premier ordre, capable d'affronter sans crainte, grâce à l'état physique et moral de ses élémens, aussi bien les indigènes coloniaux que les climats les plus meurtriers des pays lointains.

C^dt G. de L.

(1) Ce chiffre est d'ailleurs un minimum qui s'augmenterait sensiblement, si les troupes actuelles de la marine étaient rattachées à la guerre et recrutées exclusivement, comme tout parait devoir l'indiquer, au moyen de vieux soldats.

ESSAI SUR GŒTHE

IV [1]

LE POÈTE DE COUR

Au lendemain de la publication de *Werther*, Gœthe, à peine âgé de vingt-cinq ans, se trouva célèbre. Mais ce n'était point sa véritable nature que manifestaient les deux œuvres qui venaient de lui conquérir la faveur publique : des influences étrangères l'avaient conduit au romantisme, des rêveries de jeune homme au sentiment; comme il n'était en réalité ni sentimental ni romantique, il se trouva pour ainsi dire embarrassé d'un être artificiel entré en lui-même, dont son instinct et les circonstances de sa vie allaient le délivrer. Ce travail, en grande partie inconscient, s'accomplit avec une extrême lenteur, pendant un séjour prolongé, monotone et vide, dans la petite cour de Weimar. Il fallut plus de dix années à l'homme qui avait si lestement enlevé *Gœtz de Berlichingen* et *Werther* pour donner une nouvelle œuvre digne de ses débuts. Et quand il reparut sur la scène littéraire, paré de ses nouveaux titres, auréolé de la légende qui s'était formée autour de lui, mûri pour une gloire plus éclatante et plus universelle, il était entièrement transformé. Aucun trait du petit bourgeois de Francfort, de l'ancien étudiant de Strasbourg, du nuageux stagiaire de Wetzlar, ne subsistait en la brillante personnalité du conseiller von Gœthe. Avant de chercher dans une de ses œuvres nouvelles les lignes et le sens de sa transformation, nous voudrions rappeler sommairement les

(1) Voyez la *Revue* des 1er juillet, 1er avril et 1er septembre 1895.

circonstances qui la produisirent. Un tel travail pourrait être une curieuse page d'histoire littéraire, ou plutôt un beau chapitre de cette *Philosophie de l'Inconscient* qu'a esquissée M. de Hartmann : car l'esprit se perd à chercher les liens qui rattachent la composition d'*Iphigénie*, d'*Egmont* ou de *Tasse* à l'existence que mena pendant plusieurs années le confident de Charles-Auguste. Une fois de plus, quand on a examiné les pièces du procès, on est forcé de conclure que le génie est un grand magicien et que souvent, en admirant ses tours, il faut renoncer à les expliquer.

I

La vie de Gœthe à Weimar est, pour ses fidèles, un sujet inépuisable d'admiration ou plutôt d'ébahissement. Les uns, comme Riemer, en classent avec méthode les traits dont ils reconnaissent la diversité, s'appliquent à la réduire, et, à force d'analyser, de séparer, de diviser, puis de grouper et d'additionner, aboutissent au total le plus incohérent qu'on puisse concevoir. D'autres, comme Lewes, renonçant à réunir en faisceau les « fils bariolés » de leur trame, se contentent d'en broder de fines miniatures, en assortissant de leur mieux les couleurs. Il en est, comme M. Hermann Grimm, qui se donnent un mal infini pour trouver un point central sur lequel ils puissent établir leur intransigeante admiration. Il en est aussi, comme Düntzer ou M. Bernays, qui jettent sur l'ensemble des faits un manteau bleu, couleur de leur rêve innocent. M. Baumgartner, au contraire, y puise d'abondans détails pour le réquisitoire qu'est sa biographie en trois volumes. Parmi les nouveaux biographes, M. Richard M. Meyer glisse très vite, admiratif et sommaire, en signalant à peine les dangers dont la vie de cour menaça Gœthe, mais qu'il sut éviter; M. Heinemann (1) s'efforce de le représenter comme un ministre habile, bon administrateur, homme d'État à larges vues, bien qu'un peu trop « conservateur », qui ne dédaigna point de prendre au sérieux son rôle politique et tâcha de faire autant de bien qu'il pouvait; ce point de vue est à peu près aussi celui de M. Bielschovsky (2), dont la toute récente « biographie » serait certainement une des meilleures, si l'on en pouvait accepter sans réserves l'ardeur apologétique.

Entre ces diverses méthodes, il se pourrait que celle de

(1) *Gœthe*, par Karl Heinemann. 3 vol. in-18, avec de nombreuses illustrations; Leipzig, Leemann, 1895.

(2) *Gœthe*, par le Dr A. Bielschowsky. 2 vol. in-8° (dont le premier seul a paru); Munich, Beck, 1896.

M. Richard M. Meyer fût la meilleure. En tout cas, elle est la plus commode. Car ces dix années de Weimar (1775-86) qui précèdent le voyage en Italie, sont d'un récit difficile, comme le sont toujours des années vides, des années de paresse, de plaisirs médiocres, de tâtonnemens perdus, d'activité diffuse.

C'est le 7 novembre 1775, à cinq heures du matin, que Gœthe arriva à Weimar. Il quittait une grande et belle ville historique pour une petite résidence de 6265 âmes, capitale d'un duché (Saxe-Weimar-Eisenach) dont la population totale (encore ce chiffre est-il celui de l'année 1786) était de 93360 habitans. Ce pays était administré par 842 fonctionnaires, et défendu par une armée de 310 soldats. Les mœurs en étaient simples, le gouvernement patriarcal. Rien de remarquable dans la ville, dont l'ornement principal, le château, venait d'être détruit par un incendie. Mais les portes étaient rigoureusement fermées toute la nuit, et des ordonnances de police y réglaient les moindres détails de la vie. Il y avait des lois somptuaires pour réprimer le luxe des toilettes, des maisons, des plaisirs. Une loi spéciale défendait de fumer dans les rues; une autre, les visites trop fréquentes dans les villages de la banlieue; une autre encore interdisait de tenir des propos inutiles sur les événemens du jour.

Ce pays, dont le souverain venait d'être déclaré majeur à dix-sept ans (3 septembre 1775), avait été gouverné pendant une quinzaine d'années par la duchesse-mère Anna-Amélie, fille du duc Charles de Brunswick et nièce de Frédéric II. Très jeune au moment de la mort de son mari, mais de tête solide et naturellement adroite, Anna-Amélie se tira honorablement des difficultés de sa tâche. Comme régente, elle ne manqua ni d'habileté ni d'esprit de suite ; comme mère, elle prit à cœur l'éducation de ses deux fils, dont elle confia la direction à Wieland ; comme femme, elle est diversement jugée : bien qu'elle aimât à s'entourer d'hommes de lettres, Schiller lui trouvait l'esprit excessivement borné : « Rien ne l'intéresse, écrivait-il à Körner, que ce qui touche à la sensualité,qui seule lui donne le goût qu'elle a ou veut avoir pour la peinture, la musique et les autres arts. » Il est vrai que Wieland,plus indulgent, saluait en elle « un des plus aimables mélanges d'humanité, de féminité et de majesté ». En réalité, la jeune duchesse-mère était une personne d'esprit et de sens, intelligente et gaie, gracieuse sans être jolie, fort éprise de plaisirs. Comme tous les princes allemands de l'époque, elle avait organisé sa cour sur le modèle de celle de Versailles : on s'y habillait, autant que possible, à la française, on y parlait le français plutôt que l'allemand, on applaudissait au théâtre

des poètes français ou imités du français, on donnait des « redoutes » qui tâchaient de rappeler les fêtes de Versailles : de très loin, cela va sans dire, car les ressources étaient bornées : les comptes de la duchesse, de 1775 à 1776, accusent 30783 thalers 16 groschen de revenu, et 28982 thalers 21 groschen de dépenses : budget assez modeste pour entretenir une cour de vingt-deux personnes, dont la grande-maîtresse, Mme de Puttbus, touchait un traitement de 1200 thalers.

Des deux jeunes princes, le cadet, Constantin, d'âme inquiète, de cœur sensible, était destiné à de romanesques et douloureuses aventures. L'aîné, Charles-Auguste, était intelligent, ardent, plein de vie. Imbu des théories de Rousseau, il invoquait volontiers la « nature », dont il se préparait à jouir, non sans quelque affectation, sur les bords de l'Ilm. Rempli de bonnes intentions, il rêvait que son avènement inaugurât, dans son duché minuscule, une ère nouvelle de prospérité, de plaisirs, de beaux-arts et de belles-lettres. Peu de semaines après avoir pris la direction des affaires, il épousa la princesse Louise de Hesse-Darmstadt : personne pieuse, sérieuse, effacée, qui ne devait point porter ombrage à sa brillante belle-mère, et que son caractère prédestinait aux chagrins domestiques.

Autour de ces hauts personnages, gravitait le petit monde des ministres, des chambellans, des dames de cour, des courtisans, des lettrés appelés à la résidence. Il y avait, parmi le monde féminin, la belle comtesse Werthern, que Gœthe a mise en scène dans *Tasse* et dans *Wilhelm Meister;* la spirituelle Mlle de Göchhausen, surnommée Thusnelda, qui prêtait à la plaisanterie et savait la comprendre ; les deux demoiselles von Ilten, dont l'une devait inspirer au prince Constantin la passion contrariée qui fit le malheur de sa vie ; enfin, la femme du grand-écuyer, Mme Charlotte de Stein, que nous retrouverons tout à l'heure.

Parmi les hommes, il faut citer, à côté de Wieland, en partie absorbé par le souci de sa nombreuse famille, le capitaine prussien Knebel, chargé jusqu'alors de l'instruction militaire des jeunes princes ; le professeur Musäus, auteur du *Grandison allemand*, qui avait renoncé au roman sentimental pour recueillir de précieux récits populaires ; Bertuch, qui traduisait *Don Quichotte;* le peintre Kraus, élève de Greuze et de Boucher ; le ministre Fritzsch, président du Conseil, homme de confiance de la duchesse-mère, dont l'astre allait bientôt pâlir, etc. Voilà de bons élémens pour attirer à Weimar des visiteurs, illustres ou du moins célèbres, et pour faire de la modeste résidence un centre agréable.

L'arrivée de Gœthe mit ce petit monde en ébullition. Avec sa gaîté, sa verve, sa confiance en soi, le double éclat de sa robuste jeunesse et de sa réputation déjà grande, il eut bientôt fait la conquête du jeune duc et de ses amis. On le trouva « amusant ». Wieland, qui aurait pu concevoir quelque dépit du succès de ce nouveau venu, avait l'âme bonne et s'en réjouit. D'ailleurs, Gœthe débuta par un acte de générosité des mieux entendus : il fit appeler à Weimar, en qualité de président du consistoire (*Superintendent*) son ancien ami Herder. Herder, Wieland et Gœthe, c'était la trilogie du génie, les trois premiers noms de la jeune littérature allemande. Leur présence simultanée pouvait tout remuer, tout changer. Les partisans de l'*ancien cours* s'inquiétèrent. Le ministre Fritzsch tenta de résister : quand le duc lui annonça que le Dr Gœthe allait entrer au conseil avec le titre de « conseiller privé de légation », il répondit en envoyant sa démission. Mais le duc ayant maintenu son choix, il la retira. Les mécontens s'agitèrent : « Gœthe cause ici un grand bouleversement, écrivait l'un d'eux, en français du cru ; s'il sait y remettre ordre, tant mieux pour son génie. Il est sûr qu'il y va de bonnes intention ; cependant trop de jeunesse et peu d'expérience, mais attendons la fin. Tout notre bonheur a disparu ici : notre cour n'est plus ce qu'elle était. Un seigneur mécontent de soi et de tout le monde, hasardant tous les jours sa vie avec peu de santé pour la soutenir, son frère encore plus fluet, une mère chagrine, une épouse mécontente, tous ensemble de bonnes gens, et rien qui s'accorde dans cette malheureuse famille. » Le tableau n'est pas aimable : qu'il soit exact ou poussé au noir, il montre du moins que Gœthe avait bien complètement conquis la petite résidence de Charles-Auguste, dont il allait peu à peu faire la sienne. Il entrait dans une période nouvelle de sa vie : comment la remplirait-il ?

Qu'on étudie son séjour à Weimar dans les récits de ses admirateurs ou dans ceux de ses détracteurs, on est frappé de la médiocrité du bilan que les uns et les autres en établissent. Ces dix années, de quelque côté qu'on les examine, sont un néant. Gœthe l'atteste lui-même. « Tous les travaux que j'avais apportés à Weimar, écrit-il dans ses *Annales* avec l'arrière-pensée évidente de s'excuser, je ne pouvais les continuer, car le poète se créant un monde par anticipation, le monde vil qui s'impose à lui l'importune et le trouble : le monde veut lui donner ce qu'il possède déjà, mais autrement, et qu'il doit s'approprier pour la seconde fois. » Cela n'est pas très clair. Pour mieux comprendre, relisez quelques-unes des « chansons de société » qui datent de

cette époque, entre autres la petite pièce intitulée : *Les bons vivans de Weimar*, que nous avons citée ailleurs (1). Mais surtout, parcourez le journal où Gœthe notait chaque soir l'emploi de sa journée. Vous y verrez que l'important pour lui paraît être de savoir exactement chez qui il a dîné ou soupé, s'il a chassé, dansé ou tiré aux oiseaux. Jamais *snob* initié soudain aux mystères de la vie élégante et sportive ne s'y adonna plus complètement, avec une joie plus entière. « C'est là, note avec empressement — et non sans quelque apparence de fondement — M. Baumgartner, une des raisons pour lesquelles Gœthe plaît tant à tous les philistins et à tous les blasés de notre XIXe siècle : ils sentent qu'il est un des leurs. »

Tâchons d'entrer de plus près dans le détail de cette existence.

Partout où Gœthe avait passé jusqu'alors, il avait formé quelque liaison nouvelle : l'amour était indispensable à sa vie ; mais il le concevait, semble-t-il, comme dépendant des lieux où il naissait, et complétant leur harmonie. Dès son arrivée à Weimar, il trouva ce qu'il lui fallait, en la personne de Mme de Stein : charmante sans être belle, de caractère agréable et facile, intelligente, délicate, de santé chétive, un peu romanesque, très sentimentale, Charlotte de Stein rappelait par plus d'un trait les douces figures raisonnables, tendres, dévouées, de Frédérique Brion et de Charlotte Buff. Fille du maréchal de la cour de Schardt et d'une Écossaise, elle était née en 1742 : au moment où Gœthe arriva à Weimar, elle était de sept ans son aînée, et mère de sept enfans. Gœthe la connaissait déjà : à Strasbourg, il avait remarqué sa « silhouette » dans la collection d'un physionomiste adepte de Lavater, le docteur Zimmermann ; et il avait écrit au-dessous : « Ce serait un divin spectacle d'observer comment le monde se réfléchit dans cette âme. Elle voit le monde tel qu'il est, et cependant à travers le *médium* de l'amour. La douceur est l'impression générale. » Son impression, à lui, avait été si vive, que de trois nuits il n'en dormit pas. On comprend donc qu'il eût hâte de connaître une personne dont l'image rudimentaire lui plaisait à un tel point ; de son côté, Mme de Stein n'était pas moins curieuse de le rencontrer, un officier lui ayant raconté l'anecdote. Ils se virent, et, dès le 3 janvier 1776, Gœthe commença avec elle un commerce de correspondance amoureuse, qui devait devenir bientôt sa préoccupation principale. Pendant de longues années, il lui a écrit presque tous les jours, parfois plusieurs fois par jour, de courts billets insignifians ou des lettres plus longues, exprimant tou-

(1) Voir, dans la *Revue* du 1er juillet, l'article sur les *Mémoires*.

jours un sentiment très vif à l'aide de la rhétorique que nous connaissons déjà : il appelle « or » la nouvelle Charlotte, comme il l'appelait l'ancienne *Lotte d'or;* elle est un « ange » de même espèce; il prend pour elle, au début, le ton décousu qu'il donnait, en quittant Wetzlar, à ses billets à Kestner :

« Toi seul être féminin que j'aime encore dans la contrée, et toi seule qui me souhaiterais le bonheur si je pouvais avoir quelque chose de plus cher que toi. — Comme je serai heureux là ! — ou malheureux ! Adieu ! — Viens, et ne fais voir mes lettres à personne. Seulement-NB le NB. Je te le dirai de bouche, parce qu'il est inutile de le dire. *Ade*, ange. »

Ainsi, jusqu'à ce que s'établisse la régularité d'une liaison pour ainsi dire officielle.

Quelle fut la vraie nature de cette liaison ? Les critiques ne sont pas d'accord. Les plus malveillans ne ménagent point à Mme de Stein les soupçons et les reproches; d'autres voient dans l'affection que lui voua Gœthe, et qu'elle lui rendit, un attachement tout intellectuel, une liaison mystique qui n'eut rien de coupable. Les plus indulgens reconnaissent sans doute que Mme de Stein alla « jusqu'aux extrêmes limites de ce qui est permis » (1); mais ils affirment qu'elle ne les dépassa pas. Le problème est de ceux qu'il est facile de discuter, impossible de trancher : je reconnais volontiers que les apparences ne donnent point raison aux avocats de la nouvelle Charlotte; que l'âge de Gœthe, son ardeur, ses habitudes d'esprit, la facilité de ses mœurs, la nature de ses écrits, sont autant d'argumens qui contredisent la légende de son platonisme; que Mme de Stein, mère de sept enfans et de sept ans son aînée, témoigna, en recevant ses premières déclarations, d'une grande légèreté; que les tendances morales du siècle en général, celles de la cour de Weimar en particulier, n'enfermaient point une liaison comme la leur dans des « limites » très rigoureuses. Mais tous ces argumens ne pourront jamais constituer qu'une forte présomption; et après tout, il n'y a point de raison péremptoire pour que Gœthe ne se soit pas plu à recommencer l'aventure de Pétrarque : bien qu'il n'eût ni la pureté de cœur, ni la piété de l'auteur des *Triomphes*, il était assez curieux de sensations de toutes sortes pour s'en tenir, avec une personne dont il avait de confiance admiré l'âme sur sa silhouette, aux délices raffinés du platonisme : le dilet-

(1) Le mot est de Düntzer, qui s'est fait le champion déclaré de la vertu de Mme de Stein dans une longue série d'ouvrages et d'articles. Voir entre autres *Charlotte von Stein*, 2 vol. in-8°, 1874, et *Charlotte von Stein und Corona Schröter*, in-8°, 1876.

tantisme tient quelquefois lieu de vertu. Du reste, Mme de Stein ne fut point sa seule amie : elle eut bientôt pour rivale — ou pour complément — Corona Schröter, la brillante artiste que Gœthe fit appeler de Leipzig à Weimar. A celle-ci, il n'adressa ni prose ni vers; mais il y eut des périodes où il ne la quittait pas. Il chantait avec elle, il répétait avec elle, il se promenait avec elle, il « mangeait » avec elle, il passait ses soirées avec elle ; et il la célèbre sur un ton qui franchit bravement les « limites » de l'enthousiasme :

« Ainsi faites place ! Reculez d'un petit pas ! Voyez qui vient là, et s'approche solennellement. C'est elle-même, la Bonne ne nous manque jamais; nous sommes exaucés, les heures nous l'envoient. Vous la connaissez bien : c'est celle qui plaît toujours; comme une fleur elle se montre au monde : sa belle figure, en se développant, est devenue un modèle : accomplie à présent, elle l'est et le représente. Les Muses lui dispensèrent tous les dons, et la nature a créé l'art en elle. C'est ainsi qu'elle réunit tous les charmes, et ton nom même, Corona, est une parure pour toi !

« Elle s'avance. Voyez-la s'arrêter avec grâce ! Sans y songer, et pourtant belle comme si elle s'appliquait à l'être. Et voyez, étonnés, se réaliser en elle un idéal qui n'apparaît qu'aux seuls artistes... (1). »

Enfin, ce fut pour elle qu'il écrivit la seule œuvre importante qu'il ait composée pendant cette période, son *Iphigénie*. Encore s'en tint-il à la version en prose, qu'il devait plus tard seulement transcrire en vers, comme le sujet l'exigeait.

Car, pendant ces dix années, le « génie » de Gœthe, si vanté, si bruyant, si éclatant, qui justifiait sa tapageuse attitude, demeure d'une incroyable stérilité. Il avait commencé *Wilhelm Meister* qu'il n'acheva pas. Son œuvre de prédilection, *Faust*, semblait abandonnée. D'*Egmont* et de *Tasse*, il ne sut rédiger que quelques scènes. En revanche, il travailla beaucoup pour le théâtre d'amateurs, qu'avait fondé la duchesse-mère et qui faisait les délices de la cour : il en fut le régisseur, et son entrain si communicatif menait la compagnie des artistes improvisés; il en fut un des acteurs principaux, excellent dans les rôles humoristiques, habile à cacher, sous ses improvisations heureuses, les défauts fréquens de sa mémoire. Il aurait bien voulu en être le principal fournisseur, mais c'est ici surtout qu'on voit combien fut complète sa stérilité momentanée. Tout ce qu'il put faire, ce fut de remanier les mauvaises petites pièces de sa première

(1) *Sur la mort de Mieding.*

jeunesse, comme *les Complices*, et d'en composer deux ou trois autres dont la médiocrité stupéfie, comme *le Frère et la Sœur*. Cette dernière œuvre, — un petit drame larmoyant, en un acte, qui fut écrit en trois jours, — a du moins cet intérêt de nous montrer jusqu'à quel degré peut descendre le poète le mieux doué. Le sujet en est d'une incroyable faiblesse : le héros, Guillaume, ayant perdu une maîtresse aimée, vit avec la fille de cette maîtresse, Marianne, qu'il fait passer pour sa sœur et qui, elle-même, le croit son frère. En la voyant sans cesse auprès de lui, il s'est épris d'elle, tandis qu'elle a conçu pour lui, de son côté, les sentimens les plus tendres. Un ami commun, Fabien, vient demander sa main : sa déclaration est l'étincelle qui les éclaire. Guillaume laisse échapper son secret; comme il n'y a plus d'obstacle entre eux, ils seront l'un à l'autre : la passion la plus ardente est née de l'amour fraternel. N'était que l'auteur a voulu peut-être définir, sous le transparent symbolisme de cette fiction, la nature vraie de son sentiment pour M[me] de Stein, ce thème apparaîtrait entièrement dépourvu d'intérêt. Le style ne le relève certes pas. Jamais l'amour n'a parlé pire rhétorique, plus fade, plus pleurarde, plus fausse : qu'on en juge par ce seul monologue de Guillaume, qui suffira à justifier notre jugement :

« Ange ! cher ange ! Que je puisse me contenir ! ne pas lui sauter au cou et lui tout découvrir ! Nous vois-tu du haut des cieux, sainte femme qui m'as donné ce trésor à garder ? Oui : ils savent là-haut ce que nous faisons, ils le savent !... Charlotte, tu ne pouvais plus magnifiquement, plus saintement récompenser mon amour pour toi qu'en me confiant ta fille à ta mort ! Tu me donnas tout ce dont j'avais besoin : tu m'attachas à la vie ! Je l'aimai comme ton enfant... et maintenant... C'est encore pour moi une illusion. Je crois te revoir, je crois que le sort t'a rendue à moi rajeunie ; que je puis aujourd'hui habiter et rester uni avec toi, comme cela ne pouvait ni ne devait se réaliser dans ce premier rêve de ma vie... Heureux ! Heureux ! Toutes ces faveurs me viennent de toi, Père céleste ! »

On reconnaîtra que cela est immédiatement au-dessous de rien ; et les autres pièces remaniées ou composées dans les mêmes circonstances (à l'exception de *Proserpine*), *Erwin et Elmire*, *Claudine de Villa-Bella*, *le Triomphe de la Sensibilité*, *Jery et Bätely*, etc., demeurent à peu de chose près au même niveau. Gœthe ne se retrouvait que pour écrire de courts morceaux de vers, qui n'exigeaient point un effort soutenu, et dont les banalités de sa vie n'avaient pas le temps de le distraire : *Ilmenau*, *le Pêcheur*, *le Divin*, *Traversée*, *Voyage dans le Harz en hiver*, *Chant des esprits sur les*

eaux, etc. Là, son génie assoupi se réveille, dans tout son éclat, ou même avec un éclat nouveau. Il ne songe plus à distraire Charles-Auguste ou la duchesse-mère, à s'amuser soi-même comme un oisif qui chercherait à tuer le temps, à présenter sous les couleurs qui lui conviennent ses liaisons du jour, à recueillir les applaudissemens faciles des petits courtisans de sa petite cour. Avec ce don merveilleux de *s'objectiver* qu'il possédait à un si haut degré, il semble regarder de très haut le « moi » frivole et dissipé qu'est pour un temps le conseiller von Gœthe, ministre de la Guerre, puis des Finances, du grand-duché de Weimar, régisseur du théâtre d'amateurs et coureur d'aventures ; et il affirme qu'en cet être futile, aux dehors capricieux, il y a toujours, malgré tout, un superbe exemplaire de l'humanité, fécond en forces qui trouveront un jour leur emploi, riche de génie, capable de grands coups d'ailes. Écoutez-le se parler et se répondre, dans cette espèce de vision fantastique qu'est le poème d'*Ilmenau*, écrit pour l'anniversaire du duc :

« Je te salue, ô toi qui, à cette heure avancée de la nuit, veilles, plein de pensées, sur ce seuil. Pourquoi restes-tu éloigné de ces joies? Tu me parais plongé dans des réflexions importantes. Qu'est-ce donc, que tu te perds dans tes pensées et n'attises pas même ton petit feu?

« — Oh ! ne m'interroge pas, car je ne suis point disposé à satisfaire légèrement la curiosité de l'étranger; épargne-moi même ton bon vouloir; voici le moment de se taire et de souffrir. Je ne suis pas en état de te dire moi-même d'où je viens, qui m'a envoyé ici; j'ai échoué ici de mes régions étrangères, et j'y suis retenu par les liens de l'amitié.

« Qui se connaît soi-même? Qui sait ce dont il est capable? Le courageux n'a-t-il jamais risqué d'entreprises téméraires? *Et ce que tu fais, c'est demain seul qui dira si ton action était nuisible ou profitable*. Prométhée lui-même ne laissa-t-il pas couler la pure flamme du ciel sur l'argile nouvelle pour la diviniser? Et pouvait-il s'infuser mieux que du sang terrestre dans les veines animées? *J'apportai le feu pur de l'autel; ce que j'ai allumé n'est pas une flamme pure*. L'orage étend le brasier et le danger; je ne chancelle pas en me condamnant.

« Et si j'ai chanté imprudemment le courage et la liberté, la loyauté et la liberté sans peine, l'orgueil de soi-même et le contentement du cœur, j'ai mérité la belle faveur des hommes. Pourtant, hélas! un dieu m'a refusé l'art, le pauvre art de me comporter avec adresse. C'est pourquoi me voici en même temps élevé et abaissé, innocent et puni, innocent et heureux... »

Pour compléter cette apologie, cette réponse anticipée à ceux qui lui reprocheront un jour d'avoir pendant dix ans gaspillé sa vie, lisez encore la *Traversée* (*Seefahrt*) :

« Depuis de longs jours et de longues nuits, mon navire était équipé ; attendant des vens favorables, j'étais assis dans le port avec de fidèles amis, prenant, le verre en main, patience et bon courage.

« Et ils étaient doublement impatiens : « De bon cœur nous te « souhaitons le plus prompt voyage, de bon cœur une heureuse « traversée ; la richesse t'attend là-bas dans le pays lointain ; au « retour, l'estime et l'amitié dans nos bras ».

« Et de grand matin il se fait un tumulte ; le matelot avec ses cris de joie nous arrache au sommeil ; tout fourmille, tout vit et s'agite pour partir au premier souffle favorable.

« Et les voiles se gonflent au vent ; et le soleil nous attire par ses feux caressans ; les rivages filent, les hauts nuages filent ; de la rive tous nos amis nous accompagnent de chans d'espoir, imaginant, dans le vertige de la joie, des plaisirs de voyage comme ceux du matin de l'embarquement, comme ceux des premières grandes nuits étoilées.

« Mais des vents variables, envoyés de Dieu, l'écartent de la route projetée, et il paraît s'abandonner à eux, s'efforce doucement de déjouer leurs ruses, fidèle à son but, même par des chemins détournés.

« Mais des lointains gris voilés, voici que s'annonce l'orage, qui lentement approche, refoule les oiseaux à la surface des flots, oppresse le cœur gonflé des hommes et arrive enfin. Devant sa fureur inflexible, le pilote prudent serre les voiles ; le vent et les flots jouent avec le ballon tourmenté.

« Et là-bas, sur la rive, sont les amis et les aimés, tremblant sur la terre ferme : « Ah ! que n'est-il resté ici ! Ah ! l'orage !... « Banni, loin du bonheur !... Le cher va-t-il périr ?... Ah ! il « devrait !... Ah ! il pourrait !... Dieu !... »

« Pourtant, il tient ferme au gouvernail ; le vent et les flots jouent avec le navire, le vent et les flots ne jouent pas avec son cœur ; son regard impérieux contemple l'abîme en fureur, et, qu'il échoue ou qu'il aborde, il se fie à ses dieux. »

N'y a-t-il pas là de quoi réconcilier un peu les plus sévères avec le séjour de Weimar ?

II

Mais ce n'étaient que des éclaircies. De ces hauteurs, Gœthe retombait bientôt dans son existence de ministre-courtisan, combien banale et combien pauvre!

Certes, l'idée est loin de nous de reprocher à un poète de s'être laissé vivre, pendant un temps, en oubliant d'écrire. La vie est l'étoffe même de la poésie : ses joies, ses douleurs, ses fatigues, ses blessures, ses déceptions, ses efforts, n'est-ce pas la matière brute que le génie s'assimile avant de la travailler? L'écrivain qui ne sait pas se créer le loisir de vivre, — ne fût-ce que dans les retraites intimes de son cœur, — ne sera jamais qu'un rhétoricien; car l'art, quel qu'il soit, dépend de la vie : il est sa fleur et son fruit, c'est par elle qu'il s'épanouit, qu'il se dore et qu'il se mûrit. D'ailleurs, est-ce que ce que nous sommes n'importe pas davantage encore que ce que nous faisons? Les plus beaux poèmes, les livres les plus admirés, les drames les plus applaudis, ne manifestent qu'une portion de leur auteur : derrière, il y a tout l'homme, avec le monde inexprimé des sentimens qu'il a gardés pour soi seul, des pensées qu'il n'a pas formulées, des actes qu'il a exécutés ou seulement conçus, avec les vibrations intimes de son âme aux contacts étrangers, au choc des événemens, avec, en un mot, le mystère de son être véritable. C'est ce fond, si souvent ignoré, qui constitue la source de son génie, quand il en a, et qui nourrit son œuvre, quelle qu'en soit l'envergure : les larges fleuves font les grands lacs, comme les ruisseaux font des étangs.

Il faut que, chez Gœthe, les facultés de réalisation dont l'ensemble forme ce qu'on appelle le talent aient été bien puissantes, il faut qu'il ait possédé à un degré bien surprenant l'art de tirer parti de toute matière : car celle que lui fournit sa vie, pendant ces dix années, paraît de pauvre qualité.

Son cœur se vide en des sentimens dont il sent la misère, qui le laissent mécontent de lui-même et ne s'alimentent que par l'effort répété d'une correspondance artificielle et fastidieuse. Sa pensée, comme enchaînée, s'échappe à peine en des élans aussi rares qu'il sont magnifiques. Ses actes se dispersent en vaines tentatives, en essais avortés, en bagatelles insignifiantes. Si l'on recherche ce qui l'a préoccupé, en dehors de Mme de Stein et du théâtre d'amateurs, on ne trouve que des futilités, ou bien, au mieux, des projets qui n'aboutissent pas. C'est la reconstruction du château et l'arrangement du parc au bord de l'Ilm : œuvre méritoire, à coup sûr, mais qui pouvait s'accomplir sans génie.

C'est un essai malheureux d'exploitation des mines abandonnées d'Ilmenau. Ce sont des promenades, des excursions, des voyages qui dégagent l'impression d'une lassitude inquiète, désireuse de se reposer dans un semblant d'action. Plus tard, c'est un dilettantisme scientifique qui se complaît en recherches inexpertes, dont la vanité a été démontrée. En politique, — car enfin, Gœthe fut conseiller, ministre de la guerre, ministre des finances, — ce sont de menues réformes dans l'administration du duché, qui témoignent sans doute d'intentions excellentes, mais auxquelles un bon commis aurait pu suffire. Dès que l'homme d'État se trouve aux prises avec des difficultés sérieuses, il s'esquive : il laisse Charles-Auguste conduire tout seul des négociations de politique extérieure qui, cependant, auraient dû l'intéresser, — puisqu'il ne s'agissait alors de rien moins que de la transformation du vieil Empire au profit de la Prusse, — et qui l'ennuient. En sortant des conférences auxquelles il a dû assister, il écrit à son amie : « Je l'ai souvent dit et je le répéterai souvent, les *causes finales* du commerce du monde et des hommes, c'est l'art dramatique. Car autrement, la matière en est absolument inutilisable. » Ou bien : « Je n'ai que deux divinités, toi et le sommeil. Vous guérissez en moi tout ce qui a besoin d'être guéri, et vous êtes mes antidotes contre les méchans esprits. » Ayant quitté son maître, il finit par s'excuser sur ses multiples occupations de ne pouvoir le rejoindre : on n'imagine pas un chef de gouvernement qui en use avec plus de sans-gêne.

Si l'on se demande de quelle façon Gœthe se jugeait lui-même, on verra que, du moins pendant plusieurs années, il se complut dans son existence de poète-courtisan et d'homme d'État en diminutif. Il la prenait au sérieux. Il en attendait « quelque chose », — quelque chose de vague et d'indéterminé, mais quelque chose. Il croyait réellement travailler à son développement. En 1780, il écrit encore à Lavater : « La tâche dont je suis chargé, et qui me devient chaque jour plus facile et plus difficile, exige jour et nuit ma présence ; ce devoir me devient de plus en plus cher, et je voudrais y égaler les plus grands hommes. Cette ambition d'élever aussi haut que possible dans les airs la pyramide de mon existence dont la base est maintenant dessinée et fondée, surpasse tout et me laisse à peine une minute d'oubli. Je ne puis pas m'attarder, je suis déjà avancé en années. Le sort me brisera peut-être au milieu de mon œuvre. et la tour babylonienne restera grossièrement inachevée. Qu'on dise au moins qu'elle a été hardiment conçue, et si je vis, qu'il plaise à Dieu de me conserver les forces jusqu'au bout. »

Ces images étonnent un peu : une « tour babylonienne », une « pyramide », une conception hardie que le « sort » malicieux empêchera peut-être d'aboutir, qu'est-ce que tout cela désigne? L'administration du duché de Weimar, la direction du théâtre d'amateurs et des « thés » littéraires chez la duchesse-mère, des manuscrits si bien abandonnés que leur auteur même devait avoir quelque peine à les prendre au sérieux : peu de chose, en somme, une « base » étroite, sur laquelle se dressaient à peine encore quelques pans de murailles commencées qui n'annonçaient point un monument somptueux. Gœthe, cependant, se maintint longtemps dans ces dispositions confiantes : ce sont celles qu'il exprime dans les fragmens poétiques que nous avons cités plus haut : « C'est demain seul qui dira si son action était nuisible ou profitable... » « Qu'il échoue ou qu'il aborde, il se fie à ses dieux. » Ou encore, dans le *Chant d'orage du pèlerin :* « O Génie! celui que tu n'abandonnes pas, ni la pluie ni la tempête ne lui soufflent le frisson dans le cœur... Muses et Grâces, moi qu'attendent toutes les couronnes de félicité dont vous avez embelli la vie, je reviendrais découragé?... » Il se découragea pourtant, à la longue; ou plutôt il se lassa, — il se lassa de la monotonie de ses plaisirs, de la médiocrité de ses actes, il se lassa de disperser ses forces en futilités, en recherches trop variées pour qu'il n'en sentît pas la faiblesse, il se lassa de la disproportion qu'il fut bien obligé de reconnaître entre son génie et ses œuvres. Mécontent de lui-même, il le devient des autres : il déplore alors de menus changemens qui surviennent dans l'étiquette de la cour; il se plaint à Mme de Stein du tapage qu'on fait « pour chasser un lièvre mort »; dès qu'il est séparé d'elle, il lui écrit sur un ton de tendresse sentimentale qui trahit le désarroi d'une âme incapable de porter le faix de la solitude. D'autre part, les visites qui égaient Weimar lui paraissent fastidieuses, comme aussi les distractions qu'il affectionnait autrefois : « Notre compagnie est vraiment la plus ennuyeuse qu'il y ait au monde », écrit-il à Knebel. C'est l'ennui, le spleen, le *tædium vitæ* d'un inutile désœuvré. Gœthe avait trop d'énergie, trop de confiance en soi, pour s'abandonner longtemps à un tel sentiment : il prit donc la résolution, pour changer de vie, de changer de place : le 3 septembre 1786, il partit pour l'Italie, mystérieusement, sans prendre congé de personne. Il n'avait confié ses projets de voyage qu'à Charles-Auguste, de qui il dépendait. Mme de Stein elle-même les ignorait. Il s'en allait « tout seul, sous un nom d'emprunt », écrivait-il au duc en le priant de ne pas parler de la durée probable de son voyage. Cela ressemblait à une fuite.

On a souvent raconté ce voyage fameux (1), dont le détail nous entraînerait trop loin. Le fait est que Gœthe en revint transformé.

A son retour, il retrouva la cour telle qu'il l'avait laissée, marquée encore de son empreinte, modelée d'après son génie, selon l'expression de Schiller, qui y avait fait une première apparition dans l'été de 1787. On l'attendait en l'adorant, en l'admirant, en tuant le temps comme on pouvait : la politique du duché, dirigée par le conseiller privé Schmidt et par le duc en personne qui y prenait un intérêt croissant, marchait fort bien sans lui ; quant à la vie sociale, elle ne fut troublée par aucun incident, sinon que la duchesse-mère voulut apprendre le grec et l'italien. Il se fit attendre près de deux ans, et, dès son retour, il changea, selon son expression d'autrefois, la « base » de la « pyramide de son existence ». Son premier acte fut de se démettre de ses fonctions officielles : « Je puis bien le dire, écrivait-il à Charles-Auguste pour justifier sa démission, pendant cette solitude d'une année et demie, je me suis retrouvé moi-même ; mais comme quoi ? Comme artiste ! » Le bienveillant monarque accepta la démission, en laissant au ministre libéré son titre de conseiller privé et son traitement annuel de 1 800 thalers ; et Gœthe demeura ce qu'il était auparavant, le second personnage du duché — ou peut-être même le premier.

Il devait introduire dans sa vie privée un changement plus important encore.

Son absence n'avait point interrompu sa correspondance avec Mme de Stein. A vrai dire, ses lettres étaient moins abondantes qu'autrefois, mais elles restaient affectueuses et, de-ci de-là, par bonds, presque encore passionnées. Il assurait l'ancienne amie de son amour, de son souvenir, de sa fidélité, sans que ces assurances l'empêchassent d'ailleurs, comme on sait, de cueillir sur sa route quelque distraction agréable. Soit que ces distractions l'eussent entraîné trop loin de son amie pour qu'il pût revenir à elle, soit que son commerce avec le monde antique eût éveillé en lui une sensualité qui ne s'accommodait plus du platonisme plus ou moins certain de leur liaison, soit qu'au retour Charlotte, vieillie et souffrante, ne lui parût plus la même ou contrastât par trop vivement avec les statues dont il venait d'admirer les formes magnifiques et saines, il se mit en devoir, presque dès l'arrivée, de rompre sans éclat les chaînes dont il avait, en tant de vers et de prose, proclamé l'éternité. Des temps nouveaux commençaient

(1) Voir entre autres H. Grimm, *Gœthe in Italien* (Berlin, 1861), et, en français, l'excellente étude de M. Théophile Cart, *Gœthe en Italie* (Paris, 1881).

pour lui : par cela même qu'elle était la femme du passé, Mme de Stein ne pouvait être celle de l'avenir. Le « tout harmonieux » que Gœthe voulait faire de sa vie exigeait de tels changemens. Jusqu'alors, il les avait accomplis avec un bonheur exceptionnel, sans laisser aucune amertume dans les cœurs féminins qu'il rendait à la liberté. Cette fois-ci, il fut moins heureux.

Il faut dire aussi qu'il fut moins adroit, qu'une passion nouvelle intervint, que Mme de Stein put être offensée dans son amour-propre par le choix de celle qui la remplaça autant qu'elle fut atteinte au cœur par l'abandon. Gœthe était rentré à Weimar le 18 juin. Moins d'un mois après (13 juillet), il installait dans la modeste maison de campagne (*Gartenhaus*) qu'il tenait de la générosité du duc une fleuriste du nom de Christiane Vulpius, — petite personne rondelette, fraîche, gaie et gracieuse, mais d'humble origine et dépourvue de tout bel esprit. Naturellement, ce coup inattendu causa quelque éclat dans Weimar. Mais à Gœthe, tout était permis : on devait tolérer sa liaison nouvelle, jusqu'au moment où il lui plairait de la légitimer. Seule, Mme de Stein lui causait de sérieuses inquiétudes. Aussi longtemps qu'il put, il lui cacha la vérité, continuant avec elle son petit commerce épistolaire, bien que ses lettres se fissent de plus en plus rares et de moins en moins affectueuses. Cela dura pendant plusieurs mois. Quand l'équivoque, enfin, se dissipa (mars 1789), Gœthe se retrancha d'abord derrière des protestations d'amitié; puis, l'ancienne amie ne se résignant pas, il changea de tactique, et, dans la lettre qui marque la fin lamentable de leur longue liaison, il eut le courage de prendre l'offensive et de plaider, non pour lui, mais contre elle :

« Je te remercie de la lettre que tu m'as laissée, bien qu'elle m'ait affligé de plus d'une manière. J'ai hésité à te répondre, car il est difficile, en un cas pareil, d'être juste et de ne pas blesser... Ce que j'ai laissé en Italie, je ne puis plus le répéter, tu as assez mal accueilli mes confidences à ce sujet. Malheureusement, tu étais à mon arrivée dans un état d'esprit particulier, et je dois avouer que la manière dont tu me reçus, et dont d'autres me reçurent, m'a été extrêmement sensible. J'ai vu Herder, la duchesse partie, qui insistait pour m'offrir une place libre dans la voiture, et je suis resté pour l'amour de l'ami pour qui d'ailleurs j'étais venu ; et cela, pour m'entendre dire que j'aurais aussi bien fait de ne pas venir, que je ne m'intéresse pas à lui, etc., tout cela, avant qu'il ait été question des relations qui paraissent tant t'offenser. Et quelles sont ces relations ? Et qui s'en trouve lésé? Qui élève des prétentions sur les sentimens que j'ai pour la pauvre

créature (1)? sur les heures que je passe avec elle? Demande à Fritz (2), aux Herder, si n'importe qui me tient de plus près, si je m'intéresse moins à mes amis, si je leur suis moins dévoué qu'autrefois? Si, au contraire, je ne leur appartiens pas davantage, à eux et à la société? Et il faudrait un miracle pour que je perdisse en toi seule l'amie la meilleure et la plus intime. Avec quelle vivacité j'ai senti que notre amitié existe encore, en te trouvant enfin disposée à causer avec moi de sujets intéressans! Mais je dois avouer que je ne puis supporter la manière dont tu m'as traité jusque-là. Si j'étais communicatif, tu me fermais les lèvres; si j'étais compatissant, tu m'accusais d'indifférence; si je m'occupais de mes amis, de froideur ou d'abandon. Tu contrôlais chacune de mes expressions, tu blâmais chacun de mes mouvemens, chacune de mes manières d'être, et me mettais toujours mal à l'aise. Comment pouvais-je être confiant et ouvert quand, de propos délibéré, tu me repoussais de toi? Je pourrais ajouter encore bien des choses, si je ne craignais, dans ta disposition, de t'offenser plutôt que de t'apaiser. Malheureusement, tu as déjà depuis longtemps fait fi de mes conseils à propos du café, et adopté un régime contraire à ta santé. Il ne te suffit pas qu'il soit déjà difficile de surmonter moralement certaines impressions, tu accrois encore la force hypocondriaque et angoissante des idées noires par des moyens physiques dont tu as pu déjà éprouver la nocuité et que, par amour pour moi, tu avais délaissés pendant un certain temps. Puissent la cure et le voyage t'être salutaires! Je ne renonce pas tout à fait à l'espoir que tu me rendras bientôt de nouveau justice. Adieu. Fritz est content et vient me voir souvent. »

On reconnaîtra que, cette fois, le grand homme s'y prenait avec une insigne maladresse. Froissée jusqu'à l'âme, Mme de Stein écrivit sur sa lettre un O!!! s'abstint d'y répondre, et tomba gravement malade, sans que l'histoire nous dise ce qui, du chagrin ou de l'abus du café, contribua le plus à sa maladie. Gœthe, après lui avoir vainement écrit une seconde lettre, se mit à composer une *Didon*, que d'ailleurs il ne publia pas : peut-être songeait-il que, puisqu'il se consolait de toutes ses tristesses en transformant ses peines en poésie, la poésie qu'il se plaisait à jeter sur les douleurs des autres pouvait aussi les apaiser. Le sentiment dont sa vie avait été pleine pendant dix années s'était évanoui en un instant : déjà, l'amie célébrée avec un enthousiasme si ardent ne comptait pas plus dans son souvenir que celles qui l'avaient pré-

(1) C'est Christiane que Gœthe désigne ainsi.
(2) Le fils de Mme de Stein, dont Gœthe s'était beaucoup occupé.

cédée, Marguerite, Annette ou Frédérique. Il appartenait tout entier à sa nouvelle passion, dont il a raconté la naissance dans une de ses plus gracieuses chansons :

J'errais dans la forêt, comme cela, pour moi : ne rien chercher, telle était [mon idée.
Dans l'ombre, je vis se dresser une fleurette, luisante comme les étoiles, [belle comme de petits yeux.
Je voulais la cueillir quand elle dit gentiment : Faut-il qu'on me cueille [pour me flétrir?
Je l'arrachai avec toutes ses racines, je l'emportai dans le jardin de la jolie [maison,
Et la replantai dans un coin tranquille; maintenant elle continue à croître [et à s'épanouir.

En réalité, il s'agissait d'un sentiment tout autre que celui qu'avait inspiré Mme de Stein. Plus trace de platonisme ni d'intellectualisme : les derniers vestiges de la « Wertherei » disparaissent. Gœthe était revenu d'Italie païen et sensuel : il s'abandonne sans réserve aux joies de la sensualité, et il les célèbre en belle langue, à la fois copieuse et plastique, dans ces *Élégies romaines* qu'il composa en 1789 et 1790, en l'honneur de Christiane. Ces petits poèmes, dont la forme est parfaite, sont en effet la glorification de l'amour charnel, de l'inconscience qui entraîne les amans robustes, jeunes et heureux, de l'harmonie qui existe entre la beauté du corps et la beauté des pensées :

« Ne te repens pas, ma bien-aimée, de t'être sitôt donnée à moi! Crois-le, je ne pense rien qui t'offense ni te rabaisse. Les flèches de l'amour ont des effets divers : quelques-unes nous effleurent, et de leur poison pénétrant le cœur souffre pour des années; mais les autres, puissamment empennées, à la pointe acérée, entrent dans la moelle, enflamment promptement le sang. Dans le temps héroïque où les dieux et les déesses aimaient, le désir suivait le regard, la jouissance suivait le désir. Crois-tu que la déesse de l'amour ait longtemps réfléchi, lorsqu'un jour Anchise lui plut dans les bois de l'Ida? Si la lune avait hésité à baiser le bel endormi, oh! l'Aurore jalouse l'aurait bien vite éveillé! Héro aperçut Léandre dans une fête bruyante, et soudain l'amant enflammé s'élança dans le flot nocturne. Rhéa Sylvia, la vierge royale, descend puiser de l'eau dans le Tibre, et le dieu la saisit. Et c'est ainsi que Mars devint père. Une louve allaita les jumeaux, et Rome s'appela la reine du monde. »

Ou bien :

« Je me sens maintenant joyeux et enchanté sur la terre classique : le passé et le présent me parlent plus haut et avec plus de charme. Ici je suis le conseil des anciens et feuillette leurs œuvres

d'une main diligente, chaque jour avec un nouveau plaisir. Mais, pendant les nuits, Amour m'occupe autrement; si je ne suis instruit qu'à demi, je suis doublement heureux. Et est-ce que je ne m'instruis pas, en observant les formes d'un beau sein, en promenant ma main sur les hanches? Alors seulement je comprends bien le marbre; je réfléchis et je compare, je vois avec des yeux qui sentent, je sens avec une main voyante. Si la bien-aimée me vole quelques heures du jour, elle me donne en dédommagement les heures de la nuit. Pourtant, on ne s'embrasse pas toujours, on cause raisonnablement; si le sommeil la surprend, je pense beaucoup, à côté d'elle. Souvent même, j'ai poétisé dans ses bras, et, d'une main musicale, j'ai compté sur ses épaules la mesure de l'hexamètre. Elle respire dans son aimable sommeil, et son haleine m'enflamme jusqu'au fond du cœur. Cependant, Amour entretient la lampe, et songe au temps où il remplissait le même office pour ses triumvirs. »

Quelques nuages glissaient dans cet Olympe : le principal, une fois passé l'orage qu'on pouvait craindre des ressentimens de Mme de Stein, ce furent les rumeurs publiques, les jugemens sévères, la tyrannie du qu'en-dira-t-on, car « la Renommée, je le sais, est en guerre avec l'Amour ». Mais ces difficultés mêmes devaient s'arranger. Peu à peu, en effet, on acceptait la liaison de Gœthe avec Christiane, comme un fait accompli qu'on ne pouvait changer, Mme Herder, qui d'abord avait pris assez vivement le parti de Mme de Stein, ne s'offusquait plus; Herder, que ses fonctions de *Generalsuperintendent* auraient pu rendre plus rigoureux, se prêtait aux confidences de son ami; « Frau Rath » elle-même prodiguait, en parlant à sa pseudo belle-fille, les diminutifs caressans et intraduisibles, l'appelant *mein Liebchen* ou *mein Bettschatz;* la duchesse-mère était, d'instinct, indulgente à ces choses-là; quant à la duchesse Louise, elle était trop effacée pour qu'on s'inquiétât beaucoup de sa désapprobation. Christiane devint mère, et cela acheva d'arranger tout : son fils fut baptisé, deux jours après sa naissance, Jules-Auguste-Werther, par le *Generalsuperintendent* Herder en personne, avec le duc pour parrain. Après cela, les dames de Weimar encore récalcitrantes se trouvaient désarmées.

Il faut le dire à l'éloge de la petite fleuriste Christiane Vulpius : elle rendit Gœthe parfaitement heureux, porta dignement le nom qu'il lui donna plus tard, et fut une mère excellente. Et, fait singulier, tandis que, pendant toute la durée de sa liaison intellectuelle avec Mme de Stein, Gœthe avait été comme frappé de stérilité, il retrouva, dans la paix de sa vie plus retirée et plus normale, toute sa puissance de production, tout son génie : sans abondonner ses travaux scientifiques, et tout en composant ses

Elégies romaines, nous le voyons, en effet, achever de publier coup sur coup quelques-unes des œuvres qu'il mûrissait depuis si longtemps. *Iphigénie* avait paru, dans sa version poétique et définitive, en 1787; *Egmont* parut l'année suivante; *Tasse*, commencé depuis 1780, fut achevé en 1789 et publié en 1790; la version en prose de la *Métamorphose des plantes* est de la même année.

III

Une seule de ces œuvres nous arrêtera : celle dans laquelle Gœthe, de son propre aveu, a mis le plus de lui-même, celle qui, à l'en croire, est au même titre que *Werther* une page de sa biographie. Vous me demandez quelle idée j'ai voulu exposer dans ce drame, disait-il un jour à ses amis; « est-ce que je le sais? J'avais la vie de Tasse, j'avais ma propre vie; en mêlant les différens traits de ces deux figures si étranges, je vis naître l'image de Tasse, et, comme contraste, je plaçai en face de lui Antonio, pour lequel les modèles ne me manquaient pas non plus. La cour, les situations, les relations, l'amour, *tout était à Weimar comme à Ferrare*, et je peux dire justement de ma peinture : elle est l'os de mes os et la chair de ma chair (1). »

« Tout était à Weimar comme à Ferrare », voilà une affirmation qui paraîtra pour le moins aussi étrange que le mélange des deux figures de l'auteur et du modèle. Aujourd'hui, muni des renseignemens que nous possédons, Gœthe ne pourrait plus parler ainsi : il aurait lu le beau livre de M. Victor Cherbuliez, *le Prince Vitale*, évocation si pittoresque à la fois et si divinatrice de ce que furent en réalité l'âme et la vie du poète de la *Jérusalem;* il aurait compulsé les innombrables travaux de la critique italienne, entre autres ceux de M. Angelo Solerti, qui modifient singulièrement la légende de la cour de Ferrare (2); il aurait lu les curieux *Discours* d'Annibale Romei, gentilhomme ferrarais, que nous a fait connaître le même M. Solerti : après quoi, Alphonse d'Este, ses deux sœurs Éléonore et Lucrèce, la comtesse de Scandiano et Antonio Montecatino lui-même, lui auraient apparu sous un jour tout différent. Mais en son temps, il ne pouvait rien savoir de tout cela : dans la légende de Tasse, telle qu'il pouvait la connaître, il y avait place encore pour cette « Fantaisie » en laquelle il se plaisait à saluer sa déesse. Il conçut et commença son œuvre en 1780. A ce moment-là, sa seule source était la biographie du marquis Manso, ami fidèle, mais historiographe

(1) *Conversations avec Eckermann.*
(2) *Ferrara e la corte estense.* Città de Castello.

suspect (1), et l'édition vénitienne des œuvres de Tasse (2), dans le dixième volume de laquelle il trouva, raconté par Muratori, l'épisode qui lui fournit son dénouement : un jour, en présence de plusieurs personnes, Tasse se serait laissé entraîner par sa passion jusqu'à embrasser la princesse Éléonore ; le duc se serait alors tourné vers ses gardes en disant : « Voyez quel malheur vient de frapper cet homme de génie : il a perdu la raison, » et l'aurait fait arrêter. Cet épisode est devenu légendaire : Muratori l'avait entendu raconter dans sa jeunesse par un vieux prêtre, l'abbé Carretta, qui disait le tenir de Tassoni. Manso et Muratori ne fournirent à Gœthe que le thème général de sa pièce, dont il n'écrivit que le premier acte, dans lequel n'apparaissait pas encore le personnage d'Antonio Montecatino. Il en lut des fragmens à M[me] de Stein et à Knebel, puis abandonna son manuscrit. Il y songea en Italie : « *Tasse* croît lentement comme un oranger, écrivait-il quelques mois avant son retour. Puisse-t-il porter de bons fruits ! » A Rome, il avait pu lire une œuvre toute récente, qu'il étudia avec soin, la biographie de l'abbé Serassi (3), beaucoup plus complète et critique que celle de Manso : « Je lis maintenant la Vie de Tasse, de l'abbé Serassi, écrivait-il à Charles-Auguste en date du 28 mars 1788. Mon intention est de me remplir l'esprit du caractère et du sort de ce poète, pour avoir quelque chose qui m'occupe en voyage. Je ne désire pas achever la pièce commencée avant mon retour, mais j'espère la pousser plus loin. » Ce fut Serassi qui lui fournit Antonio, et la création de cette nouvelle figure l'amena à remanier entièrement son œuvre : il y mit la dernière main en 1789, menant ainsi de front, ou à peu près, la composition de ses sensuelles *Élégies romaines*, dont Christiane, son petit *Erotikon*, comme il l'appelait volontiers, était l'inspiratrice, et celle du drame quasi-platonicien que remplissait le souvenir de M[me] de Stein.

Cette œuvre, qui fut si longue à mûrir, est une œuvre de belle ordonnance, savante et forte, « classique » de parti pris, dans ses formes régulières, dans la sévérité voulue de son style, dans l'apaisement même de son dénouement. Elle se développe presque sans incidens : on ne saurait imaginer une action moins mouvementée, d'allures plus sobres, de ton plus paisible. De lents dialogues se déroulent avec une ampleur majestueuse, auxquels le décor d'un temple grec conviendrait mieux que celui de

(1) *Vita di Torquato Tasso, scritta da Giov. Battista Manso, Marchese della Villa.* Rome, 1634.

(2) *Opere di Torquato Tasso*, Venise, 1739.

(3) *La vita di Torquato Tasso, scritta dall' Abate Pierantonio Serassi.* Rome, 1785.

Belriguardo. Pas une allusion ne rappelle les tragédies dont la cour de Ferrare était d'habitude le théâtre. Les milieux ne sont pas même esquissés où de graves figures, auxquelles le caprice du poète a donné des noms historiques, glissent dans un éther subtil, en débitant de sages maximes et de nobles pensées qu'enchaîne le fil ténu de l'action.

Cette action est tout entière dans l'analyse des souffrances morales de Tasse, — non point telles qu'elles furent dans la réalité historique, mais telles que Gœthe se plaît à se les figurer.

Au début, dans un jardin « orné de bustes de poètes épiques », parmi lesquels ceux de Virgile et d'Arioste occupent la place d'honneur, les deux Éléonore (la princesse d'Este et la comtesse de Scandiano) s'amusent à le couronner et s'entretiennent du poète qu'elles admirent l'une et l'autre et qu'elles aiment toutes deux. Le portrait qu'en trace leur enthousiasme répond d'ailleurs beaucoup mieux à l'idée que Gœthe se faisait de lui-même qu'à celle que nous avons de son héros : « Son œil s'arrête à peine sur cette terre, dit Éléonore ; son oreille saisit l'harmonie de la nature; ce que fournit l'histoire, ce que présente la vie, son cœur le recueille aussitôt avec empressement; son génie rassemble ce qui est au loin dispersé, et son sentiment anime les choses inanimées. Souvent il ennoblit ce qui nous paraissait vulgaire, et ce qu'on estime s'anéantit devant lui. » Et la princesse renchérit en réclamant sa place dans un coin du tableau : « Mais la réalité me semble aussi l'attirer et le retenir puissamment. Les beaux vers que nous trouvons parfois attachés à un arbre, et qui, semblables aux pommes d'or, nous représentent, avec ses parfums, un nouveau jardin des Hespérides, ne les reconnais-tu pas tous pour les fruits gracieux d'un véritable amour? » Les allures inquiètes et douloureuses du cher poète les préoccupent : aussi s'efforcent-elles de bien disposer en sa faveur le duc Alphonse. Le duc est très bienveillant; et, quand le poète lui apporte le manuscrit depuis si longtemps attendu de son œuvre capitale, il invite sa sœur à poser sur son front la couronne même dont elle venait d'orner le buste de Virgile. Cette faveur remplit Tasse de la joie la plus pure. Mais sa joie est gâtée par l'arrivée d'Antonio Montecatino, qui vient de rendre des services à l'État, que le duc, pense-t-il, lui préfère, que la princesse aimera bientôt autant que lui, et qui d'ailleurs, étant homme positif, rafraîchit son enthousiasme par des propos de sagesse pratique, un peu pédans. Et en effet, Antonio devient la cause des malheurs qui fondent sur le poète : non pas qu'il cherche à lui nuire, ou qu'il le haïsse; mais il y a entre ces deux hommes l'antipathie irréductible qui sépare les âmes d'essence différente, et le poète, incliné à la mélancolie, s'excite à mille tourmens sur cet étranger

dont la seule présence lui est une torture. En vain Éléonore et la princesse s'efforcent-elles de l'apaiser : il feint d'entrer dans leurs vues, il se prête au jeu d'une réconciliation, il écoute les sages avis d'Antonio et lui répond avec une apparente cordialité : la méfiance demeure dans son cœur. Les moindres incidens l'alimentent : ce n'est plus Antonio seul qui lui est suspect, mais Éléonore, Alphonse, la princesse elle-même; il leur prête des desseins perfides, des calculs ténébreux. Ainsi jusqu'au moment où ses transports amènent la catastrophe. Ici, l'optimisme de Gœthe adoucit singulièrement la réalité. Bien que le duc se soit écrié, comme dans le récit de Muratori : « Il perd l'esprit! qu'on l'arrête! » — Tasse ne donne aucun signe de folie, et rien n'annonce la terrible cellule où des visiteurs le trouvèrent nu et affamé. Resté avec Antonio, il s'abandonne à sa fureur, il se désespère, il invective ses amis de la veille, jusqu'au moment où un mot de son compagnon lui rend la possession de soi-même :

— Quand tu sembles te perdre tout entier, lui dit Antonio, compare-toi à d'autres : reconnais ce que tu es.

Tasse répond :

— Oui, tu me le rappelles à propos!... Aucun exemple de l'histoire ne viendra-t-il plus à mon secours? Ne s'offre-t-il à mes yeux aucun noble caractère, qui ait plus souffert que je ne souffris jamais, afin que je prenne courage en me comparant à lui? Non... tout est perdu... Une seule chose me reste. La nature nous a donné les larmes, le cri de la douleur, quand l'homme enfin ne la supporte plus... Elle m'a laissé par-dessus tout, elle m'a laissé, dans la douleur, la mélodie et l'éloquence, pour déplorer toute la profondeur de ma misère : et *tandis que l'homme reste muet dans sa souffrance, un Dieu m'a donné de pouvoir dire combien je souffre.* (Antonio s'approche de lui et le prend par la main.) Noble Antonio, tu demeures ferme et tranquille; je ne parais que le flot agité par la tempête; mais réfléchis, et ne triomphe pas de ta force. La puissante nature, qui fonda ce rocher, a donné aussi aux flots leur mobilité; elle envoie sa tempête : la vague fuit, et se balance, et s'enfle et se brise par-dessus en écumant. Dans cette vague, le soleil se reflétait si beau; les étoiles reposaient sur son sein doucement agité. L'éclat a disparu, le repos s'est enfui... Je ne me reverrai plus dans le péril, et ne rougis plus de l'avouer. Le gouvernail est brisé; le navire craque de toutes parts; la planche éclate et s'ouvre sous les pieds! Je la saisis de mes deux bras! Ainsi le matelot s'attache encore avec force au rocher contre lequel il devait échouer. »

Le rideau tombe sur ce discours, dans lequel il n'est point difficile de reconnaître ce que M. Kuno Fischer appelle « l'idée

fondamentale » de la pièce (1), l'idée qui rattache *Tasse* à *Werther*, et fait de celui-là un frère assagi de celui-ci. Cette idée se trouve enfermée dans les deux vers que nous avons soulignés. Elle était si chère à Gœthe, qu'il l'a reprise plus tard dans ses *Stances à Werther*, dont il se servit, plus tard encore, pour composer sa *Trilogie de la Passion*, qui se ferme sur le même thème : « La séparation est la mort, peut-on lire dans les *Stances*. Comme nous sommes émus quand le poète chante pour éviter la mort qu'apporte la séparation. Enchaînés dans de tels tourmens à demi mérités, *un dieu lui donne d'exprimer ce qu'il souffre.* » Le morceau final (*Réconciliation*) n'est qu'un nouveau développement de ce motif :

«... Quelle puissance calmera le cœur oppressé qui a tout perdu? Où sont les heures si vite envolées? Vainement tu avais eu en partage le sort le plus beau : ton âme est troublée, ta résolution confuse. Ce monde sublime, comme il échappe à tes sens!

« Soudain s'élève et se balance une musique aux ailes d'ange; elle entremêle des mélodies sans nombre, pour pénétrer le cœur de l'homme, pour le remplir de l'éternelle beauté : les yeux se mouillent; ils sentent, dans une plus haute aspiration, le mérite divin des chants comme des larmes.

« Et le cœur, ainsi soulagé, s'aperçoit bientôt qu'il vit encore, qu'il bat, et voudrait battre, pour se donner à lui-même, à son tour, avec joie, en pure reconnaissance de cette magnifique largesse... »

M. Kuno Fischer traduit ces sentimens en une prose un peu rébarbative, mais qui ne laisse pas que de dire ce qu'elle veut : « On se délivre de ses passions en les représentant clairement, explique-t-il; alors on transforme ses conditions en objets, et par là même on s'en affranchit. Ainsi a enseigné et agi le philosophe Spinoza. Comme penseur et poète, Gœthe en use de même. C'est là qu'est le nœud de son entente la plus profonde avec Spinoza, dont il avait étudié les doctrines avec zèle et pour sa profonde satisfaction entre ses deux versions de *Tasse* (1784-1786). Il avait trouvé en *Tasse* un sujet de même condition : un grand poète qui souffre comme *Werther*, et, comme lui, trouve délicieux de plonger dans l'abîme de son propre cœur. Il ne le peut et ne le doit pas. Dans les souffrances d'un tel poète, il y a la force du relèvement, la force créatrice qui suffit à la guérison. » Avouerai-je que ce prétentieux commentaire ne me paraît point amplifier une pensée pour laquelle il est peut-être superflu de répéter à

(1) Kuno Fischer, *Gœthe's Tasso, 2te Auflage. Heidelberg*, 1890. — Voir également *Gœthe's Tasso und Kuno Fischer*, par F. Kern; Berlin, 1892, et une étude de M. W. Büchner, *Selbsterlebtes in Gœthe's Tasso*, dans le *Gœthe-Jahrbuch* de 1894.

toutes les lignes le mot « profond », d'invoquer Spinoza, de remuer le problème du subjectif et de l'objectif. Dans la suite, un poète, Allemand aussi, mais d'esprit limpide, devait dire beaucoup plus simplement : « Avec ma grande douleur, j'ai fait de petites chansons. » Des milliers de poètes, de tous les temps, de toutes les races, en ont usé de même; les uns avec conscience, les autres emportés par leur instinct, par la force mystérieuse qui, dans leurs âmes privilégiées, transforme en nobles pensées, en belles images, en rimes sonores, la pauvre matière humaine de leurs peines. Une des originalités de Gœthe, c'est, une fois cette transformation constatée, d'en avoir fait à la fois la méthode de son esthétique et le principe essentiel de sa morale particulière. On peut bien accepter *Tasse* pour un brillant plaidoyer en faveur de cette doctrine, mais il est autre chose encore.

Il répercute d'abord les derniers échos assourdis d'une tempête que Gœthe avait traversée, mais dont les ravages ne le menaçaient plus.

Pendant toute la période que le critique allemand appelle, non sans raison, celle des « années sauvages », et qui comprend les premiers temps du séjour à Weimar, Gœthe, comme un peu plus tard Schiller et les romantiques, s'était abandonné au rêve habituel des jeunes gens, au rêve d'une vie libre, affranchie de la tyrannie des conventions, des usages, des lois, propice à la large expansion d'une individualité exigeante et robuste. Chacun à sa manière, *Gœtz* et *Werther* expriment ce rêve : le premier, en nous faisant admirer un héros qui, dressé contre les forces sociales de son *temps*, les brave, et, même vaincu, les domine; le second, en nous attendrissant sur une intéressante victime des conditions normales de la vie sociale. Or, les années avaient soufflé sur cet esprit de révolte ; les dernières flammes, dirait-on, en vacillent dans certains propos de Tasse, qui ne semblent ni des revendications justes, comme celles du Chevalier à la main de fer, ni des plaintes fondées et émouvantes comme celles de l'amant de Charlotte, mais des rêveries malsaines que dissipent de sages paroles. C'est en effet avec une douce puérilité d'enfant gâté, mais docile au fond, prêt à s'assagir, que Tasse regrette l'âge d'or, — celui « où chaque oiseau, dans le libre espace de l'air, où chaque animal, errant par les monts et les vallées, disait à l'homme : « Ce qui me plaît est permis ». — Ce qui lui vaut aussitôt une affectueuse réprimande de la princesse : « Mon ami, l'âge d'or est passé sans doute, mais les nobles cœurs le ramènent. Et, s'il faut t'avouer ce que je pense, l'âge d'or dont le poète a coutume de nous flatter, ce beau temps n'exista peut-être pas davantage qu'il n'existe. S'il fut jamais, il n'était certainement que

ce qu'il peut toujours redevenir pour nous. Il est encore des âmes sympathiques, qui se rencontrent et jouissent ensemble de ce bel univers. Il ne faut, mon ami, que changer un seul mot dans la devise : « Ce qui est convenable est permis. » — Cela n'est plus du tout la même chose. Aussi Tasse proteste-t-il, mais sans avoir le dernier mot, qui reste à la princesse. C'est que Gœthe est maintenant avec elle. L'homme qui, dix ans auparavant, se passionnait avec tant d'ardeur juvénile pour la justice élémentaire des *Raubritter* est bien près déjà d'être celui qui dira : « J'aime mieux commettre une injustice que supporter un désordre. »

On doit remarquer encore dans *Tasse* les traces d'un autre conflit que Gœthe connaissait aussi, et qu'il s'efforce, dirait-on, de décrire de très haut, sans prendre parti, en observateur tranquille et rassuré : la lutte éternelle qui sévit entre les êtres d'espèce différente, les uns inclinés au rêve, amans de la chimère, toujours prêts à se perdre pour elle ; les autres, vrais fils de la terre, épris des biens positifs dont elle est féconde, trop curieux des meilleurs chemins pour lever jamais les yeux vers les nuages. Par le fait des circonstances qui, en le poussant à Weimar, le transformèrent en secrétaire d'État, mais plus encore par l'œuvre même de sa nature si diverse, où se réunissaient tant de contrastes, Gœthe appartenait à ces deux catégories d'hommes, et simultanément il était poète et ministre. Il savait, par propre expérience, quelles sont pour un rêveur les difficultés de la vie pratique et d'où viennent les obstacles qui les aggravent encore ; il se souvenait des adroits efforts de M. von Fritzsch pour l'arrêter dès les premiers pas dans sa carrière officielle ; il se rappelait aussi les sacrifices faits aux « affaires » par son ambition d'écrivain, tant de plans abandonnés dans ses cartons, tant de projets délaissés que seuls les loisirs du voyage lui permettaient enfin de reprendre. Et une fois de plus, selon la méthode qu'il connaissait déjà, il se dédoubla. A côté de la figure de son protagoniste, il en plaça une autre, qui la compléta en lui faisant contraste. Antonio Montecatino, en effet, ne représente pas seulement les ennemis historiques qui poursuivirent le Tasse de leurs rancunes : Pigna, Guarini, et l'authentique Montecatino, lequel, avant d'être secrétaire d'État, avait été professeur de philosophie à l'académie de Ferrare : il représente encore, et surtout, l'*autre face* de l'éternel *Moi* que Gœthe décrit sous les traits de son héros. Il est à Tasse ce que Weislingen est à Gœtz, ce que Méphistophélès est à Faust, son complément, l'ombre inséparable qui dépend de lui, bien qu'elle semble le contredire ou même le railler ; telle, dans la vieille légende, l'ombre moqueuse de Marcolf suivant le grave roi Salomon. L'un est ardent, l'autre froid ; l'un rêve sans

cesse, l'autre ne veut qu'agir; de celui-ci, le « cœur demeure inébranlable sur le flot inconstant de la vie » ; de celui-là, il flotte au gré de tous les vents et de toutes les vagues. Aussi se heurtent-ils comme des élémens contraires; de leurs lèvres jaillissent naturellement les paroles qui se contredisent; entre eux, la querelle éclate d'elle-même, au premier incident. Et pourtant ils se confondent, ils cohabitent dans la même âme, ils ne sont qu'un seul et même être. Aussi se réconcilient-ils à la fin; l'harmonie se rétablit entre eux, comme elle s'était rétablie en Gœthe au moment où il prit la résolution de quitter Weimar pour rendre au poète sa part de droits.

Vous voyez tout ce qu'il y a de personnel dans cette œuvre aux allures si calmes, d'une ordonnance si tranquille, dans cette œuvre d'apaisement et de sérénité. Au fond, elle est une confession, au même titre que *Werther*, mais en serrant de plus près l'intime vérité. Si l'on veut savoir comment Gœthe concevait sa propre image, c'est ici qu'on pourra l'apprendre, en regardant, pour ainsi dire, Tasse et Antonio en l'être unique qui a été leur seul modèle.

On ne saurait méconnaître que cette image est fort belle. A eux deux, ces deux hommes possèdent une âme commune capable de réfléchir l'univers, et le contraste qu'ils forment embrasse toute la vie. Nous ne pourrions imaginer aucune idée qui ne trouvât en l'un ou en l'autre l'espace de s'épanouir, aucun sentiment dont l'un ou l'autre ne pourrait être la haute expression, aucun acte que l'un ou l'autre ne pourrait accomplir. Les répliques qu'ils échangent, les reproches même qu'ils s'adressent, ce sont de profondes paroles, au sens lointain, qui traduisent avec une puissance symbolique le désaccord flagrant du rêve et de l'action, et, — malgré l'optimisme de parti pris répandu sur l'œuvre comme un sable d'or, — la douleur qui résulte de leurs perpétuels malentendus. Gœthe dut éprouver un bien vif mouvement de joie le jour où, dans le livre de Serassi, il découvrit ce personnage d'Antonio Montecatino, presque oublié de l'histoire, dont il s'empara, qu'il fit sien, qui seul lui permit de développer toute sa pensée, de traiter tout son sujet, d'étaler toute son apologie : sans Antonio, sa pièce fût probablement demeurée un fragment inachevé, comme son *Prométhée;* au plus, elle serait devenue une rapsodie lyrique ennuyeuse et de saveur fade; Antonio l'a relevée, il en est le sel savoureux et salutaire.

En même temps qu'il peignait son portrait embelli, Gœthe était amené à peindre aussi les figures qui, dans la vie, accompagnaient la sienne. Il les a bien traitées : elles bénéficient toutes de la volonté qu'il avait de ne voir et de ne rencontrer que des

exemplaires irréprochables de l'humanité, décorés des vertus qu'il regardait alors comme les plus hautes, tous beaux, tous intelligens, tous bons, — du moins selon l'idée qu'il se faisait de la bonté, de l'intelligence, de la beauté. On les reconnaît sans peine sous leurs déguisemens italiens, — d'autant plus qu'ils s'éloignent davantage des données de l'histoire. A coup sûr, c'est à Weimar qu'il pense, ce n'est point à Ferrare, quand il réunit les traits de la petite ville qui sert de théâtre à son drame. « Elle est devenue grande par ses princes, » dit la comtesse de Scandiano. A quoi la princesse réplique : « Plus encore par les hommes excellens qui s'y sont rencontrés par hasard et heureusement réunis. » Ce qui amène la comtesse à reprendre : « Le hasard disperse aisément ce qu'il rassemble. Un noble esprit attire de nobles esprits et sait les fixer comme vous faites. Autour de ton frère et de toi, se réunissent des cœurs qui sont dignes de vous, et vous égalez vos illustres ancêtres. » Quelle que fût l'indifférence de Gœthe pour l'exactitude historique, quelque imparfaits que fussent ses documens, il ne pouvait ignorer que de tels complimens adressés aux princes de la famille d'Este eussent paru de l'ironie; qu'Alphonse II avait du sang de Borgia dans les veines; que pour lui comme pour ses « illustres ancêtres », l'accueil fait aux poètes n'était guère qu'un calcul d'ambition; que cet accueil, — ainsi que l'Arioste, avant Tasse, en fit l'expérience, — était étroit, parcimonieux et intéressé, car ces princes, habiles ménagers de leurs ressources, entendaient que leurs protégés servissent à doubles fins, et, tout en célébrant à loisir leurs noms pour la postérité, leur rendissent maint service délicat dans le siècle présent.; que l'administration de leurs États, surtout l'organisation de leur armée, les préoccupait beaucoup plus que l'érudition, les lettres et les arts. Alphonse II, en particulier, ne rappelait en rien le prince humanitaire, sentencieux, modéré qui donne à Tasse de sages conseils, s'applique à lui rendre la vie agréable, cherche à le guérir de sa misanthropie, montre dans tous ses propos autant de justesse d'esprit que d'élévation d'âme. C'était, au contraire, un rude homme, ambitieux, tenace, qui poursuivait âprement les desseins d'une diplomatie ténébreuse tout en expérimentant de nouveaux systèmes de canons et d'arquebuses pour appuyer au besoin ses droits, et en surveillant de très près l'instruction de son infanterie. Peu fortuné dans ses négociations, mal servi par des ministres infidèles (dont un des pires fut précisément Antonio Montecatino), il s'efforçait de cacher les déceptions de son orgueil et s'enfermait en lui-même. Si quelque souverain plus moderne ou plus près de Gœthe eût eu certains traits de ressemblance avec lui, c'eût été, peut-être, un des Hohenzollern, prédécesseurs de Frédéric II,

souverains d'un État modique, ambitieux de s'accroître, bien plus en tout cas que l'honnête Charles-Auguste. Mais Gœthe s'était hâté de perdre de vue son modèle authentique : il traçait, selon sa fantaisie, le portrait idéal du Prince; et, comme il était poète de cour, il émaillait sa description d'allusions aimables et de complimens flatteurs.

Comme Alphonse, les autres personnages du drame ne ressemblent en rien à leurs modèles historiques et rappellent, au contraire, les figures que Gœthe avait depuis dix ans sous les yeux. Merck, qui depuis des années posait déjà pour Méphistophélès, posa pour Antonio Montecatino, ou du moins pour les lignes extérieures de ce personnage dont nous connaissons les véritables origines. En la gracieuse figure d'Éléonore Sanvitale, si séduisante bien qu'entachée un peu d'esprit d'intrigue, on se plut à reconnaître la belle comtesse Werthern, qu'on devait retrouver plus tard dans *Wilhelm Meister*. Mais, surtout, la princesse parut un portrait ressemblant de Mme de Stein; et l'on ne doute pas que Gœthe ait ici retracé sous les couleurs qu'il tenait à lui donner l'histoire de sa longue liaison avec elle. Une fois de plus, pour employer le langage abstrait de M. Kuno Fischer, le « sujet » s'est pris pour l' « objet ». Rappelez-vous le ravissement où la « silhouette » de la seconde Charlotte avait plongé Gœthe; les expériences dont il sortait à peine, aussi meurtri qu'il pouvait l'être, en tous cas fatigué, lorsqu'il la rencontra; le ton enthousiaste, presque dévot, des premiers billets qu'il lui écrivait; et lisez ces vers :

« ... Ainsi que l'homme égaré par de vains prestiges est aisément et doucement guéri par l'approche de la divinité, je fus doucement guéri de toute fantaisie, de tout égarement, de tout désir trompeur, aussitôt que mon regard eut rencontré le tien. Tandis qu'auparavant mes vœux ignorans s'égaraient entre mille objets, pour la première fois je rentrai en moi-même avec confusion, et j'appris à connaître le bien désirable. C'est ainsi qu'on cherche vainement, dans le vaste sable des mers, une perle qui repose cachée dans l'écaille, sa retraite solitaire. »

Remarquez encore l'influence toute bienfaisante qu'exerce sur le fougueux poète l'âme tranquille de la princesse, l'art savant et délicat dont elle use pour le modérer, pour retenir sa passion dans les limites que prescrivent les mœurs et sa faible santé. Ce sentiment subtil, qui ne réclame aucune satisfaction sensuelle, redoute l'aveu comme un commencement de brutalité, s'enfuit dans des régions tout intellectuelles, raisonne, discute, esthétise et poétise — ce sentiment est analysé avec une sûreté de touche qui porterait à croire que les relations de Gœthe et de Mme de Stein ne furent

jamais plus passionnées. En tout cas, elles apparaissent ici ramenées à un pur commmerce d'âme à âme, et les points de contact sont frappans : « Ah! chère Lotte, écrivait Gœthe à son amie, le 27 février 1787, — et l'on ne sait si l'allusion porte sur la séparation du moment ou sur tout leur amour, — tu ne sais pas quelle violence je me suis faite et me fais, et qu'au fond la pensée de ne pas te posséder, de quelque façon que je la prenne, me tourmente et me dévore. » C'est bien là, presque exacte, la nuance des regrets qu'exprime Tasse, dans l'entretien suprême où il laisse éclater son cœur, en employant le mot même qu'il appliquait de préférence à la seconde Charlotte : « Tu es toujours celle qui m'apparut, dès le premier moment, comme un *ange* sacré... Est-ce un délire qui m'entraîne vers toi? Est-ce une frénésie, ou un sens plus relevé qui saisit, pour la première fois, la plus haute, la plus pure vérité? Oui, c'est le sentiment qui seul peut me rendre heureux sur cette terre; qui seul m'a laissé misérable quand je lui résistais et voulais le bannir de mon cœur. Cette passion, je songeais à la combattre, je luttais, et je luttais contre le fond de mon être : *je détruisais ma propre nature*, à laquelle tu appartins si complètement. » Dans les transports où Tasse se laisse entraîner ensuite, d'aucuns ont voulu voir une revanche des sens violentés contre un amour incomplet, un réquisitoire contre l'amour platonique, ou même un plaidoyer du poète pour son amie du jour contre celle de la veille, pour Christiane contre Charlotte, une espèce de justification des ardeurs des *Élégies romaines*. Les bons argumens ne manquent point à l'appui d'une telle thèse : on rappelle que, pendant les années qui précèdent son voyage, Gœthe se réclamait volontiers des doctrines d'un *naturisme* presque intransigeant, et qu'athée déjà en partant pour l'Italie, il en était revenu païen. Il ne faut cependant pas pousser trop loin l'exégèse. Les œuvres des poètes n'ont pas toujours les dessous compliqués que leur prêtent les commentateurs : aussi, tout en reconnaissant en *Tasse* une œuvre en grande partie personnelle, dont on peut même accepter certains fragmens comme des pages de confession, vaut-il mieux résister à la tentation d'y chercher des données trop précises sur la vie de Gœthe et sur son âme. Nous ne saurons jamais exactement ce qu'il y a mis de lui-même, comme aussi nous ignorerons toujours quelle part de son œuvre revient à l'inconscience de l'artiste, et quelle aux calculs de l'habile homme, soucieux de composer son attitude. Le secret de tels amalgames, c'est celui même du génie, qui ne le livre pas.

IV

Parmi les réflexions que *Tasse* suggère à son plus habile commentateur, M. Kuno Fischer, il en est une à laquelle je voudrais m'arrêter un instant :

« Si, dit-il, un de nos dramaturges actuels les mieux doués et les plus intéressans, Henrik Ibsen, par exemple, avait écrit un *Torquato Tasso*, il se serait efforcé de peindre d'après nature la misère et les souffrances du poète italien : nous verrions un Tasse, fugitif et mendiant, en habits déchirés, mélancolique dans les accès de sa folie, et, à la fin, gémissant dans sa cellule de l'hôpital Sainte-Anne. Je m'étonne qu'Ibsen se soit jusqu'à présent refusé cet intéressant sujet. »

Il ne semble point que M. Kuno Fuscher ait une haute opinion du génie d'Ibsen : car vraiment, traiter de telle sorte « l'attirant sujet » de Torquato Tasso, ce serait le ramener à ses lignes les plus pittoresques si l'on veut, mais aussi les plus banales. Le spectacle du malheureux poète, poursuivi par la haine de ceux qu'il aimait, cherchant en vain un asile chez des protecteurs trop craintifs pour le défendre, trouvant à peine un peu de réconfort auprès d'une sœur qu'il ne peut visiter que sous un déguisement, revenant implorer le pardon du prince rancunier qu'il avait offensé, « gémissant dans sa cellule » de Sainte-Anne et succombant enfin dans la pénitence au moment où son sort paraissait s'adoucir, ce spectacle, sans doute, ne pourrait être que fort émouvant, et je suis persuadé qu'un dramaturge « bien doué » en saurait tirer de beaux effets. Néanmoins, j'aime à croire qu'Henrik Ibsen, ou tout autre écrivain moderne que tenterait le sujet, en pénétrerait mieux le sens humain et profond. Pourquoi ne nous demanderions-nous pas, à notre tour, ce qu'il y verrait? Il ne s'agit que d'un calcul tout hypothétique ; mais peut-être ce calcul nous permettra-t-il de mieux comprendre l'œuvre même que nous étudions.

Ce qu'un dramaturge comme Ibsen verrait avant tout dans le cas de Torquato Tasso, c'est un des exemples les plus tragiques parmi ceux qu'offre l'histoire des conflits qui éclatent souvent entre des individus d'élite et leur époque ou leur milieu.

Tasse, en effet, par la nature et la qualité de son génie, par les aspirations intimes de son être intellectuel, par l'idée qu'il se faisait de la poésie et du rôle du poète, relevait moralement de la génération qui précéda la sienne. Il aurait dû naître au temps où des papes lettrés et des cardinaux philosophes hésitaient entre Platon et Jésus-Christ, avant le concile de Trente : il eût alors

été l'un des héros de l'humanisme, et son génie se fût épanoui en fleurs superbes. Naïvement épris de la beauté des idées et de celle des mots, il ignorait que les uns et les autres ont une valeur pratique, qu'il y a des époques où l'on ne peut les employer qu'en vue de résultats positifs, pour des fins déterminées, et que, justement, le malheur l'avait jeté dans le monde en une de ces époques-là. Souvent, dans ses lettres, il se plaint de la *strettezza dei tempi*, de *l'étroitesse des temps :* peut-être ne comprenait-il pas lui-même tout le sens de cette expression qui tombait de sa plume affligée; elle signifiait, hélas! qu'un monde nouveau opposait aux libres rêves des penseurs comme aux fantaisies toujours dangereuses des poètes des barrières très rapprochées. Il ne s'agissait plus de chercher, comme au siècle précédent, la réconciliation des dogmes du Christ et des doctrines de l'Académie, ou celle de l'Église d'Orient avec l'Église d'Occident : il s'agissait d'une lutte ouverte, violente, impitoyable, entre l'Église catholique et la Réforme. Directement ou indirectement, toutes les forces des hommes agissaient dans ce grand débat, qui seul alors semblait digne d'intérêt. Qu'un poème fût bien ordonné, écrit en belle langue, tissé de fictions magnifiques, émaillé d'images admirables, que signifiait cela? Une œuvre nouvelle était une arme nouvelle, pour Rome ou contre Rome : l'unique problème qu'elle pût soulever, c'était celui de son orthodoxie; on la jugeait selon qu'elle semblait utile ou nuisible aux plans de la défense catholique; et il n'y avait même guère de chances pour que, considérée à ce point de vue, elle pût paraître simplement indifférente. Ces conditions nouvelles, le censeur de la *Jérusalem délivrée*, Sperone Speroni, les connaissait à merveille, — tandis que l'auteur les ignorait absolument. Pas un instant, pendant son long travail, Tasse ne songea qu'en chantant « les pieux combats et le guerrier qui délivra le tombeau de Jésus-Christ », il jouait avec un feu redoutable, — celui qui allumait les bûchers; pas un instant, il ne se méfia du « périssable laurier cueilli sur l'Hélicon », des dangers qu'on court à « orner la vérité de fleurs » et à mélanger aux héros de l'histoire des croisades les mythes de la belle antiquité ou les magiciens des contes arabes. Quand il s'en aperçut, — parce qu'on le lui fit voir, — son œuvre était achevée et circulait déjà : elle ne fut plus pour lui qu'une source d'angoisses, la persuasion d'être hérétique devint un de ses pires tourmens.

Parallèlement à ce premier conflit, un autre se développait dans l'âme du malheureux : moins élevé peut-être, celui-là, moins abstrait, mais plus humain, plus accessible, plus réelle-

(1) Voir *Luigi, Leonora e Lucrezia d'Este*, par G. Campori et A. Solerti; Turin, 1888.

ment dramatique, plus naturellement fécond en riches péripéties et en tableaux pittoresques : si Tasse vécut dans une époque difficile, son milieu immédiat fut aussi le moins propice à son génie, le moins favorable à son caractère.

Nous avons déjà parlé, incidemment, de la ville de Ferrare, pour marquer ses dissemblances avec la bonne petite cour paisible d'Anna-Amélie et de Charles-Auguste. Si nous y pénétrions de façon plus intime, nous trouverions qu'elle fut un milieu abominable. La famille d'Este était une des plus tragiques parmi les tragiques familles régnantes d'Italie : une horrible hérédité de meurtres, d'empoisonnemens, de passions monstrueuses, de haines et de férocités consanguines pesait sur Alphonse II et ses sœurs, que divisaient des rivalités moins sanguinaires que celles d'autrefois, mais pourtant violentes aussi. Eléonore en paraît avoir été l'instigatrice et la Furie : elle soutint de longs procès contre le duc, qu'elle finit par réduire, et s'appliqua de son mieux à entretenir la division entre lui et son autre frère, le cardinal Luigi. C'était une femme habile, énergique, résolue, toujours maîtresse d'elle-même, correcte, froide, indifférente et tracassière. Fut-ce elle que Tasse a chantée? Fut-ce elle qu'il aima ? Peut-être, car il était assez vain pour se laisser éblouir par l'éclat de son rang, assez peu clairvoyant pour se tromper sur son âme, assez imaginatif pour prendre pour de l'amour cette double illusion. Quant à elle, ses procès, ses intrigues, sa santé l'occupaient trop pour qu'elle pensât à l'amour : son poète l'aima peut-être, mais il est plus que probable qu'elle ne l'aima point; nous savons en tout cas qu'elle prit ouvertement parti contre lui dans un des nombreux conflits qu'il eut avec ses rivaux de cour; nous savons aussi qu'en 1577, le comte Cesare Lambertini lui ayant écrit que Tasse invoquait son aide et sa protection, elle se contenta de faire remettre la lettre au duc, sans insistance.

Dans la réalité, les deux sœurs, Éléonore et Lucrèce, les deux frères, Alphonse et Louis, leurs ministres, leurs secrétaires, leurs courtisans, leurs hommes de confiance, leurs suivantes, leurs officiers et leurs artistes formaient le milieu le moins propice à des sentimens délicats, à de nobles rêves, à de hautes pensées. Hélas! et Tasse arrivait parmi eux, rempli de toutes les illusions. Au moment de sa venue, on fêtait par de somptueuses réjouissances l'entrée dans la ville de la nouvelle duchesse, Barbara d'Autriche. Il en fut frappé d'un éblouissement dont il ne se remit jamais : « Il me sembla, racontait-il plus tard, que toute la ville fût une scène merveilleuse et jusque-là inouïe, pleine de couleurs et de lumières, présentant mille formes et mille apparences, que tout ce qui s'y passait ressemblait aux actions

représentées dans tous les théâtres en diverses langues et par toutes sortes d'acteurs. Et non content d'en être le spectateur, je voulus faire partie de la comédie et me mêler avec les autres... » Quand il évoquait ce beau souvenir, il avait déjà reconnu la vanité de son désir; car il ajoute : «... Jusqu'à ce que je m'aperçus que j'étais la fable et le rêve de tout ce peuple : alors la honte me prit, et je dus confesser que tout ce qui plaît au monde n'est qu'un songe d'un instant. » Il y a là tout le drame de sa vie. Ce drame fut d'autant plus intense que chez le héros, comme chez presque tous les poètes, les sentimens prenaient une acuité exceptionnelle, amplifiés par l'imagination. Son orgueil, son ambition, ses caprices étaient extrêmes. Il les avouait avec une candeur touchante : « De tous mes désirs, écrivait-il, le plus grand est de rien faire, et ensuite d'être flatté par mes amis, bien servi par mes domestiques, caressé par mon entourage, honoré par mes protecteurs, célébré par les poètes et montré au doigt par le peuple. » Oui, c'est bien cela qu'il vint chercher à Ferrare, le pauvre homme. Son génie lui donnait peut-être quelque droit à l'obtenir. Un instant même, il crut marcher dans la réalisation de ses rêves. Le réveil n'en fut que plus cruel. — Ne sont-ce pas là des élémens bien dignes en effet de tenter un écrivain moderne, un de ceux que hante le difficile problème des rapports de l'individu et de la société et qui se plaisent à transporter sur la scène l'image des conflits douloureux que multiplient les conditions de la vie actuelle entre l'être isolé et le monde qui l'entoure?

Rapprochez de ces données,qui sont simplement celles de l'histoire, telles que M. Cherbuliez les a présentées, telles qu'elles ressortent avec évidence des travaux de la critique contemporaine, le *Tasse* de Gœthe, avec ses allusions personnelles, ses complimens de cour, ses belles maximes de sagesse optimiste, avec tout le développement psychologique de son héros retracé en raccourcis habiles, avec toute la haute philosophie qu'il exprime et toute la savante esthétique qui le soutient, — vous serez forcé de reconnaître que, quelque séduisante que vous semble l'œuvre, le simple sujet historique ne s'y est point élargi. Gœthe, dirait-on, l'a nettoyé de tout ce qu'il comportait d'humain. De plus en plus, la conception qu'il se faisait de sa propre personnalité, de l'art et de la vie, l'éloignait de la vie. Sous prétexte de la dominer, il en arrivait à la dédaigner. Il en négligeait les aspects vrais, pour leur substituer les images arbitraires qu'il s'en formait dans son esprit, non sans certains partis pris. Sa belle intelligence ne lui servait plus à pénétrer les sens cachés des données que fournit la nature, mais à les arranger d'après des lois qu'il édictait lui-même, les unes pour répondre à ses aspirations particulières, les

autres empruntées, je ne dirai pas aux anciens, — Aristote n'a plus rien à voir dans l'affaire, — mais aux impressions antiques recueillies en Italie. *Naturiste* à tant d'autres égards, observateur attentif de pierres et de plantes, défenseur d'une morale qui rompait hardiment avec les conventions établies, il semblait, comme poète, vouer un culte exclusif aux artifices de l'art : et c'est justement dans Tasse que nous pouvons saisir, si j'ose dire, le secret de sa pensée intime, la clef de ce qu'il était, à ce moment-là, comme homme et comme artiste. La beauté plastique, qui n'existe que dans la sérénité, était devenue à ses yeux l'essentielle beauté. Il se proposa donc de l'introduire dans la poésie, en oubliant qu'entre l'art et la poésie il y aura toujours la différence irréductible de leurs matières premières, celui-là ayant à reproduire, par le bronze ou le marbre, des formes visibles et sensibles, celle-ci ne pouvant que pétrir de la vie dans l'immatérialité des mots et des rythmes. D'autre part, sa doctrine était qu'entre la poésie et la vie, il doit exister une juste harmonie, qu'on ne saurait rompre sans préjudice pour les deux : il s'efforça donc de régler sa vie d'après les mêmes principes qui gouvernaient son esthétique. Il sacrifia les sentimens qui troublaient la paix limpide de son âme, il ne voulut plus d'autres passions que celles qui pourraient réjouir ses sens sans menaces pour sa sérénité ; — et, persuadé de l'excellence de cette nouvelle manière d'être, il choisit, pour la célébrer, l'histoire de Torquato Tasso. Il en fit l'expression la plus haute de l'espèce de programme esthétique qui devenait sa religion, mais aussi la moins vraie de ses œuvres et la moins humaine. « Le vrai Tasse était un grand poète, dit M. Kuno Fischer; le Tasse de Gœthe en est un plus grand encore. » Corrigeons, s'il vous plaît, ce jugement, qui, avec une modification légère, nous fournira notre conclusion. Le vrai Tasse, né dans une époque peu propice, gêné par son milieu, en butte à des soupçons dangereux, fut cependant un grand poète, mais déjà un poète artificiel ; le Tasse de Gœthe, produit d'une imagination pliée à certains partis pris par une intelligence despotique, demeure un grand poète, mais plus artificiel encore. Peut-être l'œuvre qu'il a inspirée restera-t-elle longtemps l'œuvre préférée des métaphysiciens comme M. Kuno Fischer; les simples hommes, comme vous et moi, auront une peine croissante à y goûter quelque plaisir.

ÉDOUARD ROD.

QUESTIONS ACTUELLES

LA FIN DE CARTHAGE

Delenda est Carthago. Carthage, c'est l'empire industriel et commercial de l'Angleterre. L'ennemi juré de Carthage, le Caton qui s'endort le soir et s'éveille le matin en ruminant les moyens de lui nuire, c'est l'Allemagne, devenue industrielle et commerçante par un acte de volonté, et décidée à être la première au comptoir et à l'usine comme elle l'a été sur le champ de bataille. Sa puissance militaire avait trouvé la France en face d'elle; patiemment et méthodiquement, son armée s'est préparée à nous vaincre, et elle nous a vaincus. Sa jeune puissance industrielle trouve aujourd'hui l'Angleterre en face d'elle; patiemment et méthodiquement, ses fabricans, ses marchands, ses contremaîtres, ses commis voyageurs, ses ouvriers se préparent à vaincre l'Angleterre. Que dis-je? Ils l'ont aux trois quarts vaincue. « La suprématie industrielle de la Grande-Bretagne a été longtemps un lieu commun passé en axiome; mais elle devient rapidement un mythe. L'affirmation semble téméraire. C'est pourtant la vérité. La gloire industrielle de l'Angleterre agonise, et l'Angleterre n'en sait rien. » L'Angleterre ne remarque pas davantage d'où partent les coups, et ce n'est pourtant pas difficile à voir : « Car l'Allemagne est entrée de propos délibéré dans une lutte à mort contre elle, et combat de toutes ses forces pour détruire sa suprématie. »

Tel est le cri d'alarme jeté par M. Edwin Williams dans un livre qui vient de paraître à Londres : *Fait en Allemagne* (1), et

(1) *Made in Germany*.

dont une revue très répandue (1) avait eu la primeur. Il est presque inutile d'ajouter que des propositions aussi malsonnantes ont valu des injures à leur auteur. M. Williams en a empoché beaucoup, et de fort grosses, qui lui apprendront à jouer les Cassandre. Pour des complimens, c'est différent; la récolte a été maigre. Il a cependant été soutenu avec chaleur par un homme d'État qui n'est rien moins que lord Rosebery, dans un discours dont il sera parlé en son lieu, et par un journaliste au moins, le même qui attacha le grelot dans la presse britannique, en 1884, pour forcer la main au gouvernement dans la question de l'accroissement de la flotte. Ce dernier écrit aujourd'hui avec sa décision accoutumée : « Nous sommes en face d'un danger aussi grand et aussi accablant que celui qui nous menaçait sur mer il y a douze ans... Puisons du courage dans les souvenirs de 1884... Il a suffi alors de quelques articles pour réveiller la nation. Nous espérons — et nous y comptons — que la publication de M. Williams sur l'état auquel en est réduit le commerce anglais dans sa lutte contre la concurrence allemande provoquera une volte-face semblable. » L'auteur de cet article pessimiste ajoute qu'il n'y a pas de temps à perdre; encore quelques années d'incurie, et il sera trop tard. L'Angleterre sera une « nation ruinée », d'où montera un long cri de désespoir et de colère à l'adresse de ses gouvernans : « Nous sommes trahis (2)! »

Comment faire entrer une idée pareille, aussi paradoxale, aussi cruelle, presque blasphématoire, dans l'esprit d'un peuple qui se croit le premier du monde, et qui a vu dans la dernière reprise sur les cotons « une dispensation spéciale de la Providence en faveur de l'Angleterre »? M. Williams a recours à tous les argumens. D'abord, ceux qui sont à la portée du premier venu, du *gentleman* qui n'est pas dans les affaires, qui n'y entend rien, et qui se perdrait dans des statistiques : « Regardez autour de vous, lui dit M. Williams; voici à peu près ce que vous verrez. Vous découvrirez que l'étoffe d'une partie de vos vêtemens a probablement été tissée en Allemagne. Il est encore plus probable qu'une partie des objets d'habillement de votre femme est d'importation allemande, et il est hors de doute que les beaux manteaux et les magnifiques jaquettes avec lesquelles ses bonnes s'endimanchent ont été faites en Allemagne et vendues par des Allemands, sans quoi on ne les aurait pas eues à ce prix-là. Le fiancé de votre institutrice est commis dans la Cité, mais lui aussi a été fait en Allemagne. Les joujoux, les poupées et les livres de contes que vos

(1) La *New Review*.
(2) *Review of Reviews*, 15 juillet 1896.

enfans abîment dans la *nursery* ont été faits en Allemagne, et toutes les apparences sont pour que le papier de votre journal favori (un journal patriote) ait la même provenance. Parcourez votre maison du haut en bas, et vous rencontrerez à chaque pas l'étiquette fatale, depuis le piano du salon jusqu'au pot à bière de la cuisine, en dépit de son inscription anglaise. Descendez dans les entrailles de votre maison, et vous constaterez que vos drains ont été faits en Allemagne. Vous ramassez le papier qui enveloppait un paquet de livres, et lui aussi a été fait en Allemagne. Vous le jetez au feu : le tisonnier que vous tenez à la main a été forgé en Allemagne. En vous relevant, vous cassez un bibelot sur la cheminée : vous ramassez les morceaux, et vous lisez sur ce qui formait le dessous : « Fait en Allemagne. » Et vous notez vos tristes réflexions avec un crayon fait en Allemagne. A minuit, votre femme rentre du théâtre. Elle a entendu un opéra fait en Allemagne, exécuté ici par des chanteurs, des musiciens et un chef d'orchestre faits en Allemagne, avec l'aide d'instrumens et de cahiers de musique faits en Allemagne. Vous allez vous coucher, et vos regards irrités tombent sur le verset de l'Écriture apposé à la muraille; il est orné de la vue d'une église de village anglaise, mais il a été imprimé en Allemagne. Pour peu que vous ayez de l'imagination et un mauvais estomac, vous rêvez, à peine endormi, que saint Pierre (dont l'auréole et les clefs portent la bonne marque de fabrique, l'allemande) refuse de vous recevoir au Paradis, parce que vous n'avez pas le Sceau de la Bête sur le front, et que vous n'avez pas été fait en Allemagne. Vous vous consolez en pensant qu'après tout, ce Paradis-là n'était qu'une brasserie; et vous êtes réveillé au matin par les cuivres sonores d'une musique allemande. »

Le tableau est peint de verve et ne laisse pas d'être saisissant; mais les gens qui ne sont pas dans les affaires se contentent de sourire, et les autres, ceux qui ne croient qu'aux chiffres, haussent dédaigneusement les épaules, car ce sont des mots, rien que des mots.

Qu'à cela ne tienne. M. Williams va les combler de chiffres, empruntés aux statistiques officielles. Il leur prouvera par des tables que « les progrès merveilleux de l'Angleterre », dont la pensée continue à remplir d'orgueil les cœurs britanniques, sont de l'histoire ancienne. Un déclin régulier leur a succédé, et c'est l'Allemagne qui fait maintenant des « progrès merveilleux ». A la vérité, les affaires se relèvent, en ce moment même, dans la Grande-Bretagne ; mais qu'est-ce que cela signifie, si elles se relèvent encore bien davantage chez sa rivale ? Il est vrai aussi que

la dépression commerciale de 1892 à 1894 n'avait pas épargné l'Allemagne ; « mais, tandis que les exportations du Royaume Uni diminuaient de 6 pour 100, celles de l'Allemagne ne reculaient que de 3 pour 100 ». De sorte que les fluctuations des dernières années sont à l'appui de la thèse de M. Williams; l'Allemagne résiste mieux dans les mauvais jours, et elle rebondit plus vite, et plus vigoureusement, quand le baromètre commercial remonte. Au surplus, voici quelques chiffres, le moins possible ; le lecteur qu'ils ennuient n'à qu'à sauter deux pages et à en croire M. Williams sur sa parole.

En 1872, les exportations du Royaume-Uni s'étaient montées à 256, 257, 347 £. En 1895, elles n'ont été que de 226, 169, 174 £. Observez la marche de leur décroissance dans les différentes parties du monde, vous verrez que, presque invariablement, les produits anglais ont été évincés par les produits allemands, qui s'infiltrent, font tache d'huile, et finissent par régner en maîtres. Exemple les exportations des deux pays en Russie pour les fers, les fers travaillés et les machines.

EXPORTATIONS ANGLAISES

1893	1894
161 413 tonnes.	138 318 tonnes.

EXPORTATIONS ALLEMANDES

1893	1894
505 881 quintaux métriques.	1 568 002 quintaux métriques.

et le progrès s'est encore accéléré, pour l'Allemagne, en 1895.

Au Japon, l'un des deux rivaux fait des pas de géant, l'autre des pas de tortue; en 1895, les importations allemandes ont augmenté de 55 pour 100 sur l'année précédente, les importations anglaises de 10 pour 100. En Égypte, où le commerce anglais est presque chez lui, les importations allemandes ont plus que triplé en quinze ans. La Grèce, qui était l'une des bonnes clientes de l'Angleterre, est en train de lui retirer sa pratique.

IMPORTATIONS ANGLAISES EN GRÈCE

Objets d'habillement et quincaillerie.

1891	1894
7 646 £	2 238 £
Cotonnades.	
406 855 £	297 621 £

Pas n'est besoin de demander qui a profité de la différence. Une enquête faite par les Italiens constatait au même moment qu'un Macédonien est aujourd'hui habillé de la tête aux pieds par l'Allemagne : « Ça ne vaut rien du tout, ajoutait le rapport, mais ça ne coûte presque rien. » L'Italie est aussi très entamée. A Naples, dit un autre rapport, — anglais celui-là, — « la bonneterie de coton de Chemnitz a pris la place des marchandises anglaises, qui ont moins de coup d'œil et se vendent moins bien. » Même décadence pour les étoffes anglaises, dans toute l'Italie; les importations de tissus de chanvre, entre autres, tombent à rien.

L'Amérique du Sud passe à l'Allemagne, grâce à un déploiement d'activité vraiment admirable et auquel concourent avec un zèle égal fabricans et négocians, placiers et agens officiels. Enfin il n'est pas jusqu'aux États-Unis, si bien protégés à ce qu'il semble, qui ne voient arriver des marchandises allemandes depuis l'exposition de Chicago. Tandis que les industriels anglais faisaient la petite bouche, sous prétexte que ces exhibitions coûtent plus qu'elles ne rapportent, les Allemands profitaient de l'occasion pour se faire connaître, et ils n'ont pas eu à s'en repentir. (Toujours d'après M. Williams, je dois dire qu'ici les Allemands eux-mêmes ne sont pas tous de son avis.)

Jusqu'aux colonies anglaises qui font infidélité à la mère-patrie : « On croit généralement, écrit M. Williams, que nos colonies aident à la prospérité de la mère-patrie. En fait, elles fournissent de bons débouchés à l'Allemagne. » L'Angleterre exportait jadis des quantités considérables de fer aux Indes. Les chiffres sont tombés de près de moitié dans les douze dernières années, et c'est au profit de la Belgique et de l'Allemagne. Question de fret, paraît-il. Même décadence pour les machines anglaises, pour le sel anglais, pour les instrumens de musique anglais, pour toutes sortes de produits anglais, et non seulement aux Indes, mais au Canada, en Australie, dans la Nouvelle-Zélande, dans la Tasmanie, et le concurrent heureux est toujours « l'invincible Allemand ». M. Williams ajoute, non sans raison, hélas ! « La France n'a pas l'air plus capable que nous de lui résister. »

Pour comble d'humiliation, l'Allemagne vient attaquer sa rivale chez elle. De cliente de la Grande-Bretagne, elle se transforme rapidement en fournisseur. « Odieuses comparaisons, s'écrie M. Williams : en 1891, nous avons exporté en Allemagne 31 839 tonnes de fers et aciers travaillés; mais l'Allemagne (qui dépendait en très grande partie de nous-mêmes, quelques

années plus tôt, pour sa propre consommation) nous en a envoyé 109 958... Nous lui avions vendu pour 196 026 £ de fils et appareils télégraphiques, contre 21 638 en 1895. » Cette énorme diminution s'explique par les statistiques allemandes, qui accusent un développement fabuleux des industries du fer, et une augmentation proportionnée, si ce n'est même plus que proportionnée, de leurs importations dans le Royaume-Uni.

De toutes les tables officielles ressort pour M. Williams une même conclusion. Qu'il s'agisse de lainages ou de pianos, de coutellerie ou de produits chimiques, de fils métalliques ou de livres d'images, l'Allemagne a commencé par s'affranchir des tributs qu'elle payait aux autres nations; elle est devenue son propre fournisseur. Après quoi elle a procédé à l'inondation méthodique du globe par les produits allemands, sans épargner l'Angleterre. Pourquoi l'aurait-elle épargnée? L'Angleterre n'était-elle pas, au contraire, l'ennemie naturelle? Il ne peut pas y avoir à la fois, en Europe, deux reines du commerce et de l'industrie; il faut que l'une des deux abdique ou périsse. L'Allemagne compte bien que ce ne sera pas elle, et toutes ses forces sont tendues vers l'étranglement de *l'autre :* « Tout ce qu'elle fait en faveur de son industrie est dirigé contre la rivalité de l'Angleterre. » Ce n'est pas M. Williams qui le dit, cette fois; c'est un rapport officiel (1).

Il reste à trouver l'explication de sa facile victoire, ou — n'exagérons rien — de son commencement de victoire. M. Williams en propose une, et elle est curieuse, et elle a tout l'air d'être la bonne. Elle n'est pas tirée de considérations sur la main-d'œuvre ou les prix de revient. Elle se passe de chiffres, rassurez-vous; elle est toute psychologique.

L'homme d'affaires allemand est modeste. Cela ne durera peut-être pas. Il est même sûr que cela ne durera pas, l'âme germanique étant une de celles qui se gonflent le plus vite dans la prospérité, témoin l'officier allemand. Mais enfin, pour l'instant, leurs hommes d'affaires sont modestes. Ils sont les premiers à dire qu'ils ont besoin de se mettre à l'école, et ils y mettent leurs fils, s'y mettent eux-mêmes, chez les Anglais de préférence, puisque ce sont les Anglais qu'il s'agit d'évincer. Chaque année voit débarquer dans la Grande-Bretagne une armée de jeunes hommes de bonne volonté et de prétentions modestes, qui donnent sans compter leur temps et leurs peines, qui sont doux et patiens, laborieux et souples, excellens commis, en somme, et très appré-

(1) Rapport de la *Royal Commission on Technical Education* (1884).

ciés de leurs patrons. Ils ont l'air de ne rien voir, à cause de leurs lunettes, et rien ne leur échappe. Au bout de quelques mois, ils savent d'où l'usine fait venir ses matières premières et ils ont dans leur carnet les noms et adresses des producteurs qui la fournissent; ils connaissent tous les procédés, tous les débouchés, les goûts des cliens et leur solvabilité, le fort et le faible de chaque méthode et de chaque opération, et aucun de ces renseignemens ne se perd.

En 1880, des délégués de l'Institut anglais pour le fer et l'acier visitaient Dusseldorf. Un docteur allemand chargé de leur souhaiter la bienvenue le fit dans les termes suivans : « Nous ne pouvons pas refuser de reconnaître, — il y aurait déjà de l'ingratitude à le passer sous silence devant nos hôtes anglais, — que le plus grand nombre, de beaucoup, des inventions importantes et des perfectionnemens, dans l'industrie du fer, sont venus de la Grande-Bretagne; mais vous reconnaîtrez, vous, nos visiteurs anglais, dès que vous aurez fait connaissance avec notre industrie du fer, que les Allemands ont su adapter avantageusement aux circonstances locales ce qu'ils avaient reçu de vous, et le développer d'une façon qui leur est personnelle. » M. Williams devient amer en parlant de ce petit discours, qui lui paraît empreint d'une ironie cruelle et de mauvais goût. Je suis convaincu qu'il se trompe et que son docteur s'exprimait en toute candeur, comme un écolier qui a mérité des bons points et qui tient à se les faire donner; tant pis s'il tombe mal à propos, au moment où ses maîtres ont le cœur barbouillé ou les nerfs malades. L'Allemand a la fureur de se faire rendre justice. Quiconque a voyagé au delà du Rhin sait à quoi s'en tenir sur ce sujet, à quel point il peut manquer de tact, quelles questions blessantes il est capable de vous adresser avec un bon sourire et de bons gros yeux.

Les Anglais commencent à leur rendre justice, mais ils ont mis des années à ouvrir les yeux. Il n'y a pas longtemps que d'autres délégués britanniques, chargés d'expliquer pourquoi les hauts fourneaux anglais fermaient, tandis que ceux d'Allemagne donnaient jusqu'à 30 pour 100 de dividende, ont résumé dans les termes suivans leur voyage en terre germanique: « Nous avons à recommencer par le commencement et à tout rapprendre. » L'un d'eux disait, au cours de son rapport : « Je suis resté confondu. »

D'élève modeste et reconnaissant, l'Allemand devient un fournisseur non moins modeste et non moins reconnaissant. Ce n'est pas lui qui dirait jamais, comme l'industriel ou le négociant anglais d'après M. Williams : « Je sais mieux qu'eux ce qu'il leur

faut. » L'Allemand est aux petits soins pour le client. Il respecte ses goûts, ses manies (qu'est-ce que ça lui fait?), et le client lui en sait gré, lui achète aujourd'hui un mouchoir, demain un couteau, après-demain une locomotive. Ce ne sont point des expressions symboliques. Lisez plutôt : « Il y a bien des années, l'Angleterre exportait en Russie des quantités considérables de mouchoirs rouges, qui servaient surtout de mouchoirs de tête pour les femmes. Ils étaient de forme oblongue. Les femmes russes les auraient voulus carrés, et le Lancashire avait été informé de leur désir; mais le Lancashire se trouvait meilleur juge, d'autant qu'un changement de forme impliquait un changement d'outillage. Les jeunes filles russes continuèrent donc à maudire leur coiffure, jusqu'au jour où leur tristesse fut changée en joie par l'arrivée d'un commis voyageur allemand. Aujourd'hui, leurs têtes sont toujours égayées de mouchoirs pourpres; mais ils ne viennent plus de Manchester. »

Autre anecdote, tirée d'un rapport (1894) du consul anglais à Belgrade. — Le Serbe est très conservateur pour les objets de ménage, très attaché aux formes et aux modèles que lui ont transmis ses pères. Il tient beaucoup plus à avoir un couteau à l'ancienne mode qu'un couteau mieux trempé, mais d'une forme nouvelle, et ce n'est pas pur caprice de sa part; étant donné sa manière de s'en servir, il se coupe moins les doigts avec le vieux modèle. Les fabricans anglais n'ont jamais voulu se soumettre. Survint un Allemand, qui s'empressa de copier un vieux couteau. Les siens ne coupent pas, et ceux des Anglais coupent; mais ce n'est pas l'important. « La question de modèle est également décisive pour les autres instrumens, » ajoute le consul anglais. Morale de l'histoire : en 1893, l'Allemagne a exporté en Serbie pour 1 296 £ de coutellerie et d'outils, l'Angleterre « pour moins de 10 livres sterling ».

Ce n'est pas non plus le négociant allemand qui humilierait et découragerait le client en refusant les petites commandes. Il laisse ces façons désobligeantes au gros bonnet de la Cité, qui trouve volontiers que « l'affaire n'en vaut pas la peine ». Imprudent gros bonnet, qui laisse aux Allemands le soin d'appliquer le proverbe anglais : « Prenez garde au sou; la pièce d'or se surveillera toute seule. » L'Allemand prend garde à son petit sou, et il est récompensé une fois de plus de sa modestie : « Les grandes maisons anglaises veulent de grosses commandes. Dans leur dignité empesée, leur dédain de myope pour les expansions possibles, elles méprisent les petites, les abandonnent généreusement aux maisons allemandes, qui sont lestes à les happer au vol, quelque

infimes qu'elles soient... On se racontait dernièrement dans la Cité l'anecdote suivante. Un commis voyageur anglais, de retour de l'Amérique du Sud, reçut des reproches d'un de ses patrons pour avoir accepté de petites commandes : il n'y avait pas une grande maison qui acceptât des affaires de 5 £. Le commis voyageur allégua les habitudes allemandes ; le patron envoya les Allemands au diable. Cinq ans après, le même commis voyageur revenait de nouveau et avait à subir les lamentations du même patron sur la décadence des affaires. « C'est, fit l'autre, les Allemands. Les commandes de 500 £ ont suivi celles de 5 £. » Le patron déclara qu'à l'avenir il faudrait prendre ce que l'on trouverait. « Il n'y a plus rien à prendre, répliqua le commis voyageur. Vous m'avez saboulé pour avoir accepté de petites commandes et vous avez envoyé les Allemands au diable. Ce sont nos affaires qui sont allées au diable ! »

Ce n'est pas le négociant allemand qui dirait : « C'est bien assez bon pour eux. » Il ne le pense réellement pas. La preuve en est qu'il ne se lasse pas d'améliorer sa fabrication, et qu'il lui arrive aujourd'hui de travailler mieux que ses maîtres, n'en déplaise aux industriels anglais qui continuent à répéter de confiance, en parlant des produits allemands : « Pas cher, mais de la camelote ». Ce n'est plus toujours de la camelote, et quand c'est encore de la camelote (je laisse à M. Williams la responsabilité de ce qui va suivre), l'Allemand est si désolé, il a si grande honte, qu'il n'a pas le cœur d'y mettre une marque de fabrique allemande ; il met une marque anglaise, et réserve la sienne pour les produits de choix.

Ce n'est pas le négociant allemand qui se représenterait l'humanité entière acharnée à acheter ses chaussettes ou ses assiettes au prix de n'importe quelles difficultés, pour le plaisir, et pour la gloire, et pour entrer dans les vues du Seigneur. C'est une idée anglaise ; on peut bien se donner un peu de peine pour avoir l'honneur d'être servi par un citoyen de la première nation du monde. La plupart des placiers anglais, affirme M. Williams, se dispensent d'apprendre la langue du pays où ils ont leurs affaires, quitte à prendre un interprète. Le patron leur a donné l'exemple en les faisant précéder de circulaires et de catalogues en anglais, où les prix sont en monnaie anglaise, les mesures en mesures anglaises. C'est au client à comprendre ; tant pis pour lui s'il a la tête dure ou l'humeur paresseuse. Vous avez de la peine à le croire ? Moi aussi ; mais M. Williams s'y attendait, et il cite ses auteurs. Le consul britannique à Moscou dit dans une dépêche officielle : « Les maisons anglaises ne doivent pas s'atten-

dre à produire grand'chose en nous envoyant des listes de prix et des circulaires en anglais; cela doit coûter très cher en impression et frais de poste, et c'est de l'argent perdu; les acheteurs russes ne les apprécient pas du tout. »

Arrive le commis voyageur allemand. Il prend toute la peine pour lui. Il baragouine les langues les plus bizarres, adopte sans hésiter les poids et mesures du pays, la monnaie du pays; le pays n'aurait ni monnaie, ni poids, ni mesures, qu'il adopterait tout de même son système. On le rencontre partout, dans les endroits les plus extraordinaires, les plus ignorés des fiers agens « de la première nation du monde ». Il ne méprise ni les petites bourses, ni les petits bénéfices. Il est insinuant, et toujours si modeste ! si empressé à entrer dans les idées de chacun, fût-ce d'un enfant! Les petites filles n'ont pas besoin de lui dire deux fois qu'elles veulent des poupées « qu'on puisse débarbouiller ». Il en rapportera à son prochain voyage, et elles détrôneront jusque dans la *nursery* anglaise la poupée nationale, qui déteint, et qui *fond*, ô horreur !

Ce n'est pas le négociant allemand qui dédaignerait de donner ses soins à l'emballage de ses marchandises. Aussi arrivent-elles en parfait état, au rebours des marchandises anglaises, emballées avec une indifférence olympienne pour la casse ou le « défraîchi ». Le client réclame ? Il ose réclamer ? « Nos émissaires commerciaux, écrit M. Williams, sont tous chargés du même message : — C'est à prendre ou à laisser. » On laisse, et « l'invincible Allemand » ramasse la commande.

Tant de choses dans la modestie ? Assurément. Elle ne suffirait pourtant pas à elle toute seule, étant essentiellement une vertu négative. L'Allemand ne serait point « parti à la conquête du monde industriel » s'il ne possédait aussi une volonté patiente et tenace, et une idée, une seule, dont se sont souvent moquées les autres nations, à commencer par nous, qui l'a fait traiter de rêveur ou de pédant, et qui s'est trouvée en définitive la bonne. Son idée, aussi contraire que possible à l'opinion courante en Angleterre, c'est que tout peut s'apprendre et gagne à s'apprendre dans les livres, même la manière de tisser la toile ou de creuser un puits de mine, à condition que le livre ait continuellement la pratique pour vivant commentaire. Il veut que les exercices pratiques soient imprégnés de théorie. Il leur donne un *substratum* de notions scientifiques aussi large et aussi solide que le permettent le degré d'intelligence et de culture des élèves. En un mot, il instruit l'apprenti avant de le dresser.

M. Williams ne s'est pas dissimulé la difficulté de faire

admettre à ses compatriotes que la théorie doive primer la pratique pour former un contremaître ou un courtaud de boutique. « Le monde entier, dit-il, sait combien l'État s'occupe de l'éducation en Allemagne, et, en particulier, de l'éducation technique et scientifique. Cela ne fait pas qu'on en ait fini avec l'idée d'une Allemagne perdue dans les brumes d'une philosophie nuageuse ou dans les éternelles recherches d'une érudition de détail; d'un peuple passant sa vie à empiler des faits inutiles à tout le monde, au compilateur tout le premier. Il y a des songe-creux partout, et l'Allemagne en a sa part; mais l'enseignement scientifique de la masse de son peuple n'est rien moins que favorable aux songe-creux. Il est rigoureusement pratique. L'éducation technique donnée en Allemagne est très complète et tout à fait scientifique; *mais elle est calculée en vue de l'application* (1). »

Chaque métier, là-bas, a ses écoles techniques, organisées d'après les principes qu'on vient de voir, et le système a toujours réussi. L'État aide au besoin; mais le peuple a compris l'importance d'un enseignement qui fait aujourd'hui « partie de sa vie au même titre que les écoles primaires », et il est capable de lui faire des sacrifices d'argent : c'est tout dire. La caisse de prévoyance des mineurs westphaliens entretient quinze écoles préparatoires (*Bergvorschulen*), où les enfans apprennent tout ce qui peut servir dans le métier. On leur fait étudier les charbons et les minerais de fer, les gaz et les explosifs. Ils ont un laboratoire pour les analyses et un coin de mine pour toutes sortes d'expériences. Ils savent dresser la carte des charbonnages de la région et le plan des travaux de chaque mine. On leur fait aussi mettre la main à la pâte, creuser un puits ou une galerie; mais la théorie d'abord.

Chemnitz possède une école de tissage fondée en 1856. On y enseigne le dessin, les principes et le mécanisme de toutes les sortes de métiers à tisser, et l'instruction pratique marche parallèlement; au sortir de l'école, l'enfant doit savoir faire aller sans aide n'importe quel métier.

L'école technique de Stuttgart pour l'industrie du bâtiment (qu'il ne faut pas confondre avec l'école technique supérieure établie dans la même ville) possède une bibliothèque de 70 000 volumes.

Ainsi de suite; il y en a partout, et les effets commencent à s'en faire sentir dans le peuple. L'ouvrier allemand avait, à juste titre, la réputation de manquer d'initiative et d'invention; il

(1) Souligné dans l'original.

n'avait pas « d'idée », selon l'expression populaire, et c'est encore son défaut, mais déjà moins. L' « idée » lui vient peu à peu, grâce aux maîtres qui travaillent sans relâche à lui ouvrir l'esprit, cet esprit si lent, mais si robuste, si bien outillé par la nature pour le mener loin dans tout ce qu'il entreprendra sérieusement, et il entreprend tout sérieusement. Le lièvre n'a qu'à se bien tenir s'il ne veut être battu une fois de plus par la tortue, et je ne pense plus ici à l'Angleterre ni au livre de M. Williams; je pense au lièvre français et à sa confiance aveugle dans son génie d'invention, dans sa vivacité d'intelligence, dans toutes les qualités « qui ne se donnent pas », il le croit du moins. C'est justement la question; elles se donnent peut-être dans une certaine mesure, et peut-être *qu'elles se remplacent.* Je crains que nous n'en ayons la révélation foudroyante à l'Exposition de 1900, lorsqu'il sera trop tard.

M. Williams estime qu'on ne peut pas exagérer l'importance d'un bon système d'éducation technique, et il s'exprime très durement sur celui de la Grande-Bretagne : « Je me suis laissé entraîner, dit-il, dans le détail de l'éducation technique allemande, parce que je voulais faire embrasser à mon lecteur cette splendide organisation, qui est un facteur essentiel du succès industriel de l'Allemagne. Comparée à ce qui existe en Angleterre, *c'est la lampe électrique et la chandelle de résine.* »

Ses compatriotes ne sont point de son avis, parce qu'ils partent d'un autre point de vue, que beaucoup de Français partagent, faute d'avoir compris le système de pénétration mutuelle et intime entre la théorie et la pratique, qui fait la force et la fécondité de l'enseignement technique allemand. L'Anglais en est encore à les juxtaposer, ce qui le conduit à donner le pas à la pratique sur la théorie, au travail manuel sur la classe; ses apprentis ingénieurs forgent tout le jour et vont au cours le soir, à moins qu'ils ne s'endorment : « On a l'air de croire, en Angleterre, qu'un jeune homme peut acquérir (dans ces conditions) l'instruction technique nécessaire. » Mieux avisé, et mieux partagé, le professeur allemand s'adresse, autant que faire se peut, à des élèves frais et dispos ; « l'enseignement du soir est une exception dans toutes ces écoles techniques. » Il n'en faut pas davantage pour marquer la différence d'attitude des deux peuples à l'égard de l'instruction; objet de luxe pour l'un, de première nécessité pour l'autre; l'Anglais la traite en esclave, l'Allemand en souveraine.

Il a la foi. Il croit que la science désintéressée est encore, tout compte fait, ce qui rapporte les gros dividendes, et l'événement

lui donne raison : « Il existe à Elberfeld une usine (*de produits chimiques*) dont le personnel fixe comprend, entre autres, soixante bons chimistes. Ces messieurs ont à leur disposition des laboratoires bien installés, et ils reçoivent des appointemens pour ce que les Anglais appelleraient « ne rien faire » ; les Allemands appellent cela « faire des recherches ». Ils n'ont pas à s'occuper de ce qui se passe dans l'usine, ne sont chargés d'aucune besogne routinière ; leur tâche consiste simplement à faire des analyses et des expériences, jour après jour, année après année, jusqu'à ce que l'un d'eux ait découvert un nouveau procédé, ou un moyen d'utiliser en grand quelque déchet : ce jour-là, ses patrons et lui-même sont payés de leurs peines. L'usine d'Elberfeld n'est pas une exception ; son système est la règle en Allemagne. L'usine badoise d'aniline et de soude de Mannheim, par exemple, emploie encore plus de chimistes (soixante-dix-huit, pas un de moins !). Un industriel anglais dirait que c'est de l'extravagance et de la folie. Il y a apparemment des extravagances qui rapportent : le dernier dividende de l'usine badoise a été de 25 pour 100. Voilà comment les industries chimiques allemandes ont conquis une partie du monde, et comment elles continuent à étendre leur empire. Payer de gros appointemens à un gros état-major de premier ordre, à seule fin de permettre à ses membres de faire de la science à leur idée, c'est jeter l'argent par les fenêtres d'une manière idiote aux yeux du manufacturier anglais, lui qui emploie rarement plus de six chimistes, dont pas un pour la recherche pure. Avec l'argent gaspillé, il y aurait de quoi louer une forêt pour chasser le daim ou avoir une maison de campagne ! Soit ; mais que le manufacturier anglais ne vienne pas ensuite geindre parce que les affaires vont mal et qu'il faut vendre la maison de campagne, ou renoncer à inviter ses amis à chasser. »

L'Anglais s'est endormi sur ses lauriers, voilà son malheur ; l'Allemand veille et avance. Il est sans cesse sur le qui-vive, et il trouve aide et secours dans toute la machine gouvernementale. Chez lui, tout le monde pousse à la roue. Le plus grand personnage et le plus humble fonctionnaire sont également pénétrés de l'idée que le devoir de tout bon Allemand est de faire gagner des petits sous à ses compatriotes. On raconte que M. de Bismarck, lorsqu'il était au pouvoir, eut à causer avec un envoyé chinois. Les questions diplomatiques épuisées, le Chinois voulut s'en aller. M. de Bismarck ne le lâcha qu'après lui avoir soutiré une commande de rails pour une maison allemande. Un exemple pareil, tombé de si haut, est fait pour stimuler le zèle des agens officiels de tout grade. Aussi le zèle n'est-il point ce

qui leur manque. Un rapport lu en 1895 à la Chambre de commerce de Londres expose qu'à Bucharest la légation allemande possède des attachés commerciaux à la piste de toutes les affaires, qu'ils signalent en détail aux maisons allemandes.

Pour toutes les raisons qu'on vient de voir, et encore pour plusieurs autres que l'on trouvera dans son livre, M. Williams se croit autorisé à clore ses lamentations de Jérémie par cette conclusion (c'est lui qui souligne) : « *L'Angleterre a perdu sa position unique de maîtresse incontestée du monde industriel, et il n'y a pas apparence qu'elle la reprenne.* » L'arrêt est dur. Pour toute fiche de consolation, le prophète de malheur ajoute : — « On peut encore lui rendre quelques bribes de la gloire perdue. Et voyons du moins à ce que les choses n'aillent pas encore plus mal. »

Il s'attendait à être lapidé ; il l'a été. On en est venu aux gros mots : on l'a traité de protectionniste, et je dois dire qu'il ne s'en est pas défendu. Mais les injures ne sont pas des raisons, et je ne sache pas que M. Williams, au moment où j'écris, ait été réfuté sérieusement, pièces en main. Lord Rosebery a accepté ses chiffres et admis ses pronostics dans un discours auquel il a déjà été fait allusion et auquel il est temps de revenir.

C'était à Epsom, le 24 juillet dernier. Lord Rosebery vint à parler de la concurrence étrangère. « Quand même nous n'y serions pas exposés, dit-il, puisque l'ancien système d'apprentissage s'en va, il faut de toute nécessité que nos petites villes — et nos grandes villes, cela va sans dire — aient un moyen quelconque de former de bons ouvriers, et d'assurer aux artisans le capital que représente pour un homme l'habileté dans un métier. Mais nous ne sommes pas libres de concurrence, en ce moment. Nos consuls et nos divers fonctionnaires du *Board of Trade* n'ont pas cessé depuis des années d'appeler l'attention de la communauté sur ce fait que nous ne sommes plus comme autrefois les maîtres incontestés de l'empire du commerce, et que nous sommes menacés par un rival au moins, des plus formidables, qui gagne sur nous comme la mer sur les parties faibles de la côte, ainsi que M. Aston pourrait vous le dire d'après son expérience de la Cité, — je veux parler de l'Allemagne. Il a paru dernièrement un petit livre, *Fait en Allemagne*, sur lequel je crois devoir appeler votre attention. »

Suivait une analyse de la thèse de M. Williams, avec chiffres à l'appui, et l'orateur poursuivait : « A mon sens, ce sont là des faits graves et frappans. Peut-être n'est-ce pas ici le lieu de s'enquérir des causes en ce qui concerne la Grande-Bretagne,

mais, en ce qui touche l'Allemagne, on n'a pas loin à aller pour les trouver. Voilà soixante ou quatre-vingts ans qu'elle se prépare à être une grande nation industrielle par le système d'éducation technique le plus parfait qui soit au monde, la Suisse exceptée peut-être. Elle a été lente, elle a été patiente, elle a été laborieuse, elle nous a envoyé des commis et des agens qui se sont appropriés les secrets que nous pouvions avoir et qui les ont perfectionnés à leur retour en Allemagne, et le résultat est que nous n'avons pas encore perdu notre position, mais que l'Allemagne nous rattrape tout doucement — ou, plutôt, pas doucement. Dans quelques-unes de nos colonies, aux Indes, en Égypte, malgré notre tutelle provisoire, le commerce anglais est gravement menacé par le commerce allemand. Je ne suppose pas qu'à Epsom nous soyons préparés à combattre à nous tout seuls une situation aussi grave; mais nous pouvons toujours examiner la situation au point de vue de la nation en général. Nous pouvons regarder ce qui a fait le succès de l'Allemagne, et rechercher s'il n'y a pas chez nous-mêmes des causes internes, — une certaine léthargie, une certaine indifférence, un certain sentiment hautain de notre supériorité, — qui ont amené notre décadence. »

Le seul moyen d'arrêter cette décadence serait de créer un courant d'opinion qui forçât les ayans droit à prendre les mesures commandées par les circonstances. Le plus pressé est donc de fournir au public des documens officiels et authentiques : « Il est certainement possible d'instituer une enquête qui pourrait être courte, qui pourrait être pratique, et qui pourrait être complète, sur les causes de la décadence du commerce britannique et sur les progrès alarmans de nos rivaux de l'étranger. J'imagine qu'on peut la résumer d'avance; voici ce qu'on trouvera : Depuis la défaite de l'Autriche, l'Allemagne n'a pas cessé de se préparer silencieusement et posément à deux grandes guerres. Elle en a fait une, celle pour la consolidation de l'Allemagne. L'autre, qu'elle est en train de faire, c'est la guerre industrielle. Et j'ai grand'peur — tout en lui voulant beaucoup de bien — qu'elle n'y soit aussi victorieuse, à moins que nous ne prenions nos précautions à temps. »

Lord Rosebery admet donc comme M. Williams que l'Allemagne a engagé un duel à mort avec la Grande-Bretagne sur le terrain commercial, et que l'issue en est à tout le moins douteuse. *Delenda est Carthago*, et Carthage ne se défend pas, engourdie dans une orgueilleuse sécurité. De quel côté est la vérité dans cette question de vie et de mort? Nous le saurions si l'Angleterre se résolvait à l'enquête demandée par lord Rosebery, « rapide, pra-

tique et complète ». D'autres encore que ses compatriotes y prendraient un intérêt extrême. L'Angleterre vaincue par l'Allemagne, ou simplement menacée, et s'en rendant compte, et l'avouant, il y aurait de quoi donner à penser à d'autres qu'à elle-même, il y aurait plus d'une leçon — et combien sérieuse! — à en tirer. En France aussi, nous ne prêtons pas assez l'oreille au bruit formidable et sans cesse grossissant de ce grand peuple en marche pour la conquête pacifique du globe à coups d'échantillons. A défaut d'orgueil, nous avons la vanité, non moins berceuse et non moins dangereuse, qui nous empêche de nous interroger sans complaisance. Apportons-nous dans la bataille industrielle la haute méthode dont s'émerveillaient les délégués anglais, et qui a permis à l'Allemand de tirer un si prodigieux parti des élémens que lui fournissaient la nature et la race? Mettons-nous le même génie pédagogique à équiper l'intelligence et à discipliner l'adresse des masses ouvrières? Possédons-nous les qualités de caractère qui font de l'Allemand « l'invincible Allemand » sur tous les marchés du monde, et tâchons-nous à les développer en nous et autour de nous? Avons-nous son esprit d'entreprise, sa volonté arrêtée de s'adapter à tous les besoins et de se plier à tous les goûts? Avons-nous la vigilance infatigable qui ne laisse jamais échapper ni l'espoir d'un débouché, ni la chance d'une commande? Et si nous n'avons pas tout cela, que faisons-nous? Qu'attendons-nous? Qu'espérons-nous?

ARVÈDE BARINE.

L'IMAGE

DERNIÈRE PARTIE (1)

XXXVII

Il n'est rien de tel que les contemplatifs, les irrésolus, s'ils sortent par hasard de l'hésitation et du rêve, pour aller jusqu'au bout de leurs folies, pour se lancer à fond dans les pires aventures. Je n'arrivai pourtant pas à ces extrémités sans quelques transitions d'inquiétude et de souffrance. Sans doute, les premiers pas étaient faits depuis longtemps. Mon départ d'Argelès, en rompant l'équilibre de ma vie, en m'enlevant la tutelle de l'habitude, m'avait mis hors d'état de lutter contre moi-même. La passion me tenait, je n'avais pas cessé de lui céder un peu chaque jour. Seule la nécessité de sauver les apparences avait ralenti ma chute. En mentant aux autres, je me mentais un peu à moi-même, et, grâce à l'illusion de ce mensonge, certains restes de délicatesse, des retours intermittens de scrupules enrayaient encore par moment la force supérieure dont je subissais l'impulsion.

Ce léger obstacle n'existait plus désormais. Pour la première fois, je me trouvais nu et désarmé en face de la passion. Ce tête-à-tête me déroutait quelque peu. Le cas était nouveau pour moi; il m'obligeait à réfléchir. Je ne m'étais pas trop ressenti jusqu'à ce moment-là, dans la conduite de ma vie, de la banqueroute déjà ancienne de ma foi religieuse, ni de la pauvreté des idées philosophiques par où j'avais tenté d'y suppléer. A défaut de règles certaines, une sorte de correction naturelle m'avait préservé des

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 août et du 1er septembre.

écarts graves. Un caractère plutôt timide, un tempérament sans exigence avaient favorisé cet équilibre. Quoique tendre aux tentations, j'avais été un célibataire assez rangé en somme, et un mari irréprochable. Même dans l'aventure où je me trouvais actuellement engagé, malgré les imprudences déjà commises, je ne m'étais pas encore avancé au point de ne pouvoir pas battre en retraite.

Maintenant je touchais à la limite extrême. Un pas de plus et je devenais un réfractaire, un irrégulier du monde et de la famille, je me déclassais. Terrible affaire pour un égoïste. J'hésitai. Ce n'était déjà plus l'honnête homme qui luttait en moi, c'était le civilisé. Toutes les forces de résistance accumulées par la tradition, par l'hérédité, se débattaient confusément, faisaient tête à la barbarie, au retour offensif de l'instinct. Avant de céder, avant d'agir, je voulus regarder jusqu'au fond de mon acte, l'examiner jusqu'aux dernières conséquences.

Je vous ai dit quels projets j'avais formés en choisissant mon nouveau domicile. L'image d'une Thérèse en délire, désertant le devoir pour se réfugier dans mes bras, m'avait entraîné. Et la tentation durait encore. Cependant il fallait prévoir les heures qui suivraient cette minute sublime. Avec un être de fierté et de droiture comme mon amie, je ne pouvais pas compter sur un de ces compromis qui mettent le respect humain d'accord avec le plaisir. Si Thérèse se donnait, elle se donnerait toute, et je devrais, à mon tour, me donner tout à elle. C'était l'enlèvement, l'expatriation, l'exil. Grosse histoire! Ici la question morale se compliquait d'une question matérielle. Ce n'était pas tout de fuir, il fallait vivre. Je ne pouvais pas m'en aller comme un voleur, les mains garnies des dépouilles de ma femme et de mon fils. Et alors, quel gagne-pain chercher? quel métier prendre? Avec ma pauvre tête de songe-creux, avec mon incapacité chronique de vouloir et d'agir, c'était la misère à bref délai. J'en serais réduit à me faire nourrir par ma maîtresse, à vivre de ses leçons! Belle perspective! Ah! oui, certes, il valait la peine d'y réfléchir.

Je me souviens encore du lieu et de l'heure de ma délibération. C'était le surlendemain de mon retour à Toulouse, après le premier repas pris dans mon nouveau logement. La tristesse des plats réchauffés qu'on m'avait apportés du restaurant, l'hostilité de la fumée qu'exhalait à rebours la cheminée récalcitrante, et plus persuasive encore, l'âme empreinte sur les étoffes, l'âme discordante et mélancolique des ménages illégitimes campés là avant moi, tout me conseillait le retour à Argelès, la reprise de ma vie familiale. Il était temps encore. Thérèse m'avait délié, Cyprienne

ne savait rien. J'étais libre. Mais plus éloquente que la paresse, la passion parlait à son tour; l'orgueil de la vie, la luxure, me tiraient en avant, vers l'accomplissement intégral de mon rêve. L'image de Thérèse revenait, ardente et douloureuse, et dans ses yeux meurtris, sur ses lèvres crispées, m'apparaissaient les stigmates du supplice qu'elle endurait à cause de moi, des tortures de l'absence! Sollicité en sens contraire par ces deux formes de mon égoïsme, la passion et la prudence, je ne savais à quoi me résoudre. Je sortis. Marcher soulage les indécis; c'est comme un acte de volonté plus facile, en attendant l'autre.

Mon habitation touchait presque au sommet du coteau qui fait un premier socle à la Colonne. De là-haut, la vue s'amplifiait tout à coup, embrassait une étendue immense. Au delà de Toulouse, au delà des faubourgs et des banlieues, les campagnes s'étalaient en une ordonnance panoramique ; une rivière, un canal, un fleuve les sillonnaient; les rubans blancs des routes, la ligne inflexible des railways, le linéament imperceptible des chemins, emmaillaient de leurs réseaux la monotonie verte des emblavures. Des îlots de maisons, des silhouettes de clochers désignaient les hameaux et les villages. Des départemens, des provinces tenaient dans le vague fourmillement de l'horizon. Et c'était tout un royaume étranger qu'appelait, dressée comme sur des fumées de songes, la barre tumultueuse des Pyrénées...

Je regardais; et sans même y penser, l'écrasement de la comparaison ramenait à de plus justes limites mon être que la passion avait enflé et dilaté outre mesure. La large tranche d'humanité en spectacle devant mes yeux, et l'humanité morte, en recul, évoquée par les monumens de l'autrefois, tout ce grouillement d'existences rapetissait l'importance de ma destinée, épave après tant d'autres, emportée dans la course de ce flot sans rivages. L'exemple des violences pour toujours refroidies m'invitait, par la certitude de l'inévitable apaisement final, à modérer l'exaltation de mes sentimens actuels. L'à quoi bon de la souffrance et du bonheur et de tout se posait en face du nivellement universel, et la leçon devenait plus éloquente encore, administrée par les cyprès et les marbres du cimetière étagé près de moi sur la pente de la colline : ville du sommeil tassée et silencieuse, opposée à la cité vivante qui étalait au-dessous l'orgueil de ses clochers, la rumeur de ses carrefours.

C'était une après-midi de février presque tiède, avec des percées d'un soleil languissant dans un ciel laiteux, fumant de vapeurs et de brumes. Des souffles espacés de l'autan m'apportaient par bouffées les voix éparses de Toulouse : roulement des voitures, gron-

dement des chaussées lointaines. Un merle près de moi s'était mis à chanter; ce n'était pas encore sa chanson de printemps, le son de flûte ardent et velouté qui dit si bien l'ivresse de la saison amoureuse, mais un appel timide, un balbutiement d'une tendresse ingénue, jeté peureusement à la lisière d'un bosquet. Un air de danse sortait en même temps d'une guinguette voisine où festoyait une noce pauvre; des couples d'invités s'ébattaient au jardin dans les entr'actes du quadrille; on entendait le grincement d'une balançoire, le choc des palets de bronze dégringolant dans les trappes d'un jeu de tonneau. Puis ce fut autour de l'obélisque de brique la promenade à pas distraits, ignorans de l'histoire, de quelques fantassins désœuvrés. La claquette d'un marchand de plaisirs résonna un moment en appel et s'éloigna presque aussitôt comme effrayée de la solitude environnante; le violon de la noce grinça ensuite en mesure le long de la rue penchante et disparut avec le menu cortège à l'entrée du faubourg.

Et la vie humaine fit silence.

Le soir tombait. Les cloches parlèrent à leur tour. Par-dessus la houle des maisons naufragées dans l'obscur, les églises entrèrent en colloque. Pareils à des oiseaux nocturnes, les carillons prirent leur essor, planèrent un moment sur la ville. Bientôt leurs voix se mêlèrent; le gazouillement fêlé des cloches de couvent sonneuses de cantiques s'éparpilla en bruine, traversé par les lentes, les graves prières, que versaient à larges ondes les basiliques énormes agenouillées dans la paix crépusculaire : Saint-Étienne, Saint-Sernin. Et ces bouches l'une après l'autre se fermèrent. Les cloches se turent ayant annoncé le mystère. Et le mystère commença.

Très vite, les lointains s'effacèrent; les linéamens des choses s'anéantirent de proche en proche, se perdirent en de vagues fumées. La ville et la campagne, la colline et la plaine se fondirent en l'unité abstraite de l'espace. Seul un moment, dans cette déroute universelle de la vie, le cimetière garda sa figure. Plus rigides maintenant, plus expressifs, sur la lividité du ciel, les cyprès s'érigeaient, noire armée gardienne des blancs sépulcres. Un versant de la colline funèbre me regardait, penchait vers moi ses sillons de verdure et de pierre. C'était une enclave nouvellement ajoutée au grand enclos; les tombes neuves se pressaient, s'étouffaient, appuyées l'une à l'autre comme une foule attentive.

Et voilà que cette vision commençait à me troubler. Ma méditation finissait en angoisse. La solitude nocturne me serrait le cœur. Et tout mon effort de la journée vers la retraite et vers la sagesse se résolvait en un appel impérieux à la vie, en un recours

immédiat à l'amour. De cet abîme de la douleur humaine sur lequel je venais de me pencher, une seule douleur me revenait, et c'était la mienne; de tous les souvenirs, de toutes les images évoquées, je n'avais plus dans la pensée, devant les yeux, que le souvenir, que l'image de Thérèse. Ce fut une subite, une inarrêtable déroute. Les objections fuyaient, les résistances s'effondraient sous l'assaut des regrets et des désirs. Qu'avais-je à calculer, à prévoir? Thérèse était là, à quelques pas de moi, et je délibérais! Oh! la voir, la voir d'abord! Après il serait temps de prendre un parti.

XXXVIII

Six heures sonnaient à une horloge lointaine. « Elle donne sa leçon chez les de Vore, pensai-je ; tout à l'heure elle rentrera par la rue de Metz. Elle en pleine lumière des étalages, moi dans l'ombre d'une porte cochère, je pourrai la voir sans qu'elle me voie. Allons! »

J'étais déjà en route. Je connaissais assez les habitudes de Marc Échette pour être certain de ne pas le rencontrer, et il n'y avait guère de chances que le docteur Estenave pût me reconnaître la nuit à travers les glaces de sa voiture. J'étais à peu près rassuré de ce côté; mais je m'inquiétais de ce que j'allais découvrir sur la figure de Thérèse. Tristesse, abattement? Et qui sait si, déjà lasse, découragée de la lutte, résignée à me perdre, elle n'aurait pas retrouvé sa tranquillité d'esprit habituelle?

Du poste que j'avais choisi au seuil d'un corridor, je ne tardai pas à la voir venir. Drapée dans un manteau d'hiver très ample, elle allait droit devant elle, sans une déviation de curiosité vers les étalages, sans un arrêt de songerie. Elle portait la tête un peu basse et, sa voilette très épaisse ne m'ayant pas laissé voir l'expression de son visage, je n'eus, pour interpréter son état d'âme, que le renseignement un peu sommaire de son attitude. Sa manche en passant me frôla, mais ce contact ne l'avertit de rien. Elle poursuivit son chemin, inattentive, absorbée en elle-même. Je la laissai prendre l'avance, et, quand je la jugeai assez loin, je me mis à la suivre. Arrivée au coin de la rue des Couteliers, elle ralentit le pas. L'obscurité où elle entrait, le calme du quartier l'invitaient sans doute à se détendre, à dépouiller le masque imposé jusque-là par le coudoiement de la foule. Je le pensai du moins. Le changement d'allures impliquait le changement de pensée. Elle allait maintenant d'une marche inégale, tantôt pressée et tantôt lente, telle que l'ordonnaient les

nuances fugitives de son rêve. Au tournant de la rue du Pont-de Tounis, elle hésita. Il lui en coûtait peut-être de rentrer, de revoir des visages, d'écouter des propos qui m'étaient devenus hostiles. A l'entrée du pont, nouvelle hésitation, nouvelle défaillance. Elle s'était penchée sur le parapet, comme attirée par l'énigme de l'eau tourbillonnante. A un mouvement plus brusque qu'elle fit, je crus que le vertige la prenait; je faillis m'élancer à son secours. Mais quelle qu'eût été son intention, la velléité fut courte. Elle se redressa presque aussitôt, et, comme si elle avait peur de céder à une tentation mauvaise, elle s'enfuit vers sa maison.

La porte se referma. J'étais seul de nouveau; mais cette fois avec le dégoût, avec l'horreur de la solitude. J'observai la maison de Thérèse. La façade du côté de la rivière était obscure. Un léger reflet dansait aux vitres de la véranda, venu par la porte, sans doute ouverte, de la salle à manger. Je m'éloignai; je marchai au hasard devant moi. Où allai-je? Tout à coup, sans savoir au juste par quel chemin j'y étais revenu, je me retrouvai planté devant la maison. Une demie sonna au clocher de la Dalbade; la demie après huit heures. C'était le signal de la réunion quotidienne; Marc Échette allait arriver. Blotti dans les décombres d'une bâtisse qu'on reconstruisait de l'autre côté du pont, je le vis, à la minute exacte, déboucher dans la rue de son pas régulier et ferme; je l'entendis sonner à la porte de ces dames. Bientôt de la lumière parut aux vitres de la véranda, des ombres remuèrent, noires sur la mousseline des rideaux. Je reconnus la silhouette de Thérèse; Marc était à côté d'elle; Thérèse s'assit et Marc resta debout; un livre à la main gauche, il lisait, et les gestes de la main droite dont il soulignait sa lecture, ses attitudes dont la raideur s'exagérait dans le jeu des ombres chinoises, me parurent ridicules.

Il s'assit, et Thérèse se leva à son tour, vint se mettre au piano. Le haut de son buste m'apparaissait en profil, nettement découpé par la lumière de la lampe. Et je ne fis plus attention qu'à elle. Ce fut, malgré la distance, malgré l'obstacle des murs et des volontés entre nous, comme la douceur d'un tête-à-tête. Aux premiers accords qui jaillirent du piano, projetés comme de tièdes rayons dans le froid de la nuit, mon cœur s'émut, des larmes s'échappèrent de mes yeux. C'était, joué pour moi certainement, voué à la commémoration de notre bonheur perdu, le *Souvenir* de Schumann. Je n'avais jamais entendu la série des morceaux qu'elle joua ensuite; c'étaient, autant que j'en pus juger, des pages de Chopin, et l'artiste les avait choisies parmi les plus désespérées, les plus angoissantes. Une surtout, la dernière,

un prélude, je crois, âpre, grinçant, monotone, avec des chocs répétés qui évoquaient des coups de marteau dans le bois d'un cercueil, le cahotement d'un char funèbre oscillant dans des ornières de pierre, avait l'air de célébrer les funérailles de notre amour. Une courte prière le terminait; une phrase d'apaisement suprême, de chute douce dans le néant.

Cette fin de tout fut aussi la fin du concert. Comme si elles obéissaient à l'ordre de la musique, les lumières s'éteignirent. Le pas de Marc, toujours égal, toujours résolu, résonna dans l'escalier, se perdit au lointain de la rue. Je quittai à mon tour ma cachette.

La tête perdue, le cœur malade, je traversai la ville à moitié sommeillante. Je longeai les façades lumineuses des casinos et des théâtres, phares du plaisir qui éclataient dans le désert des promenades, je frôlai dans le noir des carrefours les tristes appels de la débauche. Solitaire, je grimpai à mon logis de hasard, là-haut, entre les étoiles et les tombes.

XXXIX

Et ce fut une suite de journées pareilles : des matinées lentes de rêvasseries sous les couvertures, des après-midi d'attente, traînées comme un boulet au pied, usées tant bien que mal en des flâneries maussades, en des visites minutieuses et indifférentes à mon jardin, en d'interminables étapes sur les grand'routes, vers quelque auberge de village. Comme les voleurs ou les gens de mauvaise vie, j'épiais avidement la tombée de l'ombre, le retour du crépuscule. Je descendais alors vers l'embuscade. Thérèse allait venir. Sur les légers indices rapportés de ma rencontre de la veille, sur les menus changemens que j'avais cru saisir dans sa démarche, dans son attitude, j'avais pendant mes insomnies de la nuit, pendant mes demi-sommeils de la journée, construit des hypothèses.

J'avais hâte de les vérifier, de les soumettre à un nouveau contrôle. Quand je la verrais à bout de forces, prête à succomber, j'interviendrais, je lui tendrais la main. Mais l'heure tardait. Après quelques semaines d'enquête, il me sembla même, un certain soir, que ces symptômes d'abattement s'atténuaient au lieu de s'aggraver. Il y avait moins d'inharmonie dans ses mouvemens, moins de disgrâce ou de lassitude dans sa démarche. Je la suivis, et je m'étonnai de la voir s'arrêter un moment devant un étalage de modiste. Plus loin ce fut une autre surprise. Au lieu de rentrer au plus court par la rue, elle alla devant elle jusqu'au pont de

pierre, et tourna vers le quai. Un reste de crépuscule flottait au couchant sur les ramiers — les plantations de peupliers — qui bordent la Garonne.

Il faisait doux; un souffle presque tiède agitait la flamme des becs de gaz dont la clarté se prolongeait reflétée au fil de l'eau. Les ateliers de la manufacture de tabac se vidaient, jetaient sur le quai des troupes bavardantes de cigarières, et dans les saules, au bord du fleuve, une chouette chantait. Il y avait quelque chose de mystérieux en l'air, un frisson précurseur de la saison nouvelle. Et il me semblait que Thérèse, en arrêt devant l'horizon du fleuve, écoutait ces conseils chuchotés à voix basse, cette invitation à revivre, à se préparer à la fête de l'imminent avril.

Elle m'oubliait déjà peut-être. Et n'était-ce pas ce qui pouvait arriver de mieux dans l'intérêt de notre avenir à tous deux? N'était-ce pas ce que je souhaitais, la conclusion naturelle de l'expérience que j'avais tentée, de l'attente que je m'étais imposée? Oui, sans doute, c'était tout cela; mais c'était aussi le triomphe de Marc; et c'est à quoi ma jalousie ne pouvait pas se résoudre. Je consentais bien à rendre Thérèse à elle-même; la rendre à Marc, jamais!

Jugez de mon saisissement quand je le vis arriver par le quai et aborder mon amie. L'attendait-elle? J'eus un tel coup au cœur que je faillis me faire prendre. Ils étaient tout près de moi, mais si animés à leur colloque, qu'ils ne se doutèrent pas de ma présence. Leurs voix presque mêlées m'arrivaient ensemble; mon trouble seul m'empêcha de saisir le sens de leurs paroles. Ils remontaient le quai. Je les suivis. Une ou deux fois, je vis Marc se pencher vers Thérèse; leurs têtes se touchaient. Que lui disait-il? C'était comme un débat entre eux, Thérèse avait des hochemens de refus, Marc des gestes d'impatience. Au coin de la rue du Pont-de-Tounis, Thérèse tendit la main à Marc qui revint sur ses pas, me croisa sans me voir. Et moi, sans me donner le temps de réfléchir, je me jetai à la poursuite de Thérèse.

Qu'allais-je faire, qu'allais-je dire? Je n'en savais rien, mais il fallait que je lui parle.

— Vous? dit-elle en m'apercevant; et elle se reculait, tremblante.

— Oui, c'est moi, lui dis-je. Est-ce que je vous ferais peur maintenant?

Et elle :

— Malheureux! Pourquoi êtes-vous revenu? Que voulez-vous de moi? Thérèse est morte.

— Morte pour moi, lui répondis-je, mais pas pour Marc. Il

me semble que vous étiez assez vivante avec lui, tout à l'heure. Je vous dérange, n'est-ce pas?

— Taisez-vous! taisez-vous! me commanda Thérèse. Mon Dieu! est-ce vous qui me parlez ainsi?

Elle marchait en me répondant, elle essayait de fuir, d'échapper à mes mains tendues vers elle, à mes mains suppliantes qui cherchaient à l'arrêter. L'obscurité me cachait son visage; je ne la voyais pas, je l'entendais; et cette voix me bouleversait comme une voix d'outre-tombe.

— Thérèse, lui disais-je; Thérèse, pardonnez-moi; mais j'ai cru mourir en vous rencontrant avec Marc! Pardonnez-moi, je me suis trompé; ce n'est pas vrai, n'est-ce pas? Vous m'aimez encore! Oh! dites-le-moi, je vous en supplie, parlez si vous voulez que je vous quitte!

Elle ne me répondait pas. Elle s'obstinait à passer, à m'écarter de son chemin.

— Pardonnez-moi! insistai-je, j'ai manqué de parole; j'ai eu tort, je n'aurais pas dû revenir. Je n'ai pas pu m'en empêcher. Depuis quinze jours, je vous suis, je vous guette, je suis là dans la rue quand vous passez, le soir quand vous faites de la musique, je suis là encore. Pardonnez-moi! Ah! si vous saviez! Thérèse, ne me renvoyez pas, je ne vous demande rien. Un mot, que j'entende encore votre voix. Après, je m'en irai.

— Mais c'est odieux, ce que vous faites, me dit-elle; on peut nous voir; partez! Ne vous acharnez pas après moi, c'est inutile; tout est fini entre nous.

Des gens venaient vers nous. Je la quittai, je disparus dans la nuit.

XL

Je ne me montrai pas le lendemain, je me terrai prudemment dans mon gîte. Après ce premier coup porté à Thérèse, il fallait lui laisser le temps de se calmer, de s'habituer à l'idée de ma présence à Toulouse. J'avais d'ailleurs de quoi occuper ma solitude. L'image de mon amie ne me quittait plus. Celle de Marc l'accompagnait quelquefois; mais j'avais cessé de le craindre. Thérèse avait eu beau me malmener en paroles, elle m'aimait, j'en étais sûr; je l'avais sentie frémir à mon contact; elle était effrayée et fascinée. Le choc de cette rencontre imprévue l'avait mise à la limite des sentimens extrêmes. Elle était également prête à me détester et à se donner à moi.

Qu'allais-je faire? Ma délibération cette fois ne fut pas longue. A tout prix et quoi qu'il en pût arriver, je résolus de revoir Thérèse, de l'attirer chez moi. Mais ce n'était pas verbalement, dans la minute d'un tête-à-tête aussi troublé que celui de la veille que je pouvais la décider à y venir. L'écriture offrait plus de ressources. La résistance, qu'une première lettre aurait entamée, céderait peut-être à la seconde. Sur ce terrain d'ailleurs je me sentais plus à l'aise. J'écrivis. Vous comprenez dans quel sens, et avec quelles précautions. Je dois dire cependant que mes artifices, à mesure qu'ils se présentaient à mon esprit, y prenaient une ardeur de sincérité incontestable. Je vivais ma passion à mesure que je la composais.

« Dans quel état vous ai-je abordée hier soir, chère amie! disais-je à Thérèse. Vous avez dû me croire fou. Et je l'étais en effet. Je le suis encore. Je vous attends, je vous appelle, je me consume de regrets et de désirs. Ah! c'est trop souffrir vraiment. Votre absence me tue. Vous quitter! Comment avez-vous pu croire que je m'y résignerais jamais? J'ai essayé, je n'ai pas pu; je ne recommencerai pas. Vous pouvez me repousser, vous pouvez me chasser comme vous l'avez fait hier; vous ne pourrez pas empêcher mes yeux de chercher vos yeux, mes pas de s'attacher à vos pas. Quoi que vous fassiez, ma vie restera mêlée à votre vie. Je vous ai promis de ne plus vous tourmenter et je tiendrai parole. Mais ne me demandez pas davantage. Soyez bonne si je suis sage. Ayez pitié de moi, ne me laissez pas tout à fait seul, ne m'abandonnez pas aux mauvais conseils du désespoir. Si je dois renoncer à vous voir, à vous parler dans la rue, faites-moi l'aumône de m'écrire. Une ligne de vous suffira à me réconforter, à me faire supporter des privations qui me sont encore trop douloureuses. Quoi que vous en pensiez, même séparés, nous sommes solidaires l'un de l'autre. Vous avez intérêt à ce que je ne sois pas trop malheureux. Songez que j'ai tout quitté, que je n'ai plus de famille, plus d'amis, plus rien qui m'oblige à vivre. La mort me tente. Prêchez-moi, raisonnez-moi. Tout me sera bon venant de vous. Et quand je serai un peu plus fort, un peu plus calme, eh bien, alors, nous nous dirons un adieu définitif. »

Je terminais en donnant mon adresse à Thérèse et en lui promettant de ne pas me montrer. Il restait à lui faire tenir ma lettre. Je l'abordai le soir même au passage le plus obscur de la rue des Couteliers et sans un mot d'explication, profitant de son trouble, je glissai, presque de force, le papier dans sa main.

Il n'y avait plus qu'à attendre la réponse. Elle arriva le lendemain.

« Qu'espérez-vous, que prétendez-vous, mon pauvre ami? m'écrivait Thérèse. Sous prétexte de pitié, d'aide à nous porter l'un à l'autre, vous ne faites qu'envenimer notre mal à tous les deux. Et, au fond, c'est bien ce que vous cherchez, j'en ai peur. Vous m'avez crue consolée, vous m'avez crue guérie et vous en avez eu du dépit contre moi. Vous avez pris pour une souffrance infligée à votre amour, une blessure faite à votre amour-propre. Votre conquête vous échappait, pensiez-vous; coûte que coûte il fallait remettre la main sur elle. Et, sans remords du mal que vous m'aviez déjà fait, sans souci du mal que vous alliez me faire, vous êtes revenu, vous m'avez accostée au risque de me compromettre encore une fois, de me perdre tout à fait. Et vous dites que vous m'aimez, et vous exigez que je m'attendrisse sur votre malheur. Vous me tuez, et il faut que je vous donne la force de vivre! Ah! je commence à vous connaître, je commence à voir clair en vous. Je vous aime pourtant, — à quoi servirait de le nier? — mais je ne m'abuse plus sur votre compte; je vous aime malgré moi; je vous hais presque d'être obligée de vous aimer!

« Ne vous hâtez pas d'ailleurs de triompher de mon aveu. Je vous jure que je n'ai pas cessé de penser à vous, mais je vous jure aussi que vous n'obtiendrez rien de moi.

« O injuste, ô ingrat ami! Vous m'avez pris mon repos, mon bonheur; vous vous êtes emparé de moi au point que je ne puis plus être à personne, et vous gâtez le seul bien qui me reste, l'image que je m'étais faite de vous, le souvenir de l'ami tendre, désintéressé, fidèle, à qui je m'étais donnée. Mais, non; je suis injuste à mon tour. Un accès de folle jalousie vous a un moment égaré; parce que vous aviez cessé de croire en moi, vous avez cessé un moment d'être vous. C'est passé maintenant; vous reconnaissez quelle folie ce serait et quel crime de tenter de quelque façon que ce soit un rapprochement impossible. C'est aujourd'hui, mon ami, que je vous dis cet adieu que vous me demandez de retarder et qui, plus attendu, ne serait que plus cruel. Si vous m'aimez réellement, vous aurez pitié de moi; vous ne jouerez pas plus longtemps avec l'honneur, avec la vie d'une malheureuse. Tout est fini cette fois et bien fini, mon pauvre André. Vous n'aurez plus de moi, ni une ligne, ni une parole, pas même un regard. Je me mettrai plutôt entre les mains de Marc Échette, je quitterai Toulouse, si vous vous acharnez à me poursuivre. Je vous aime, André, et je vous dis un éternel adieu! »

Il n'y avait pas à s'y tromper. La violence de mon émotion pendant que je lisais cette lettre aurait suffi à m'en convaincre:

Thérèse avait pris son parti ; sa conscience plus droite, sa volonté plus ferme que la mienne, l'appui du docteur et de Marc, la présence de Julien et de sa mère, la mettaient hors de mes atteintes. C'était la fin. Je lus, je relus ces lignes ; je n'y trouvai pas trace d'une défaillance. La tendresse et la vertu y brillaient du même éclat, aussi évidentes, aussi désespérantes l'une que l'autre.

Un découragement me prit alors, une lassitude de tout et de moi-même, une agonie sans secousse où sombraient mes dernières énergies. Je ne voyais plus rien devant moi. Argelès, quand j'essayais d'y penser, m'apparaissait comme un pays très lointain, indéfiniment reculé dans le temps et dans l'espace. Cyprienne et Jacques étaient des personnes que j'avais connues, que j'avais aimées autrefois. Leurs visages même s'effaçaient comme les visages des morts sur des photographies anciennes. Seule dans l'effondrement de tout le reste, l'image de Thérèse survivait, planait, meurtrière idole, sur les ruines qu'elle avait faites. Mais, loin de m'apporter quelque soulagement, sa contemplation ne servait, en irritant mon désir, qu'à exaspérer mon supplice. J'aimais, j'étais aimé et je devais renoncer au bonheur! Était-ce possible?

Cependant, de cette impossibilité même, une solution se dégageait peu à peu ; écartée elle revenait, elle s'insinuait, bienfaisante et redoutable ; elle s'imposait enfin : la mort. Mourir arrangeait tout, facilitait tout. C'était la fin du désir et du regret ; c'était peut-être la continuation plus libre du rêve, l'apothéose de l'inachevé dans l'éternel. Plus j'y réfléchissais et plus impérieux se fixait dans mon esprit le dénouement libérateur. Mais au seuil du renoncement définitif, l'amour, prêt à se sacrifier, demandait, exigeait encore. Je voulais revoir Thérèse, m'en aller dans les délices d'un dernier regard ; confondre dans un geste suprême mes adieux à la beauté et à la vie. J'écrivis à mon amie et lui remis le soir même ma supplique de la même façon violente et muette qui m'avait réussi déjà.

« Oui, vous avez raison, lui disais-je. Il faut nous quitter et pour toujours. Je ne veux pas être la honte et le malheur de votre vie. Vous m'aimez! que puis-je demander de plus? Pour ce don, pour cet aveu, je n'aurai jamais assez de reconnaissance. Mais puisque je suis monté par vous et avec vous jusqu'au sommet du bonheur, vous ne m'en voudrez pas si je refuse d'en descendre. Vivre avec vous, hélas! je ne le peux pas ; vivre sans vous, je ne le peux pas davantage. Pardonnez-moi de vous donner encore un chagrin ; celui-là au moins sera le dernier. Ne me plaignez pas,

si je m'en vais plus loin que vous ne me l'aviez ordonné. Revenir chez moi? mais je n'ai plus de chez moi! Me dévouer aux miens? mais je n'ai plus que vous au monde. Adieu, Thérèse! Soyez sans remords comme vous êtes sans reproche. Je mourrai heureux, puisque je mourrai avec la certitude que je suis aimé. Et, qui sait s'il en serait toujours ainsi? Ne vous inquiétez de rien; je brûlerai votre photographie et vos lettres et j'arrangerai mon grand départ de manière à n'en laisser pas soupçonner le motif. Adieu, Thérèse! Si pourtant, — je n'ose pas vous le demander! — mais enfin, si vous vouliez me faire une dernière visite, je vous attendrai demain jusqu'à six heures. Après, nous serons si longtemps sans nous revoir! »

XLI

Etais-je sérieusement résolu à me tuer? Le seul fait de me poser cette question quatre ans après implique bien un peu la réponse. Et cependant je suis sûr d'avoir été sincère, au moins pendant quelques heures. Mon imagination m'avait montré la vie sous des couleurs telles que je m'évadais vers la mort comme vers la délivrance. En me séparant pour toujours de Thérèse, mon projet de suicide avait encore cet avantage de me rapprocher peut-être d'elle pour une minute puisqu'il fournissait le prétexte à un dernier rendez-vous. Dès lors les images funèbres s'écartaient, s'attendrissaient tout au moins. L'amour et la mort se jouaient autour de moi, s'enlaçaient en de nobles attitudes. Après être venue chez moi, après m'avoir accompagné au seuil du mystère, comment Thérèse pourrait-elle se refuser à la violence de ma passion? Les transports du désespoir finiraient d'eux-mêmes en transports de bonheur; les bras noués pour l'adieu s'étreindraient pour la caresse.

Grâce à cette perspective, je pouvais, affranchi de la peur, de cette peur brutale qui vide le cœur et paralyse la pensée, me livrer sans trop d'angoisse à mes préparatifs de mort. Les heures passaient, les dernières, et il me semblait, à mesure que se rapprochait l'échéance, que mon humanité s'allégeait, qu'elle flottait déjà au bord de l'inconnu.

Mes impressions étaient d'une acuité singulière. Des souvenirs me traversaient, lucides et brefs à la façon de ces paysages qui jaillissent brusquement dans la flambée d'un éclair. C'était une couleur de ciel, une odeur de saison : des lambeaux de vie incohé-

rens et intenses. Et à chacun des morceaux de ce moi disparu, j'envoyais le salut de celui qui les résumait, de l'unité passagère qui allait disparaître, s'évanouir volontairement à son tour.

Les heures passaient; la dorure triomphale du couchant s'était éteinte aux carreaux de la chambre que gagnait insensiblement le doute du crépuscule. L'ombre secourable enveloppait d'un voile la réalité méchante du flacon préparé pour l'acte suprême, un flacon de laudanum à étiquette rouge, couleur de nuit et couleur de sang. Accessoire de théâtre pour une scène à jouer ou véritable engin de mort, qui sait? La minute finale ne s'offrait encore à moi que par échappées et, aussitôt entrevue, précisée à peine, je détournais la tête, décidé à ne pas la regarder en face. J'eus même une hésitation à allumer la lampe; il me semblait que la lumière allait se faire en moi du même coup, illuminant ce que je ne voulais pas voir, dessinant dans leur relief les attitudes du meurtre, de l'agonie. Mais Thérèse allait venir sans doute, et j'étais avide de sa figure à peine entrevue et si mal, depuis un mois, dans nos brèves rencontres. Pour lui faciliter l'accès de la maison, pour assurer le secret de sa visite, j'entr'ouvris la porte du jardin, je fermai les volets.

Et ce furent, oh! combien longues, combien fiévreuses, les dernières minutes de l'attente. J'avais des intervalles de prostration où je m'étendais sur le divan, la figure écrasée aux coussins, et des élans d'impatience qui me jetaient au jardin, au seuil de la porte. Là, penché vers la descente de la rue, je scrutais longuement l'obscurité. Des roulemens de fiacre montaient, approchaient quelquefois, puis décroissaient dans un vague lointain, ou bien c'était la rentrée à pas lens, essoufflés, d'un voisin, d'une voisine, qui refermaient leur porte. Je rentrais alors, moi aussi, je consultais ma montre. Cinq heures et demie; six heures moins un quart. Six heures! « C'est fini! elle ne viendra pas », me disais-je. J'écoutais de nouveau malgré moi. Mes nerfs trop tendus grossissaient, dénaturaient les bruits; le craquement d'un meuble à côté de moi, le coup de lime d'un insecte dans le bois de la table, c'était la porte de la rue qui s'ouvrait, c'était quelqu'un qui marchait dans le jardin.

— André? André?

C'était Thérèse, cette fois. Je me jetai à sa rencontre. Elle me repoussa doucement, mais pour chercher aussitôt de la main l'appui du mur, le secours de la table.

— Thérèse? m'écriai-je en m'agenouillant devant elle. — Elle se recula, inquiète, regarda autour d'elle. Un manteau l'empaquetait, l'épais grillage d'une voilette masquait son visage. Ses

yeux seuls parlaient au travers. Muette et raidie, elle observait furtivement, inspectait le mobilier, jusqu'à ce qu'elle eût aperçu la fiole de laudanum sur la cheminée. Elle s'en empara vivement, la brisa sur la pierre de l'âtre. Et aussitôt ses forces l'abandonnèrent; elle se laissa tomber dans un fauteuil. Ses mains tremblaient; des sanglots étouffés soulevaient sa poitrine. Ils éclatèrent enfin. Je ne savais que faire pour la calmer. Elle me fit signe de ne pas intervenir.

Et quand la crise fut un peu apaisée :

— Promettez-moi que c'est fini, me dit-elle; jurez-moi de ne pas recommencer! Ne me faites plus peur! Savez-vous que j'ai failli en mourir? Oui, j'étais si malade ce matin, que j'ai craint de n'avoir pas la force d'arriver jusqu'ici. Je m'y suis traînée. Tout à l'heure en passant sur le pont du chemin de fer, il m'a semblé que quelqu'un me suivait. J'ai couru, je me suis perdue dans ces rues noires. Je ne pouvais pas achever de monter chez vous. J'avais des éblouissemens, des vertiges; j'en ai encore. Jurez! ordonna-t-elle de nouveau, ou je vous quitte à l'instant.

— Je ferai ce que vous voudrez, lui dis-je. Mais pourquoi m'imposer ce supplice de vivre sans vous?

— Je souffrirai bien, moi! Pourquoi serais-je seule à souffrir?

— Oh! vous? Votre orgueil vous viendra en aide. Si j'étais sûr de n'être pas plus malheureux que vous!

— Vous enviez ma tranquillité, n'est-ce pas? Je suis trop raisonnable! Et c'est vous qui me le reprochez! Raisonnable! Et je suis seule ici, chez vous. Et je suis perdue si quelqu'un m'a vue entrer, si quelqu'un me voit sortir. Quelqu'un? Marc peut-être; il sait que vous êtes à Toulouse; il nous surveille, il est là, qui me guette. Perdue! C'est vrai que je l'étais déjà avant de venir. Et ce qui reste de mon honneur ne vaut pas la peine qu'on s'en occupe. Si vous saviez les affronts que j'ai endurés depuis quinze jours, les portes qu'on m'a refusées. Tout le monde pleure à la maison; c'est la ruine. Mais que vous importe à vous? Ah! mauvais, mauvais ami! Vous ne voyez donc rien? Vous ne voyez pas que je n'en peux plus! Tenez, tâtez mes mains. N'est-ce pas que j'ai la peau fraîche et le pouls tranquille?

Ma réponse fut d'abord de serrer la main, la main brûlante et sèche qu'elle avait mise dans la mienne.

— Thérèse, lui dis-je, ma chère Thérèse. Ah! si vous le vouliez, comme nous serions forts, comme nous serions heureux encore.

Mon geste qui l'obligeait presque à se pencher vers moi, achevait de lui signifier ma pensée. Elle était debout, et moi devant

elle, sur le divan où je l'invitais à s'asseoir à mon côté. Sans me répondre, elle dégagea sa main. Plus pressant alors, j'entourai sa taille qui se raidissait, se dérobait à mon étreinte. Tout à coup, je la sentis fléchir; ses yeux se fermèrent, et, comme une masse, elle s'abattit dans mes bras. Elle était évanouie. Je l'allongeai sur le divan, je désépinglai son chapeau, je dégrafai le col de sa robe, je baignai ses tempes d'eau froide, je frappai dans le creux de ses mains. C'était tout ce que j'avais vu faire, tout ce je savais faire en pareil cas. Et ce n'était pas assez sans doute, puisque la malade ne se réveillait pas. Inerte, la figure blanche, les bras morts, elle était là étendue, voilée à demi de ses cheveux, dans l'attitude du dernier sommeil.

Ah! il n'était plus question d'amour, maintenant, je vous le jure; c'était la peur qui me tenait, l'angoisse d'un malheur possible, d'un malheur tel que je n'osais pas y penser. Imprudent, j'avais joué avec la mort, et la mort appelée était venue. Que faire, cependant? Ma tête se perdait. Agenouillé devant Thérèse, je répétais machinalement mes gestes de secours sans effet. Respirait-elle au moins? Oui; le pouls battait, la poitrine se soulevait à de longs intervalles. C'était la vie. Je me désangoissai alors, le sang-froid me revint. Je regardai Thérèse plus attentivement que je ne l'avais fait jusque-là.

Pauvre Thérèse! c'est vrai qu'elle était bien changée. La malade que j'avais là sous les yeux n'avait presque plus rien de l'image avec laquelle je vivais depuis un mois. Le malheur qui embellit en les humanisant certains visages d'un éclat trop vif, — effigies d'héroïnes ou de déesses, — le malheur avait gâté les harmonies discrètes, le charme délicat, de cette figure toute en nuances. Le galbe, l'enveloppe, l'expression, tout était altéré. Les roses et les lis étaient fauchés; la cernure des yeux, le pli amer de la bouche, l'ombre grise, comme un peu de nuit déjà, amassée au creux des joues amaigries, tout dénonçait la détresse profonde d'un être dévoré par une passion sans espoir.

Je la regardais, et cette constatation qui aurait dû, en me montrant la profondeur de sa blessure, exalter mon adoration pour elle, la déconcertait au lieu de l'accroître. J'étais ému, bouleversé, mais d'une émotion qui m'était tout à fait nouvelle. Le choc qui ébranlait ma sensibilité, la modifiait en même temps. L'amour descendait de la tête au cœur. Du désir éteint, la pitié jaillissait, la tendresse. Et non pas seulement la tendresse égoïste, limitée, de l'aimée à l'amant. C'était quelque chose de mieux, quelque chose de plus haut, de plus large : l'humanité. Pour la première fois peut-être, depuis le commencement de ma liaison avec Thérèse,

elle m'apparaissait détachée de moi, distincte, dans l'unité de son être, dans l'intégrité de sa destinée à elle, dans la réalité de sa douleur. Le prisme, la belle prison d'amour où mon imagination l'avait enfermée, se brisait enfin. Elle n'était plus l'idole, l'image de rêve, la chose monstrueuse et illusoire, peu à peu substituée à sa chair et à son sang; elle était Thérèse, une créature pareille aux autres, plus malheureuse que les autres, et c'était moi qui avais fait son malheur.

Ainsi le mystère sacré de la vie s'ouvrait subitement devant moi; j'entendais monter, du fond de l'abîme où se débattent les existences humaines, son cri à elle, le cri de cette détresse dont j'étais responsable. Pauvre Thérèse! Ah! s'il en était temps encore! Le remords me poignait; un mouvement de dégoût me soulevait contre moi, contre le piège où j'avais attiré mon amie, contre la demi-violence que je lui avais faite. Ah! qu'il était loin, le désir! Je maudissais ma faute, j'implorais ma victime. J'avais hâte qu'elle se réveillât pour me repentir, pour m'humilier devant elle.

Je l'épiais. Sa main frémit enfin, le rideau des paupières remonta, le regard apparut. Elle revenait. Elle se souleva, regarda autour d'elle, étonnée. Cette chambre, ce divan... où était-elle? Elle se souvint et, tout de suite, elle se mit sur pied, pressée de partir. Mais ses forces la trahirent. Elle serait tombée si je ne l'avais pas soutenue. Des frissons la secouaient, ses mains s'étaient glacées. Je la portai devant le feu, je posai une couverture sur ses épaules. La chaleur la remit :

— Je vais mieux, me dit-elle. — Mais son regard s'arrêta sur la pendule. — Six heures et demie!... Mon Dieu! je suis en retard. Vite, aidez-moi. — Elle agrafait le col de sa robe, rattachait ses cheveux, piquait des épingles dans sa coiffure. La fièvre, maintenant, la soutenait, activait ses gestes, multipliait ses paroles : — Que je puisse rentrer seulement! disait-elle. C'est tout ce que je demande. Après, tant pis! Je n'ai pas peur de la maladie, ni du reste. Quoi qu'il arrive, je ne souffrirai jamais autant que j'ai souffert! — Elle avait fini d'ajuster sa voilette. Elle me tendit la main : — Adieu! me dit-elle. Vous savez ce que vous m'avez promis. Puisque j'ai fait cette folie de venir chez vous, que cette folie au moins serve à quelque chose. Adieu pour toujours!

Je n'essayai pas de la retenir, je ne protestai pas contre l'éternité de son adieu. Je laissais agir la fatalité, il me semblait qu'elle savait mieux que moi ce qu'il y avait à faire.

— N'appelez pas folie un acte de dévouement qui nous a

sauvés tous les deux, répliquai-je cependant. Pardonnez-moi. Vous êtes un ange et moi un misérable. Ah ! j'avais bien un peu raison de vouloir me tuer ; je me rendais justice. Mais rassurez-vous, tout cela est fini. Vous pouvez être heureuse encore, vous guérirez et vous m'oublierez. Si vous vous souveniez de moi plus tard, ce serait peut-être pour me haïr !

Nous étions au jardin, elle chancela encore avant d'arriver à la grille. Je me portai à son aide.

— Rentrez, lui dis-je ; je vais chercher une voiture, ou bien appuyez-vous sur moi, je vous accompagnerai jusqu'au bas de la descente. — Elle ne voulait pas, j'insistai :

— Je vous ai fait assez de mal avec mon amour ; laissez-moi maintenant m'occuper de vous comme un frère.

— Ni frère, ni amoureux, répliqua Thérèse. C'est le châtiment de notre faute, qu'elle nous rende désormais étrangers l'un à l'autre.

— Pourquoi parler de faute ? Vous savez bien que vous n'avez rien fait de mal... lui dis-je.

— C'est mal de donner son cœur à qui n'a pas le droit de le prendre, répondit-elle. Adieu, André. Laissez-moi. Il faut bien que je m'habitue à m'en aller seule dans la vie...

Je ne sais ce que j'allais répondre. Ce fut Marc qui répondit à ma place. Il sortit rapidement de l'ombre d'un massif et s'avança vers Thérèse.

— Tant que je vivrai, vous ne serez jamais seule, mademoiselle Romée, dit-il simplement. — Et comme elle hésitait, étonnée de le voir là : — Pardonnez-moi d'être venu vous chercher jusqu'ici, ajouta-t-il ; je n'ai pas douté de vous, croyez-le bien ; j'ai pensé seulement que vous pouviez avoir besoin de moi...

— En venant chez moi, réclamai-je, Mlle Romée savait qu'elle n'avait rien à craindre.

Marc ne se donna pas la peine de me répondre. Thérèse avait pris son bras. J'entendis la porte de la grille se refermer sur eux. Dans la traînée d'un bec de gaz, sous la bruine qui tombait, je les vis disparaître lentement.

Je sortis, je descendis après eux vers la ville. La mortification que m'avait infligée Marc, sa prise de possession de la malade, n'allégeaient pas la responsabilité que j'avais encourue. Thérèse avait l'air d'être gravement atteinte ; tant que je ne la saurais pas en voie de guérison, ma vie à moi demeurait en suspens. J'allai droit à la rue du Pont-de-Tounis. Du même coin d'ombre où je m'étais blotti pendant quelques soirs, témoin indiscret des concerts de Thérèse, — mais qu'étaient mes fièvres d'alors, mes

transports de jalousie auprès de mes angoisses de maintenant, — j'épiais l'appartement des Romée, les allées et venues autour du drame commencé chez moi, et dont je voulais à tout prix connaître la suite. Je fus assez longtemps sans rien découvrir. Les fenêtres du côté de la rue et du pont étaient fermées, la véranda était obscure. Tout le monde était réuni dans la chambre de Thérèse qui donnait à l'opposé, sur le jardin. Sans doute, Marc, après avoir ramené la malade, n'avait pas voulu la laisser seule avec sa mère ; la femme de ménage était restée aussi, puisque je ne l'avais pas vue partir. Il était tard déjà quand le docteur Estenave, appelé probablement dès la première heure, sonna à la porte de ces dames. Sa visite fut longue ; elle me parut interminable. Que se passait-il là-haut ? Il descendit enfin, et je me jetai à sa rencontre.

Il eut un haut-le-corps en m'apercevant.

— Encore vous ? dit-il.

— Oui, moi. Comment va Thérèse ?

— Mlle Romée va mieux, me répondit-il. Vous ne l'avez pas tuée tout à fait. Elle a passé un mauvais quart d'heure ; j'ai craint un moment une complication du côté des méninges ; ça n'a été qu'une alerte. La fatigue est extrême, mais l'équilibre revient ; les phénomènes nerveux disparaissent l'un après l'autre. Nous achèverons de la calmer, à moins d'une nouvelle imprudence de sa part ou d'une seconde tentative d'assassinat.

— Vous pouvez m'injurier à votre aise, lui dis-je. Thérèse est sauvée, c'est tout ce que je voulais savoir.

Je m'éloignais ; le docteur m'empoigna le bras, rudement :

— Minute, monsieur Lavernose, me dit-il. J'ai encore un mot à vous dire. Je vous défends, entendez-vous ? je vous défends de vous occuper en bien ou en mal de Mlle Romée. Je vous en avais prié l'autre jour et vous aviez consenti à rentrer à Argelès. Vous m'avez joué indignement. Cette fois, je ne vous demande rien ; j'exige. Mlle Romée est ma cliente, Cyprienne est ma cousine. J'ai le droit de les protéger toutes les deux contre vous. Ce n'est pas une menace en l'air que je vous fais, songez-y. Je vous ai traité une première fois comme un gamin, comme un inconscient, si vous aimez mieux. Si vous récidivez, je vous traiterai comme un malfaiteur...

— Peut-être me jugeriez-vous moins sévèrement si vous vous souveniez d'avoir été amoureux, me contentai-je de répondre. Au surplus votre opinion m'importe peu, et encore moins votre menace. Vous n'avez rien à m'interdire, et je n'ai rien à vous promettre. Je tiendrai les engagemens que j'ai pris avec Mlle Romée.

C'est à elle que je remets le soin de me disculper auprès de vous.

Je quittai le docteur là-dessus. Thérèse était hors de danger; je respirais. Elle d'abord. Demain il serait temps de penser à moi, d'aviser à mon salut.

XLII

Si vous me demandiez ce que je devins le lendemain et les jours après, comment j'employai les heures qui suivirent ma séparation définitive avec Thérèse, je serais bien obligé pour être véridique, de vous répondre que je les employai à dormir : un sommeil de quinze jours, une somnolence plutôt, une hébétude complète. Mes ressorts étaient brisés, ma force nerveuse dépensée jusqu'au dernier effluve. Toutes les sources de ma vie semblaient s'être taries à la fois. Je n'avais pas plus de courage à vouloir que de goût à imaginer. Ni action, ni rêve; c'était une vague torpeur où je m'enfonçais, où je m'allongeais délicieusement comme le vagabond dans la paille tiède de l'étable.

Je ne sortais plus ; je marchais à peine; juste les mouvemens indispensables pour aller du lit au fauteuil, du fauteuil à la table : des mouvemens de somnambule, des gestes mécaniques d'où la pensée était absente. Si j'essayais de prendre un livre, il me tombait des mains à la première ligne; de songer, mes idées refusaient de s'enchaîner, flottaient dans un demi-rêve et, si je tentais de les poursuivre, s'immobilisaient, se figeaient dans un inéluctable sommeil. Je n'avais plus conscience du jour ni de l'heure. La saison y aidait, cette saison entre l'hiver et le printemps, sommeillante, elle aussi, engourdie sous les voiles de la brume, comme la chrysalide dans le nuage du cocon qui va s'ouvrir. La montée tardive du matin et la chute lente du crépuscule se rejoignaient presque pour moi, se confondaient dans la grisaille de mon inconscience.

Mon amour aussi participait à ce non-être. La pensée de Thérèse, toujours présente autrefois, ne m'arrivait plus que par secousses. J'avais presque le même effort à faire pour la retenir que j'en avais eu pour m'en délivrer.

L'Image, cette reine despotique de ma vie, avait perdu, avec sa netteté ancienne, une partie de son pouvoir. L'Image changeait. Sous la figure idéale que ma fantaisie avait créée pour l'amour, une figure de maladie et de douleur transparaissait, appelait uniquement la pitié. Et c'était obscurément en moi, le conflit entre les deux images. Mais, plus récente, plus réelle, l'image

de pitié prenait de jour en jour plus de relief, plus de triste et attendrissant prestige, tandis que l'ancienne image avec sa grâce légère et sa parure de sourires, s'atténuait en fine poussière de pastel, s'évanouissait aux lointains de ma mémoire.

Je m'apercevais à peine de ce travail de substitution qui se faisait sans moi pour ainsi dire, puisque mon anémie d'esprit et de cœur me livrait pour le moment, sans initiative et sans défense, au jeu des forces élémentaires. Je ne me rendis compte du changement que le jour où je reçus la visite du docteur Estenave. Deux semaines s'étaient écoulées depuis notre dernière rencontre, quand il vint frapper à ma porte. Il avait eu le temps de s'humaniser dans l'intervalle; une plus juste appréciation des choses l'avait incliné à l'indulgence. D'ailleurs je m'étais tenu tranquille pendant ces quinze jours, et quel qu'en pût être le mobile, il fallait bien me tenir compte de ma sagesse. Sans s'humilier à des excuses, le docteur me témoigna cependant quelque regret de sa vivacité de l'autre soir.

— J'avais eu peur pour Thérèse, et comme elle était trop souffrante pour que je pusse m'en prendre à elle, c'est vous qui avez attrapé le paquet, me dit-il. J'ai su depuis comment les choses s'étaient passées, et je vous condamne toujours, mais je vous comprends mieux. Vous avez été fou plus encore que criminel, n'est-il pas vrai? Tout cela est loin, d'ailleurs. Je suppose que vous n'êtes plus d'humeur à perpétrer aucune espèce d'attentat. Deux semaines de réflexion ont dû vous châtier suffisamment. C'est pourquoi je viens, en messager de paix, vous annoncer la fin de votre épreuve. Mlle Romée est guérie, et de toute façon; comprenez-vous? Le mal a disparu et la cause du mal également. La chère enfant voudrait vous voir guéri comme elle : « Qu'il me pardonne et qu'il m'oublie, m'a-t-elle dit, c'est mon souhait le plus ardent. » Et ce souhait est son testament de jeune fille. Mlle Romée se marie; vous devinez avec qui. Marc Échette ne fait que presser, selon le désir de Mme Romée et de sa fille, la conclusion d'un projet arrêté depuis longtemps dans l'esprit de tous. Vous connaissez Marc. Peut-être êtes-vous en mauvaise posture pour le juger équitablement aujourd'hui. Plus tard vous rendrez hommage à la noblesse de son caractère. Ce petit garçon est décidément un héros... Et voilà tout ce que j'avais à vous communiquer, termina le docteur. Je ne vous demande pas de me donner vos commissions en retour. Il vaut mieux, n'est-ce pas? rompre une fois pour toutes.

— En effet, répondis-je; et je n'ai qu'à vous remercier de vous être chargé de pratiquer la rupture. Mais si je ne dois plus corres-

pondre avec Mlle Thérèse, rien ne s'oppose à ce que vous transmettiez mes félicitations à M. Échette. Je suis vraiment enchanté d'avoir travaillé, — sans m'en douter il est vrai, et cela diminue un peu mon mérite, — à avancer de quelques mois la date de son bonheur.

— Si vous avez rendu service à Marc, avouez qu'il vous tire d'un bien mauvais pas, répondit le docteur. Au surplus, je livre la chose à vos réflexions. Vous en jugerez mieux quand vous serez à Argelès... Car vous allez bientôt rentrer, j'espère. L'air de Toulouse ne vous vaut rien, mon pauvre ami, et si vous aviez un peu de courage... Vous avez assez rêvé, assez flâné, que diable! Quelle vie! Au lit à une heure de l'après-midi, comme les joueurs et les filles. Savez-vous à quelle heure je me suis levé ce matin? A six heures; et depuis je trotte. Allons, paresseux, au travail! Allez planter vos choux et surveiller l'éducation de Jacques... Et comme je secouais la tête en signe de vague protestation : — Vous avez beau vous révolter, faire la mauvaise tête, vous y viendrez! conclut le docteur. Je ne désespère pas de vous voir finir dans la peau d'un brave homme!

Le docteur était parti et, resté seul, je me tâtais, je m'analysais, étonné du calme avec lequel j'avais écouté, accepté ces notifications étranges. Eh quoi? Thérèse se mariait, elle se mariait avec Marc, et j'étais là tranquille, sans un mouvement de colère dans le cœur! Le malheur que ma jalousie avait tant redouté me frappait et je ne trouvais pas trace de la blessure. Le coup de poignard s'était changé en coup d'épingle. Je n'en revenais pas. Cet amour dont je vivais depuis bientôt un an, cet amour dont j'avais failli mourir il n'y avait pas quinze jours, cet amour n'existait donc plus! Je me refusais à l'admettre. Non, ce que je prenais pour de l'indifférence n'était que de la prostration physique. Les émotions trop violentes pour mon endurance de ces derniers temps m'avaient laissé sans énergie, même pour souffrir. Mais cette léthargie de mon cœur ne pouvait pas se prolonger. Je n'en étais pas quitte avec la passion. Mes forces revenues me rendraient sans doute le sentiment de mon malheur. J'attendis. Mes forces en effet se rétablirent peu à peu; je recommençai à penser, à rêver. Mais je ne pensais plus, je ne rêvais plus à Thérèse. L'amour invoqué se refusait à mon appel.

Je n'acceptai pourtant pas immédiatement cette faillite, L'amour se dérobait, je courus après lui.

Je recueillis les restes de mon ardeur; j'allai chercher sous la cendre encore tiède, les braises du foyer éteint, j'essayai de les ranimer de mon haleine. Ce que j'avais fait une première fois

pour fixer l'image de Thérèse, je le tentai de nouveau; je mis en œuvre toutes les ressources de mon esprit pour sensibiliser l'image morte. Peut-être la retrouverais-je, là où je l'avais laissée, le long des rues où nous étions passés ensemble. Selon la méthode que j'avais pratiquée à Argelès pour nos courses de montagne, je résolus de suivre pas à pas, dans Toulouse, les itinéraires encore récens de ma passion. Un jour sous les platanes, au bord du canal, je cherchais dans l'eau paisible la trace du reflet adoré qui s'y était posé un moment avec le mien; le lendemain, au jardin du couvent, je recensais les empreintes de ses pas dans les allées molles, sous la litière des feuilles que soulevait déjà la poussée des premières violettes. Pèlerin scrupuleux, je m'enquis de l'écho de ses paroles aux bancs des promenades sur lesquels nous nous étions assis côte à côte; dans le square suspendu comme un nid de verdure au bord de la Garonne, je demandai à la musique de l'autan dans les rameaux du cèdre de me suggérer la musique de sa voix. Mais c'était, à chaque tentative, la même impossibilité de ressaisir dans sa forme, dans son expression des anciens jours, l'image de l'aimée; c'était la même obsession de l'image nouvelle, de l'image douloureuse et triste d'une Thérèse malade, évanouie dans mes bras. J'avais beau m'évertuer, m'entêter à une résurrection de plus en plus laborieuse, mes artifices rataient, mon imagination travaillait dans le vide. L'amour était mort.

Vous entendez bien, n'est-ce pas? que je vous raconte tout cela en gros, sans les transitions insensibles dont après quatre années écoulées il me serait impossible de retrouver le minutieux enchaînement. Le changement que je vous explique en quelques mots s'opéra lentement pendant des semaines, avant que j'en eusse acquis la notion exacte. Une circonstance inattendue m'aida à faire cette précision. Rue d'Alsace, en plein jour, sans préméditation aucune de ma part — j'aurais plutôt cherché à l'éviter — je rencontrai Thérèse. Elle arrivait par une rue adjacente qui coupait mon chemin à angle droit, et si vite, qu'elle n'eut pas le temps de fuir le choc. Il fut affreux pour elle. Rouge de honte, les paupières battantes, elle passa devant moi, raidie en une volonté de ne pas me voir. Mais cet effort d'une seconde l'avait anéantie; quelques pas plus loin, je la vis chanceler, entrer à la hâte dans un magasin où sa frayeur cherchait un refuge. Cette confrontation me laissa une tristesse que la réflexion fit plus amère encore. Voilà donc où nous avait conduits, Thérèse et moi, ce grand essor, cette exaltation folle de nos cœurs! à nous rendre l'un pour l'autre un objet d'effroi. Oh! cette figure d'une Thérèse épeurée, fuyant

devant moi ! J'en gardai longtemps comme une impression de dégoût pour moi-même, une horreur pour mes expériences de résurrection sentimentale. Il me semblait que j'étais coupable d'une profanation, de l'exhumation brutale d'une morte. Et c'était cette fois, signifiée par le remords, la fin de mes illusoires tentatives.

Je touchai alors au plus bas de ma détresse. Tout me manquait. La passion, en s'en allant, me laissait le cœur à sec, l'imagination fourbue, sans ressource aucune de camaraderie ou d'amitié, sans même cet enveloppement secourable des habitudes qui est autour de nos malheurs, comme la pitié des choses. Ma vie était sans but, mon esprit sans aliment. Rien ne m'intéressait du dehors, et chaque fois que ma pensée m'y ramenait, je me détournais de moi-même, comme du plus misérable, du plus insipide spectacle. Je m'abandonnais. Le hasard était le maître de mes heures. Il voulait pour moi, il agissait à ma place. La poussée d'un grain de sable sous mon pied décidait de la direction de mes pas, déterminait le cours de mes errances. Ici ou là m'étaient pareils. Je me surprenais quelquefois absorbé en des contemplations stupides, occupé à de ces riens qui passionnent les tout petits ou les très vieux. Je passais des après-midi allongé dans l'herbe de mon jardin, mon attention en affût sur les manèges d'une bestiole, et l'intérêt de mon réveil, chaque matin, était d'examiner le dépliement des pétales d'une grappe de glycine suspendue au mur de la maison. Quand ces menus drames ne me retenaient pas à la surface de la vie, je perdais la notion de l'être, je me laissais couler à fond dans des abîmes d'indifférence. Des espaces gris, des déserts immobiles et muets m'enveloppaient de leurs limbes.

Il m'arrivait rarement de songer à Argelès, à celui d'hier pas plus qu'à celui de demain. L'avenir me semblait mort autant que le passé. Tout ce qui m'arrivait de là-bas avait un son grêle, sans écho. Depuis plus d'un mois, j'étais sans nouvelles de Cyprienne, et cet oubli, qui aurait dû m'inquiéter, ne me troublait pas autrement. Que le docteur ou Marc, pressés de se débarrasser de moi, m'eussent dénoncé à ma femme, la chose n'avait rien d'invraisemblable; mais je n'y attachais aucune importance. Seuls, de tous les miens, ma mère et Jacques m'intéressaient encore. Mais la différence de nos âges mettait d'eux à moi une distance presque infranchissable. Dans l'impasse où je me trouvais, l'un pas plus que l'autre ne pouvaient m'être d'aucun secours. Et moi-même, avec mon état d'esprit actuel, à quoi pouvais-je leur être utile? Non, tant que mon cœur n'aurait pas changé,

tant que ma vie n'aurait pas repris son équilibre, ce que j'avais de mieux à faire était encore de me terrer et d'attendre.

XLIII

Un matin, — nous étions aux premiers jours de mars, — comme je rentrais d'une flânerie d'une heure autour de la Colonne, j'aperçus de loin une vieille femme assise sur le seuil de la porte de mon jardin. Affalée, les coudes aux genoux, elle avait l'attitude résignée et lasse d'une mendiante. C'était sans doute — la couleur de son fichu en pointe noué sous le menton et la façon de sa robe de serge le racontaient — une de ces émigrantes que nos pauvres vallées envoient l'hiver quêter leur pain sur les grandes routes. Elle me tournait le dos; son visage qu'elle portait dans la paume de sa main regardait vers la ville. Elle releva la tête au bruit de mon pas sur le gravier. C'était ma mère. Elle avait sonné à la grille et, n'ayant pas eu de réponse, elle était restée là, sûre de cette façon de ne pas me manquer.

— C'est donc toi, méchant garçon! proféra-t-elle après une longue, une violente étreinte. C'est toi! — Et à mesure que son anxiété se calmait, que se dissipaient ses craintes aggravées sans doute de tous les mauvais rêves qu'elle avait dû faire en chemin, l'air de reproche s'accentuait; la réprobation de la chrétienne, de la femme de religion et de devoir, remplaçait dans ses yeux la tendresse de la mère. « Toi! toi! » répétait-elle, effarée comme si elle avait de la peine à accorder la réalité de ma figure avec la réalité de ma faute. Mais en me dévisageant, elle s'apercevait de l'état de fatigue, de flétrissure où m'avait laissé la passion. Et la pitié reprenait le dessus. Elle me palpait, m'obligeait à lever la tête, à la regarder en face : — Tu sais que l'air de Toulouse ne t'a pas fait de bien, petit! te voilà pâle comme si tu relevais de quelque grosse fièvre; et ces cheveux blancs, sur tes tempes, c'est la neige de cet hiver qui s'y est oubliée; n'est-il pas vrai? — Elle soupirait : — Ah! pauvre fou, quelle inquiétude tu nous a donnée, quel tourment! Et si loin de nous, si loin! Cyprienne en a été tournée. Et moi! je n'avais pas besoin de ça, tu penses. Un chagrin pareil à mon âge! Il te tarde donc bien d'hériter, malheureux enfant!

Nous étions entrés. Elle m'avait repris à bras-le-corps; elle m'étouffait de ses baisers. — Je parie, disait-elle, qu'au milieu de toutes ces histoires, tu n'as pas pensé à moi une minute. Si tu y avais pensé!... Et ta mère, encore passe! mais Jacques, ton petit Jacques! Et lui, le cher petit, il ne cessait pas de parler de toi,

paraît-il. Il t'a écrit au jour de l'an, et tu ne lui as même pas répondu. C'est donc vrai que tu voulais nous quitter ! Oh ! j'ai tort de te parler comme ça ; je suis trop faible ; j'aurais dû te mépriser, te faire pâtir un peu. Je ne peux pas. Te rappelles-tu ? quand tu étais petit, je ne sais pas ce que t'avait fait la vieille Mette, notre servante, vous aviez eu des paroles ensemble ; alors tu as mis un morceau de pain dans ta poche et tu t'es sauvé ; tu avais décidé de ne plus nous voir. Ton père vivait alors, et il te reçut mal le lendemain quand on te ramena de force à la maison. Et moi je me mis entre vous deux. Tu avais déjà mauvaise tête et j'étais déjà trop faible. Ah ! je suis bien châtiée maintenant !

Elle pleurait, je mêlai mes larmes aux siennes. Pour la première fois, depuis que j'avais cessé d'aimer Thérèse, je sentis que j'avais un cœur.

— Cyprienne est fâchée contre toi, continua ma mère. Et elle a raison. Elle n'est pas obligée de te pardonner comme moi. Il paraît que tu avais écrit des choses sur un cahier qui avaient rapport à cette demoiselle ; elle a trouvé ça dans un placard fermé à clef, en faisant faire ta chambre. Ça lui a donné l'éveil, et le docteur Estenave a fini de l'instruire. Tu devines comment elle l'a pris. Et moi, que lui répondre ? « Pas moins qu'il est le père de Jacques, » lui disais-je toujours. — « Eh bien soit, qu'il rentre, m'a-t-elle dit, je ne lui ferme pas la porte ; mais qu'il reste là-bas ou qu'il revienne, c'est fini entre nous. » Elle a dit comme ça ; mais ce ne sont que des paroles. Elle est pieuse ; son confesseur lui fera comprendre son devoir. Et puis, si on te fait la vie trop dure à Argelès, tu n'auras qu'à venir me retrouver à Marsous. Je ne veux pas t'en faire le reproche aujourd'hui, mais on ne t'y voit pas trop souvent. Ce n'est pas si beau que chez ta belle-mère ; mais c'est ta maison de naissance. Et plût à Dieu que tu ne l'eusses jamais quittée ! Si tu avais travaillé de tes mains comme moi, si tu n'avais pas été dans les collèges, rien de ce qui t'arrive ne te serait peut-être arrivé. Ce sont toutes ces histoires qu'on a fait entrer dans ta tête qui ont été cause de ton malheur. Les livres ont failli te tuer. Mais laissons ça ; ce qui est fait est fait. C'est une affaire à régler entre ton confesseur et toi, quand tu feras tes pâques. En attendant, occupons-nous de ce qui presse. A quelle heure partons-nous ?

Je n'eus pas la moindre velléité de résister, je ne songeai pas même à retarder le départ. Dans l'état d'apathie, de démoralisation profonde où j'étais, ce me fut un soulagement de trouver quelqu'un qui voulût pour moi. L'obéissance était déjà un commencement d'action. Nous eûmes bientôt fait mes préparatifs.

Le loyer réglé, la malle prête, en attendant l'heure du train, j'offris à ma mère de lui faire visiter Toulouse. Mais la vieille paysanne ne se soucia pas de l'admirer de près. Elle gardait rancune à la grande ville d'avoir abrité, qui sait? protégé ma faute. Son étonnement des clochers et des dômes en perspective se nuançait d'une vague frayeur. Dans son ignorance des choses, elle flairait dans cet abîme de maisons et de rues des pièges tendus, de nouveaux pièges où je pourrais me prendre au dernier moment.

Elle ne retrouva de sécurité qu'en montant dans le train qui nous ramenait à la montagne. Et même là encore, c'était, attentive à mes moindres gestes, une surveillance où je me sentais étroitement gardé, défendu contre moi-même. J'étais, par ma déchéance, redevenu pour elle le petit enfant d'autrefois, le mauvais petit enfant dont elle avait repris la charge. Elle me choyait, et ses prévenances étaient comme autant de liens très doux où elle me tenait emprisonné. Cependant le sommeil vint bientôt la délivrer de son souci. La secousse de notre revoir plus encore que la fatigue de la nuit blanche en chemin de fer l'avait sans doute anéantie. Et moi, penché sur elle, je la regardais dormir. Je la regardais et je ne la retrouvais plus. Dans mes brèves montées à Marsous, dans ses rapides descentes à Argelès, je n'avais pas eu depuis longtemps le loisir ni peut-être la pensée de l'observer d'un peu près. Sous le hâle uniforme qui fardait son visage, dans la lenteur grave de son allure paysanne, elle me semblait toujours pareille. Mais ici, dans la détente du sommeil, les bras pesans, le regard éteint sous le couvercle des paupières, comme elle me parut changée! Les rides que ne plissait plus le jeu des muscles se creusaient largement en sillons, labouraient ses tempes, rayonnaient au coin de ses lèvres comme les fentes d'une écorce. A la peau des mains, les veines se gonflaient en paquets, tandis que les paumes calleuses luisaient comme le bois des outils, polis par l'usure du travail. Hélas! ces mains, ce visage, cette lassitude, tout me dénonçait, tout me criait la décrépitude toute proche, la ruine imminente. Et j'avais travaillé, fils ingrat, à hâter cette décadence, à précipiter cette chute! La leçon était dure. Elle avait au moins cet avantage de me rendre docile d'avance aux affronts qui sans doute m'attendaient à Argelès. La contrition me préparait au châtiment.

Notre voyage touchait à son terme. La montagne déjà voisine, signifiait son approche. Une croix des rogations qui veillait, haut dressée sur un socle de pierre, au seuil d'un carrefour, le toit fortement incliné d'une grange, un frisson d'eau courante dans

l'herbe d'une prairie disaient les habitudes, les nécessités d'un autre climat. Bientôt, à un tournant de la vallée de la Garonne, dans un recul subit de l'horizon, les hauts sommets apparurent. Et ce fut, parlant à mes yeux, comme tout à l'heure à mon cœur, l'appel d'une autre maternité. La terre natale se plaignait de ma désertion; elle m'invitait à reprendre le contact depuis trop longtemps interrompu. Un moment voilé par l'écran des collines immédiates, le pays bleu, couleur de rêve, reparut, mais plus proche cette fois, avec des éblouissemens de glaciers, des audaces de pics, des souplesses délicates de cols en festons sur le ciel. A mesure que je les contemplais, je sentais mon injustice à avoir négligé pour une liaison fragile mes rapports d'amitié avec la terre. Et sans doute cette amitié était illusoire. Mais même en amour, ne trouvons-nous pas le même obstacle, la même impossibilité à nous fondre dans une autre existence?

Le soir tombait quand nous descendîmes à Argelès. La gare était à peu près déserte. Mon arrivée avait chance de ne pas ameuter la curiosité de mes concitoyens. Pour la dépister, j'avais eu le soin de rabattre mon chapeau sur les yeux et de relever le col de mon pardessus. Précaution inutile. On me reconnut, on me salua; mais évidemment mon retour ne faisait pas événement dans ma ville natale. A la maison même, je fus frappé de l'aspect quotidien des choses. Cyprienne et ma belle-mère m'accueillirent comme si je rentrais d'une promenade de quelques heures à Lourdes ou à Marsous. Et ce fut avec un peu plus de bavardage chez mon fils, un peu plus de silence chez ma femme, une soirée comme toutes celles de jadis, comme celle d'aujourd'hui.

Ma pauvre mère, tout heureuse de me ravoir, essaya bien de communiquer sa joie à ses voisines, mais ses tentatives ne réussirent pas à dégeler la dignité revêche de ces dames.

Évidemment leur siège était fait; la forme de leur accueil, la mesure exacte de leur pardon avaient été délibérées et réglées avec la précision d'un protocole. Un peu de respect humain, beaucoup de religion avaient décidé Cyprienne à reprendre la vie commune avec moi. A cause du monde et à cause de Jacques, elle avait consenti à faire la paix, mais c'était une paix forcée. Le cœur n'y était pour rien. Qu'y faire? Essayer de plaider ma cause, de faire revenir ma femme de ses préventions trop justifiées contre moi? La tâche était peut-être au-dessus de mes forces. Jacques me restait, et c'était l'essentiel. Cyprienne et sa mère étaient trop étrangères à la vie, enfermées dans des limites trop étroites pour qu'il fût possible de les faire entrer dans mes raisons, de les amener à excuser ma faute. Il était trop tard d'ailleurs. Bien

avant que je leur en eusse fourni le prétexte, ces dames avaient perdu leurs illusions sur mon compte. J'étais un artiste, autrement dit un pas grand'chose. Mon aventure n'avait fait que les confirmer dans leur mauvaise opinion. J'acceptai ma déchéance. Elle me fut signifiée le soir même et de la façon la moins équivoque. Au moment où, la veillée finie, nous remontions dans nos chambres, Cyprienne m'offrit un bougeoir :

— J'ai fait faire votre lit dans la chambre du second, me dit-elle. Depuis votre départ, ma mère couche dans ma chambre, elle est un peu souffrante; avec votre permission, je la garderai auprès de moi. Là-haut d'ailleurs, vous vous trouverez mieux à portée pour surveiller votre fils.

Ainsi le mari de Cyprienne était mort; il ne restait plus que le père de Jacques.

XLIV

André se taisait. Dans le silence de la maison endormie, la pluie, qui n'avait pas cessé de tomber depuis le dîner, faisait entendre sa musique. Elle redoublait par momens; l'averse fouettait les murs, cinglait les volets. Tout près de nous, le long de la façade, un tuyau de conduite engorgé sanglotait, et au plafond, au-dessus de nos têtes, le trop-plein d'une gouttière s'égouttait par intervalles, s'écrasait en une chute molle sur le plâtre... Et ces rumeurs ajoutaient à la tranquillité de notre refuge; elles faisaient plus intense l'habituelle impression de dénuement calme qui se dégageait pour moi de cette vie de province dont mon ami venait de me conter un épisode.

— Et après? lui demandai-je; fûtes-vous délivré pour toujours du souvenir de Thérèse? N'y eut-il pas quelque revie, quelque bout de l'an de votre amour?

— Aucun, au moins à l'état conscient. Car, puisque vous êtes curieux de ces analyses, je vous avouerai qu'une ou deux fois, deux fois pour préciser, et à d'assez longs intervalles, j'ai cru sentir comme une vague et très brève reprise de ma passion; quelle en fut l'occasion immédiate? je serais en peine de vous le dire. Peut-être une simple concordance de saison, de lumière, d'odeur, le rappel d'une sensation éprouvée l'année avant à la même heure, dans le même paysage, en compagnie de Thérèse; mais de cela je ne puis pas être sûr, parce que le point initial de chacune de ces crises a été un de ces états de vague hébétude où la pensée perd pied, flotte sans direction, noyée dans un chaos de rêves.

Tout à coup et sans que j'aie jamais pu ensuite remonter la chaîne de mes impressions, une émotion me souleva, un frisson de volupté, de félicité intense. C'était l'amour, mais l'amour indéterminé, quelque chose de pénétrant et de confus à la fois, où il y avait du trouble de l'aveu et de la fièvre du désir; une émotion si forte, si violente, que je me mis sur pied, d'un élan, comme si quelqu'un m'appelait. Qui? Hélas! personne ne m'attendait; je n'aimais personne. L'élan fut court. Il ne me resta bientôt de cette étrange secousse que le sentiment du vide affreux qui la suivit, le dégoût des minutes à passer après cette minute.

Cependant le miracle pouvait se renouveler. Le lendemain et pendant quelques jours encore, j'en espérai le retour. Rien ne vint et, fatigué d'attendre, las de ma vaine poursuite, je pensai à autre chose. Plusieurs mois s'écoulèrent. Une après-midi, — c'était en hiver, — j'étais assis là, au coin du feu, dans ce fauteuil où vous êtes, assoupi à moitié, rêvassant; la même émotion me revint, le même délicieux frisson de mes nerfs tendus par le plus vague, le plus décevant des désirs; et, à peine née, l'émotion s'en allait, plus rapide encore que la première fois, plus inconsistante. Et ce fut le même regret ensuite, la même insipidité d'une vie qui ne me semblait plus valoir la peine d'être vécue.

J'usai des heures, des nuits d'insomnie à pénétrer ce mystère. Était-ce un tressaillement de ma mécanique à aimer, de mes nerfs et de mes lobes cérébraux, fonctionnant à vide par un reste d'habitude, ou se détendant en une vibration dernière comme une guitare qui se désaccorde? était-ce quelque influence de télépathie, la pensée de Thérèse plus fidèle, moins oublieuse que la mienne, venant à moi de loin, onde supraterrestre qui arrivait pour y mourir au rivage de mon cœur? Quelle qu'en pût être la cause, le phénomène ne se reproduisit jamais plus.

André Lavernose se tut une seconde fois. Une horloge sonnait au loin, dans la rafale.

— Neuf heures; l'omnibus va être là, lui dis-je; il va falloir nous dire adieu... jusqu'à l'année prochaine, ajoutai-je. — Il secoua la tête.

— Si vous le permettez, me dit-il, j'aime mieux ne pas trop y compter. Ce serait beaucoup de fidélité pour un nomade comme vous de passer deux étés de suite à Argelès. Le pays est gracieux, mais je ne m'en exagère pas le charme. Peut-être l'avez-vous épuisé dans une première visite.

— Il y a les Pyrénées, et il y a vous... insistai-je.

— Oh! moi! fit André avec un de ces claquemens de doigts où s'exprimait son découragement habituel... moi!... dans le

dénuement de cette fin de saison, vous avez pu vous intéresser au peu que je suis; peut-être même, faute d'objet de comparaison, m'avez-vous apprécié au-dessus de mon mérite. Vous en reviendrez et je ne vous en voudrai pas, croyez-le bien. Grâce à vous, j'ai eu un grand mois de conversation, de vie intellectuelle. Pour un résigné qui ne vit plus qu'au jour le jour, un mois, c'est énorme, et je serai toujours votre obligé, quoi qu'il arrive.

Je protestai, je lui dis tout le bien que je pensais de lui, de son esprit, de la tournure de son imagination :

— Vous m'avez révélé un exemplaire de l'âme provinciale, vous m'avez enseigné une nuance de l'amour de tête.

— Avec figures et décors assortis... dit Lavernose en souriant. Et justement, vous savez maintenant tout ce que j'avais à vous apprendre. Même, si vous croyez pouvoir utiliser ma confession, je vous la livre; à condition cependant de changer quelques petites choses par-ci par-là : de quoi dépister Marc Echette. Je ne voudrais pas me brouiller tout à fait avec lui. Le voilà professeur, et c'est lui peut-être qui fera passer le baccalauréat à mon fils...

L'omnibus stoppait à grand bruit de grelots devant la porte. André Lavernose m'accompagna jusqu'au seuil de sa maison.

— Après tout, me disait-il en traversant le corridor, Marc aurait tort de m'en vouloir. Mon intervention aura mis dans sa vie un élément d'intérêt qu'il était incapable d'y introduire de lui-même. C'est grâce à moi qu'il aura connu le prix de Thérèse. D'un mariage de simple inclination, la jalousie aura fait un mariage d'amour... On a bien raison de dire que dans la vie on ne doit rien prendre au tragique, ...au sérieux tout au plus ; et encore, à y bien réfléchir, le sérieux est peut-être de trop !

Nous passions devant la chambre de Jacques.

— Ne parlez pas si haut, lui répondis-je. Votre fils pourrait vous entendre.

ÉMILE POUVILLON.

L'AUSTRALIE

ET LA NOUVELLE-ZÉLANDE [1]

LES PRODUCTIONS — LA CRISE RÉCENTE

I

Nul pays au monde n'a été transformé par l'introduction de la civilisation européenne d'une manière aussi rapide et aussi brillante que l'Australie. Abandonnés il y a un siècle encore à quelques misérables tribus sauvages, sans utilité aucune pour le reste de l'humanité, ce continent et les grandes îles adjacentes nourrissent aujourd'hui une population de 4 millions d'hommes et leur commerce extérieur s'élève à 2 milliards de francs. Les produits de ces pays, qui semblaient, hier encore, relégués aux extrémités du monde, viennent, jusqu'en Europe, lutter avec les nôtres : il n'est pas jusqu'aux denrées les plus périssables, les moins capables en apparence de supporter un voyage prolongé : les viandes, le beurre, les fruits, les œufs, qui n'aient à lutter contre cette concurrence. L'Australie vient même à la tête de tous les pays du globe dans la production d'une des denrées les plus vulgaires, mais les plus indispensables à l'homme, la laine, et elle occupe aussi l'un des premiers rangs dans celle du plus précieux des métaux, l'or. De l'une et de l'autre, elle fournit le quart de ce qui s'en produit chaque année dans le monde.

(1) Voir la *Revue* des 1er juin et 1er août.

La plus brillante de ces deux industries, celle de l'or, qui a tant contribué au peuplement rapide de l'Australie, est bien loin aujourd'hui d'être la plus essentielle, quoiqu'il ait été extrait depuis quarante-cinq ans des mines et des *placers* d'Australasie 9 milliards et demi de francs de métal jaune, dont près des deux tiers proviennent de la seule colonie de Victoria. Après avoir atteint une moyenne annuelle de 280 millions pendant la première décade d'années qui suivit la découverte des mines, la production aurifère était tombée en 1886 à la moitié de ce chiffre, par suite de l'épuisement de nombreux placers à Victoria, en Nouvelle-Zélande, dans la Nouvelle-Galles du Sud. Depuis 1887, l'importance croissante des mines du Queensland, et tout récemment la découverte de celles de l'Australie de l'ouest, jointes à une recrudescence d'activité à Victoria et en Nouvelle-Zélande, ont de nouveau beaucoup augmenté l'importance de l'extraction. En 1895, il a été extrait dans le monde entier plus d'or qu'en aucune année précédente : si la colonie de l'ouest tient ses promesses, peut-être l'Australie arrivera-t-elle aussi à dépasser tous ses chiffres antérieurs. Mais, si grande que soit cette industrie, le nombre d'hommes qu'elle occupe est relativement très faible : il ne s'élevait, en 1892, qu'à 54 000, dont un dixième de Chinois, qui arrivent à gagner leur vie en lavant une seconde fois les sables déjà traités par les blancs. C'est là vraiment un chiffre infime et qui montre bien que les mines d'or sont surtout, pour les pays où elles se trouvent, une excellente réclame, mais ne peuvent d'elles-mêmes nourrir qu'une proportion très restreinte des immigrans qu'elles attirent. D'ailleurs, l'exploitation des mines d'or a très rarement pris en Australie le caractère d'une grande industrie comportant de très vastes installations matérielles qu'elle a aujourd'hui au Transvaal. Des concessions peu étendues, aux mains de petits groupes de quelques personnes, qu'on s'efforçait de travailler très économiquement, beaucoup de *placers* ou alluvions aurifères exploités quelquefois par des mineurs individuels, voilà quelle a été surtout, jusqu'à ces trois ou quatre dernières années, l'organisation de l'industrie aurifère. L'incertitude sur la durée des mines, plus grande en Australie que partout ailleurs, a contribué à lui donner ce caractère : j'ai entendu dire bien des fois à des « capitaines, » — c'est ainsi qu'il est d'usage d'appeler les directeurs des exploitations minières, — qu'en règle générale les actions d'une société devaient se capitaliser au denier trois. Quelques mines cependant font exception, et certaines d'entre elles, aux environs de Bendigo, ont aujourd'hui poussé leurs puits à plus de 900 mètres de profondeur.

L'or a joué le rôle d'un stimulant énergique dans le développement de l'Australie, mais les bienfaits de sa découverte n'ont pas été sans mélange, car l'état d'équilibre instable de la société coloniale et l'importance excessive des agglomérations urbaines en ont été les résultats. Si l'exploitation des mines et des placers a fait oublier pendant quelques années les ressources plus essentielles et plus durables du pays, celles-ci n'ont pas tardé à reprendre le premier rang; aujourd'hui, comme avant la découverte des gisemens aurifères, c'est la production de la laine qui est le fondement de la prospérité économique des colonies australiennes et, longtemps encore, sinon toujours, l'élevage des troupeaux, des moutons surtout, restera au premier rang de leurs industries.

La prépondérance du pâturage sur l'agriculture, du *squatter* sur le *farmer*, est la conséquence directe de la nature du sol et du climat. Une bande de terre qui suit le rivage de la mer, large de 100 kilomètres en moyenne le long de la côte orientale, d'un peu plus dans Victoria, d'un peu moins dans l'Australie du Sud, existant à peine ailleurs, voilà tout ce qui est propre à la culture dans ce pays. Dès que l'on a dépassé les chaînes plus ou moins élevées qui limitent cette zone, on se trouve, si l'on est parti de la côte occidentale, dans cet étrange désert couvert d'arbres, mais absolument stérile, où sont semés les nouveaux champs d'or de l'Australie de l'Ouest. Si l'on vient au contraire de l'est ou du sud-est, ce sont d'immenses steppes où les affluens du Murray, profondément encaissés entre des berges de sable jaune plus élevées que les plaines voisines, promènent leur maigre cours en interminables sinuosités. Les principales de ces rivières, le Murrumbidgee, le Lachlan, le Darling, ont de l'eau toute l'année, sont même navigables pendant quelques mois; mais combien de leurs affluens ne sont que des *oueds*, au fond desquels pendant l'été on ne trouve que quelques mares! Le débit total du Murray à son embouchure n'atteint pas celui de la Seine, et l'étendue qu'il draine est double de celle de la France. En temps de crue, ces rivières débordent au contraire et se déversent de place en place dans des dépressions plus basses que le niveau moyen des plaines, qui sont alors transformées en lacs. Dans cette moitié orientale du continent, les grandes forêts d'eucalyptus ne couvrent que la région maritime et les flancs des chaînes côtières; vers l'intérieur, le pays accidenté qui se trouve au pied des montagnes est encore parsemé de bouquets d'arbres : les vallées du Murray et du Murrumbidgee, au point où les coupe le chemin de fer de Melbourne à Sydney, avaient, lorsque je les vis au prin-

temps, presque l'aspect d'un paysage anglais où l'eucalyptus aurait remplacé le chêne. Mais plus on s'avance vers l'ouest et plus les arbres deviennent rares : les éleveurs en sont d'ailleurs les ennemis et les détruisent pour pouvoir nourrir plus de moutons. Les immenses plaines du Darling sont couvertes d'herbes spéciales, de *salt-bush*, qui se plaisent dans ces sols légèrement salés, et l'on n'y voit guère d'eucalyptus qu'aux abords des villes et des habitations.

Toute cette région du bassin du Murray, et en particulier le pays du *salt-bush*, est la terre d'élection des mérinos importés d'Espagne à la fin du siècle dernier et qui forment aujourd'hui les neuf dixièmes des troupeaux du continent australien. Le climat du littoral serait trop humide pour eux, mais à l'intérieur la pluie totale n'est que de 200 à 400 millimètres, et pendant les deux tiers de l'année la sécheresse est absolue. L'été y est torride : celui de Bourke sur le Darling, la principale ville de l'ouest de la Nouvelle-Galles, est aussi chaud que celui du Caire, et l'on y a noté 53° à l'ombre, plus qu'on n'a jamais vu à Biskra ; entre le jour et la nuit, entre l'hiver et l'été, les écarts du thermomètre sont énormes ; mais la température moyenne de l'hiver est encore de 12° ; s'il gèle parfois la nuit, ce n'est que rarement et très légèrement, et la neige est inconnue. Les éleveurs peuvent ainsi laisser leurs troupeaux en plein air toute l'année, sans avoir à craindre que le froid ne les décime, comme il arrive trop souvent sur les hauts plateaux algériens par exemple. La douceur de l'hiver est une condition essentielle pour l'élevage extensif des bêtes à laines ; elle se retrouve dans tous les pays qui s'y livrent, l'Amérique et l'Afrique méridionales, tandis que des conditions climatologiques opposées ont empêché les États-Unis de prendre un des premiers rangs dans cette industrie. Le nombre des moutons australiens, qui était de 105 en 1792, s'élevait en 1892 à 122 millions. En 1861, on n'en comptait encore que 23 millions, 49 dix ans plus tard, 78 en 1881. La seule colonie de la Nouvelle-Galles du Sud a décuplé son troupeau depuis trente ans et possédait, en 1892, 58 millions de bêtes à laine ; sa voisine du nord, le Queensland, où le mouton n'est élevé que dans le tiers méridional, en avait 21 millions ; sa voisine du sud, Victoria, 13 millions. A l'ouest de ces trois colonies commence le véritable désert australien, où les pluies deviennent extrêmement faibles, où le sol est souvent couvert de fourrés inextricables d'eucalyptus rabougris ; déjà le nord-est de Victoria, le pays du *mallee-scrub*, se trouve dans ce cas. Dans l'Australie du Sud, dont l'immense territoire traverse d'outre en outre le continent, il n'y a plus que 7 millions de mou-

tons : les *stations* sont disséminées au pied de quelques chaînons montagneux qui arrêtent les rares nuages et les obligent à verser quelques pluies sur leurs pentes : c'est pour porter des provisions à leur personnel à travers les solitudes qui les séparent des terrains cultivables que le chameau, aujourd'hui si utile dans les champs d'or de l'ouest, a été d'abord introduit en Australie. Toute la partie occidentale du continent, avec ses immenses déserts, ses pluies tout à fait insuffisantes et les herbes vénéneuses qui se mêlent trop souvent à ses pâturages déjà rares, ne contient pas 2 millions de moutons. La richesse, comme la population de cette région, n'est encore qu'un facteur insignifiant dans l'ensemble de la société australienne. Dans l'étude du développement économique de l'Australie, on peut négliger toute la moitié du continent située à l'ouest de la ligne télégraphique qui le traverse du nord au sud, du fond du golfe Spencer à Port Darwin, en face des îles de la Sonde.

La valeur des 350 millions de kilogrammes de laine produits par les moutons australiens était en 1892 de 560 millions de francs; 2 millions et demi de kilogrammes seulement étaient conservés pour la consommation locale; tout le reste était envoyé en Europe et en Amérique et formait un peu plus de la moitié de la valeur totale des exportations australiennes (1 020 millions de francs). Ce n'est donc pas à Melbourne ou à Sydney, ni même dans les champs d'or de Ballarat, de Bendigo ou de Coolgardie, c'est dans les immenses plaines du Murray et du Darling qu'il faut aller chercher la véritable source de la prospérité de l'Australie.

Ces plaines sont découpées en énormes exploitations, dont la plus grande partie est seulement louée par leurs propriétaires à la couronne. Dans la *Western division* de la Nouvelle-Galles, la partie la plus occidentale et exclusivement pastorale de la colonie, 16 millions d'hectares sont loués pour 28 ans à 309 *squatters* qui ont ainsi en moyenne 50 000 hectares chacun pour y faire paître leurs troupeaux : il ne faudrait que 10 à 12 de ces propriétés juxtaposées pour égaler la surface d'un département français. Certaines sont plus grandes encore; je rencontrai sur le paquebot qui me portait d'Amérique en Australie le régisseur d'une ferme de 200 000 hectares, qui venait de prendre un congé de six mois pour voir l'Europe et l'Amérique, et retournait s'enfermer au milieu de ses 250 000 moutons à 1 000 kilomètres de Sydney, dans les torrides solitudes de l'ouest de la Nouvelle-Galles. L'exploitation que je visitai, dans la région du Lachlan, et qui contenait 160 000 bêtes à laine sur environ 120 000 hectares, était beaucoup

moins éloignée, à quelques kilomètres seulement d'une station de chemin de fer. Une route passable mène de la gare à l'habitation du régisseur, une maison légèrement bâtie, entourée de vérandas, comme il convient dans les pays chauds. A l'intérieur on pourrait se croire chez un gentleman-farmer d'Angleterre; seule, la vue par la fenêtre des eucalyptus qui en ombragent les abords rappelle qu'on est aux antipodes. Près de là sont les logemens, assez confortables, eux aussi, du personnel qui, pour cet énorme troupeau, ne comprend que 60 hommes. Encore, me dit-on, est-ce la propriété d'une compagnie, qui ne regarde pas à la dépense: un particulier se chargerait de diriger ce domaine en n'employant qu'une vingtaine de personnes. Autrefois il aurait fallu un très grand nombre de bergers. Mais, aujourd'hui, on a supprimé ceux-ci : des barrières de fil de fer divisent tout le terrain en de nombreux paddocks, dans lesquels les moutons sont enfermés; le rôle des employés se borne presque à faire des rondes pour s'assurer qu'on ne vole pas les animaux, et que les barrières sont en bon état. On a pu ainsi mieux aménager le terrain, et laisser reposer régulièrement certaines parties de la propriété.

Il faut, certes, un tempérament bien trempé pour diriger des exploitations de ce genre et vivre presque constamment loin de toutes les distractions de la vie civilisée, surtout dans l'extrême ouest de la Nouvelle-Galles ou du Queensland, où nombre de domaines sont à plus de 100 kilomètres de toute ville. Aussi la plupart des squatters avaient-ils pris l'habitude de ne rester que la moitié de l'année sur leurs terres et de venir passer l'autre à Sydney ou à Melbourne; au moins s'y rendaient-ils tous, lors de la grande saison des courses, — le divertissement favori des Australiens, — en octobre et novembre, aussitôt après la tonte des moutons, et y menaient-ils grand train; quelques-uns ne paraissaient que fort rarement sur leurs « stations » et passaient une grande partie de l'année à voyager en Europe. Des régisseurs, hommes de métier, s'occupaient pendant leur absence de leurs troupeaux. La production de la laine a été longtemps la source de bénéfices extraordinaires, et les bonnes terres de pâtures ont été parfois l'objet de spéculations aussi grandes que les terrains des villes. Avant la découverte des mines d'or, il y avait eu à Victoria un premier *boom* accompagné d'une grande immigration des habitans des colonies voisines, et déterminé par l'excellence des pâturages de ce qu'on nommait alors le district de Port-Philip. Mais depuis la crise de 1893, qui a durement éprouvé beaucoup de *squatters* imprudens, et la baisse des prix, tombés de 10 pence (1 fr. 05) en 1890, à 8 pence (0 fr. 85) en 1893, pour la laine de mérinos de la

Nouvelle-Galles, et de 11 3/4 pence (1 fr. 23) à 10 pence (1 fr. 05) pour celle de Victoria, la situation des propriétaires de troupeaux est au contraire devenue fort peu enviable. Pris entre les banques, qui les pressent de rembourser les avances qu'elles leur ont faites, et les tondeurs de moutons, constamment en grève, ils ne savent à quel saint se vouer. Durant la grande grève de 1894, les squatters, décidés à ne plus céder aux exigences des tondeurs, ont dû parfois, eux et leurs familles, prendre les cisailles ou plutôt les machines perfectionnées qui servent en Australie à recueillir la laine, à cause de la difficulté de recruter un personnel suffisant. Depuis un an, une hausse des prix est venue leur donner un peu de répit et améliorer leur position.

A côté des crises, des grèves, de la baisse de la laine, parfois du manque de bienveillance des gouvernemens, les infortunés *squatters* ont encore à combattre un autre ennemi, dont on a peine en Europe à parler sans sourire, et qui cependant est terrible. Ce fléau, que les colons eux-mêmes ont introduit, croyant n'amener qu'un gibier inoffensif, c'est le lapin. Dans ce pays à peine peuplé, dont le climat paraît leur être particulièrement favorable, les rongeurs ont pullulé. Dans les régions où ils sont nombreux, ils mangent toute l'herbe jusqu'à la racine, n'en laissant plus pour les moutons. La nécessité aidant, ils sont même, dit-on, devenus grimpeurs, et, s'ils ne peuvent encore monter sur les grands arbres, du moins s'élèvent-ils sur les eucalyptus rabougris qui couvrent certaines parties de l'intérieur, et en mangent-ils toutes les feuilles lorsque l'herbe leur manque. Un district est-il envahi par les lapins, c'est la ruine à bref délai des *squatters* qui l'occupent et dont les moutons meurent de faim. On ne peut comparer l'effet de l'invasion des rongeurs qu'à celle des criquets : ils ont tôt fait de transformer le plus beau pâturage en une étendue aride, aussi dénuée d'herbe que le macadam des voies les plus fréquentées d'une grande ville. Les gouvernemens australiens ont institué des prix de plusieurs centaines de mille francs pour récompenser les inventeurs de procédés d'extermination rapide. On n'en a point trouvé de pratique jusqu'à présent. Ils ont payé des primes élevées à la destruction des lapins : 25 millions ont été tués en Nouvelle-Galles dans une seule année : leur nombre n'en a pas paru diminué. En désespoir de cause, les *squatters* se sont décidés à construire des barrières pour limiter du moins l'invasion : ces barrières sont constituées par des grillages de fil de fer s'enfonçant de trente centimètres dans le sol. Le gouvernement de la Nouvelle-Galles en a fait élever un sur une longueur ininterrompue de 1 130 kilomètres :

les frais n'ont pas été moindres de 900 francs par kilomètre; une autre barrière du gouvernement a 480 kilomètres, et il faut y ajouter 22000 kilomètres environ posés par les particuliers pour la défense de leurs propriétés. Dans le Queensland, les *rabbits boards*, conseils spéciaux chargés de veiller à la protection des pâturages contre les lapins, ont entrepris la construction de plusieurs énormes lignes de grillages parallèles à la frontière de cette colonie et de la Nouvelle-Galles, d'une longueur totale de 3400 kilomètres. L'ingéniosité des colons a su cependant faire sortir quelque bien de ce fléau, et aujourd'hui des envois considérables de lapins congelés sont faits en Angleterre, où ils se vendent 1 franc à 1 fr. 25 pièce sur le marché de Londres. C'est une faible compensation aux ruines qu'ils causent.

La colonisation pastorale pénètre dès aujourd'hui fort avant dans le centre de l'Australie. Grâce à elle, 64 des 80 millions d'hectares de la Nouvelle-Galles sont occupés déjà par des Européens, 60 millions d'hectares sont entourés de clôtures; mais 18 millions seulement sont possédés par leurs occupans; le reste est loué par l'État aux *squatters*. La location, si le bail est suffisamment prolongé, n'a pas les mêmes inconvéniens pour la pâture que pour l'agriculture, et la prédominance de ce mode de tenure accompagne partout en Australie la prédominance de l'élevage sur les autres industries agricoles : dans le Queensland, 112 millions d'hectares sont affermés par l'État, 5 millions seulement appartiennent en toute propriété à des particuliers, 52 millions sont encore inoccupés. Dans l'Australie du Sud, les proportions sont analogues; mais Victoria compte 10 millions d'hectares appartenant à leurs occupans contre 6 millions affermés et 6 millions et demi inoccupés, et en Nouvelle-Zélande les chiffres correspondans sont 8, 6 et 13 millions d'hectares. On voit que, si l'on tient compte des montagnes et des parties stériles, il reste moins de terres libres en Australie, du moins dans les colonies de l'est, qu'on ne serait porté à le croire d'après le peu de densité de la population. C'est que, dans le bassin du Murray, le grand centre actuel de l'élevage, on considère une propriété pouvant porter 1 mouton par 2 acres, soit 80 ares, comme étant d'une bonne moyenne; en Nouvelle-Zélande, il est vrai, où le climat est plus humide, on voit quinze ou vingt bêtes par hectare; mais dans mainte propriété de l'Australie du Sud ou de l'extrême Ouest de la Nouvelle-Galles, il faut jusqu'à deux ou trois hectares pour en nourrir une. Lorsqu'on dépasse ce nombre, les troupeaux sont décimés s'il survient une grande sécheresse, et ce phénomène se produit presque périodiquement en Australie : celle des trois

dernières années a réduit de 60 à 52 millions de têtes le troupeau de la Nouvelle-Galles. Il est cependant certain que le Queensland et même Victoria et l'Australie du Sud sont susceptibles d'augmenter considérablement leur cheptel, et la première de ces colonies pourra sans doute le doubler. L'énorme Australie de l'Ouest, malgré les déserts qui en couvrent la plus grande partie, devra offrir aussi quelques régions propres à l'élevage.

II

La laine a été longtemps le seul produit d'exportation que les colonies australiennes aient tiré de leurs troupeaux. Le voyage sur mer était trop long entre elles et les grands marchés d'Europe pour permettre d'y expédier du bétail sur pied. La fabrication du suif et de quelques viandes salées, dont le débouché était forcément restreint, n'ajoutait que bien peu de chose aux bénéfices que procurait aux éleveurs la vente de la laine. Depuis quelques années, l'exportation des viandes gelées a ouvert au contraire des horizons tout nouveaux et singulièrement vastes à l'industrie pastorale.

La révolution économique produite par les applications du froid, dont nous ne voyons encore que les débuts, promet de rivaliser d'importance avec celle qu'a amenée, il y a un demi-siècle, l'établissement des moyens de transport à grande vitesse et à grande capacité. Les chemins de fer et les bateaux à vapeur ont permis aux grains, aux textiles, aux minéraux, à toutes les denrées de conservation facile de venir des pays les plus éloignés lutter sur les grands marchés, dans les grands centres de consommation et d'industrie du vieux monde, avec les denrées similaires produites dans le voisinage. Mais les viandes, les fruits, le beurre, toute cette catégorie si importante des produits alimentaires autres que les grains, incapables de se conserver plus de quelques jours, n'avaient pu profiter du perfectionnement des transports. L'application industrielle du froid a étendu aux *perishable goods*, aux « denrées périssables », les bienfaits que celle de la vapeur avait procurés aux autres : grâce à elle, les viandes, les beurres, le fromage, les fruits, le miel, les œufs même peuvent supporter un voyage en mer de plus de quarante jours et arriver en parfait état de conservation d'Australie et de Nouvelle-Zélande dans les ports du Royaume-Uni.

Les premiers essais de transport des viandes congelées remontent à près de trente ans en arrière, au voyage du navire le *Frigorifique* de Bordeaux à la Plata. Comme pour tant d'autres

industries, c'était un Français, M. Tellier, qui fit les premières expériences concluantes au point de vue technique. Mais, de même que pour l'éclairage par le gaz, de même que pour l'utilisation de la vapeur, nous avons laissé à d'autres le soin d'exploiter ce nouveau champ d'application de la science que nous avions découvert, comme nous leur avons abandonné, pour les mettre en valeur, tant de riches territoires que nos compatriotes avaient les premiers explorés. Ce n'est que depuis 1880 que le commerce des viandes congelées a pris un très grand développement; le transport des beurres est venu ensuite; les autres applications sont encore nouvelles et sortent à peine de la période expérimentale.

Une visite aux *freezing-works* du gouvernement, à Melbourne, m'a permis de me rendre compte de l'organisation de cette industrie, encore toute récente à Victoria. Des compagnies particulières s'occupent aussi de la congélation des diverses denrées; mais, dans ce pays de socialisme d'État, le gouvernement a voulu créer un établissement modèle muni des derniers perfectionnemens et qui lui permît de faire des expériences pour étendre à de nouveaux produits la méthode de conservation par le froid. Les bâtimens sont situés de part et d'autre de voies de chemins de fer qui apportent les produits des campagnes et permettent de les amener ensuite dans des wagons spéciaux jusqu'au quai où ils sont chargés sur les navires. Le froid est produit par la détente de l'ammoniaque liquéfiée dans des tuyaux qui circulent à travers les chambres et peut s'abaisser jusqu'à plusieurs dizaines de degrés au-dessous de zéro. Les viandes seules sont soumises à une très basse température, — 18° à — 20°. On me fait passer successivement dans les chambres où se trouvent les moutons, puis les volailles, dindons, poulets, canards, enfin les lapins. Toutes ces viandes ont la dureté du bois; aussi, les petits animaux, lapins et volailles, qui sont placés par 30 ou 40 dans des caisses à claire-voie, y sont-ils entassés avant d'être gelés : on peut en faire entrer ainsi un plus grand nombre dans un plus petit espace. Après les viandes voici les œufs : l'année précédente, où on les exportait pour la première fois, on les avait soumis à un très grand froid; mais ils s'étaient brisés en morceaux; aussi les maintient-on à présent un peu au-dessus du point de glace, entre 0° et 1 degré. Ils sont soigneusement empaquetés dans des cadres de carton en forme de damier, chaque œuf ayant sa case et complètement entouré de cosses de pois pour amortir les chocs. Le beurre n'est envoyé qu'après avoir été stérilisé. Le miel, enfin, avait été d'abord expédié dans des boîtes d'étain, mais les résultats ont

été mauvais; aussi expérimente-t-on maintenant son envoi en rayons. Cinq ou six gâteaux de miel sont superposés dans une boîte en bois, séparés par des feuilles de fort carton. Autour de cette première enveloppe s'en trouve une seconde, qui ne lui est reliée que par des ressorts, en sorte que les chocs ne parviennent que très adoucis à la boîte intérieure.

A bord des navires qui les chargent, les viandes et les autres produits continuent à être soumis aux mêmes températures que dans les *freezing-works*, dans de grandes chambres spécialement aménagées. A la fin de 1894, trente-six navires de 4 000 à 7000 tonnes, dont trente vapeurs, étaient employés au transport des viandes de mouton congelées entre la seule colonie de la Nouvelle-Zélande — où cette industrie est, il est vrai, beaucoup plus développée et plus ancienne qu'en Australie même — et l'Angleterre. Les plus petits peuvent transporter de 25 à 30000, les plus grands 70000 carcasses de moutons: l'ensemble de cette flotte suffirait au transport de 3 millions de carcasses par an. Deux compagnies anglaises s'occupent spécialement de ce trafic. Leurs bateaux partent tous les quinze jours de Londres, doublent le cap de Bonne-Espérance, font escale en Tasmanie, puis aux divers ports néo-zélandais et rentrent en Angleterre en doublant le cap Horn. Le voyage est un peu plus long que par le canal de Suez, — quarante jours environ dans chaque sens, — mais les navires ne subissent pas les chaleurs prolongées qu'imposent la traversée oblique des tropiques et celle de la Mer-Rouge, et profitent des vents d'ouest favorables qui règnent dans le Pacifique austral. Plusieurs sont aussi magnifiquement organisés pour le transport des passagers : le *Gothic*, que je visitai à Wellington, peut lutter à ce point de vue avec les plus beaux des Transatlantiques,

En 1880, il n'était entré dans les ports anglais que 400 carcasses de moutons et d'agneaux venant toutes d'Australie. En 1895, il en est arrivé dans le Royaume-Uni 5 013 000, dont 2409500 venaient de Nouvelle-Zélande, 968 900 d'Australie, 19400 des îles Falkland, 1615200 de la République Argentine. C'est surtout dans la Nouvelle-Zélande, dont le climat plus humide a permis d'acclimater les herbes anglaises et est plus favorable à l'engraissement des moutons, que ce commerce a pris un grand essor. En Australie, il a longtemps végété et ne s'est accru rapidement et dans de fortes proportions que depuis 1890 : il se développera sans doute encore beaucoup dans l'avenir, car on estime que les colonies australiennes, la Nouvelle-Zélande non comprise, pourraient disposer d'un excédent annuel de 4 à 5 millions de moutons à expédier en Europe. Elles ne sont pas aussi avancées en ce qui

concerne la viande de bœuf, qui n'est produite sur une grande échelle que dans l'Australie tropicale ou semi-tropicale, dans le Queensland et le nord de la Nouvelle-Galles. La première de ces colonies exportait néanmoins 161 000 quintaux de bœuf gelé en 1895 au lieu de 20 000 seulement en 1891, et la seconde 63 500 au lieu de 400 quatre ans plus tôt. Elles commencent à faire concurrence sur le marché anglais aux exportations similaires des États-Unis, qui oscillent entre 800 000 et un million de quintaux par an.

Cette concurrence même que se font l'Australie et les deux Amériques tend, toutefois, à réduire les prix de vente à un niveau qui ne laisse plus aux éleveurs qu'un bien faible profit. La viande gelée se vend toujours beaucoup moins cher que la viande fraîche, parce que l'opération du dégel, malgré tous les perfectionnemens qu'on a cherché à y apporter, lui laisse un aspect peu agréable et lui fait perdre une partie de ses qualités : le mouton australien ou néo-zélandais ne valait ainsi à Londres, l'été dernier, que 35 à 40 centimes la livre, alors que le mouton anglais ou écossais se payait en gros 60 à 65 centimes. Le fret, qui était d'environ 20 centimes, il y a quelques années, n'est plus que de 10 aujourd'hui; les dépenses de congélation et d'embarquement faites dans la colonie sont d'environ 4 centimes; en y ajoutant les frais d'assurance et ceux qu'il faut encore faire à Londres, on arrive (1) à un total de 20 centimes de dépense pour amener de Nouvelle-Zélande sur le marché anglais une livre de mouton qui se vendra environ 40 centimes. On considère cependant dans la colonie que les 20 centimes restant suffisent à rémunérer convenablement l'éleveur, bien qu'il doive amener à ses frais le mouton de sa propriété au port d'embarquement; mais il ne faudrait pas que les prix éprouvassent une plus forte baisse. Les compagnies qui possèdent les *freezing-works* et qui achètent aux propriétaires sont elles-mêmes en relation avec des maisons de Londres, à qui elles expédient à intervalles fixes un nombre déterminé de moutons, de façon à éviter les alternatives d'encombrement et d'insuffisance du marché. Ce sont les produits accessoires, suif et autres, qui constituent la plus grande partie des bénéfices de ces compagnies. Certaines maisons anglaises très importantes possèdent elles-mêmes des *freezing-works* dans les colonies et achètent du bétail directement aux éleveurs, aussi bien qu'aux compagnies secondaires. C'est la grande échelle sur laquelle est organisée l'industrie de la congélation, aussi bien que l'élevage lui-même,

(1) D'après le *New Zealand official Year Book*.

qui, avec l'abaissement du fret, permet aux produits des antipodes de venir lutter avec profit contre les produits européens.

Nulle part ce caractère industriel que prend, dans les pays neufs, la fabrication de denrées qui ne semblaient nullement s'y prêter n'est plus marqué que dans la production du beurre. Ce n'est pas dans les fermes, avec les vieilles barattes d'autrefois qu'ont été faites les 7000 tonnes de beurre que la colonie de Victoria a expédiées en Angleterre en 1894 et les 11000 qu'elle y a envoyées l'année suivante. Ces antiques instrumens ont été remplacés par des machines des — « séparateurs » — qui leur sont aussi supérieures qu'une moisonneuse-lieuse l'est à une faucille. Des 12500 tonnes de beurre produites dans Victoria en 1893-94, 8000 l'avaient été dans 133 fabriques, dont 119 se servaient de la vapeur comme force motrice et qui employaient en tout 516 ouvriers; leurs installations réunies avaient une valeur de 5 millions de francs. La Nouvelle-Zélande, qui est surtout le domaine des beurreries coopératives, et la Nouvelle-Galles du Sud exportent aussi du beurre, mais en moindre quantité que Victoria. Ces produits des antipodes arrivent sur le marché de Londres au même prix que le beurre du Danemark, qui est le plus grand fournisseur de l'Angleterre. Les derniers contrats passés par le gouvernement de Victoria avec les compagnies de navigation assurent, à partir du mois de mai de cette année, un service hebdomadaire l'été, bimensuel l'hiver, pour le transport des viandes, des beurres et des fromages, moyennant 7 centimes et demi par livre seulement, et celui des volailles, des lapins et des œufs renfermés dans des caisses à raison de 82 francs par mètre cube, ce qui représente un abaissement de 10 à 25 pour 100 sur les prix en vigueur au moment où je me trouvais en Australie. Les gouvernemens des diverses colonies s'occupent aussi beaucoup de ces nouvelles industries d'exportation. Leurs ministères de l'agriculture envoient gratuitement à tous ceux qui les demandent les renseignemens nécessaires à l'installation de beurreries et de crèmeries; des écoles ont été fondées, des fonctionnaires spéciaux envoyés à Londres à demeure pour aider à la vente; des primes même ont été établies à Victoria pour favoriser la production du beurre. Cette intervention de l'État a donné lieu à quelques critiques, quoiqu'elle s'explique par le désir des gouvernemens de faciliter la création de nouvelles ressources qui aident les colonies à sortir de la grave crise économique où elles sont plongées depuis 1893. Peut-être, cependant, les colons se sont-ils lancés trop vivement dans cette voie : le prix de 5 centimes le litre, où le lait était tombé dans l'automne de 1896 à Victoria, est bien peu rémuné-

rateur, même pour les producteurs australiens. Un des grands journaux de Melbourne, — ces questions occupent une place très importante dans la presse des colonies, — calculait qu'une vache devait donner par an 1 800 litres de lait pour rémunérer son propriétaire à ce prix, et de pareilles quantités sont rares, sous le climat sec des colonies.

Mais les procédés de conservation par le froid se perfectionnent tous les jours : après la viande gelée, *frozen meat,* voici la *chilled meat,* la viande simplement refroidie, « qui a eu le frisson », faudrait-il dire pour rendre exactement l'expression anglaise. Depuis longtemps on en exporte des États-Unis, mais on doutait que, refroidie seulement à 2 degrés au-dessous de zéro, elle pût supporter un voyage de quarante jours, dont un tiers sous les tropiques. Une expérience faite l'année dernière a pourtant pleinement réussi. Un grand navire le *Gothic,* de 7 700 tonnes, parti de Nouvelle-Zélande le 2 mai, arriva à Londres le 11 juin, après avoir doublé le cap Horn avec une cargaison de viande refroidie : le bœuf, en parfait état, fut vendu près du double du bœuf congelé; le mouton, arrivé en moins bonne condition, trouva néanmoins preneur à 20 ou 25 pour 100 de plus que la même viande congelée. L'effet du simple refroidissement est de ne geler que la partie extérieure des viandes sur une faible épaisseur; la masse intérieure reste aussi fraîche que si l'animal venait d'être abattu et, protégée par la croûte durcie, ne se putréfie pas. On expérimente aussi la substitution du simple refroidissement à la congélation complète pour le beurre, auquel les très basses températures enlèvent une partie de sa saveur.

Les agriculteurs européens s'étaient en grand nombre réfugiés dans l'élevage du bétail, où ils espéraient trouver une compensation aux déboires que leur avait causés la baisse des prix du blé. Grâce à de nouvelles applications de la science, les voici menacés de la concurrence, non plus seulement des grains, mais des produits animaux exotiques. Allons-nous voir, sous l'influence des exportations américaines et australiennes, les prix du bétail s'abaisser dans les mêmes proportions que ceux des céréales ? A la longue, il est probable qu'il en sera ainsi. Toutefois le phénomène sera sans doute moins brusque. La consommation de la viande est susceptible de se développer beaucoup avec l'amélioration du bien-être général, pour peu que les prix baissent légèrement, tandis que l'importance relative du pain dans l'alimentation tend plutôt à diminuer un peu quand l'aisance augmente ; toute baisse de prix du beurre et des œufs doit également

en élargir beaucoup le marché. D'ailleurs ces produits animaux offrent beaucoup moins d'homogénéité que les grains, ce qui est un grand désavantage pour les ventes à distance et en gros : des correspondances de Londres, parues dans les journaux d'Australie pendant mon séjour, signalaient comme un grave inconvénient le manque d'uniformité dans l'aspect et surtout la coloration des beurres. Les fluctuations de prix qui ont lieu à Londres entre le moment des achats dans les colonies et celui de l'arrivée des produits en Angleterre, bien des semaines après, sont aussi l'une des grandes difficultés de ce commerce, de même que l'établissement d'arrivages à intervalles déterminés. De grands progrès ont toutefois déjà été faits et, en 1895, le marché de Londres a été approvisionné avec assez de régularité.

Cependant les viandes importées ne formaient encore, en 1892, que moins d'un tiers de la consommation totale du Royaume-Uni, 600 000 tonnes sur 2 200 000. L'importation avait presque doublé depuis 1885, où elle n'atteignait que 335 000 tonnes. Les colonies australasiennes mêmes, qui avaient une grande part dans ce progrès, envoyaient, l'année dernière, 110 000 tonnes. Elles sont donc loin d'occuper encore dans la production de la viande la même place prépondérante que dans celle de la laine, quoiqu'elles y avancent vite. Leur concurrence est peut-être plus dangereuse dans l'industrie de la laiterie, où elles menacent sérieusement les fournisseurs continentaux du marché anglais, dont la France est, après le Danemark, le principal. Sans doute, en 1894, les importations de beurres exotiques en Angleterre ne s'élevaient qu'à 15 000 tonnes, dont 11 000 d'Australasie et 4 000 d'Amérique, tandis que le continent européen expédiait 117 000 tonnes, dont 49 000 pour le Danemark et 21 000 pour la France : mais ce n'étaient là que des débuts : les importations australiennes ont certainement été moitié plus fortes l'année dernière, et, grâce à l'organisation industrielle perfectionnée de leurs beurreries, les producteurs des antipodes pourront peut-être triompher de leurs rivaux européens. La révolution économique commencée il y a cinquante ans s'achève aujourd'hui : la distance n'est plus un obstacle sérieux au transport d'aucune denrée ; pourvu que la production en soit habilement dirigée, que le sol et le climat s'y prêtent, peu importe que des milliers de lieues séparent le producteur du consommateur.

III

La découverte des moyens de conservation des « denrées périssables » a été d'autant plus précieuse pour l'Australie qu'elle

est loin d'occuper au point de vue agricole le même rang parmi les divers pays du monde qu'au point de vue pastoral. On estimait en 1892-1893 la valeur totale des produits de son bétail à plus de 1 200 millions de francs, dont 560 pour une seule denrée, la laine, tandis que ses cultures n'avaient donné que 540 millions. Celle des colonies où l'agriculture proprement dite joue le plus grand rôle dans la production est l'Australie du Sud, quoique, d'une façon absolue, la valeur de ses récoltes soit légèrement inférieure à celle de Victoria. Ces deux colonies et la Nouvelle-Zélande sont les seules où les céréales indigènes suffisent à la consommation : après qu'elles en ont approvisionné les autres contrées de l'Australie, elles n'ont encore à exporter dans le reste du monde que 2 millions et demi d'hectolitres de blé (1892-93) et moins d'un million d'hectolitres d'avoine : ces derniers viennent presque tous de la Nouvelle-Zélande. L'ensemble des colonies se suffit encore à peu près à lui-même pour le maïs, cultivé surtout en Nouvelle-Galles et en Queensland, dans les parties chaudes du continent australien, pour le foin, pour les pommes de terre, qui viennent surtout de Victoria et de Nouvelle-Zélande; mais aucun commerce d'exportation de ces denrées n'existe encore.

L'insignifiance relative des cultures est un des traits qui frappent le plus un voyageur européen en Australie. Durant le trajet de vingt heures en chemin de fer qui sépare Melbourne de Sydney, l'on ne voit guère de champs de quelque étendue qu'aux environs de la première de ces villes, quelques vergers et quelques vignes lorsqu'on passe le Murray à la limite des deux colonies, des cultures maraîchères au moment d'entrer à Sydney. Des forêts d'eucalyptus, des pâturages semés d'arbres, où paissent des moutons ou des bêtes à cornes, suivant qu'on est plus ou moins loin des côtes, c'est là le paysage qui se déroule avec monotonie pendant tout le parcours. De Melbourne à Adélaïde, les cultures sont un peu moins rares, mais les pâturages, ou même de vrais déserts couverts de *scrub* rabougri, occupent de beaucoup la plus grande place. Rien ne diffère plus des immenses champs de maïs ou de blé de l'Illinois, de l'Iowa, du Minnesota, où les charrues à vapeur tracent des sillons rigoureusement droits d'un ou deux kilomètres de long. On aurait tort de reprocher aux Australiens leur négligence pour le labourage. En se consacrant avant tout à la production du bétail, ils n'ont fait que suivre la voie que leur indiquait la nature : ils n'ont point à leur disposition la prairie rase de l'Amérique du Nord soumise au climat encore assez humide de la partie centrale du bassin du Mississipi. Chez eux, les régions voisines de la mer, où la pluie est suffisante,

sont presque toujours couvertes de denses forêts d'eucalyptus malaisées à défricher; dès qu'on s'avance un peu dans l'intérieur, le climat est trop irrégulier et trop sec pour permettre les cultures. Seuls sur le continent australien, le pays ondulé qui forme le centre de la colonie de Victoria et les plaines qui s'étendent dans l'Australie du Sud entre le golfe de Saint-Vincent et les collines de l'intérieur offrent aux céréales des conditions favorables de développement.

Encore le rendement est-il souvent bien maigre. Dans l'Australie du Sud, il est descendu en 1889 à trois hectolitres et demi par hectare; il y est en moyenne de six, de neuf dans Victoria, de dix et demi dans la Nouvelle-Galles du Sud. On comprend qu'au prix actuel du blé, qui est de 10 à 12 francs l'hectolitre, les Australiens ne croient pas avoir intérêt à développer leur production notablement au delà de leurs besoins. Peut-être pourrait-il en être autrement en Nouvelle-Zélande, où le climat est humide et beaucoup plus favorable, comme le prouve un rendement moyen de 21 hectolitres à l'hectare. Les grandes plaines de Canterbury, dans l'île du Sud, sont la seule région de l'Australasie où la culture des céréales soit pratiquée sur une vaste échelle. Elle y est, du fait du climat, plus intensive qu'en Australie; les prairies artificielles, presque inconnues sur le continent voisin, y couvrent aussi 3 millions d'hectares, plus que l'ensemble de toutes les autres cultures dans l'Australasie entière.

La production des céréales, si perfectionnés que soient les nouveaux procédés d'exploitation, exige plus de main-d'œuvre que l'élève du bétail, et c'est encore une des causes qui tendent à en ralentir le développement aux antipodes, où le prix du travail humain est fort élevé. A plus forte raison, cette cherté est-elle un obstacle pour les cultures raffinées nécessitant des soins assidus, comme celle de la vigne, à laquelle le climat des parties les moins chaudes de l'Australie conviendrait cependant fort bien. Les Australiens sont assez fiers de leur production vinicole; ils prétendent même un jour détrôner les vins français sur le marché anglais, et non seulement les vins français, mais ceux du Rhin, d'Espagne, de Portugal, car ils ont fait venir des plants de tous les pays et imitent tous les crus possibles de l'Europe et de l'Asie. Demandez dans un hôtel de Melbourne la carte des vins: sur la partie réservée aux vins du pays, vous trouverez inscrits du bordeaux (*claret*), du bourgogne, du reisling, du chablis, du vin du Rhin (*hock*), du porto, du madère, du xérès (*sherry*), même du chiraz, qui doit être, d'après son nom, une imitation de vin persan ! Cette ardeur à vouloir tout produire du premier coup dénote

quelque inexpérience, d'autant que les divers cépages sont souvent mélangés au hasard sans tenir compte des terrains et des expositions qui leur conviendraient le mieux. Mais la science du vigneron ne s'acquiert pas en un jour, et tandis qu'il est assez facile de transformer en quelques mois le premier immigrant venu débarqué d'Europe en un auxiliaire utile sur une *station* de moutons, il faut des années, on serait tenté presque de dire des générations, pour accoutumer un homme à donner à la vigne les soins délicats qu'elle exige, surtout lorsque cet homme est un Anglo-Saxon et n'en a jamais vu un cep avant d'arriver en Australie.

Aussi 23500 hectares seulement étaient-ils, en 1893, consacrés à la culture de la vigne : c'était trois fois plus, il est vrai, qu'en 1881, huit fois plus qu'en 1861. Les quatre cinquièmes de ce vignoble appartenaient aux colonies de Victoria et de l'Australie du Sud.

Aux environs d'Adélaïde, les vignes sont très nombreuses : j'y visitai un domaine dirigé par l'un des très rares Français que j'aie rencontrés aux antipodes, un Bourguignon, établi là depuis douze ans. Des coteaux où se trouvait la propriété, la vue était charmante sur la plaine bien cultivée, coupée de champs, de vergers, de vignobles, parsemée de bouquets d'eucalyptus, et limitée par la mer à l'horizon du couchant. La netteté des contours, le bleu profond du ciel, la blancheur éclatante des routes poussiéreuses, la chaleur qui faisait monter le thermomètre à 30° en cette journée d'octobre, l'avril de l'hémisphère sud, me rappelaient l'Afrique du Nord plus encore que l'Europe méditerranéenne.

Les sarmens des vignes qu'on laisse courir sur le sol, entre les ceps plantés à grande distance, comme dans le midi de la France, étaient plus vigoureux qu'ils ne le sont au début de juin en Languedoc ou en Provence. Le régisseur français se plaignait vivement de la diversité des cépages plantés avant son arrivée, mélangés au hasard, et sans tenir compte ni de l'exposition, ni de la nature du sol; on avait de plus, disait-il, abîmé les plants par des tailles maladroites, et ils s'en étaient longtemps ressentis. Aujourd'hui tout le vignoble était en bon état, et les 58 hectares produisaient 1800 à 2000 hectolitres de vin, soit 30 à 35 à l'hectare. Les trois quarts de cette récolte étaient formés de *claret* ou imitation de bordeaux, vin rouge en réalité un peu plus corsé que son prototype. Le reste comprenait les vins les plus variés : chaque grand producteur de vin, me disait mon hôte, a en ville un bureau où ses cliens s'adressent pour lui faire leurs commandes sur échantillons. Ils s'attendent à y trouver tous les vins

qu'ils peuvent avoir fantaisie de boire, rouges et blancs, secs, doux et mousseux, tout comme ils se procurent chez un pâtissier toute espèce de gâteaux. Cela complique absurdement la besogne du vigneron et l'installation de sa cave; mais c'est une condition nécessaire. « Je vends même, ajoutait-il, du vin non fermenté à l'usage de certaines *dénominations* religieuses, qui poussent le fanatisme de la tempérance jusqu'à ne pas vouloir se servir de liquides alcooliques pour donner la communion. » Ce « vin non fermenté » n'était que du moût pasteurisé.

On éprouve en Australie, sauf en quelques districts favorisés de Victoria, les mêmes difficultés qu'en Algérie à produire du vin susceptible d'une longue conservation; la cause en est la même : la grande chaleur qui règne au moment de la vendange, — les maxima de plus de 40° sont fréquents à Adélaïde, — fait monter la température dans les caves à 27° ou 28°, et empêche la fermentation d'être régulière et le sucre du raisin de se transformer complètement en alcool. Aussi les vins australiens sont-ils trop souvent louches et douceâtres, quoique très chargés d'alcool. L'inexpérience des vignerons vient aggraver les mauvaises conditions climatologiques. Dans le domaine dont je viens de parler, le régisseur me faisait remarquer la mauvaise construction de la cave, bâtie avant son arrivée en matériaux très légers, en un endroit très exposé au soleil; dans une autre grande propriété de la plaine d'Adélaïde que je visitai, le cellier n'était qu'un mauvais hangar mal fermé, où la température s'élève parfois à 32° ou même à 35°. Les petits cultivateurs, qui sont nombreux, ne font pas en général leur vin eux-mêmes, mais vendent leurs raisins aux grands propriétaires du voisinage.

Malgré leurs défauts, les vins australiens seraient une boisson bien préférable au *whiskey*, au *gin* et autres alcools frelatés que beaucoup de colons boivent purs ou mélangés à l'eau. Mais c'est précisément le manque de débouché local qui nuit le plus à la viticulture en Australie. La production égale à peu près aujourd'hui la consommation : celle-ci était de 130000 hectolitres en 1893, alors que la récolte précédente atteignait 165000 hectolitres. L'exportation en Angleterre aurait été de 23000 hectolitres en 1892 contre 17000 en 1891. C'est là une bien faible fraction de la consommation anglaise, qui monte de 650000 à 700000 hectolitres annuellement. Les vignerons de France et d'Espagne n'auront sans doute pas à craindre d'ici longtemps la concurrence des Australiens sur le marché anglais. Le vin, en Angleterre, est un article de grand luxe; on n'y importe guère que des vins de choix, et les crus classés du continent européen, produits de vieilles

vignes et d'une culture vraiment artistique, conserveront bien des années l'avantage sur ceux de l'Australie, auxquels la jeunesse des plants, l'inexpérience de viticulteurs novices, des conditions de climat moins favorables, la longueur du voyage, rendront toujours la lutte difficile. Dût-elle même fournir un jour à la plus grande partie de la consommation anglaise, la viticulture australienne n'en deviendrait pas encore une des industries importantes des colonies. Il faudrait, pour qu'elle atteignît ce rang, que la consommation locale augmentât énormément; elle n'est en moyenne que d'un peu plus de 3 litres par tête et par an dans l'ensemble de l'Australasie, variant de $0^{l},60$ en Tasmanie à 10 litres dans l'Australie de l'Ouest. Dans les deux grandes colonies productrices de Victoria et de l'Australie du Sud, elle atteint à peine 4 litres à 4 litres et demi. Il est difficile de faire renoncer une population à des boissons dont elle a l'habitude héréditaire : les Anglo-Saxons ont celle de la bière et du *whiskey*. Ils apprécient peu le vin, qui se vend d'ailleurs beaucoup plus cher en Australie que la bière; les vins les plus communs sont vendus dans l'Australie du Sud par les producteurs 65 à 70 francs l'hectolitre, rendus à Adélaïde; on les paye chez les détaillans de même qu'à Melbourne, au moins 0 fr. 80 à 0 fr. 90 le litre. Les vins un peu supérieurs se vendent le plus souvent par caisses de 12 bouteilles d'un litre, et l'on en obtient d'assez agréables, blancs ou rouges, à partir du prix de 15 à 18 francs la caisse. Ce ne sont pas là des conditions qui permettent au vin de devenir une boisson populaire. On se rend facilement compte, dans les clubs, dans les restaurans, que, même chez les classes élevées, il reste un objet de demi-luxe tout au moins, dont on ne se sert qu'en médiocre quantité. D'autre part, l'élévation du prix de la main-d'œuvre rend l'abaissement de ceux du vin difficile. Il est impossible de trouver un homme pour biner la vigne, ce qui n'est pas un travail pénible, à moins de 5 fr. 60 par jour; il l'aurait fallu payer 6 fr. 85 avant la crise de 1893; tous les autres ouvriers sont payés à l'avenant. Aussi les viticulteurs australiens, non contens d'être protégés par des droits énormes de 6 fr. 25 à 7 fr. 50 le *gallon* de quatre litres et demi, demandent-ils encore des primes à leurs gouvernemens.

Bien d'autres cultures ont été essayées en Australie, surtout dans ces dernières années, mais sont encore pour la plupart à l'état expérimental. Quelques-unes d'entre elles seraient susceptibles d'extension à l'avenir : celle des arbres fruitiers est de ce nombre. La portion du globe où se trouvent les colonies anglaises des antipodes étant tournée vers le soleil lorsque notre

hémisphère s'en détourne, toutes les récoltes s'y font six mois plus tôt ou plus tard qu'en Europe. Les fruits qu'elles nous expédieraient, arrivant en une saison où nous en sommes privés, seraient donc les bienvenus et trouveraient certainement un débouché. Toute la question est d'amener les fruits frais en Angleterre en bon état de conservation. Pour les oranges et les citrons, le problème est déjà résolu. Quelques envois ont été faits des orangeries de la Nouvelle-Galles du Sud, qui couvrent 4500 hectares, surtout aux environs de Paramatta, au fond de cette baie enchanteresse de Port-Jackson qui forme le port de Sydney. Les orangers de Paramatta sont aussi beaux que ceux de Blidah, en Algérie, et les vergers qui couvrent les environs en font l'endroit le plus agréable que j'aie vu en Australie.

Toutes les colonies du reste, à l'exception de la Tasmanie et de la partie méridionale de la Nouvelle-Zélande, sont propres à la culture de l'oranger, du citronnier ; toutes commencent à s'y livrer, et la production australasienne atteint déjà la consommation. La Tasmanie exporte en Europe des pommes et, chaque année, à l'automne des antipodes, qui est notre printemps, les grands paquebots-poste de la Compagnie Péninsulaire et Orientale font escale dans le magnifique port de sa capitale, Hobart, pour les y charger. Les autres fruits ne sont pas produits en assez grande quantité pour la consommation locale ; de plus, on n'est pas encore assez assuré de la valeur des procédés de conservation, qui consistent soit à refroidir les fruits un peu au-dessus de zéro, soit à les enduire de compositions spéciales qui nuisent légèrement à leur apparence, mais maintiennent l'intérieur à l'abri de l'air et des germes qui y flottent. La surface totale occupée par les jardins était, en 1892, de 60 000 hectares, et leur produit de 66 millions de francs.

Des expériences ont été faites sur une grande échelle pour cultiver les fruits, non seulement dans les régions côtières, mais encore à l'intérieur en suppléant par l'irrigation à l'insuffisance et à l'irrégularité des pluies. L'aménagement des eaux est un point sur lequel notre temps se trouve fort en arrière des anciens et des Arabes du moyen âge : il y a eu là un véritable recul de la civilisation qui s'explique parce que le centre en est passé dans des pays où l'humidité du climat diminuait l'importance de l'irrigation. Maintenant que les Européens se sont taillé de nouveaux domaines dans tous les coins du monde et s'occupent de les mettre en valeur, ils se sont aperçus que les contrées où le régime des pluies est semblable à celui de l'Europe du nord-ouest sont des régions favorisées, mais presque exceptionnelles,

et leur attention s'est de nouveau portée vers l'utilisation des eaux courantes ou souterraines là où celles du ciel faisaient défaut.

Mais la culture irriguée demande une grande dépense de main-d'œuvre, une attention constante et délicate qui ne se rencontre guère chez les nouveaux colons. Comme celle de la vigne, comme les industries artistiques, elle exige des qualités qui se trouvent rarement dans les pays neufs. La grande exploitation de Mildura, sur le Murray, où une grande compagnie avait affermé par lots à de petits cultivateurs auxquels elle faisait des avances les terrains qu'elle tenait elle-même du gouvernement, vient d'aboutir à une déconfiture financière complète, et presque tous les colons devront quitter le pays.

Toute la partie tropicale de l'Australie est encore pour ainsi dire inexploitée; la canne à sucre est cultivée dans le Queensland et le nord de la Nouvelle-Galles, mais la présence d'engagés polynésiens importés des îles Salomon et des Nouvelles-Hébrides pour le travail des plantations y donne lieu à de vives discussions politiques et à des réclamations des ouvriers blancs, plus exclusifs en Australie que partout ailleurs. Cependant il semble impossible de mettre en valeur tout le nord du continent sans avoir recours à la main-d'œuvre de couleur : on a dû maintenir aux Chinois l'autorisation de s'établir dans le territoire du nord dépendant de l'Australie du Sud, alors qu'ils ont à payer 2 500 francs par tête pour entrer dans les autres colonies. Le problème de l'exploitation de l'Australie tropicale, pour n'être pas pressant, n'en est pas moins assez difficile pour l'avenir.

L'industrie existe à peine en Australie et ne s'y maintient que grâce à des tarifs protecteurs démesurés ; elle ne constitue pas une des ressources réelles du pays. Mais l'exploitation des mines, en dehors des gisemens d'or, en est une sérieuse : la valeur de la production argentifère a été en 1892 de 63 millions de francs, venant presque tous de Broken Hill, la plus grande mine d'argent du monde, en Nouvelle-Galles. Ce qui est plus important encore, c'est que cette colonie est un pays exportateur de charbon; malheureusement des grèves répétées, nuisant à la régularité des exploitations, ont fait abandonner à beaucoup de navires le port de Newcastle, où se trouvent les principales mines, et favorisé la concurrence que les charbons japonais font à ceux d'Australie dans le Pacifique. La production du charbon atteignait, en 1892, en Australasie, 4 718 000 tonnes, dont 3 780 000 en Nouvelle-Galles, 673 000 en Nouvelle-Zélande et 265 000 en Queensland.

IV

Comment l'Australasie a-t-elle atteint le prodigieux développement économique dont nous venons de faire le tableau et qui peut se résumer par la valeur totale de sa production en 1891, — 117 millions et demi de livres sterling ou 2 milliards 940 millions de francs, soit 750 francs par tête, chiffre qui n'est atteint en aucune autre contrée — et par celui de son commerce extérieur dans la même année : 2 milliards 120 millions, dont 1 080 millions d'exportations (1)? Comment ont pu s'élever ces grandes villes, se creuser ces ports, se construire ces 20 000 kilomètres de chemins de fer? Les colons venus du vieux monde et les capitaux qu'ils apportaient avec eux n'auraient pas suffi à pareille tâche; mais l'Angleterre a permis à ses fils expatriés de puiser largement dans ses trésors, et c'est grâce aux énormes sommes qu'elle leur a prêtées, non sans en retirer un important profit, qu'ils ont pu parfaire en si peu de temps une œuvre si colossale. La prospérité si rapidement acquise par l'Australasie est ainsi une démonstration éclatante de l'utilité de la colonisation pour le pays colonisé aussi bien que pour le pays colonisateur, de l'importance du capital dans la production de la richesse, et de la puissance du crédit. Elle n'a que trop montré aussi, dans ces derniers temps, combien funestes peuvent être les abus de celui-ci.

A la fin de 1871, les Anglais avaient déjà placé en Australasie plus de 1 900 millions de francs, dont 825 étaient prêtés aux gouvernemens et aux municipalités et 1 118 engagés dans des entreprises particulières. Dans les dix années suivantes, le chiffre des dettes publiques s'accrut de 1 300 millions, tandis que les immigrans arrivés dans les colonies y apportaient 578 millions et que 500 nouveaux millions étaient encore placés par des capitalistes britanniques dans diverses entreprises. De l'ensemble des deux derniers nombres, il faut déduire 585 millions représentant des sommes retirées d'Australasie par leurs possesseurs ou simplement transférées d'une colonie dans une autre. La caractéristique de cette période, 1871-1881, fut surtout l'accroissement des dettes

(1) Les chiffres que nous donnons pour le commerce australasien sont ceux du commerce extérieur seulement, c'est-à-dire du commerce avec les possessions britanniques en dehors de l'Australasie et les pays étrangers. Les importations et exportations intercoloniales n'y sont pas comprises. Pour juger de l'énorme importance relative du commerce de l'Australie, il faut se souvenir que celui de l'Angleterre était à la même date de 19 milliards et demi, et celui de la France de 12 milliards seulement, quoique ces pays fussent dix fois plus peuplés. Depuis 1891, les échanges des colonies australiennes ont quelque peu fléchi, les importations surtout, à cause de la crise économique.

publiques, dû principalement à la construction des réseaux de chemins de fer, qui étaient à peine ébauchés à son début. En dehors des emprunts gouvernementaux, les capitaux apportés par les immigrans l'emportèrent sur ceux qui furent prêtés par les habitans de la mère-patrie. De 1881 à 1892, il n'en fut pas de même, et l'augmentation des dettes australiennes, tant publiques que privées, prit des proportions gigantesques. Les gouvernemens et les municipalités empruntèrent 2 935 millions; les immigrans apportèrent 875 millions; mais, en outre, 2 305 millions d'argent anglais vinrent chercher en Australasie, dans des entreprises de toutes sortes, un emploi plus rémunérateur qu'ils n'en pouvaient trouver en Europe, où le taux de l'intérêt s'abaissait tous les jours. D'autre part, 600 millions avaient été retirés de leur emploi en Australie par leurs possesseurs ou transférés d'une colonie à une autre et doivent être retranchés des sommes que nous venons de citer.

Cet énorme afflux de capitaux dans les douze années 1881-1892 n'était plus l'indice d'un développement sain; il accompagnait une augmentation excessive de la population urbaine, et toute cette période fut caractérisée par une spéculation énorme portant surtout sur les biens-fonds, en particulier sur les terrains des villes, par une inflation générale. Les cinq milliards et demi introduits en Australasie de 1881 à 1892 développèrent à peine autant la production de ce pays que l'avaient fait les 1800 millions apportés de 1871 à 1881. En 1871, la valeur totale de cette production était évaluée à 1 410 millions de francs; en 1881, à 2 190 millions, en 1891 à 2 940. C'est un fait bien connu que les premiers capitaux appliqués à la mise en valeur d'un pays sont toujours plus productifs que ceux qui suivent; mais l'effet de cette loi avait été exagéré aux antipodes par la furie des travaux publics et des constructions de chemins de fer, qui atteignit l'Australie comme elle avait atteint peu de temps auparavant la France et beaucoup de pays d'Europe. La plupart des lignes utiles étaient achevées en 1880 ou l'ont été peu après avec des capitaux empruntés avant cette époque. Les énormes emprunts d'État contractés depuis lors furent en grande partie gaspillés en prétendus *reproductive works* qui ne produisirent presque rien; quant aux compagnies particulières qui se fondèrent, ce furent des sociétés financières et immobilières de spéculation, beaucoup plus que des entreprises destinées au développement réel des ressources du pays.

C'est à Melbourne surtout que l'on peut se rendre compte de ce qu'a été le *boom*, la grande période d'inflation et de spécula-

tion, qui a sévi de 1886 à 1891, et dont on parle encore comme d'une sorte de temps fantastique. La seule colonie de Victoria, peuplée de 1100000 habitans, reçut pendant ces cinq années, outre 150 millions de francs apportés par des immigrans, 1215 millions de capitaux anglais, dont 425 prêtés à son gouvernement. Le mouvement de son commerce extérieur révélait une situation tout à fait anormale pour un pays neuf : ses importations étaient en moyenne des deux tiers plus fortes que ses exportations. L'immigration considérable qui s'y portait se concentrait tout entière à Melbourne même, dont la population, entre les recensemens de 1881 et de 1891, s'accrut de 208000 habitans, tandis que tout le reste de la colonie n'en gagnait que 70000, chiffre inférieur à l'excédent des naissances sur les décès et qui indique un dépeuplement des campagnes au profit de la grande ville. C'était là, en effet, qu'on pouvait faire fortune rapidement en spéculant sur les terrains : dès 1884, dans Collins-Street, la plus grande artère de Melbourne, un lot de terrain s'était vendu 22000 francs le pied anglais (30 centimètres) de façade; plus récemment, le prix atteignit 50000 francs pour la même unité. Une maison contenant des bureaux fut vendue, — m'affirmait un des anciens locataires, — 1800000 francs en 1889 à une société immobilière, qui trouva dernièrement à grand'peine à s'en défaire pour 300000. C'est à ces créations de sociétés immobilières de spéculation que furent surtout consacrées les énormes sommes placées à Victoria par les capitalistes anglais. La seule année 1888 vit se fonder à Melbourne 433 sociétés par actions, avec un capital de 360 millions réellement versés, dont 247 étaient des sociétés financières, *chiefly connected with real estate*, c'est-à-dire s'occupant surtout de terrains, dit la publication officielle *the Victorian Year Book;* au contraire, 17 de ces 433 compagnies seulement avaient pour but le développement des ressources naturelles du pays, en dehors des mines. Cette année 1888 marqua le point culminant de la période de spéculation : les opérations du *clearing house* de Melbourne portèrent alors sur 8 milliards 200 millions : trois ans auparavant, en 1885, elles n'avaient été que de 4 milliards 200 millions.

Ces excès ne contribuaient en rien au développement réel du pays, et une crise financière devait inévitablement les suivre. Ce qui l'aggrava, ce qui produisit en 1893 la catastrophe des banques australiennes, ce fut la forme particulière sous laquelle l'argent anglais était placé en Australie. Au lieu de s'associer directement entre eux pour constituer des compagnies opérant dans les colonies, la plupart des capitalistes du Royaume-Uni avaient

mis leurs fonds en dépôt dans des banques, le plus souvent à six mois ou un an. C'était un placement des plus avantageux puisque, de novembre 1881 à février 1893, l'intérêt servi aux dépôts à un an dans les principales banques fut en moyenne de 5 pour 100 et ne descendit jamais au-dessous de 4 pour 100. Aussi, au début de 1892, plus d'un milliard de francs étaient déposés dans les 27 principales banques australiennes par des capitalistes britanniques, en dehors des 2800 millions que le public australien leur avait confiés. Une partie de cette dernière somme provenait, il est vrai, de comptes courans auxquels il n'était servi aucun intérêt. Néanmoins, il restait plus de 3 milliards de francs, auxquels il fallait payer un intérêt de 5 pour 100 ; les profits tirés des opérations de banques proprement dites n'y auraient jamais suffi. Aussi les banques australiennes les considéraient-elles comme tout à fait secondaires : elles distribuaient le crédit foncier, le crédit agricole, prêtant sur les terres, sur les maisons, sur le bétail, la laine, les récoltes, sur tous les gages qu'on leur présentait, et de la façon la plus imprudente, sans tenir compte de l'inflation énorme des prix des immeubles, de la difficulté de réalisation, des chances de dépréciation. Elles fondaient des *building societies*, des sociétés de construction à Melbourne; elles spéculaient sur les terrains. L'industrie pastorale était des plus florissantes alors, les cours de la laine étaient élevés, et les *squatters* empruntaient pour augmenter leur exploitation, souvent aussi pour acheter les terres dont ils n'étaient que locataires, afin de les mettre à l'abri des *free selectors*, des immigrans nouveau venus auxquels les lois foncières permettaient d'acquérir du gouvernement certaines terres, même lorsqu'elles étaient déjà louées pour la pâture : les banques leur ouvraient largement leurs caisses : elles avaient en général commencé par prêter sur les troupeaux et se trouvaient entraînées à augmenter leurs avances pour faciliter l'achat du sol, de crainte que l'occupation d'une partie de la *station* par les *free selectors* ne vînt altérer la valeur de leur gage.

Emprunter à court terme et à un taux élevé, faire avec l'argent qu'on s'était ainsi procuré des prêts à long terme, sur des gages dont la valeur était énormément et artificiellement surélevée, et dont la réalisation devait devenir impossible en cas de crise, voilà quelle fut la ligne de conduite suivie de 1880 à 1892 par la plupart des banques australiennes. Par suite de l'importance des dépôts britanniques, elles devaient être compromises, non seulement si des événemens fâcheux se produisaient en Australie même, mais encore si quelque incident un peu grave venait influencer le marché financier anglais et amenait les capitalistes

du Royaume-Uni à retirer leurs dépôts. Le malheur voulut que ces deux éventualités se produisissent à la fois : la chute de la grande spéculation immobilière à Melbourne et une forte baisse du prix de la laine, rendant fort difficile la situation des *squatters*, eurent lieu au moment même où les désastres financiers des pays de l'Amérique et de l'Europe méridionales ébranlaient profondément le marché de Londres et obligeaient à liquider l'une des plus grandes et des plus anciennes maisons de banque de l'Angleterre. Les relations entre les diverses parties du monde sont si étroites aujourd'hui que la crise de l'Argentine, les troubles du Brésil, la banqueroute du Portugal et de la Grèce eurent leur contre-coup en Australie et y précipitèrent un désastre.

La période de spéculation qui avait atteint son point culminant à Melbourne en 1888 continua jusqu'en 1890; en 1891, la crise commença, non par les banques proprement dites, mais par de nombreuses institutions financières, improprement affublées de ce nom, qui servaient à leurs dépôts à un an un intérêt atteignant jusqu'à 7 pour 100. Toutes ces sociétés, qu'elles s'appelassent banques ou bien *Land Building* ou *Trade Companies*, pratiquaient, en l'exagérant encore, la politique d'emprunts à court terme et de prêts à long terme des grandes banques; beaucoup d'entre elles, après avoir divisé en petits lots et vendu à des prix très élevés, payables par annuités, les terrains qu'elles détenaient, s'étaient empressées de répartir entre leurs actionnaires tout le profit présumé de l'opération, en le prélevant sur les dépôts; souvent les acheteurs, qui n'avaient eux-mêmes d'autre but que de spéculer, abandonnèrent leurs lots après avoir versé les premiers acomptes; les compagnies se trouvèrent alors dans l'impossibilité de faire face à leurs engagemens. De juillet 1891 à mars 1892, 41 sociétés durent suspendre leurs paiemens tant à Melbourne qu'à Sydney : leur capital s'élevait à 135 millions de francs, leurs dépôts à 365, leurs autres dettes à 90 millions. Trois des trente banques d'émission australiennes furent entraînées dans la crise et durent fermer leurs portes; deux autres liquidèrent en 1892, une troisième en janvier 1893.

A ce moment, la spéculation immobilière s'était complètement effondrée; la baisse des prix de la laine qui s'étaient affaissés de 15 à 20 pour 100 depuis 1891 avait rendu fort embarrassée la position des *squatters*, grands débiteurs des banques, et leurs cliens anglais, fort alarmés des nombreuses faillites et déjà très atteints d'autre part, retiraient leurs fonds en grand nombre. Au printemps de 1893 eut lieu une catastrophe financière comme il n'y en a peut-être pas d'autre exemple : douze des vingt-quatre

banques d'émission, dont les bilans réunis atteignaient 2 milliards et demi de francs, et la circulation de billets 64 millions, fermèrent leurs portes, se déclarant incapables de rembourser les 1 800 millions de dépôts qui avaient été versés dans leurs caisses.

On peut difficilement se faire une idée de la violence de la commotion qui suivit ce désastre. En Australie comme en Amérique, les particuliers ne conservent jamais par devers eux que des sommes minimes, quelques livres sterling; tout ce dont ils n'ont pas besoin dans le courant d'une même semaine est déposé dans les banques, qui ont des succursales dans les localités même les moins importantes. Or, voici que 250 millions de comptes courans se trouvaient arrêtés dans les banques. Les personnes les plus riches se virent du jour au lendemain totalement dépourvues d'argent liquide, à Melbourne surtout, où cinq des banques suspendues avaient leur siège. La panique eut heureusement peu d'effet sur les billets émis par les banques, à cause du petit nombre de ceux-ci : les législations australiennes sont fort restrictives en cette matière et le chiffre des billets en circulation est toujours resté très inférieur à l'encaisse métallique; il n'en atteint pas actuellement le cinquième. La période la plus aiguë de la crise dura peu, toutefois, et, avant la fin de 1893, la plus grande partie des comptes courans avait été remboursée.

Il n'en put être de même des autres dépôts. Si l'on avait cherché à réaliser les gages sur lesquels les banques avaient imprudemment prêté ces fonds, on n'aurait abouti qu'à ruiner absolument débiteurs et créanciers : toutes les terres d'Australie eussent été à vendre, et elles n'auraient trouvé acquéreur qu'à des prix désastreux. Les créanciers s'en rendirent compte, renoncèrent à liquider et acceptèrent les arrangemens que leur proposaient les banques. Avant la fin de 1893, les douze sociétés qui avaient suspendu leurs paiemens en avril et mai étaient « reconstruites » et avaient rouvert leurs portes, mais on va juger à quelles dures conditions pour leurs créanciers : en échange de tous les dépôts non remboursables à vue des particuliers et d'une partie même des comptes courans, formant une somme totale de 1 500 millions de francs, dont 530 millions de capitaux britanniques, les banques remettaient à leurs cliens des bons de dépôts auxquels devait être servi un intérêt de 4 1/2 pour 100 jusqu'à leur remboursement. Celui-ci devait avoir lieu à des dates diverses entre 1896 et 1907 : l'une des banques convertit même les trois quarts de ses dépôts en obligations perpétuelles 4 et 4 1/2 pour 100, une autre les deux tiers d'entre eux en actions privilégiées. En outre, les diverses sociétés ont appelé 150 millions de francs sur le capital non versé. Malgré

cela et quoiqu'elles aient retiré de la circulation une partie de leurs bons, en les acceptant en échange de créances douteuses, leur position est difficile, puisqu'elles doivent être en mesure de rembourser, avant dix ans, plus de 1 300 millions de francs de dépôts.

Les gages sur lesquels elles ont prêté ont subi une effroyable dépréciation. La persistance des bas prix de la laine en 1893 et 1894 n'a fait qu'aggraver la situation des *squatters*, dont un certain nombre semblent être dans l'impossibilité de se libérer à jamais. Quant aux terrains urbains et aux maisons, ils ont perdu les deux tiers ou les trois quarts de leur valeur. Dans les plus beaux quartiers de Melbourne, des propriétaires, qui menaient, il y a cinq ans, un train effréné, offrent aujourd'hui de louer leurs somptueuses habitations à la simple condition de les entretenir en bon état, ainsi que les jardins y attenant. Les logemens les plus modestes ont subi la même dépréciation : telle petite maison, louée à raison de 130 francs par mois avant le moment de la plus grande spéculation, ne se payait plus, en 1895, que 30 francs; en 1888, on en louait de pareilles à 200 francs. C'est que la ville de Melbourne a été effroyablement atteinte par cette crise : sa population qui, de 1881 à 1891, avait augmenté de 20 000 âmes par an, a diminué d'autant depuis; de 490 000 habitans, elle est tombée, d'après les estimations officielles, à 444 000 en décembre 1893; elle aurait encore perdu 15 à 20 000 personnes l'année suivante, et un peu moins en 1895. Les recettes de son réseau de tramways sont tombées de 14 millions en 1890-1891 à 9 millions en 1894-95, témoignant de la diminution et de l'appauvrissement des habitans, du mauvais état des affaires. De même, les chemins de fer de la colonie de Victoria, dont le réseau est presque moitié plus considérable qu'il y a six ans, ont un chiffre total de recettes brutes d'un sixième inférieur. Partout on relève les signes d'une dépression profonde.

J'ai cité les faits qui se rapportent à la colonie de Victoria, parce que c'est elle qui donnait l'impulsion à toutes les autres, parce que c'est là que l'apparente prospérité produite par l'excès de spéculation et l'abus du crédit a été le plus caractérisée, et le désastre qui l'a suivie le plus profond. Elle a été depuis quinze ans la colonie type australienne, mais on retrouve dans toutes les autres les mêmes traits, un peu atténués. En Australie du Sud, la secousse a été presque aussi forte, en Nouvelles-Galles un peu moins, parce que les ressources réelles en sont plus grandes que celles de Victoria et que le développement en avait été moins artificiel; dans le Queensland moins encore, parce que le pays est tout à fait neuf. La Nouvelle-Zélande, où une crise analogue,

quoique moins intense, s'était produite quelques années plus tôt, a paru profiter un instant, par un effet de contraste, des embarras de ses voisines; mais son gouvernement s'épuise aujourd'hui à vouloir sauver sa principale institution de crédit, compromise aussi par l'abus des prêts hypothécaires, et ses expériences politiques et sociales influent d'une manière défavorable sur son état économique.

Si la dépression a été aussi générale et aussi intense, si les colonies australiennes s'en dégagent si difficilement, c'est que des causes plus profondes s'étaient jointes, pour la produire, aux excès de spéculation. L'Australie est comme un homme dont la santé florissante cachait des tares constitutionnelles graves; une secousse accidentelle, dont l'effet eût été assez vite réparé dans un organisme sain, est venue la frapper; elle en a été profondément atteinte, et les défectuosités qu'on soupçonnait bien sous ses brillans dehors, mais qui n'avaient pas encore produit d'effets, se sont montrées à nu et l'ont empêchée de guérir rapidement. Ces vices généraux, nous les avons signalés : c'est d'abord le manque d'harmonie entre la distribution des habitans et les ressources du pays, près de la moitié des premiers se trouvant dans les villes, les secondes dans les campagnes. C'est ensuite le protectionnisme à outrance, qui est en partie la conséquence de l'excès de la population urbaine et qui a produit des conditions de vie tout artificielles. Enfin un phénomène universel s'étendant non pas à l'Australasie seule, mais au monde entier, est venu encore accentuer la crise : c'est la baisse de prix des produits bruts. Les pays neufs qui exportent leurs denrées sur les marchés européens y luttent non seulement avec les producteurs locaux, mais entre eux, et, tous les perfectionnemens récens de l'agriculture leur permettant d'augmenter beaucoup les rendemens, les prix s'effondrent. Les laines australiennes, bien que supérieures en qualité, ont à souffrir de la concurrence de celles de l'Argentine et du Cap de Bonne-Espérance. Une baisse de 2 pence, soit 20 centimes par livre, comme il s'en est produit de 1890 à 1893 dans le prix de cet article essentiel du commerce australien, représente pour l'ensemble des colonies une perte annuelle de 150 millions. Le prix élevé de la main-d'œuvre place l'Australie dans de fort mauvaises conditions pour lutter avec l'Amérique du Sud, et, grâce à son protectionnisme jaloux, elle souffre de l'avilissement des produits bruts, sans profiter de la baisse de prix des articles manufacturés.

On peut cependant distinguer en Australie, depuis le début de 1895, des signes de relèvement : ils se manifestent surtout dans

le Queensland et la Nouvelle-Galles du Sud; la première de ces colonies paraît aujourd'hui la plus sagement gouvernée de l'Australie; la seconde possède une assez grande variété de ressources; ses mines de charbon peuvent permettre à l'industrie de s'y développer avec plus de spontanéité que dans ses voisines; elle a moins versé dans le protectionnisme; elle s'en dégage tout à fait aujourd'hui, et le magnifique port de Sydney ne peut manquer de voir son trafic s'accroître sous un régime libéral. Les recettes des chemins de fer, les recettes budgétaires également, indiquaient en 1895 un progrès sur l'année précédente. Aussi envisage-t-on à Sydney l'avenir avec assez de confiance et pense-t-on avoir franchi le point le plus bas de la dépression. On n'en pouvait dire encore autant à Victoria et dans l'Australie du Sud; aujourd'hui même, il semble que la situation, sans y avoir empiré depuis un ou deux ans, soit stagnante. La hausse des prix de la laine, qui a eu lieu depuis un an, lors même qu'elle ne serait que momentanée, doit cependant exercer une influence très favorable en Australie, et pourrait permettre aux *squatters* endettés de commencer du moins à se libérer vis-à-vis de leurs créanciers, ce qui affermirait quelque peu la position des banques reconstruites.

Celle-ci est actuellement assez difficile et constitue une menace pour l'avenir. Les banques se sont engagées à servir aux dépôts, dont elles ont différé le paiement, un intérêt de 4 1/2 0/0, alors qu'aujourd'hui leurs concurrentes qui ont résisté à la crise se procurent très facilement de l'argent à 3 0/0; c'est là une grave cause d'infériorité pour les premières. Dès le moment où furent conclus les arrangemens, quelques personnes manifestèrent la crainte qu'un intérêt aussi élevé ne fût une charge trop lourde pour les institutions réorganisées; ces prévisions n'ont été que trop vérifiées : l'une des banques s'est vue forcée d'offrir à ses créanciers le choix entre une liquidation désastreuse et une réduction d'intérêt à 2 1/2 0/0 qu'ils ont acceptée. Une autre a été moins heureuse, les nouveaux arrangemens qu'elle offrait étaient trop défavorables; elle a dû fermer ses portes définitivement, et sa liquidation a permis de voir que, trop souvent, ce n'était pas seulement par imprudence qu'avaient péché les administrateurs de ces sociétés incapables de tenir leurs engagemens. On n'attend pas sans anxiété les échéances de 1898, 1899 et 1900. Dans chacune de ces trois années, 275 à 300 millions de francs de bons de dépôts viennent à expiration, et si les porteurs venaient retirer leurs fonds en masse, les banques n'y résisteraient certainement pas. Mais elles espèrent que l'état général de l'Australie sera assez amélioré alors pour que la confiance soit revenue, et que

leurs cliens continueront à leur confier leurs capitaux, non plus à des taux d'intérêt démesurés, mais à des conditions qui leur permettent de faire quelques bénéfices.

Ces catastrophes financières, suivant de si près les crises de la République Argentine et de l'Uruguay et venant se joindre aux déboires éprouvés par les capitalistes anglais dans plusieurs pays du sud de l'Europe, avaient fortement éprouvé le crédit des colonies australiennes, jusqu'alors si ferme que leurs derniers empunts de 1888 à 1890 avaient été contractés en 3 1/2 0/0 aux environs et même au-dessus du pair : Victoria avait émis en 1899 à 102 3/4 un fonds 3 1/2 0/0 remboursable au pair en 1923; en juin 1893, en pleine crise, il tomba au-dessous de 87. Le 3 1/2 de la Nouvelle-Galles, émis en 1888 à 102 1/4 et remboursable en 1924, ne cotait plus que 92 au même moment. Celui de l'Australie du Sud, lancé en 1889 à 98 et remboursable en 1939, avait fléchi à 93; celui du Queensland, émis en 1890 à 96 3/4 venant à échéance en 1949, à 87 3/4. C'était le crédit de Victoria, le meilleur avant la crise, qui avait été le plus atteint. Depuis lors, ces titres se sont rapidement relevés : en 1894, le 3 1/2 0/0 néo-gallois était presque revenu au pair, et aujourd'hui les cours sont plus élevés que jamais : 106 1/2 pour Victoria, 110 pour la Nouvelle-Zélande, 111 pour l'Australie du Sud, 109 1/2 pour le Queensland; voilà les cours des 3 1/2 0/0 des diverses colonies australiennes en juillet 1896 à la bourse de Londres. La Nouvelle-Zélande, dont les fonds n'avaient guère fléchi pendant la crise, voyait au même moment son 3 1/2 0/0 remboursable en 1939 coté à 109 et son 3 0/0 remboursable en 1945 à 103; de même la Nouvelle-Galles a pu émettre en 1896 un emprunt 3 0/0 à 98. Si l'on tient compte de ce que ces fonds sont remboursables à date fixe et de la prime à amortir, leurs cours sont donc aujourd'hui, malgré la crise de 1893, aussi élevés, sinon plus, que ceux des rentes françaises.

On le voit, les créanciers de l'Australie ont repris confiance vite et facilement. Peut-être même peut-on dire qu'il est un peu prématuré de capitaliser à 3 pour 100 les fonds publics des colonies. L'ensemble de leurs dettes atteint 5 300 millions de francs; c'est le total le plus élevé du monde relativement à la population : la dette par tête d'habitant varie, en Australie, de 1 000 francs en Victoria, à 1 800 au Queensland; elle est de 1 300 francs en moyenne, alors que le chiffre correspondant n'est que de 800 en France, et notre pays est cependant le plus endetté de l'Europe. Sans doute, les emprunts des colonies n'ont pas été contractés, comme beaucoup des nôtres, pour réparer les désastres d'une guerre et pourvoir

à la sécurité militaire du pays : les trois cinquièmes, notamment, ont été consacrés à la construction des chemins de fer, et la recette nette de ceux-ci fournissait, en 1892-93, 90 des 209 millions d'arrérages que les gouvernemens avaient à payer. D'autre part, la baisse générale de l'intérêt a aidé à la hausse des fonds australiens, et si on compare leurs cours à ceux des Consolidés anglais, on voit qu'ils sont relativement plutôt moins élevés qu'en 1889. Néanmoins le chiffre des dettes australiennes est colossal, et il est à craindre que les gouvernans de ces pays, tentés par le bas taux de l'intérêt, ne recommencent à emprunter, comme l'ont déjà fait la Nouvelle-Galles du Sud et la Nouvelle-Zélande. Les impôts sont très lourds en Australie et peu susceptibles d'être augmentés sans inconvéniens ; tous les grands travaux publics vraiment utiles sont faits dans la plupart des colonies, et les fonds qu'elles cherchent à se procurer risquent d'être employés à des expériences sociales plus ou moins aventureuses. L'ensemble de cette situation semble justifier à peine le taux actuel de leur crédit.

Si les capitalistes ont vite repris confiance dans l'Australie, il n'en a pas été de même des immigrans. Ceux-ci étaient arrivés en très grandes quantités jusqu'à ces dernières années. De 1881 à 1890, l'Australie avait encore gagné 386 000 habitans par l'excédent de l'immigration sur l'émigration. C'étaient presque exclusivement la Nouvelle-Galles, Victoria et le Queensland qui avaient profité de ce mouvement : les parts respectives de ces trois colonies étaient de 164 000, de 112 000 et de 101 000. Au contraire, l'Australie du Sud avait perdu 17 100 habitans, la Tasmanie et la Nouvelle-Zélande étaient restées presque stationnaires. En 1891, les arrivées en Australasie dépassèrent encore les départs de 39 000 dont 20 000 en Nouvelle-Galles ; mais en 1892, cet excédent tomba brusquement à 6 930 et resta à peu près stationnaire à 8 224 l'année suivante. Comme les statistiques des départs sont toujours, d'après les documens officiels eux-mêmes, défectueuses et les chiffres donnés inférieurs à la vérité, il a dû y avoir perte sèche pour ces deux années. Cette perte est officiellement constatée pour Victoria (12 000 départs de plus que d'arrivées en 1892, et 13 000 en 1894) ; mais la Nouvelle-Zélande était en notable progrès, gagnant 10 000 âmes en 1893, parce qu'elle échappait à la crise et recevait beaucoup d'Australiens. L'Australie de l'Ouest, où l'on venait de découvrir des mines d'or, gagnait de même 5 000 habitans. C'est elle seule qui maintient aujourd'hui un courant d'immigration vers l'Australasie : depuis trois ans, en effet, le mouvement n'a guère repris : dans le premier semestre de 1896, 6 000 personnes seulement ont quitté le Royaume-Uni pour se

rendre aux antipodes : or, c'est presque exclusivement en Angleterre que se recrutent les colons de l'Australie : de 1881 à 1890, 40 000 personnes quittaient chaque année les Iles Britanniques pour s'y rendre. D'autre part, les départs continuent à être nombreux et s'étendent à toutes les colonies : en 1895, la Nouvelle-Zélande a de nouveau perdu des habitans comme elle l'avait fait de 1888 à 1891.

Malgré ces côtés défavorables, les immenses ressources de l'Australie permettent d'espérer qu'elle surmontera définitivement l'effet de cette crise. Par une heureuse chance, les mines de l'ouest ont été découvertes au moment précis où chancelait la prospérité des grandes colonies de l'est, et ont retenu sur l'Australie l'attention du monde : la fortune n'a pas voulu abandonner tout à fait ce pays qu'elle avait tant gâté. D'ailleurs, la crise a permis aux colons de montrer qu'ils avaient en eux-mêmes de grandes réserves d'énergie et d'initiative. Voyant diminuer les gains qu'ils tiraient de leurs anciennes industries, comme la laine, ils ne se sont pas découragés; ils en ont cherché de nouvelles; et c'est au plus fort de l'ébranlement financier que la colonie de Victoria a commencé d'exporter sur une grande échelle des viandes congelées, du beurre, des fromages. Pour que la prospérité leur revînt, il faudrait seulement que ses habitans montrassent un peu de sagesse et cessassent de se croire destinés à guider le monde dans les voies de la rénovation sociale; il faudrait aussi qu'ils fussent convaincus que certaines lois économiques, celles-là surtout qui concernent le crédit et la monnaie, sont aussi immuables et universelles que les lois physiques, et que les pays neufs ne peuvent pas, plus que les vieilles contrées, les violer impunément. Si la crise de 1893 avait pu leur apprendre ces vérités, elle aurait peut-être été un bienfait. De toutes manières l'ère des *booms*, des spéculations désordonnées, est aujourd'hui terminée pour l'Australasie. Il ne dépend que de ses colons qu'une immigration d'hommes et de capitaux aussi nombreuse, mais plus saine, que celle qui s'y est précipitée naguère s'y porte de nouveau pour développer les vastes ressources inexploitées qu'elle renferme encore.

PIERRE LEROY-BEAULIEU.

REVUE LITTÉRAIRE

LES STATUES DE PARIS

Paul Verlaine aura-t-il sa statue? L'affaire était bien engagée et ne semblait pas devoir rencontrer d'opposition sérieuse, lorsqu'un incident est venu tout compromettre : la publication maladroite — d'autres disent trop habile — des *Invectives*. La légende s'était accréditée d'un Verlaine à l'âme innocente et pure comme une âme d'enfant : crûment la vérité apparaissait d'un Verlaine à l'ivresse méchante. Il y eut une brusque débandade. On avait eu des trésors d'indulgence pour certaines « irrégularités » un peu fortes de la conduite du poète; mais il a mal parlé des confrères : c'est cela qui a fait scandale. La presse s'est émue. Il faudra laisser passer un peu de temps. Au surplus, les amis du pauvre Lélian ne se découragent pas. L'idée est lancée; ils pensent que c'est l'essentiel. Nous le pensons avec eux. En effet, ce n'est pas le talent, quel qu'il soit, de l'écrivain qui est ici mis en cause, puisqu'il est question, non pas de réserver une place à ses vers dans les anthologies, mais de faire une place à son buste dans ce jardin du Luxembourg que fréquente encore la jeunesse. Mais en promenant dans le Paris d'aujourd'hui la parodie moyen-âgeuse des mœurs d'un Villon, Verlaine s'était composé, non sans application, une physionomie qui lui avait valu l'attendrissement des chroniqueurs et la curiosité des badauds : c'est cette image qu'il s'agit de fixer dans le bronze. Pour s'être placé en dehors de toute règle, avoir jeté le défi à l'opinion, tiré vanité de ses défaillances, étalé ses plaies avec une orgueilleuse humilité, traîné sa veulerie du café borgne à la prison, de la prison au confessionnal, du confessionnal à la brasserie mal famée, de la brasserie à l'hôpital, et pour avoir enfin donné une forme d'art aux suggestions de l'alcoolisme et au ressouvenir de vices innommables, Ver-

laine a semblé digne de recevoir un hommage solennel et d'être, avec l'assentiment des pouvoirs publics, proposé en exemple aux jeunes gens. A notre avis, c'est cela qui donne à réfléchir, et bien plutôt que dans la bordée méprisable des injures d'outre-tombe, c'est là qu'est le scandale. Si d'ailleurs il a été précédé de plusieurs autres qui ne choquent pas moins violemment le bon sens et la morale, nous n'en concluons pas que cela soit de nature à l'atténuer, mais au contraire c'est donc qu'il est grand temps d'ouvrir les yeux, d'élever la voix, et de dénoncer l'étendue et la gravité du mal.

Cette question des statues a beaucoup plus d'importance que nous n'avons coutume de lui en prêter. Nous en raillons volontiers entre lettrés. Certes, dans la facilité avec laquelle on décerne aujourd'hui les honneurs du bronze, dans la disproportion qui éclate entre les mérites de l'élu et la pompe des panégyriques, il y a quelque chose de plaisant, bien fait pour divertir l'ironie du philosophe et qui nous amuse aux heures où nous contemplons les choses de la terre du point de vue de Sirius, avec désintéressement. Pouvons-nous cependant pousser toujours si loin le désintéressement, que nous nous désintéressions du bon renom de notre pays, de l'avenir de notre société, de l'éducation de nos jeunes gens? Or, c'est cela qui est en jeu. Une statue n'est pas seulement une parure pour nos places et la satisfaction posthume accordée à la vanité. Elle est tout autre chose. A ne consulter que le sens des mots, élever un « monument », c'est perpétuer un souvenir et protéger contre la mort l'idée qu'un homme a représentée pendant le cours de sa vie mortelle. On déclare que l'idée était bonne et qu'elle ne doit pas cesser de développer à travers le temps ses plus lointaines conséquences. Un enseignement s'en dégage, le plus efficace qui soit, l'enseignement concret, matériel et visible, exposé sans cesse aux regards de tous, et qui à tous les momens sollicite l'attention et s'impose à la réflexion. Cet enseignement ne s'adresse pas à l'élite, à ceux qui peuvent dominer les modes passagères, échapper aux engouemens, deviner les arrière-pensées. Il s'adresse à la foule. Les entrepreneurs de statues le savent bien, et c'est pourquoi ils laissent passer sans s'en émouvoir les épigrammes des délicats, qui s'émoussent sur la pierre et n'entament pas le métal. Ils savent que la leçon trouvera quelqu'un pour la recueillir. Ils ont confiance qu'elle s'en ira éveiller dans la masse obscure et anonyme l'élan de la sympathie et la vertu de l'imitation.

Voici un jeune homme tel que nous voudrions que fussent tous nos fils et tel que par bonheur il y en a plus d'un parmi eux. Son rêve se détourne des désirs médiocres et des calculs vulgaires. Ambitieux, il n'est ambitieux de rien autre chose que de gloire. Et si rude que doive être la route, il sent en lui la force de la suivre jusqu'au bout sans épuiser ses réserves d'énergie, d'enthousiasme et de renoncement.

Il a quitté l'école et il est à la veille d'entrer dans la vie. Les préceptes abstraits ne lui suffisent plus et il comprend que l'héroïsme à la Plutarque s'adapte mal aux exigences de la société moderne. Mais elle a, cette société, ses héros, ceux-là mêmes dont elle dresse l'effigie au coin de ses carrefours. Il est naturel qu'il se tourne vers eux et qu'il les interroge. Qu'ont-ils fait quand ils étaient des hommes de chair? Quelles émotions ont fait battre leur poitrine, à quels sentimens ont-ils ouvert leurs cœurs, vers quelles idées ont-ils haussé leurs âmes? Quelles sont les paroles qu'ils ont dites? En quel sens s'est exercée leur action? A coup sûr, et en dépit des faiblesses qui sont la marque de l'humaine condition, rien n'a trouvé accès en eux qui ne fût noble et généreux. La volonté chez eux a dompté l'instinct, et ils ont étouffé ce tumulte que font en nous les appétits de jouissance, les passions de haine et de violence. Ils ont fait rayonner autour d'eux leur beauté intérieure. A mesure qu'ils passaient parmi les hommes, ils y ont répandu plus de concorde, plus d'harmonie, plus d'amour. Ils ont travaillé comme de bons ouvriers à cette tâche commune du progrès qui fait que l'humanité, si elle ne devient pas plus heureuse, devient meilleure et s'écarte davantage de la brutalité et de la férocité primitives. Ils ont porté témoignage pour le bien. C'est de quoi nous leur savons gré. Qu'ils nous rendent donc le dernier service que nous en attendons encore! Qu'ils rompent leur silence! Qu'ils révèlent leur secret! Qu'ils disent la parole de vie à celui qui la leur demande, et l'ayant, à des signes certains, reconnu pour un des leurs, qu'ils l'accueillent comme font des aînés, propices au nouveau venu, qui réclame sa place parmi les mieux faisants!

Prenons donc par la main ce jeune homme et faisons avec lui une courte promenade à travers les symboles de bronze où Paris, en ces quelques dernières années, a mis l'expression de sa pensée. Partons, comme il convient, de cette place de la Bastille, véritable entrée du Paris moderne qui fait dater son existence du jour où l'émeute força la prison d'État, tua Flesselles et de Launay, dans l'espoir de rendre le marquis de Sade à la société. Passons devant l'Hôtel de Ville réédifié sur les ruines qu'avait faites l'incendie. Il est gardé par un cavalier de fière allure, le front haut, l'air imposant et calme. C'est le prévôt des marchands, Étienne Marcel. Sa carrière fut courte et bien remplie. On était au lendemain de Poitiers. Le pays était envahi, le roi prisonnier, le pouvoir aux mains d'un enfant débile; ou plutôt le pouvoir appartiendrait à celui qui se donnerait la peine de le ramasser dans le désastre public. Marcel fut cet homme-là. L'ordonnance de 1357, qu'il fit signer au Dauphin, était plus qu'une réforme. Elle mettait l'administration entre les mains des états. « Constituer un nouveau gouvernement au milieu d'une telle guerre, c'était une opération singulièrement périlleuse, comme celle d'une armée qui renverserait son ordre de bataille en

présence de l'ennemi. Il y avait à craindre que la France ne périt dans ce revirement (1). » Si la France ne périt pas tout entière, du moins peut-elle être démembrée : Marcel délivre Charles le Mauvais, un des princes les plus funestes de notre histoire, qui réclame pour lui la Champagne, une partie de la Normandie, le Limousin, nos forteresses les plus sûres, nos meilleures provinces. Comme signe de ralliement, Marcel donne à ses partisans le chaperon mi-parti de rouge et de bleu. Voici quel en fut le baptême. Le 23 février au matin, le prévôt des marchands assemble les corps de métiers, se met à la tête de la foule armée, égorge en passant M[e] Regnault Dacy, avocat au Parlement, envahit l'hôtel du Dauphin, monte à la chambre où il se tenait entre ses conseillers ordinaires, les maréchaux de Champagne et de Normandie. « Sire, dit-il, ne vous ébahissez des choses que vous allez voir : il est bon qu'il en soit ainsi ; » et se tournant vers ceux qu'il avait amenés : « Faites vite ce pourquoi vous êtes venus ! » Il jette au peuple ce ferment de toutes les émotions populaires : « C'étaient des traîtres ; » au Dauphin cette excuse de toutes les révolutions : « Ce qui s'est fait, s'est fait de la volonté du peuple. » Les mesures arbitraires se multiplient ; on écartèle les suspects en place de Grève. Cependant la misère augmente ; Jacques Bonhomme affolé par la souffrance se rue comme une bête fauve sur les campagnes. Marcel s'allie avec les Jacques. Il s'allie avec les mercenaires anglais. Quand il fut lui-même assassiné à la porte Saint-Antoine, allait-il livrer à Charles le Mauvais les clés de la ville dont-il était le gardien, ou périt-il simplement sous la haine des Parisiens lassés d'être trompés ? Ce point reste obscur. Il est inutile de charger d'un crime de plus cette mémoire sur laquelle a pesé une infamie de cinq siècles. C'est de cette infamie que ceux de l'Hôtel de Ville ont tiré leur patron, pour lui décerner les honneurs équestres. Tout se recommence en histoire, et le passé nous est un garant des entreprises vers lesquelles ce cavalier de fière allure peut mener les siens. Il les mène, comme aux jours d'autrefois, comme en ces jours que nous avons revus, à la guerre civile déchaînée en face de l'étranger.

Jeune homme épris de gloire, veux-tu que tes compatriotes te décernent des statues ? Soulever l'émeute en présence de l'ennemi, tel est le moyen que par son exemple un Étienne Marcel indique à ton patriotisme.

Place Maubert, debout, les mains liées, autant que permettent de l'apercevoir les couronnes d'immortelles rouges envoyées par les diverses « libres pensées », Étienne Dolet, imprimeur. On aimerait à l'imaginer comme un homme d'un grand caractère contre qui les seuls chefs d'accusation eussent été sa vertu et sa science. Alors,

(1) Michelet, *Histoire de France*, IV, 261.

parmi ceux qui mettent au-dessus de tout : le dévouement à l'idée, nul ne refuserait de s'incliner devant le rude batailleur d'avant-garde, proclamant l'évangile nouveau d'après lequel chacun ne doit compte de ses convictions qu'à sa conscience. Il se trouve que ce triste représentant d'une belle cause semble avoir été choisi tout exprès pour la discréditer. De tous les coins du siècle et de toutes les bouches, il ne sort contre lui que réclamations indignées. Ceux qui le poursuivent devant la postérité ce ne sont ni les dévots, catholiques et protestans, ni les gens de loi, ce sont ses amis dont il a méconnu le zèle et lassé la patience, ce sont les lettrés et les savans révoltés par ses procédés, ce sont les partisans des doctrines nouvelles, ceux que la pensée libre réclame pour elle, un Érasme, un Marot qui se plaint de sa « perversité », un Rabelais qui, après lui avoir reproché son « avare convoitise », son « envieuse affection de la perte et du dommage d'aultruy », ses « fraudulentes supplantations », conclut : « Tel est ce monsieur. » Follement vaniteux et vindicatif, il a injurié tout le monde. Ses livres sont pleins de la glorification de lui-même et des attaques qu'il dirige contre ses ennemis réels ou imaginaires. A une époque où la violence et la grossièreté sont de règle en matière de polémique, il a étonné le monde savant par sa grossièreté et sa violence. Un trait caractérise celui qu'on nous donne pour un défenseur des droits supérieurs de la conscience : son indifférence à l'égard des questions qui touchent à la vie morale. Autant pour lui de rêves creux qui ont moins de portée qu'une élégance cicéronienne. Il blâme l'affectation stupide et le désir de réclame de plusieurs qui se sont fait jeter en prison pour leurs opinions religieuses. « Dans ces tragédies je joue le rôle de spectateur. Je déplore la situation, je plains les malheurs de quelques-uns des accusés, mais je me ris de la folie de certains autres qui mettent leur vie en danger par leur entêtement ridicule et leur obstination insupportable. » Il fait plus et ne craint pas d'attirer sur eux les derniers dangers. Il publie les lettres de ses amis, pleines des confidences les plus compromettantes. Rabelais, inquiet de l'effet produit sur les docteurs de la Sorbonne par ses deux premiers livres, et n'ayant nul désir d'être brûlé comme « harans sorets », imprime une nouvelle édition de son ouvrage d'où il fait disparaître tout ce qui sentait l'hérésie. La même année il apprend qu'à son insu vient de paraître chez Dolet une édition donnée pour être « revue et de beaucoup augmentée par l'autheur mesme », et dans laquelle tous les passages répréhensibles reparaissaient. Il y allait pour lui de la tête. Dolet envisage avec une belle insouciance le péril d'autrui.

Pour ce qui est de lui, pendant les dix années qui ont précédé sa condamnation, il ne cesse de se mettre en opposition violente avec les lois, lois sévères, attendu qu'elles sont les lois du XVIe siècle et non pas celles du XIXe, mais lois qui n'usurpaient en rien sur la liberté de sa

conscience, et que nous appellerions aujourd'hui lois sur la presse, sur les sociétés, sur le travail, et enfin lois réprimant l'homicide. Il ne fait que passer à Toulouse : le Parlement venait de publier un édit pour réglementer les réunions d'étudians; il prononce deux discours où il blâme le Parlement, attaque les magistrats qui empêchent les étudians de se réunir, attaque les étudians d'une autre « nation » que la sienne, s'emporte contre la barbarie et la sottise des Toulousains. Le succès de cette éloquence, ce fut qu'il y eut des troubles parmi les étudians. Le Parlement supprima les réunions et bannit Dolet pour excitation à la révolte. Il arrive à Lyon. A peine installé, il se mêle aux querelles entre ouvriers et patrons; ce n'est pas pour les apaiser : Dolet est admirable pour faire battre les gens entre eux. Il s'en faut d'ailleurs qu'il ne soit violent qu'en paroles. Le dernier jour de décembre 1536, il tue de sa main le peintre Compaing, d'une bonne famille de Lyon. L'empressement qu'il mit à quitter la ville, les difficultés que fit la cour de Lyon pour enregistrer les lettres de pardon, rendent malaisé de mettre le meurtre uniquement sur le compte de la légitime défense. La grande protectrice des lettrés, Marguerite de Navarre, intervint. Le roi pardonna. De retour à Lyon, Dolet refuse de se soumettre aux conditions stipulées dans le privilège royal pour l'impression des livres, publie des livres suspects d'hérésie, vend des livres de Genève. C'est à l'instigation des maîtres imprimeurs et libraires qu'il est accusé et condamné. Le roi pardonne pour la seconde fois, et l'évêque de Tulle, Pierre Duchâtel, obtient pour Dolet des lettres de grâce qui lui rendent sa liberté et ses biens, « ses bonnes fame, vie et renommée ». Dolet va-t-il consentir à se tenir tranquille? En 1544, un paquet de livres prohibés portant son nom est saisi aux barrières de Paris. Conduit en prison il s'échappe sans beaucoup de peine au bout de trois jours et profite de sa liberté pour publier un dernier volume qui donne lieu à un nouveau procès, dont on ne peut dire qu'il fut tranché à la légère, attendu que l'instruction n'en dura pas moins de deux ans. C'est cette troisième sentence capitale qui fut exécutée. Coupable de mort d'homme et de dix années de désobéissance aux lois, ce n'est pas comme « athée relaps » que les magistrats frappèrent Dolet, c'est comme récidiviste.

Sème la discorde, prodigue l'insulte, trahis tes amis, frappe tes adversaires, traite les lois de ton pays comme si elles n'existaient pas, et ton nom sera honoré parmi les hommes, — déclare Dolet du haut de son socle.

Allons tout de suite, dans notre pèlerinage vers un autre ouvrier de l'affranchissement de l'esprit. On a représenté Diderot en train de causer. On ne pouvait mieux faire. Sa conversation était éblouissante : c'est là qu'il excellait. Il est assis dans un fauteuil d'où il se soulève à demi, emporté par sa verve et par son besoin de gesticuler. C'est bien ainsi qu'on put le voir, dans les salons, dans le « sublime palais de la

Chevrette », où Grimm et M[me] d'Épinay font un ménage un peu morne, chez le baron d'Holbach, au Grandval, où il est étincelant les soirs qu'il ne s'est pas trop « crevé de mangeaille », ou encore à la cour de Catherine : « Je ne me tire pas de mes entretiens avec lui, écrivait l'impératrice de toutes les Russies, sans avoir les cuisses meurtries et toutes noires. » Que dit-il? Ce n'est pas un mystère, et pour qu'on croie l'entendre il n'y a qu'à faire parler ses livres. L'unité y règne sous l'apparence des contradictions. Depuis la *Religieuse*, — seul pendant qu'il y ait à la *Pucelle*, — et depuis les *Bijoux indiscrets*, jusqu'au *Supplément au voyage de Bougainville* et à l'*Entretien avec la Maréchale* ***, en passant par la *Lettre sur les aveugles*, par *Jacques le fataliste*, par le *Neveu de Rameau*, par les *Salons*, c'est toujours la même chose. Mais Diderot a bénéficié du décousu de sa composition comme du débraillé de sa tenue. Le moyen de prendre tout à fait au sérieux un prédicateur qui mêle à tant d'emphase sentimentale et de déclamation vertueuse tant d'incongruités? Donc écartons les gravelures, laissons les mots parmi lesquels il y en a trop de malpropres, et ne nous attachons qu'aux idées. Dans la campagne que mènent les philosophes, Diderot a son rôle nettement déterminé et qui lui appartient en propre. Tandis que Voltaire s'attaque à la religion et Rousseau à l'institution sociale, il est sans doute leur allié, mais il y a un autre point sur lequel il porte spécialement son effort : ce qu'il veut détruire, c'est la morale. Cette morale, ou ce qu'on appelle encore parmi nous de ce nom, quel ramas de sottises et quel tissu d'extravagances monstrueuses! D'où vient qu'on ait attaché une sorte de honte aux fonctions de reproduction? En quoi pudeur, retenue, décence, sont-elles des vertus? Quoi de plus insensé que nos idées sur l'amour? Quoi de plus révoltant que le mariage « qui viole la liberté du mâle et de la femelle en les enchaînant pour jamais l'un à l'autre »? Dans l'infidélité, dans la séduction, dans l'inconduite, où est la faute? Et qu'y a-t-il dans l'inceste qui blesse la nature? Si encore toutes ces absurdités n'étaient qu'absurdes! Mais elles sont dangereuses. La loi morale fait le malheur de l'homme. Parce qu'on s'est avisé d'attacher à certaines actions les idées de bien ou de mal, on se blâme, on s'accuse, on se suspecte, on se tyrannise. Non seulement la morale met l'homme au supplice, mais elle le déprave. Elle est la grande corruptrice. Elle crée le vol, la dissimulation et le mensonge; elle est cause que le monde se compose, en proportion inégale, d'hypocrites, d'infortunés et d'imbéciles. C'est la morale qui est immorale. En fait, tout en elle est factice, arbitraire, conventionnel. Rien n'est réel que la jouissance immédiate. Il n'y a qu'un devoir au monde, c'est d'être heureux. Il n'y a qu'une définition du bonheur, c'est le plaisir. Chacun prend son plaisir où il le trouve. « Boire de bons vins, se gorger de mets délicats, avoir de jolies femmes, se reposer sur des lits bien mollets, excepté cela le reste n'est que vanité. » Le reste, ce sont cer-

tains principes généraux que les gens ont sans cesse à la bouche, que personne ne pratique, et qui ne reposent sur aucune base certaine. Car le bien et le mal ne sont pas quelque chose qui existe en soi, mais tout uniment ce qu'il a plu aux magistrats et aux prêtres de prononcer tel. Invention d'une poignée de fripons! Joug séculaire dont il faut enfin que l'humanité se délivre...

« La morale est une gêne. Suis le pur instinct de la nature! » tel est l'oracle de Diderot.

Où va l'humanité quand elle suit le pur instinct de la nature? nous le demanderons à Danton. Si d'ailleurs c'est auprès de l'école de Médecine, en face de la statue d'un chirurgien qu'il nous faut chercher le monument élevé au grand conventionnel, ne voyez là qu'une simple coïncidence. Chacun, parmi les chefs révolutionnaires, a sa caractéristique. Mirabeau est gentilhomme, Roland bourgeois, Robespierre pédant, Marat fou; Danton avec sa taille de colosse, sa face tourmentée, son cou de taureau, ses épaules de portefaix, sa voix tonnante qui roule les menaces, les adjurations et les jurons, avec ses fureurs et ses accès de pitié, ses besoins de jouissance, ses attendrissemens devant la campagne, ses emportemens, ses lassitudes, tout ce qui vient des impulsions d'une nature exubérante et d'un tempérament brutal, Danton est peuple. Aussi l'alliance entre le peuple et lui est-elle immédiate, comme elle est naturelle. Tout de suite le peuple l'a reconnu pour un des siens; en récompense, il accrédite et répand dans le peuple même cette croyance, reçue encore aujourd'hui pour un dogme, que les vengeances du peuple sont légitimes, que ses colères créent la justice, et que ses crimes sont sacrés. Tout de suite il a compris que la Révolution ne peut marcher, ne peut être consolidée qu'avec le peuple. Le peuple en est l'instrument. Soyez peuple! Nul n'a contribué plus que lui à faire du peuple le principal acteur de la Révolution, à faire passer la toute-puissance aux mains de la multitude, à réaliser le triomphe de la force dans ce qu'elle a de plus grossier et de plus violent.

De là est sortie la théorie du terrorisme, à savoir qu'on ne peut sauver la France qu'en la tyrannisant et vaincre l'ennemi à l'extérieur qu'en anéantissant l'ennemi intérieur. C'est le sens de toutes les mesures d'oppression auxquelles s'est associé Danton, substitut du procureur de la Commune, ministre, orateur de la Montagne, membre du premier Comité de salut public, au début ami de l'individu Marat, presque jusqu'à la fin complice de Robespierre. C'est le sens de ses mots les plus fameux, des mots dont on fait le plus d'honneur à son patriotisme : « Eh! je me f... des prisonniers. Je songe à la Révolution, à la France... Il s'agit de la tragédie que vous devez donner aux nations : il s'agit de faire tomber sous la hache des lois la tête d'un tyran, et non de misérables comédies... Que la France soit libre et que mon nom soit flétri! Que

m'importe d'être appelé buveur de sang? Buvons le sang des ennemis de l'humanité, s'il le faut... »

Le sang a coulé le 10 août. Danton a été le principal organisateur de la journée, il a lancé le peuple à l'attaque du château. Il en est récompensé : il ramasse dans le sang du 10 août un portefeuille qui par une sorte de dérision se trouve être le portefeuille de la justice. Depuis cette date jusqu'à la fin de septembre, il est en fait le maître de la France. Le 28 août il s'est écrié : « Ce n'est que par une grande convulsion nationale que nous ferons rétrograder les despotes. » Il faut s'assurer des traîtres, mettre la main sur les lâches. Pendant la nuit du 29 au 30 on opère les visites domiciliaires, on emplit les prisons. Le 2 septembre le massacre commence. On massacre aux Carmes, à l'Abbaye, au Châtelet, à la Force, à la Conciergerie, à Bicêtre, à la Salpêtrière, hommes, femmes, les prisonniers quels qu'ils soient, pendant le jour, pendant la nuit, à la lueur des torches, jusqu'au 6 septembre. Pendant tous ces jours, toutes ces heures, que fait Danton? De son propre aveu, il gémit. En vérité, c'était bien le temps de gémir, au lieu de tonner, de tonner à l'Assemblée, dans la rue, et de lancer le peuple, tout le peuple contre la petite bande des massacreurs payés! Pour innocenter Danton de son inaction elle-même, on cite ce passage de l'unique discours où il ait fait allusion aux massacres : « Puisqu'on a osé dans cette assemblée rappeler ces journées sanglantes sur lesquelles tout bon citoyen a *gémi*, je dirai, moi, que si un tribunal eût alors existé, le peuple auquel on a *si souvent, si cruellement* reproché ces journées, ne les aurait pas ensanglantées; je dirai et j'aurai l'assentiment de tous ceux qui auront été les témoins de ces mouvements que nulle puissance humaine n'était dans le cas d'arrêter le débordement de la vengeance nationale. » Excuse qui est une aggravation. Pour prévenir le retour de ces journées, il ne trouve qu'un moyen : c'est de substituer à l'assassinat par le peuple l'assassinat légal. Les massacres lui sont un argument pour l'institution du tribunal révolutionnaire. Ce tribunal est sa création. Il se peut qu'il en ait plus tard demandé pardon à Dieu et aux hommes. Il était trop tard. Les hommes ne peuvent pardonner la mort de tant d'innocens dans la parodie des formes de la justice. Il y a sur le nom de Danton trop de sang. Les taches en sont trop larges pour qu'il soit possible de ne pas les voir. En fait, on se partage au sujet de Danton en deux écoles. Il y a celle qui lui reprochera toujours d'avoir fait couler tout ce sang. Il y a celle qui le glorifie pour avoir fait couler tout ce sang français... (1).

(1) Nous avons eu soin de ne rappeler que les faits qui sont hors de toute contestation. Nous renvoyons le lecteur aux ouvrages les plus favorables aux hommes dont nous avons parlé : Perrens, *Étienne Marcel* (Hachette); R. Copley-Cristie, *Dolet*, traduit par C. Stryienski (Fischbacher); Robinet, *Danton, homme d'État* (Charavay); Aulard, *Danton* (Picard et Kaan).

Ce que signifie la glorification de Danton, c'est qu'il est glorieux de déchaîner la violence et le meurtre.

Après le drame, le vaudeville. Entrons dans ce jardin du Luxembourg, l'incomparable jardin, majestueux et souriant, avec ses avenues plantées de vieux arbres et ses allées pleines de jeux d'enfans. Quelques étudians viennent y flâner. C'est à eux que Mürger adresse ses conseils et qu'il découvre les perspectives enchanteresses de la vie de Bohême, vie délicieuse, que n'attristent ni la contrainte de travailler, ni l'ennui de payer ses dettes, vie d'insouciance et d'exquise paresse, de jolies escroqueries et de coquineries élégantes, encore embellie par les rapides apparitions de Mlle Musette ou les faveurs de l'agréable Phémie, teinturière. Cependant elle passe, cette vie si courte et déjà manquée; et l'heure est déjà venue de constater que le cerveau est vidé, le cœur tari, le courage usé, que les habitudes sont prises et qu'on s'en va devenir de jour en jour plus semblable à cette chose morne : un vieux bohême, à cet être dangereux, un bohême aigri chez qui les déceptions d'une existence gâchée se tournent en haine... C'est pourquoi chez ce poète de la médiocrité impuissante, le ton de gouaillerie sonne si faux et le rire fait mal. Un de ses récits les plus connus, et qui est devenu, sous la forme du théâtre, une bluette encore représentée, le *Bonhomme Jadis*, contient ce qu'on pourrait appeler sa philosophie. Il y est dit expressément que le devoir de la jeunesse, c'est de s'amuser. Je ne connais rien de plus répugnant que cette histoire d'un vieillard qui se ragaillardit en donnant à un jeune homme des leçons de polissonnerie. Ajoutez que ces tristes conceptions n'ont pas même le mérite d'être relevées par quelque mérite littéraire. Dans la prose comme dans les vers, Mürger reste un des plus piètres écrivains que nous ayons. La forme est lâche et plate. Un fade et niais sentimentalisme cache mal la vilenie du fond. Dans le mensonge de ses livres, Mürger a donné pour spirituel ce qui est imbécile et pour gai ce qui est lugubre. Son excuse, si c'en est une, est qu'il a été sa propre victime. Quelle duperie d'avoir célébré dans une harangue officielle celui pour qui il eût suffi de l'aumône d'un peu de pitié!

Et ce buste semble dire à ceux qui ont vingt ans : « Faites la fête et moquez-vous des pédans! »

Nous pourrions prolonger cette revue des statues de Paris; il ne serait pas moins instructif d'établir en regard la liste des défunts illustres qui n'ont pas même un buste,de ceux qui, suivant les apparences n'en auront jamais, et de ceux aussi dont on trouve qu'ils peuvent attendre. Un comité s'était formé pour la statue d'André Chénier : il a dû se dissoudre ces jours-ci faute de pouvoir aboutir. Pour le monument de Victor Hugo, la souscription languit : c'est que Victor Hugo a cessé d'être un mannequin politique : il n'est plus qu'un grand poète. La Société des gens de lettres voudrait bien rendre enfin son

hommage à Balzac; elle presse M. Rodin d'achever la statue attendue depuis cinq ans. M. Rodin se presse lentement. Il ne veut rien livrer qui ne soit digne de Balzac et de lui-même. Il s'entoure de documens, visite la Touraine, collectionne les types, entasse les projets : la statue sera prête l'année prochaine. Pour donner plus de vie à son œuvre il fait poser un industriel parisien dont la ressemblance avec le grand romancier est bien connue. Sur ces entrefaites, il retrouve les traces d'un vieux tailleur qui avait autrefois confectionné des pantalons et des gilets pour Balzac. Ce tailleur avait gardé les « mesures » de son client : il reçoit la commande d'un « complet ». Cela prend du temps; mais tout sera fini à Pâques assurément. Jusqu'ici le statuaire avait « vu » son Balzac assis; après réflexion, il se décide pour un Balzac debout. La Trinité se passe, la Société des gens de lettres s'impatiente. Mais alors les amis de M. Rodin se fâchent et invitent avec aigreur les gens de lettres à ne plus fatiguer l'artiste de leur insistance qui est du plus mauvais goût... Les statues ont leur destin. Celles dont l'érection ne constituerait pas un scandale ne naissent pas viables.

Nous savons bien ce qu'on ne manquera pas de nous répondre. On nous accusera de n'avoir pas tenu compte des mérites, des vrais titres de gloire, des services rendus. Pour notre part, nous ne songeons guère à refuser à tous ceux dont le passage a laissé sa trace dans l'histoire la large justice qui leur est due. Nous n'ignorons pas que le prévôt des marchands a été en son temps une manière de précurseur et que le mouvement des communes a par la suite porté ses fruits. Nous savons que Dolet fut un des meilleurs lettrés de son temps et nous n'avons garde de renier ceux en qui se personnifie le mouvement de la Renaissance. Diderot a sa place dans la suite de notre littérature et nous n'oublions pas qu'il a pressenti le transformisme. Danton est homme d'État et diplomate, et, pourvu qu'on ne nous parle plus de sa « bonté » et qu'on nous fasse grâce du mot de Royer-Collard sur sa « magnanimité », nous n'avons pas la sottise de contester ce qu'on lui doit pour la défense de nos frontières. Nous sommes prêts encore, si l'on y tient, à avouer qu'aux heures de révolution la conscience s'obscurcit et il est trop évident que nous sommes tous en partie dépendans du milieu où la destinée nous a placés, des conditions dans lesquelles s'est exercée notre action. Mais c'est à l'histoire qu'il appartient de traiter ces questions; elle peut louer l'homme qu'elle a en même temps le pouvoir de blâmer; elle a dans ses libres discussions le moyen de tout dire. Les leçons de la place publique et de la rue n'ont ni la souplesse ni la variété de celles de l'histoire; c'est M. Camille Pelletan qui le faisait remarquer hier à propos du buste de Charette (1). Il reconnaît volontiers que la guerre de Vendée a eu

(1) Dans *l'Eclair* du 29 août.

sa « grandeur », que les Vendéens se sont « dévoués à une conviction », qu'ils ont « laissé des exemples de courage et de fidélité dignes de l'honneur de la France ». Néanmoins il refuse des statues à leurs chefs. Car « l'histoire peut tenir compte des circonstances; l'enseignement brutal des monumens ne comporte pas de subtilités ». C'est ce que nous n'avons fait que redire après lui. L'enseignement par les statues est un enseignement brutal. Il ne retient que le trait dominant d'une physionomie, que l'acte, le mot où se résume une vie tout entière. L'idée qui s'en dégage est précise et sans nuances. Elle entre dans des intelligences terriblement simplistes. Elle devient un des fermens qui travaillent une démocratie dont il semble qu'on veuille, au lieu de les contraindre, développer et déchaîner les bas instincts. Une nation vit de concorde et non de guerre civile, une société vit de travail et d'esprit de sacrifice, non de flânerie et de désir de jouissance. Or celui-ci a jadis soulevé la guerre civile, et du haut de son piédestal il semble rappeler à ses concitoyens, pour le cas où ils seraient tentés de l'oublier, que l'insurrection peut être le plus saint des devoirs. Celui-là a été en son temps un véritable fléau pour tous ceux qui l'ont approché. Ce troisième a dans sa vie comme dans ses livres donné l'exemple et prêché la théorie du cynisme. Cet autre, par son nom seul, évoque les souvenirs les plus lugubres de notre histoire. Cet autre enseigne aux jeunes gens le mépris de tout ce que nous leur recommandons; il les détourne du labeur, du respect de soi, de la dignité de la vie. Et ce sont dans notre pays de France, fertile en grands hommes et riche des plus pures gloires, ce sont ceux-là que nous avons choisis pour en faire des éducateurs publics! La Ville de Paris a donné l'emplacement où devait s'élever leur image; le gouvernement a délégué un de ses représentans pour s'associer à l'hommage qui leur est rendu; ils témoignent ainsi en faveur d'une sorte de doctrine officielle, d'une morale d'État qui, par malheur, se trouve en contradiction flagrante avec la morale. C'est ce spectacle même qui nous paraît démoralisant. Nous demandons si une société a le droit d'exalter précisément tout ce qui est pour elle une menace de ruine. Nous demandons quels lendemains se prépare une ville qui dresse sur ses places la statue de l'Émeute, la statue de la Désobéissance aux Lois, la statue de l'Immoralité, la statue de la Violence et de la Haine.

René Doumic.

REVUES ÉTRANGÈRES

REVUES ALLEMANDES

LA CORRESPONDANCE DE CAROLINE DE GUNDERODE ET DE FRÉDÉRIC CREUZER

Dans la fine et pénétrante étude qu'il consacrait naguère, ici même, à *Caroline de Gunderode* et à ses amis (1), G. Valbert regrettait, on s'en souvient, que tant de mystère planât encore sur les relations de Caroline avec le philosophe Frédéric Creuzer, dont nous savions seulement, en effet, qu'elles avaient conduit la jeune poète à son tragique suicide. « Comment Creuzer fit-il connaissance avec Caroline? Nous l'ignorons, et nous ne possédons, par malheur, aucune des lettres qu'ils s'écrivirent. » Nous possédions bien, en revanche, le gros volume publié sur *la Gunderode* par Bettina d'Arnim, qui avait été longtemps l'amie et la confidente de l'infortunée jeune fille : mais tout le volume n'était rempli que de la correspondance de Caroline de Gunderode avec Bettina; et pour comble de malheur on s'est aperçu que cette dernière, suivant son habitude, avait substitué aux vraies lettres de son amie des poèmes en prose de son invention. Une seule chose était certaine : que Caroline de Gunderode avait aimé Frédéric Creuzer assez passionnément pour mourir de cet amour; et, de fait, il n'en fallait pas davantage pour rendre à jamais poétique et touchante la figure de cette chanoinesse, « qui avait de si beaux yeux et une taille de nymphe ». Mais Creuzer, l'auteur de la *Symbolique*, quel rôle avait-il joué dans

(1) Voyez la *Revue* du 1er février 1895.

cette triste aventure? S'était-il simplement laissé aimer, ou bien avait-il donné en échange un peu de son cœur à celle qui, avec tant d'abandon, lui avait offert tout le sien?

C'est ce que nous ignorions absolument il y a encore quelques mois, mais nous le savons à présent avec une certitude parfaite. Et du même coup nous savons comment se sont engagées les relations de Creuzer avec Caroline, et ce qu'elles ont été, et pourquoi la jeune fille s'est tuée d'un coup de poignard, sur la berge du Rhin, un beau soir de juillet. Presque simultanément, en effet, deux séries de documens viennent d'être publiées, en Allemagne, qui jettent sur ce drame et sur tous ses antécédens une lumière définitive. Les pièces qui auraient eu pour nous le plus d'intérêt, les lettres de Caroline à Creuzer, semblent en vérité à jamais perdues; mais à leur défaut nous trouvons, dans les *Westermann's Monatshefte* de décembre 1895, une collection de lettres où la jeune fille, s'adressant à un ami commun, insiste à plusieurs reprises sur la nature de ses sentimens pour le philosophe; et voici qu'on nous offre, d'autre part, les lettres de Creuzer à Caroline de Gunderode, telles que l'auteur de la *Symbolique* a pris soin de les classer, voire de les annoter lui-même, à l'adresse, sans doute, de la postérité (1).

Les lettres de Caroline datent toutes de 1805, l'avant-dernière année de sa courte vie. Elles ont pour destinataire un certain Daub, professeur de théologie à l'Université d'Heidelberg, qui se trouvait ainsi le collègue de Creuzer, et dont la femme, par ailleurs, était une amie d'enfance de Mlle de Gunderode. Et si elles nous aident un peu à connaître l'âme naïve et romanesque de la jeune chanoinesse, elles ne sont pas non plus sans nous fournir des renseignemens assez curieux sur l'âme de ce théologien, que Caroline croyait son ami : une vilaine âme dure et froide, la moins propre qui fût à recevoir de pareilles confidences. « Depuis longtemps déjà, mon cher Daub, lui écrit Caroline le 14 septembre, c'était mon plus ardent désir de vous mettre au courant de mes relations avec Creuzer. Je sens bien que ma conduite est folle et tous les reproches qu'elle mérite; mais j'aime Creuzer si profondément que je ne puis plus même en avoir de regret. Toute ma vie désormais sera un effort pour me valoir et pour me conserver son amour. »

Et quelques jours après, comme Daub refusait de répondre : « Le désir et le doute, l'amour et la crainte, — lui écrit de nouveau la jeune

(1) Ces lettres de Creuzer, dont une partie a paru déjà dans la *Conversations-blatt*, viennent d'être publiées avec d'intéressans commentaires par M. Erwin Rohde. Les manuscrits autographes appartiennent, depuis 1894, à la bibliothèque de l'Université d'Heidelberg.

fille, — me dominent tour à tour, de telle sorte que moi-même je ne sais plus ce que je puis et dois faire. Mon ami est dans un état analogue : je ne puis me fier à son jugement, non plus qu'au mien. Vous seul, mon bien cher Daub, pouvez nous dire ce qu'il nous convient de décider. Je vous en supplie, ne nous refusez pas votre conseil! »

Ce serait peut-être une exagération de dire qu'en manière de conseil Daub ait engagé Caroline à se donner la mort. Mais voici la lettre qu'il écrivait, en juillet 1806, à Mme Suzanne von Heyden, l'amie de la jeune fille. Après lui avoir annoncé que Creuzer avait été très malade, et que sa femme l'avait soigné avec beaucoup de sollicitude : « C'est maintenant la volonté formelle et définitive de notre ami, poursuivait-il, que soient rompus à jamais tous les liens qui le rattachaient à Mme Caroline. Cette volonté est exprimée par Creuzer avec tant de calme, de réflexion, et de résolution, que je puis dire que les liens en question sont dès maintenant détruits. Lui-même vous prie très instamment, Madame, de vouloir bien faire part aussitôt de cette nouvelle à Mme Caroline : et je suis d'autant plus heureux de vous voir servir d'intermédiaire dans cette circonstance, que depuis de longues années j'estime et apprécie extrêmement votre jeune amie, et que pour rien au monde je ne voudrais l'affliger. »

Mme de Heyden répond, le jour suivant, que son amie est à Winkel, sur les bords du Rhin, et qu'elle ne saurait donc lui transmettre de vive voix, en ce moment, un message dont elle n'ose point, d'autre part, l'informer par lettre. « Vous sentez bien comme moi, dit-elle à Daub, *qu'il s'agit ici de la vie même de la pauvre fille*, et qu'il est de notre devoir à tous que la vérité lui soit transmise par des mains capables, en même temps, de lui en adoucir la rigueur. »

Et elle demande quelques jours de délai, fût-ce seulement jusqu'au retour de Caroline à Francfort. Mais l'impitoyable professeur de théologie n'entre pas dans tant de raisons ; et Mme de Heyden lui écrit, le 24 juillet : « *Sur vos instances réitérées*, monsieur le professeur, je viens d'annoncer à Caroline la décision de Creuzer, et je lui ai en même temps envoyé vos deux lettres. Il m'en coûte infiniment de ne pouvoir lui transmettre d'une façon moins pénible une aussi affreuse nouvelle ; mais puisque, comme vous le savez, il m'est impossible de quitter Francfort ces jours-ci, et que d'autre part Creuzer, à ce que vous me dites, exige qu'elle soit immédiatement informée, force est donc qu'elle vide le calice dans toute son amertume. »

Combien le calice fut amer à la pauvre fille, c'est ce que n'ont pas oublié les lecteurs de la *Revue*. « La personne chargée de la prévenir (on vient de voir que c'était Mme de Heyden), n'osant s'adresser directement à elle, écrivit à son amie Charlotte, en ayant soin de contrefaire son écriture. Ce fut Caroline qui reçut la lettre des mains du facteur.

Cette écriture déguisée lui parut suspecte. Elle flaira quelque mystère, elle ouvrit le pli. Après s'être enfermée quelques instans dans sa chambre, elle sortit, en disant le sourire aux lèvres qu'elle allait se promener au bord du Rhin; elle ne reparut pas. On la chercha toute la nuit, on la retrouva au matin sur la berge. Cet ange s'était percé le cœur d'un coup de poignard. »

Qu'avait-elle donc fait à Daub, à Creuzer lui-même, pour en être aussi impitoyablement traitée? A Daub elle s'était ingénument ouverte de tous ses secrets, s'obstinant, malgré la froideur du théologien, à lui demander conseil et à le traiter en ami. Vainement Creuzer l'avait prévenue, dans ses lettres, de l'hostilité que Mme Daub, en particulier, témoignait contre elle. Elle espérait toujours, à force de franchise, reconquérir sa faveur et celle de son mari : et toujours à leur grossièreté elle répondait par de plus pressantes tendresses.

Quant à Creuzer, qui exigeait, on l'a vu, qu'elle fût immédiatement avertie de son intention de rompre avec elle, Caroline ne lui avait rien fait d'autre que de l'aimer avec une ardeur, une soumission, une fidélité infinies. Laid et ridicule comme il était, avec ses jambes trop courtes et sa figure toujours grimaçante, elle l'adorait vraiment à l'égal d'un Dieu. « Il a une âme sainte, la plus sainte qui soit, écrivait-elle à Daub pour se justifier de son amour : je ne puis souhaiter d'être plus parfaite qu'il ne l'est; et de faire ce qui lui agrée, c'est pour moi désormais toute la vertu, tout le devoir, tout le droit. Cela seul me met la conscience en repos. Que si vous êtes décidément fâché contre moi, mon cher et excellent Daub, ne le faites pas payer, du moins, à notre ami! Restez toujours bon pour lui; personne n'est plus digne d'amitié ni d'amour. »

Ces lignes ne sont point, d'ailleurs, le seul témoignage qui nous reste de sa folle passion pour Creuzer. Celui-ci s'était chargé, quelque temps avant la rupture, de faire imprimer et publier un recueil de poèmes, en vers et en prose, que Caroline avait écrits sous son inspiration. Le recueil allait paraître, lorsque survint la catastrophe; mais aussitôt Creuzer, sans en demander l'autorisation à personne, s'empressa de détruire épreuves et manuscrit : de telle sorte que longtemps on crut l'œuvre posthume de la jeune chanoinesse définitivement perdue. Elle ne l'était point cependant : une épreuve avait survécu, pieusement conservée dans une famille de Francfort, qui vient enfin de consentir à la laisser reproduire. Ce n'est d'un bout à l'autre qu'un chant de passion, ou plutôt un hymne respectueux et tendre, l'hommage d'un jeune cœur sur l'autel d'un dieu. En vers et en prose, sous des noms tour à tour grecs, indiens ou scandinaves, Creuzer y est célébré comme un être surnaturel. « Lui seul, dit le sonnet prélimi-

naire, lui seul reconnait le sens dernier des choses. Pour lui elles sont des symboles et rien d'autre, des signes extérieurs ; et lors même qu'elles se taisent, à lui elles parlent encore. » Et dans un autre sonnet Caroline s'excuse d'avoir osé entr'ouvrir « le sanctuaire profond » du cœur de Creuzer.

Si du moins elle l'avait entr'ouvert de vive force, le « sanctuaire » de ce cœur! Si elle s'était spontanément imposée à l'amitié du philosophe! C'est ce qu'elle-même, la pauvre fille, était assez disposée à croire. Dans un fragment de son recueil posthume, elle rappelle le jour bienheureux où son ami lui est apparu pour la première fois. « Je m'étais d'avance proposé, avoue-t-elle, de faire tout mon possible pour te plaire; et dès lors je ne pouvais me résigner à te voir indifférent pour moi. » Mais sans doute Caroline se trompe, dans la fièvre de son amour; et tous ceux-là, en tout cas, se sont trompés sur elle qui lui ont reproché d'avoir fait les premières avances. La vérité nous apparait aujourd'hui, à ce sujet, manifeste et irréfutable : et c'est Creuzer lui-même qui nous l'apporte, dans ces lettres que son amour-propre de littérateur l'a empêché de détruire. Nous y voyons clairement, au contraire, que c'est lui qui a, le premier, poursuivi la jeune fille des déclarations les plus passionnées, que plus d'un an il l'a suppliée sur tous les tons de lui livrer son cœur, ou plutôt de se livrer toute à lui, car son cœur n'était qu'une partie de ce qu'il voulait avoir d'elle. Tous ces projets qu'on prête à Caroline, et auxquels on loue son ami de s'être refusé, le divorce, la fuite, le déguisement de la jeune fille sous un costume masculin, c'est Creuzer d'abord qui en a eu l'idée : et l'on n'imagine pas avec quelle insistance il en a réclamé la réalisation. Puis, peu à peu, la fatigue lui est venue : et sur le conseil de quelques théologiens ses collègues, il l'a fait savoir un beau jour à la jeune fille. Mais avant de la tuer il n'y a point de folies qu'il n'ait faites pour elle : sans compter cette suprême folie de conserver ses lettres, témoignage définitif de sa médiocrité intellectuelle et morale.

Il ne nous en a pas, à dire vrai, transmis la série tout à fait complète. Deux ou trois de ses lettres manquent, celles précisément qui datent de la période la plus orageuse de ses relations avec Caroline. Étaient-elles trop tendres ou déjà trop dures ? Ou simplement les a-t-il jugées d'une valeur poétique inférieure aux autres? Elles n'auraient pu, du moins, nous rien apprendre sur lui que celles qu'il nous a conservées ne nous apprennent déjà. Nous connaissons désormais tout son rôle, dans cette tragi-comédie de ses amours avec Caroline de Gunderode : et il nous suffira de feuilleter la série de ses lettres pour que, du même coup, la tragi-comédie tout entière se déroule devant nos yeux.

Frédéric Creuzer avait trente-trois ans lorsque, en 1804, il fut nommé professeur de philologie à l'Université d'Heidelberg. Il avait épousé, cinq ans auparavant, la veuve d'un de ses collègues de Marbourg, mère de deux enfans, et plus âgée que lui d'une quinzaine d'années. Ses premières lettres à son cousin Léopold Creuzer, après son installation à Heidelberg, sont remplies de menus détails sur ses nouveaux collègues et ses nouveaux élèves, sur l'emploi de son temps, voire même sur le prix des denrées et leur qualité. Le 17 août 1804, il annonce à son cousin que, la veille, Clément Brentano lui a présenté, dans une allée du Parc, une demoiselle de Gunderode, qui a publié des vers sous le pseudonyme de Tian. « Mais elle m'est devenue chère tout de suite, et c'est après seulement que j'ai lu ses vers. Une chère, chère jeune fille, dont je te souhaiterais de faire la connaissance. »

Le 1er septembre, il a déjà « sur le cœur des choses qu'il ne peut confier à une lettre ». Il prie son cousin de venir le voir, mais de venir seul, car toute autre société lui serait insupportable. Et un mois ne s'est point passé que le voici en correspondance régulière avec Caroline. « Comme j'ai compté les jours, lui écrit-il le 4 octobre, jusqu'à l'arrivée de votre lettre! J'enviais tous ceux que je voyais en possession de lettres de vous. L'autre jour, ayant rencontré la femme de Brentano seule à Schwetzingen, je n'ai pu m'empêcher de lui confier la peine de mon âme! Vous allez encore me dire que je ne vous aime pas avec assez de calme, que je vous demande plus que vous ne sauriez m'accorder! etc. Mais puis-je vous cacher ce que j'éprouve si profondément?... Toute la journée je médite votre lettre. La nuit, après avoir lu une page de votre recueil, je m'endors avec votre image dans le cœur. Ainsi, vous le voyez, vous sanctifiez ma vie! »

Quelques jours après, il eut à Francfort un long entretien avec sa bien-aimée, au sortir duquel il écrivait, en latin, à son cousin Léonard : « Sache que je nage en plein ciel. Mais c'est la tragédie qui commence, telle que tu l'as prédite. Le sort en est jeté : point de milieu, le ciel ou la mort. Et déjà je porte sur mon cœur un symbole sensible, un médaillon d'or qu'elle m'a donné. »

La tragédie allait commencer, en effet, dès le lendemain de ce jour de délices. « Écoutez, écrit-il le 16 octobre à Caroline, apprenez comment le ciel a favorisé mes vœux. Je suis rentré ici hier soir dans un état d'agitation extraordinaire. Ma femme s'approche de moi, me demande avec sympathie comment je vais. Un torrent de larmes jaillit de mon cœur. Je prends courage, et, plus vrai envers elle que je ne l'ai jamais été, je lui déclare d'un ton ferme, mais doux, que je ne puis plus la considérer comme ma femme, que jamais d'ailleurs je ne l'ai tenue pour telle, mais que je lui garderai toute ma vie une reconnaissance profonde. Ceci l'élève au-dessus d'elle-même. Avec une

énergie que je ne lui aurais point soupçonnée, elle consent à mon amour, me fait votre éloge, m'assure que dès à présent elle ne sera plus pour moi qu'une amie... Tu le vois, je suis libre; c'est maintenant à toi de vouloir. Jusqu'à présent tu n'as pas su vouloir : c'est là ton malheur... Mon collègue Schwartz croit que notre vie de ménage pourrait continuer comme par le passé, que tu pourrais venir demeurer avec moi, devenir ma vraie femme, et Sophie, cependant, en conserver le titre. Mais je n'aime pas les demi-mesures. Donc, choisis toi-même ! »

Celle qui « ne savait pas vouloir » paraît avoir trouvé, à ce moment, que son ami allait un peu vite, et détestait trop les demi-mesures. De ce que Creuzer nous a transmis de ses réponses on devine bien qu'alors, et même longtemps après, elle n'avait pour lui qu'une sympathie tout intellectuelle. C'est par la pitié qu'elle fut conquise à l'amour. Elle eut compassion de tant de souffrances que Creuzer lui faisait voir dans ses lettres, avec une obstination, une violence, une emphase incroyables. Et peut-être les constantes flatteries du symboliste ne furent-elles point sans l'émouvoir aussi. Creuzer n'y mettait point de réserve, joignant même parfois à ses dithyrambes des dénonciations dans le genre de celle-ci : « Combien je suis accoutumé déjà à reconnaître ta domination, — écrit-il à Caroline dans une de ses premières lettres, — c'est ce que m'a prouvé la joie que j'ai eue de l'éloge que Gœthe vient de faire de tes vers. Je n'ai pas trouvé de cesse que je ne l'eusse transmis à Savigny et à Clément Brentano, qui l'ont accueilli, d'ailleurs, chacun à sa façon. Savigny m'a dit affectueusement « qu'un tel éloge allait te rendre bien heureuse »; et Clément « que « sans doute ce n'était là qu'une ironie de la part de Gœthe ». Sa femme, de son côté, a déclaré que Gœthe avait déjà employé la même plaisanterie pour une autre poète. Ceci nous a conduits a une discussion sur ta poésie. Sophie Brentano a dit que tu étais incapable de toute idée originale. Puis on a parlé de ton caractère, et Clément nous a expliqué pourquoi il lui serait toujours impossible de t'aimer. » Ajoutons seulement, pour donner toute sa saveur à ce passage d'une lettre d'amour, que Caroline, à ce moment, passait pour aimer Clément Brentano.

Mais il est temps de revenir à la note pathétique. « Combien votre lettre m'a blessé! écrit Creuzer quelques jours après. Vous m'accusez d'avoir mal compris vos sentimens, d'avoir voulu vous rendre heureuse à ma façon! Destin, tu me frappes trop fort !... Vous écrivez à Lisette que c'est par compassion seulement que vous voulez partager ma peine ! A moi-même, d'ailleurs, n'avez-vous pas déclaré l'autre soir que vous pouviez m'accorder votre estime, votre confiance, mais non votre amour! Par pitié du moins, ne m'abandonnez pas! Continuez à m'écrire ! »

Sans cesse il la supplie de consentir à un nouveau rendez-vous, où il pourra enfin réaliser son « espoir de la posséder ». Sans cesse la jeune fille s'y refuse. Elle ne veut plus lui écrire que de façon que Mme Creuzer puisse lire ses lettres. « Quelle horreur, s'écrie son ami, de penser que vous n'avez plus rien à me dire que d'autres ne puissent entendre ! » Et comme elle lui reprochait de l'avoir encore tutoyée, il la tutoie de nouveau, avec de grands sermens et des sanglots entre toutes les lignes.

A force peut-être de l'entendre constamment parler de sa mort, Caroline se laisse entraîner elle-même à des pensées de suicide : mais elle y apporte tant de sérieux et un air si résolu, que Creuzer, épouvanté, interrompt brusquement ses dissertations sur la « béatitude du retour au grand Tout ». Il l'engage à jouir de la nature, et du printemps, et de la vie. Il la supplie de vivre, « pour sa Suzanne et pour lui ».

Le 2 mai 1805, il écrit à son cousin qu'il vient d'arriver à Francfort, mais que cette fois sa femme elle-même lui a fait son sac de voyage, et l'a autorisé à se rendre près de Caroline. Celle-ci, cependant, lui a à peine accordé une minute d'entretien. Et de nouveau le philosophe se désespère de l'impossibilité de l'avoir toute à lui. Sa femme met à la séparation des conditions impossibles : il supplie son cousin d'intervenir auprès d'elle. « Tu le vois, lui dit-il, il y a ici deux personnes sacrifiées parce qu'une troisième personne ne consent pas à se sacrifier. Si tu voulais écrire à ma femme, mais une lettre bien vraie, bien chaude, et bien expressive, où tu lui représenterais ses quarante-sept ans vis-à-vis de mes trente-quatre ans ! »

Mme Creuzer, du reste, s'était, dès le premier jour, parfaitement résignée, du moins en apparence, à l'amour de son mari pour la jeune chanoinesse. Elle écrivait à celle-ci des billets pleins de cordialité, où elle exprimait le vœu « de voir le bonheur des deux amans réalisé le plus vite possible ». Mais pour quitter la place elle réclamait une pension, qui lui permît de vivre à l'aise avec ses enfans. Son mariage avec Creuzer, en effet, lui avait fait perdre sa rente de veuve de professeur ; et elle faisait valoir de plus — détail assez comique — l'impossibilité pour elle, si elle consentait au divorce, de toucher un jour une rente de veuve, en cas de mort de Creuzer. En un mot, elle voulait de l'argent, et son mari, d'ailleurs très pauvre, se refusait à lui en donner. De là ces tergiversations, ces projets et ces contre-projets, qui remplissent, durant toute l'année 1805, la correspondance de Creuzer avec Caroline. De jour en jour, celle-ci s'éprend davantage de lui ; et lui, sans précisément se fatiguer d'elle, on sent que de jour en jour il trouve plus agréable d'être ainsi adoré de loin, sans qu'il lui en coûte aucun sacrifice d'argent ni d'honneurs. Après avoir proposé lui-même

la fuite en Russie (on lui offrait une chaire à l'Université de Moscou), il hésite, demande des délais, se plaint des incertitudes de la politique, et disserte sur les religions de l'antiquité.

Il semble l'aimer encore, toutefois, et continue de lui parler sur le ton le plus passionné. Mais voici qu'un beau jour ce ton même s'altère. Il déclare à Caroline qu'il ne tolérera pas davantage ses relations avec « l'impérieuse et vaniteuse coquette qu'est Bettina Brentano ». — « A toi de choisir, lui dit-il : ou bien tu t'éloigneras de cette maison des Brentano, ou bien, si tu n'as pas ce courage, tu feras en sorte que j'ignore tes relations avec ces gens-là ! »

C'est qu'il s'était passé, quelque temps auparavant, entre Creuzer et l'amie de Caroline, une scène assez imprévue, dont Bettina nous a laissé elle-même le récit, dans sa *Correspondance* avec Gœthe. « Creuzer, dit-elle, était venu à Marbourg chez mon beau-frère Savigny. Laid comme il était, je ne pouvais me figurer qu'il eût de quoi intéresser une femme. Et ma surprise fut grande, et mon indignation, lorsque je l'entendis parler de la Gunderode en termes familiers, à la façon d'un homme qui aurait des droits sur son cœur. Il prit en ma présence une de mes nièces sur ses genoux, et lui demanda comment elle s'appelait. « Sophie ! — Eh bien ! tout le temps que je resterai ici, tu devras changer de nom et t'appeler Caroline ! Caroline, donne-moi un baiser ! » Voilà ce qu'il me fallut entendre ! Là-dessus la colère me saisit, je lui arrachai l'enfant, et l'emportai dans le jardin. »

Cette petite scène, où pourtant Caroline n'avait point de part, eut une influence décisive sur la destinée de la jeune fille. En vain, dès qu'elle eut reçu la lettre de Creuzer, s'empressa-t-elle de rompre avec Bettina. Le professeur avait désormais transporté sur elle un peu de sa rancune contre son amie. A tout propos désormais, dans ses lettres, il l'humilie, l'insulte, se fâchant par exemple de ce qu'elle ne partage pas son enthousiasme pour Empédocle, ou lui disant qu'il écrit un article sur les *Tournois*, mais qu'elle fera mieux de ne pas le lire, « car il y parle d'un temps où les nobles avaient du courage ».

Il finit même par oublier de la tutoyer. Et comme son amie s'en plaint : « Ma foi, s'écrie-t-il, je ne l'ai pas fait exprès ! Et je ne sais plus moi-même à quel propos cela m'est arrivé. »

« Tes lettres, lui dit-il le 26 juin 1806, me prouvent ce que depuis longtemps je pensais : que tu es incapable de me comprendre, de pénétrer dans mon âme. » Et de ce que Caroline lui disait dans ces lettres, nous pouvons nous faire l'idée par les quelques lignes suivantes que Creuzer lui reproche d'avoir écrites : « Je t'aime jusqu'à la mort, mon doux, mon cher ami, toi qui es toute ma vie. Je veux vivre avec toi ou mourir. Mais la mort est meilleure que de vivre ainsi. »

La malheureuse ! Creuzer, en réponse, lui apprenait le latin : il lui composait de petites versions, qu'il lui conseillait de traduire. A toutes les demandes de rendez-vous, il se dérobait, prétextant des articles à écrire, des leçons à préparer, des « célébrités à promener dans Heidelberg. » Dans une lettre du 23 juin, il lui exposait la nécessité où il était « de mettre une réserve à ses sentimens pour elle » ; encore la lui exposait-il en des termes si durs et si grossiers, qu'on aurait de la honte à les reproduire. Et tout cela en continuant à se prétendre l'ami de celle qui, désormais, ne vivait plus que pour lui, de celle à propos de qui, six mois auparavant, il écrivait à son cousin Léonard : « Écoute la seule chose qui soit sûre : c'est que la vie s'en ira de mon corps avant que mon amour pour Caroline s'efface de mon cœur; et cela quand l'univers entier se mettrait à l'encontre ! »

La jeune fille, cependant, ne lui demandait plus de grands sacrifices. « Cherche, lui écrivait-elle, à te regagner plus encore la confiance de ta femme ! Dis-lui que nous avons décidément renoncé l'un à l'autre! Si tu me le permets, je lui dirai la même chose, de mon côté, afin que tu retrouves la paix dans ta maison, et que Sophie ne puisse plus troubler notre union, puisque aussi bien celle-ci n'offre plus pour elle le moindre danger. »

Mais ce n'était point de cette manière que Creuzer entendait « retrouver la paix ». Ayant appris qu'un jeune poète, Léo de Seckendorff, venait d'arriver à Francfort, et que Caroline l'y avait rencontré, il imagina simplement d'engager la jeune fille à se marier avec lui! Voici, exactement traduite, la lettre extraordinaire qu'il lui écrivit, quelques jours après avoir reçu d'elle les lignes si touchantes qu'on a lues plus haut :

« J'ai fait ici la connaissance de Seckendorff, et j'ai passé quelques heures avec lui chez les Brentano. De ses livres je n'ai encore rien lu : mais à en juger par sa conversation, c'est, me paraît-il, un homme de talent et qui sait beaucoup. Je le trouve, de plus, un fort bel homme; ses traits, en vérité, me plaisent moins, mais il a dans ses formes, dans ses mouvemens, dans sa façon de se vêtir, quelque chose d'élégant et de distingué. Tandis que moi, comme tu le sais, je suis pauvre et mal doué de la nature à tous les points de vue : et pour comble de malheur je ne suis pas libre, me trouvant enchaîné par un mariage dont, au dire de mes amis, je n'ai point le droit de me délivrer. Dans ces conditions, il me faut bien m'habituer peu à peu à admettre que mon amie s'engage dans de nouveaux liens. »

Ainsi Creuzer s'ingéniait aux combinaisons les plus diverses, dans son désir de secouer un joug qu'il s'était lui-même imposé. Et comme la jeune fille s'obstinait à ne point comprendre, il résolut enfin, vers le milieu de juillet, de lui signifier son désir en des termes précis. C'est

alors qu'il pria le théologien Daub d'écrire à Mme de Heyden la lettre qui devait amener des suites si tragiques.

Ces suites, du moins, eurent sur la destinée de Creuzer un contrecoup excellent. Définitivement délivré d'une liaison trop absorbante, le philosophe put continuer à loisir la préparation de son gros ouvrage, qui devait être pour lui, comme l'on sait, une source infinie d'honneurs et de richesses. Il eut en outre, peu de temps après, la satisfaction de pouvoir épouser une riche héritière, et cela de la façon la plus convenable, sa première femme étant morte avant d'avoir pu obtenir cette rente de veuve, qui lui tenait si à cœur. Dans les *Souvenirs* qu'il a publiés sur son séjour à l'Université d'Heidelberg, Caroline de Gunderode n'est pas même nommée.

*
* *

Je ne puis m'empêcher de signaler encore, avant de quitter les revues allemandes, l'article consacré par M. Hausrath, dans la *Deutsche Rundschau*, à l'attitude de Luther devant la Diète de Worms. On sait en effet qu'interrogé dans cette assemblée sur la question de savoir « s'il rétractait les doctrines contenues dans ses écrits », le réformateur demanda quelques jours de délai, pour réfléchir à ce qu'il devait répondre : admirable occasion pour les historiens catholiques de l'accuser de pusillanimité. Et il n'y a pas jusqu'aux écrivains protestans qui n'aient vu là une défaillance, un moment de faiblesse, qu'ils ont cherché d'ailleurs à excuser de leur mieux. « Luther, après tout, n'était qu'un homme, écrit Baumgarten dans son *Histoire de Charles V;* l'extrême gravité de la situation l'aura d'abord effrayé. » D'après l'historien de la *Réforme allemande,* Bezold, « cette âme à l'ordinaire si vaillante s'est trouvée un moment paralysée par la peur ». Et Janssen a eu beau jeu à rappeler, avec son ironie habituelle, comment plus tard Luther s'est vanté de « l'héroïque folie » que Dieu lui avait inspirée ce jour-là.

Car non seulement le fougueux moine augustin a demandé un délai, au lieu de défendre résolument ses doctrines, mais il a encore fait cette demande d'une voix à peine distincte, avec toutes les marques de l'hésitation et de l'abattement. C'est du moins ce qu'ont répété, l'un après l'autre, tous ses biographes, sur la foi de l'un des témoins de la scène, Philippe Furstemberg, délégué à la Diète par la ville de Francfort. Mais M. Hausrath se fait fort de prouver que le témoignage de ce Furstemberg n'a absolument aucune valeur. Les contradictions en effet y abondent, et les inexactitudes matérielles : et Furstemberg finit même par avouer expressément qu'il était assis trop loin de Luther pour entendre un seul mot de tout ce qu'il a dit.

M. Hausrath ne conteste pas, cependant, que Luther, au lieu de

répondre ait demandé un délai. La chose est trop certaine, trop d'autres témoins sont d'accord avec Furstemberg pour nous l'affirmer. Mais il s'efforce de démontrer que, loin d'avoir paru abattu et découragé, le moine, devant la Diète, s'est comporté avec sa fougue et sa vaillance ordinaires. Le nonce Aleander, qui était assis à deux pas de lui, entre l'Empereur et le Prince Électeur, et qui pouvait ainsi l'observer à loisir, ne lui a-t-il pas reproché « sa mine souriante » et la « scandaleuse forfanterie » de son attitude ?

Reste à savoir pourquoi, si ce n'est point parce qu'il avait peur, Luther a demandé ce fameux délai. C'est, suivant M. Hausrath, pour rester plus longtemps à Worms, pour faire durer le débat, et pour pouvoir, à la séance suivante, exposer sa doctrine avec plus de détail. Ce qu'on a mis sur le compte de sa faiblesse était au contraire le fait de sa ruse, soutenue et stimulée encore, sans doute, par celle de son princier ami, Frédéric le Sage. Celui-ci était par excellence l'homme des délais et des réponses évasives. « Le temps de réfléchir », jamais il ne manquait à le demander, avant de prendre un parti : et ce n'est pas sans raison que son confident Spalatin l'appelait : « Fridericus Cunctator. »

Admettons donc, avec M. Hausrath, que Luther, en agissant comme il l'a fait, s'est proposé simplement de jouer un bon tour au nonce et aux légats. Mais il ne nous paraît point prouvé que cette ingénieuse explication serve beaucoup sa mémoire : et peut-être ceux-là même qui lui eussent le plus volontiers pardonné un moment de défaillance lui sauront-ils mauvais gré de s'être montré si malin dans des circonstances si graves. Il y a là, en tout cas, un petit problème de morale qui mériterait, croyons-nous, d'être discuté.

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 septembre.

Ce n'est pas sans inquiétude que les regards se portent du côté de l'Orient. La question de Crète paraît close, au moins à titre provisoire; mais divers symptômes qui se sont manifestés dans d'autres parties de l'empire ottoman, et dans la capitale même, ne permettent pas de regarder comme finie la crise que traverse depuis près de deux ans « l'homme malade ». Qui sait même si elle n'est pas à la veille d'atteindre l'état aigu? Elle a commencé par les affaires d'Arménie, elle a continué par les affaires de Crète, elle se poursuit en Macédoine, elle menace de s'étendre partout. Il importe que le sultan se rende compte de sa gravité croissante, ce qu'il n'a pas toujours paru faire jusqu'ici : s'il ne le fait pas, les pires conséquences sont à craindre. Personne n'aurait cru, il y a quelques jours à peine, à la possibilité des événemens qui viennent d'avoir lieu à Constantinople. Sur d'autres points de l'empire, sur tous les autres peut-être, on était habitué à voir éclater des troubles subits qui étaient l'objet d'une répression brutale. C'était tantôt dans les Balkans, tantôt en Anatolie, tantôt ailleurs, que le phénomène se produisait, et l'Europe y prenait un intérêt plus ou moins vif, suivant que ses préoccupations générales laissaient plus ou moins de liberté à l'expansion de ses sentimens d'humanité. Il y a une année, des massacres épouvantables ont eu lieu en Anatolie. Nous les avons signalés au moment où ils ont été perpétrés. Nous n'en avons pas atténué l'horreur. Nous nous sommes demandé à qui, en Europe, revenait la responsabilité des encouragemens donnés aux Arméniens, encouragemens qui n'ont été et ne pouvaient être suivis d'aucun appui effectif. A d'autres époques, un aussi large fleuve de sang n'aurait pas été ouvert et n'aurait pas coulé impunément. L'Europe en a été saisie d'angoisse; mais elle a détourné les yeux d'un spectacle plus propre à ébranler ses nerfs qu'à donner à sa volonté, c'est-à-dire à sa politique, une direction uniforme et acceptée

par tous. Bientôt après, l'insurrection a éclaté en Crète. La violation sans excuses du pacte d'Halepa donnait aux revendications crétoises une base légitime. Il a été facile, dès le premier jour, de comprendre que la Porte devait céder et qu'elle céderait. Elle devait le faire, non seulement parce que les chrétiens de Crète étaient dans leur droit, non seulement parce que certaines puissances de l'Europe s'intéressaient à eux avec beaucoup d'ardeur, non seulement parce que la situation géographique du pays permettait de leur apporter des secours de tous les genres, et parce que la diplomatie aurait trouvé au besoin toutes les voies ouvertes à une intervention effective, mais parce qu'il était impossible à la Porte, dans une île européenne, au milieu de la Méditerranée, d'appliquer les procédés de répression, ou, pour mieux dire, d'extermination dont elle avait usé en Arménie. Il ne fallait pas songer à recourir à de pareils moyens de pacification. Nous l'avons dit; c'était l'évidence même; l'Europe entière se serait soulevée si la Crète, placée en quelque sorte à portée de sa main, avait été soumise au même régime que l'Anatolie et même une partie de la Syrie. Mais ce que personne alors n'avait prévu et ne pouvait prévoir, c'est ce qui s'est passé à Constantinople. Comment ce qui paraissait impossible en Crète ne l'a-t-il pas été à Constantinople? Constantinople n'est pas seulement la capitale de l'empire ottoman, c'est une ville européenne. Les colonies étrangères y occupent de vastes quartiers. Toutes les puissances y ont des intérêts matériels qui sont représentés par des institutions puissantes. Les intérêts privés y abondent, dans le commerce, dans l'industrie. Il ne nous serait même pas venu à l'esprit de dire, tant la chose allait de soi, que l'ordre ne pouvait pas être troublé à Constantinople sans qu'un immense péril en résultât. L'ordre, pourtant, y a été troublé de la manière la plus grave. A toutes les causes d'alarme qui existaient déjà en Orient, est venue s'en ajouter une autre : la sécurité de la capitale n'est plus assurée.

Nous arrivons trop tard aujourd'hui pour raconter des faits que tout le monde connaît. Les journaux en ont multiplié les récits. On sait qu'une poignée d'Arméniens ont conçu le projet insensé de se rendre maîtres, par surprise et par force, de la Banque ottomane, et de dicter de là leurs volontés à l'Europe. C'est le système des otages appliqué à un grand établissement public et à tout le personnel de ses directeurs et de ses agens. Qui aurait pu s'attendre à un coup de main de ce genre? L'histoire des conspirations, si fertile en inventions à la fois puériles et violentes, n'offre pourtant rien de pareil. On se croirait transporté dans le domaine du pur mélodrame. Comment les vingt à vingt-cinq Arméniens qui se sont emparés en quelques minutes de la Banque ottomane ont-ils cru qu'une fois là ils pourraient négocier avec l'Europe de puissance à puissance? nous ne nous chargeons pas de ré-

soudre ce problème de psychologie ou de pathologie. Ils n'ont pas tardé à reconnaître leur erreur. Dès que la première ivresse causée par la poudre et par la mélinite a été tombée, ces vaillans conjurés ne semblent pas avoir eu d'autre préoccupation que de s'assurer la vie sauve. Jamais roman commencé dans le style des grandes aventures ne s'est terminé aussi vite, ni d'une manière aussi mesquine. Le marchandage qui s'est établi entre les auteurs de l'échauffourée et les directeurs de la Banque n'a eu assurément rien d'épique. Le yacht de sir Edgar Vincent a recueilli les héros dégrisés, et, suivant les engagemens pris avec eux, les a conduits en lieu sûr. Quelques-uns avaient péri; ils avaient fait autour d'eux un plus grand nombre de victimes, soit dans la Banque même, soit dans les rues voisines; mais s'il s'était arrêté là, le mal n'aurait pas été bien considérable. Un nouveau et curieux chapitre aurait été ajouté à l'histoire des conspirations avortées, et on se serait demandé avec surprise comment des êtres doués de raison avaient pu croire qu'il leur suffirait de se rendre maîtres d'une banque d'État pendant quelques heures, pour dominer, du haut de cette situation politico-financière, toute la diplomatie européenne. N'était-il pas certain, au contraire, qu'une entreprise aussi follement conçue, aussi criminellement exécutée, ne pouvait que jeter le discrédit sur la cause qu'elle prétendait servir, en montrant une fois de plus ce qu'on savait déjà, mais ce qui ne s'était jamais si clairement manifesté, à savoir que la ruse et la violence étaient des deux côtés à la fois, aussi bien du côté arménien que du côté ottoman. Il est même hors de doute que, depuis l'origine de toutes ces affaires, les premières provocations sont toujours venues des Arméniens.

Et ils s'en vantent; mais en même temps ils s'indignent d'avoir tiré si peu de profit de leurs imprudentes initiatives. D'autres ont été mieux traités, et les Arméniens ne peuvent s'expliquer pourquoi. Après avoir été les premiers à souffler sur l'empire ottoman le vent des émeutes et des révolutions, on comprend avec quelle amertume ils se sont aperçus qu'ils ne récoltaient eux-mêmes que tempêtes meurtrières, tandis que d'autres, plus favorisés, voyaient l'orage se résoudre sur leur tête en une pluie bienfaisante. Sans l'insurrection arménienne, l'insurrection crétoise n'aurait probablement pas eu lieu; car c'est la loi fatale à laquelle obéissent les populations de l'empire que si les unes s'agitent, toutes les autres ont aussitôt une tendance à s'ébranler. Le sultan ne l'ignore pas; c'est pour cela qu'il hésite, ou du moins c'est une des raisons pour lesquelles il hésite à accorder des réformes aux uns, sachant très bien que les autres y trouveront un encouragement à en demander, à en exiger leur part. L'exemple des Arméniens n'était pourtant pas de nature à séduire; ils avaient obtenu seulement des promesses; aucune réalisation effective n'avait suivi. Le sang avait

coulé sur tout le territoire avec une abondance inaccoutumée, et néanmoins stérile. N'importe; les Crétois n'ont pas tardé à s'insurger eux aussi et à adresser leurs revendications à Constantinople. Et la fortune a été pour eux plus clémente. Ils ont vu leurs vœux accueillis, non pas dans leur intégralité sans doute, mais dans leurs parties essentielles. Ils ont obtenu une sorte d'autonomie, un gouverneur chrétien, une représentation nationale ou quelque chose qui y ressemble, une gendarmerie avec des officiers européens, une justice offrant des garanties sérieuses, le droit, moyennant un tribut payé à la Porte, de disposer du reste de leurs ressources, enfin l'assurance que l'Europe veillerait à ce que toutes ces réformes ne restassent pas lettre morte. Heureux Crétois! A peine quelques-uns ont péri dans la lutte. On comprend très bien l'impression douloureuse qu'ont éprouvée les Arméniens quand ils ont fait un retour sur eux-mêmes et comparé leur propre sort à celui que d'autres avaient réussi à s'assurer. Après l'immense effort qu'ils avaient fait en pure perte, après la répression terrible dont ils avaient été victimes, les forces leur manquaient pour une insurrection nouvelle. Voilà pourquoi quelques-uns d'entre eux ont essayé d'attirer au moins l'attention par un coup de désespoir, un peu à la manière de ces déséquilibrés qui tirent un coup de pistolet dans la foule, sans mesurer la portée de leur acte et sans en prévoir toutes les conséquences. Le rêve, pour eux, était de lier leur cause à celle des Crétois et de l'imposer conjointement aux préoccupations de l'Europe : le réveil a été tragique.

Pendant deux jours, Constantinople a été livrée à une populace exaspérée. La troupe étonnée, peut-être complaisante, en tout cas sans ordres, regardait et laissait faire. Des armes de toute nature, fusils, pistolets, poignards, gourdins ferrés, se sont trouvées comme par enchantement dans toutes les mains. On a dit qu'elles avaient été distribuées d'avance, en prévision des événemens possibles, peut-être secrètement désirés, et rien ne paraît plus probable. Quoi qu'il en soit, la chasse à l'Arménien a commencé dans les rues, dans les maisons même, avec une férocité sans égale, et, comme on peut le penser, la vengeance ottomane s'est égarée plus d'une fois sur d'autres têtes que celles des Arméniens. Cela d'ailleurs importe peu : la vie humaine est toujours sacrée, quelle que soit la nationalité de ceux qui tombent sous la violence déchaînée. En quelques heures, des milliers de victimes ont péri. La panique a été générale; elle n'est pas encore calmée; elle est prête à renaître au moindre incident. La sécurité, dont les Européens croyaient du moins pouvoir jouir à l'extrémité de la Corne d'Or, autour du Bosphore, à deux pas d'Yldiz-Kiosk, n'est plus qu'un vain mot, — fait très considérable, que l'on ne saurait trop recommander à l'attention de la Porte. C'est au sultan

a prendre les moyens les plus propres à ramener dans les esprits la confiance qui n'y existe plus : s'il y échoue, la situation de son empire deviendra de plus en plus alarmante, pour lui plus encore que pour les autres. On frémit à la pensée des malheureux qui ont succombé l'année dernière en Arménie. Le nombre de ceux qui viennent d'être massacrés à Constantinople est assurément beaucoup moins considérable ; mais quand même il ne s'élèverait qu'à cinq ou six mille, avons-nous besoin de dire quelle impression de stupeur doit se produire dans une ville civilisée, ou réputée telle, lorsqu'on voit tout d'un coup s'y ouvrir un pareil charnier? Quand ces actes odieux étaient commis loin des yeux européens, ils n'en étaient certes pas moins condamnables, mais on pouvait croire à quelque exagération dans la manière dont ils étaient racontés. On se demandait si l'imagination affolée, terrorisée, n'en avait pas grossi l'atrocité. Ces doutes dont le gouvernement ottoman pouvait — qu'on nous passe le mot — profiter, comment subsisteraient-ils lorsque les mêmes scènes de barbarie se reproduisent dans cette banlieue de l'Europe qui s'étend à l'entrée et le long des rives du Bosphore? Cette fois l'évidence éclate aux yeux, et les conséquences s'imposent à l'esprit. Le massacre à jet continu, en cette fin du XIXe siècle, ne saurait être accepté comme un moyen de gouvernement. Il est temps, soit du côté du sultan, soit du côté de l'Europe, qu'on envisage cette situation, qu'on l'étudie sous toutes ses faces, et surtout qu'on prenne les résolutions qu'elle exige.

Nous ne nous en dissimulons pas les difficultés : elles sont telles qu'on ne saurait les exagérer. Lorsque, il y a environ un an et demi, la question arménienne s'est trouvée posée, nous en avons exposé tous les élémens, et on a pu comprendre dès ce moment combien elle serait délicate à résoudre. Nous avons dit alors que s'il y a des Arméniens disséminés sur tous les points du globe et plus particulièrement dans cinq ou six districts de l'Anatolie, il n'y a pas, ou il n'y a plus d'Arménie. C'est tout au plus si, dans un de ces districts, les Arméniens sont à égalité de nombre avec les musulmans ; dans tous les autres, ils sont en minorité, quelquefois même en minorité considérable. La masse de la population est musulmane. La vérité — il faut encore la confesser — est que les musulmans ne sont en rien inférieurs aux chrétiens ; loin de là ; une longue domination, même brutale, une longue pratique de l'administration, même arbitraire et vicieuse, leur ont donné plutôt une sorte de supériorité intellectuelle et morale, car tout est relatif. Nous ne parlons pas, bien entendu, des exceptions ; elles sont nombreuses ; mais elles ne détruisent pas la loi générale. La dégénérescence des races vaincues et opprimées depuis des siècles ressemble souvent à la dépravation. Ce sont là des faits dont il faut bien tenir compte et qui embarrassent singulièrement l'œuvre de la diplo-

matie. Les chrétiens d'Orient demandent partout l'autonomie : il a été, non pas facile assurément, mais moins difficile de la leur attribuer dans les pays où ils étaient en grande majorité, et où la conquête musulmane, peut-être parce qu'elle était plus récente, n'avait pas encore pénétré aussi profondément. Là, on a dit avec une certaine justesse que les Turcs étaient simplement campés. Ils ont été évincés, refoulés peu à peu, avec de grandes souffrances pour l'humanité, et on a vu naître à l'autonomie, puis à l'indépendance, les petites principautés, puis les petits royaumes des Balkans et de la Grèce. En Crète aussi, les chrétiens sont en majorité environ des deux tiers; on a pu arriver dès lors à y introduire la charte nouvelle dont l'Europe vient de prendre l'initiative; mais l'œuvre ne s'est pas accomplie et elle ne se poursuivra pas sans peine. On a dû tenir compte, et on a bien fait, non seulement des résistances naturelles des musulmans, mais de ce qu'elles ont en quelque mesure de légitime, et ce n'est pas sans avoir pris des précautions pour garantir les droits de la minorité que les consuls des puissances à la Canée et leurs ambassadeurs à Constantinople ont rédigé le pacte nouveau qui a été finalement accepté par tout le monde. Les musulmans eux-mêmes s'y sont résignés, non sans répugnance, non sans révolte intérieure, mais avec le sentiment qu'ils y avaient été ménagés autant qu'ils pouvaient l'être, puisqu'on leur assurait, dans la distribution des fonctions publiques, une part proportionnelle à leur quantité numérique. Ils se sont inclinés.

Mais, pour revenir aux chrétiens, la situation qu'ils revendiquent et qu'on parvient quelquefois à leur assurer dans les pays où ils sont les plus nombreux est la mesure de celle qu'ils exigent dans ceux où ils ne le sont pas. Leurs prétentions sont les mêmes en Arménie ou en Crète. Ils ne tiennent aucun compte des différences de situation. Partout ils veulent être les maîtres. Même inférieurs en nombre, ils veulent être supérieurs en puissance politique. La question d'Orient entre dès lors dans une phase nouvelle. Les provinces vraiment chrétiennes de la Turquie en ayant été successivement détachées, l'Europe se trouve aujourd'hui en présence des provinces vraiment musulmanes ou turques. Si les musulmans se sont défendus autrefois, ils se défendront dorénavant avec plus de vigueur encore s'il est possible, avec l'énergie du désespoir. A mesure qu'ils se sont repliés sur les derniers territoires qu'on leur a laissés, ils y sont devenus plus compacts et plus forts. Chacune des révolutions politiques qui se sont succédé dans les anciennes provinces et qui y ont établi la domination chrétienne a été suivie d'un exode des populations musulmanes. Combien lamentables ont été quelques-uns de ces exodes! Combien l'humanité n'y a-t-elle pas été cruellement meurtrie! Combien d'innocens, ici encore, ont payé pour les coupables! On a gémi souvent sur le

sort des chrétiens; celui des musulmans a été parfois plus misérable encore. Le sol a été souvent jonché de leurs cadavres. Mais tous ces réfugiés ne disparaissent pas de la face du monde, et s'ils diminuent sur un point la force de résistance, c'est à la condition d'aller l'augmenter sur un autre. On annonce, et depuis longtemps déjà, la chute prochaine, nécessaire, inévitable de l'empire ottoman. Ces prophéties se reproduiront encore maintes fois avant de s'accomplir, et tout porte à croire que plusieurs générations s'écouleront avant qu'elles se réalisent. Dieu veuille qu'il en soit ainsi! Le temps, en effet, arrange et facilite beaucoup de choses. Il habitue aux transactions, il impose la conciliation. Une solution brusque et rapide, si par malheur on voulait la poursuivre, ne produirait, au contraire, qu'un amoncellement de ruines. L'empire ottoman ne pourrait disparaître que dans des convulsions terribles. Les massacres de ces dernières années ou de ces derniers jours, quelque effroyables qu'ils aient été, ne seraient rien en comparaison de ceux qui ne manqueraient pas d'ensanglanter tout l'Orient. Le fanatisme musulman, uni à la vigueur guerrière d'une race qui a fait ses preuves sur tant de champs de bataille et qui, à ce point de vue, n'a pas sensiblement dégénéré, ferait naître les événemens les plus douloureux. La lutte prendrait un caractère d'extermination, et sur bien des points ce ne seraient pas les musulmans qui seraient exterminés : du moins ils ne le seraient pas les premiers.

Détournons les yeux de pareilles atrocités, et surtout faisons en sorte qu'elles ne se produisent pas. Que faut-il pour cela ? Il faut qu'au milieu des incidens les plus divers et quel qu'en soit le caractère plus ou moins propre à exciter l'émotion, la diplomatie européenne ne perde pas de vue quelques idées simples, précises, sensées, et qu'elle s'y attache avec un inaltérable sang-froid. Le maintien de l'intégrité de l'empire ottoman dans ses limites actuelles doit être un des points fixes de la politique occidentale. On ne voit pas trop, en effet, quelles provinces pourraient aujourd'hui être détachées de l'empire sans faire naître l'un ou l'autre inconvénient, ou de placer une majorité de musulmans sous la domination d'une minorité chrétienne, ou de provoquer parmi les puissances une opposition d'influences et d'intérêts qui ne tarderait pas à dégénérer en conflit. Seule peut-être, encore n'est-ce pas bien sûr, la Crète pourrait échapper à cette double objection; mais sa réunion à la Grèce, qui n'est très désirable en ce moment ni pour celle-ci, ni pour celle-là, ne manquerait pas d'encourager ailleurs des espérances et d'entretenir des illusions périlleuses. On a pu voir quelle solidarité étroite existe entre toutes les parties de l'empire. Si l'une remue, les autres en éprouvent presque immédiatement la secousse. L'insurrection est terriblement contagieuse. Après l'Arménie,

la Crète; après la Crète, la Macédoine. Espérons que l'apaisement de l'insurrection crétoise arrêtera l'insurrection macédonienne; mais à coup sûr la première n'aurait pas pu se prolonger longtemps encore sans faire prendre à la seconde des proportions redoutables. L'esprit d'imitation souffle partout, et si la Crète venait à être détachée de l'empire, la Macédoine, et vraisemblablement d'autres provinces encore, demanderaient aussitôt à s'en détacher également. L'Europe doit donc s'appliquer à décourager toute velléité de sécession, et à maintenir, avec l'intégrité de l'empire, l'exercice de la souveraineté du sultan dans chacune de ses provinces. Tout ce qui porte atteinte à cette souveraineté est un mal. Voilà ce qu'il ne faut jamais oublier, même dans ces momens où la conscience se trouble et où l'esprit hésite et s'obscurcit. C'est le propre des politiques faibles de suivre au hasard le cours des incidens, de s'abandonner aux impressions du moment, de s'y laisser entraîner et égarer; les hommes d'État dignes de ce nom, après avoir reconnu les intérêts généraux de leurs pays et de l'Europe, y subordonnent tout le reste et ne s'en laissent plus détourner. Mais en même temps que l'Europe doit s'appliquer au maintien de l'empire, tel qu'il est aujourd'hui composé et constitué, elle a le devoir de faire accepter par le sultan les réformes devenues nécessaires et d'en assurer l'exécution. Ce n'est pas la plus facile partie de sa tâche. D'abord la nature, le caractère même de ces réformes, variables à l'infini suivant qu'on passe d'une province à l'autre, est toujours difficile à déterminer. Puis, il faut exercer sur le Sultan une pression suffisante pour les lui imposer, sans pourtant porter atteinte à son prestige sur ses peuples. Enfin, après avoir réussi dans ce premier effort, on n'a encore rien fait si on ne continue pas de veiller au respect des engagemens contractés. Le Sultan, en effet, dans les momens les plus critiques, consent quelquefois aux réformes avec une apparente bonne grâce; mais l'expérience a prouvé que le danger une fois passé, lorsque le ciel est rasséréné, lorsque l'orage est calmé, il revient à ses anciennes habitudes, à ses vieux procédés de gouvernement et d'administration. C'est en vain, comme nous le disions il y a quinze jours, que l'Europe a donné sa garantie nominale à tel ou tel arrangement; sa garantie reste lettre morte, si elle n'apporte pas une attention constante à en assurer la réalité et l'efficacité. Le sultan est remarquablement habile à profiter des distractions des puissances, distractions inévitables, qui se produisent un peu plus tôt, un peu plus tard, et qui permettent à un gouvernement toujours en éveil de reprendre sournoisement les concessions faites et de reconquérir le terrain perdu. Tels sont les dangers contre lesquels il convient de réagir. Nous ne voyons pour cela d'autre moyen que d'user, en vue de la conservation de l'œuvre faite, des mêmes procédés qui ont servi à la faire, et qui, après plusieurs semaines de tâtonnemens, d'hési-

tations et de fausses manœuvres, ont permis, par exemple, de conduire l'affaire crétoise à bonne fin. En d'autres termes, il faut confier aux consuls des grandes puissances, sous la haute direction des ambassadeurs à Constantinople, la surveillance des réformes, de manière à en assurer la pleine et constante exécution. N'est-ce pas, en effet, grâce aux consuls de l'Europe à la Canée et à ses ambassadeurs à Constantinople que la question crétoise a été résolue au moment même où elle paraissait le plus irrémédiablement embrouillée ?

Les journaux ont raconté que le consul de France avait eu au moment décisif un rôle particulièrement opportun et utile, et le fait n'a pas été contesté. On reproche quelquefois, et non pas toujours sans raison, à notre ministère des Affaires étrangères la mobilité qu'il imprime à ses agens; il les change trop souvent de poste; il les envoie indifféremment de l'un à l'autre sans souci suffisant des spécialités acquises et éprouvées. En tout cas, cette critique ne s'applique pas à M. Blanc, notre consul à la Canée. Il occupe le même poste depuis di~ années déjà, et il faut souhaiter qu'en lui donnant sur place toutes les satisfactions qu'il mérite, on l'y laisse assez longtemps encore. Il connaît à fond toutes les affaires de Crète; il est familier avec les choses et avec les hommes; il a su inspirer confiance à tout le monde, en y comprenant ses collègues, ce qui lui a permis de rendre, dans les dernières circonstances, des services particulièrement importans. Il s'est montré un bon serviteur de la cause européenne. Diverses propositions avaient été faites en vue de régler la question crétoise; la plus connue est le blocus imaginé par le comte Goluchowski; aucune n'avait été acceptée, et la situation se compliquait et s'obscurcissait de jour en jour davantage. C'est alors que M. Hanotaux a eu l'idée toute simple de laisser aux ambassadeurs à Constantinople le soin de se mettre d'accord sur le programme de réformes à présenter à la Porte, et ceux-ci ont eu l'idée non moins sensée de prendre pour canevas de leurs travaux les suggestions qui avaient été déjà faites par les consuls à la Canée, notamment par le nôtre. Il y avait, en effet, beaucoup à parier que les consuls à la Canée sauraient mieux que personne, pour peu qu'ils fussent doués d'intelligence et de tact, de quelles concessions les Crétois se contenteraient finalement, et que les ambassadeurs à Constantinople ne sauraient pas avec moins d'exactitude jusqu'à quel point pourraient aller celles de la Porte. Rien ne vaut l'expérience des hommes du métier lorsqu'ils sont sur place, aux prises avec les difficultés, en rapport étroit avec les personnes. On n'a pas tardé à s'en apercevoir. L'entente qu'il avait été si difficile d'établir de chancellerie à chancellerie s'est produite presque aussitôt. Pour ne rien exagérer, il faut dire que la lassitude générale, le désir d'en finir, la crainte de complications plus étendues ont été pour quelque chose dans ce dénouement. N'importe : le procédé employé, bien qu'il ait, nous

n'avons pas besoin de le dire, besoin de surveillance et de contrôle, se recommande par sa simplicité, et il y a tout lieu de croire qu'il pourrait être utilisé pour maintenir dans la pratique les réformes qu'il a contribué avec tant d'efficacité à faire accepter en principe par tous les intéressés. Pourquoi les consuls ne seraient-ils pas chargés de veiller, sans esprit d'empiètement, mais avec assiduité, à l'exécution des réformes, et d'en référer à leurs ambassadeurs? On pourrait ainsi arrêter le mal dans son germe, et en prévenir le développement qu'il est quelquefois si difficile d'arrêter plus tard.

Quoi qu'il en soit, la situation de l'Orient, telle que les derniers événemens l'ont manifestée, est des plus inquiétantes, et nous ne voyons d'autres moyens d'y pourvoir que ceux que nous venons d'indiquer. L'intégrité de l'empire ottoman a toujours été dans les traditions de la politique française; plus que jamais elle est nécessaire au repos de l'Europe; mais, au point où en sont les choses, avec les besoins nouveaux qui ont pénétré partout, avec l'immense publicité qui ne laisse presque rien ignorer de ce qui se passe, soit dans les montagnes de la Crète, soit dans un village perdu au fond de l'Anatolie, le maintien de cette intégrité ne peut plus se concevoir qu'avec de nouveaux procédés de gouvernement et d'administration. Le sultan est-il a même de le comprendre? Oui, sans doute, car ce n'est pas l'intelligence qui manque à Abdul-Hamid, ni le sérieux dans l'esprit, ni l'application au détail des affaires, et il a donné dans plus d'une circonstance des preuves d'une véritable bonne volonté. Le malheur est que les influences les plus diverses, les plus contradictoires, s'exercent successivement sur lui, et que celles qui agissent de la manière la plus continue ne sont pas les meilleures. Dans la vie de claustration qu'il mène, l'air de l'Europe a beaucoup de peine à parvenir jusqu'à lui. Il devrait savoir pourtant qu'il a en Occident des amis sincères, dont les intérêts se confondent avec les siens et dont il ferait sagement d'écouter les conseils. Nous ne voulons désigner plus particulièrement personne, et au surplus, lorsqu'il s'agit des intérêts généraux de la civilisation et de l'humanité, il n'existe plus que de très faibles divergences d'attitude entre les puissances. Personne aujourd'hui, nous en sommes convaincus, ne désire la chute de l'empire ottoman. L'Angleterre elle-même, malgré le langage imprudent que tiennent quelquefois ses ministres, en serait la première effrayée. L'Europe n'est pas prête à subir une crise aussi redoutable. Mais le sultan aurait tort de tirer de cet état des esprits une sécurité trop grande. Pour peu qu'il y réfléchisse, il se rendra compte que, suivant le langage de Shakspeare, il y a quelque chose de pourri dans son empire. Comment lui, qui n'est pas naturellement cruel, a-t-il pu faire couler tant de sang? Un état de choses qui ne se maintient que par des massacres intermittens, et quels massacres! on n'ose pas dire à quel chiffre s'élève le nombre des

victimes! un tel état de choses n'est pas sain. Il ne saurait se prolonger sans amener des accidens nouveaux, ni amener ces incidens sans provoquer une réaction soudaine et toute-puissante de l'humanité outragée. Voilà ce que le sultan doit se dire, ou ce qu'il faut qu'on lui dise et qu'on lui fasse entendre, pour prévenir ces fatalités historiques dont lord Salisbury aime tant à évoquer le fantôme menaçant. Le mal répandu dans les provinces éloignées, où il était peut-être moins apparent, a reflué au cœur, à la tête même de l'empire. Un accès violent s'en est produit à Constantinople sous les yeux de l'Europe consternée. Certes, les Arméniens qui ont mis la main sur la Banque ottomane n'ont pas rendu, comme ils l'espéraient sans doute, leur cause plus intéressante; l'acte qu'ils ont commis est aussi inintelligent que criminel; mais les représailles qui ont suivi, l'égorgement de toute une race à travers les rues de la capitale, sont un spectacle qu'il serait dangereux de donner deux fois au monde, non seulement parce qu'il est révoltant en lui-même, mais parce qu'il inspirerait les craintes les plus sérieuses, les mieux fondées, sur la sécurité des Européens eux-mêmes dans une ville où ils ont tant d'intérêts accumulés. Le jour où ces craintes prendraient un certain caractère d'acuité, l'Europe devrait se protéger elle-même, et puisse sa bonne fortune la dispenser d'établir jamais à Constantinople un *condominium* à six!

Le trouble du présent, l'incertitude de l'avenir en Orient ajoutent aux regets que nous cause la mort inopinée du prince Lobanof. On attendait le prince à Paris, où il devait dans peu de jours accompagner son auguste maître, lorsqu'un mal subit l'a foudroyé dans le train impérial. La nouvelle qui s'en est aussitôt répandue en Europe a produit universellement une émotion très vive, mais qui n'a été nulle part plus profonde qu'en France, et non pas seulement dans ces classes de la société où la perte du prince Lobanof pouvait être appréciée en pleine connaissance de cause, mais parmi les classes populaires elles-mêmes, qui, par une sorte d'intuition, ont compris l'importance, sinon la nature même de l'événement. On a vu dans le prince Lobanof un ami de la France, et un ami digne de toute sa confiance. On s'est rassuré en pensant que la politique de la Russie était et qu'elle continuerait d'être celle de l'empereur, ce qui est la vérité. A un instrument brisé, un autre sera substitué pour la poursuite de la même œuvre; mais, lorsqu'il s'agit d'un ministre des affaires étrangères, il s'en faut de beaucoup que l'instrument soit indifférent en lui-même, et celui que l'empereur s'était assuré dans la personne du prince Lobanof était d'une qualité tout à fait rare. Avant que le prince Lobanof arrivât au ministère, on le regardait comme un diplomate distingué, comme un écrivain de talent, comme un historien de mérite, mais personne ne soupçonnait en lui les qualités de l'homme de résolution et d'action au degré supérieur où il les a manifestées.

L'instinct populaire dont nous parlions plus haut a quelquefois des divinations heureuses; quelquefois aussi il se trompe. Lorsque M. de Giers est mort, il n'a pas soupçonné le rôle modeste, mais très actif et très utile que ce ministre avait eu dans l'établissement de l'alliance franco-russe. M. de Giers, quoi qu'on en ait dit, a vraiment voulu l'alliance, et il a personnellement contribué à la faire. Il a eu à lutter pour cela contre des préjugés traditionnels qu'il avait autrefois partagés lui-même, et qui n'existaient pas seulement en Russie : le bon sens et la ferme volonté de l'empereur Alexandre III l'ont aidé à vaincre tous les obstacles. Quant au prince Lobanof, il n'a point participé à la préparation de l'alliance, et rien ne prouve qu'il en ait été partisan à l'origine; ses tendances naturelles semblaient le porter d'un autre côté; mais, arrivé aux affaires au moment où l'alliance était faite, où elle était même avouée, en homme intelligent, avisé, résolu, il ne s'est pas posé d'autre question que de savoir le meilleur parti à en tirer. Il ne s'est pas trompé sur ce point. Partisan de l'alliance, peu importe que le prince Lobanof l'ait toujours été : ce dont on peut être sûr, c'est qu'il l'était devenu en toute sincérité. On arrive tout naturellement à aimer un instrument dont on sait faire un aussi bon usage. Jusqu'à lui, peut-être parce que le temps avait manqué auparavant, le gouvernement russe n'avait pas, en quelque sorte, fait usage de l'alliance pour sa politique courante. Il s'était borné à resserrer entre les deux pays des rapports d'intérêts purement matériels et financiers; on sait que plusieurs emprunts russes, s'élevant au total à une somme très considérable, ont été négociés sur le marché de Paris. Le prince Lobanof n'a pas négligé cet ordre d'affaires, mais il n'a eu garde d'y borner son action, et en l'espace de quelques mois il a réussi d'abord à rectifier la politique de la Russie sur tous les points où elle était mal engagée, ensuite à lui donner une allure alerte et vive, et une activité et un essor tout nouveaux. Pour les hommes du métier, le travail diplomatique auquel il s'est livré peut vraiment servir de modèle, car il n'y a pas eu une seule faute, pas une négligence de commise, mais bien une perfection de doigté qui ne saurait être trop remarquée et étudiée. Incontestablement, le prince Lobanof, le jour de sa mort, a laissé la Russie dans une situation supérieure à celle où il l'avait trouvée; et lorsqu'on pense que ces heureux résultats ont été obtenus en quelques mois, on se demande quel en aurait été le terme si la série s'en était continuée quelque temps encore. Les journaux anglais se sont posé cette question avec une sorte d'inquiétude rétrospective, et ils n'ont mis aucun amour-propre à refouler en eux-mêmes le soupir de soulagement provoqué chez eux par la mort d'un homme qu'ils considéraient comme un adversaire : ils l'ont même exhalé assez bruyamment. Et pourtant, le prince Lobanof était un sincère ami de la paix; il n'a jamais rien risqué qui pût amener des complications

graves; mais il avait une vue très juste des intérêts de son pays et des moyens de les servir, et dans l'emploi de ces moyens il a fait preuve d'une habileté consommée.

Personne n'a oublié la campagne diplomatique que, d'accord avec M. Hanotaux, il a poursuivie en Extrême-Orient entre la Chine et le Japon. L'Allemagne y a été mêlée en tiers, mais ce n'est pas elle assurément qui en a tiré le plus grand profit: on ne s'est même expliqué l'énergie de son intervention que par le désir de faire œuvre agréable à la Russie au début d'un nouveau règne, et peut-être aussi de ne pas laisser la France seule dans ce premier tête-à-tête. Notre rôle, à nous, était tout tracé. Notre voisinage avec la Chine nous conseillait à son égard de bons procédés dont nous n'avons d'ailleurs pas tardé à recueillir les fruits; et puis, comme l'a dit M. Hanotaux à la tribune de la Chambre, nous devions mettre avant tout la préoccupation de nos alliances. Mais c'est évidemment la Russie qui a obtenu en Extrême-Orient le principal avantage, parce qu'elle y avait aussi le principal intérêt. La Corée a été arrachée au Japon et rendue à elle-même ou à la Chine, et peu de temps après la Russie a conclu avec cette dernière des arrangemens dont les termes ne sont pas encore bien connus, mais qui ont singulièrement intrigué et préoccupé l'Angleterre. Et le prince Lobanof, lorsqu'il paraissait tout entier à l'orient de l'Asie, n'oubliait pas celui de l'Europe. Son attention se portait également sur les Balkans. Nous constations, il y a deux ans à peine, les progrès constans que la politique autrichienne faisait de ce côté. La Russie, piquée de l'ingratitude de la Bulgarie, ou plutôt de M. Stamboulof, se confinait dans un recueillement boudeur qui ressemblait à de l'inertie : elle laissait le champ libre à sa rivale, qui avait admirablement su s'en emparer. La Serbie et la Bulgarie gravitaient dans l'orbite de l'Autriche, et semblaient ne pas devoir en sortir. De plus en plus, l'influence du cabinet de Vienne devenait prépondérante dans toutes les principautés ou royaumes balkaniques. Le prince Lobanof a compris que le moment était venu de rompre, au moins par quelques anneaux, cette chaîne tendue tout le long du Danube entre son pays et l'empire ottoman; il l'a essayé avec à-propos, et il y a réussi. La Serbie s'est rapprochée non seulement de la Russie, mais de son antique ami et allié le Monténégro; l'intimité paraît même être devenue très étroite entre le jeune roi Alexandre et le prince Nicolas. En Bulgarie, au moment même où mourait Stamboulof, victime des hostilités que son implacable politique avait accumulées sur sa tête, le prince Ferdinand était occupé à sa réconciliation avec le tsar. On sait comment cette réconciliation s'est faite, et par quels engagemens religieux elle a été scellée. Qui aurait pu s'y attendre il y quelques années seulement? Tant il est vrai que la logique des situations finit toujours par l'emporter sur les combinaisons provisoires de l'habileté ou de l'intrigue humaines. Certes,

le prince Lobanof a eu de la chance ; il est arrivé à l'heure propice; peut-être n'aurait-il pas pu faire une année plus tôt ce qu'il a fait avec tant d'opportunité au moment précis où l'événement était devenu possible; mais si les circonstances l'ont favorisé, il faut convenir qu'il a eu, pour en profiter, la main singulièrement experte et rapide. Il n'a pas laissé échapper une seule occasion, il n'a pas perdu un seul jour, comme s'il avait eu le secret pressentiment que le temps était pour lui une quantité parcimonieusement mesurée et comptée. Il faudrait remonter assez haut dans l'histoire de l'Europe pour retrouver l'exemple d'une activité aussi grande et aussi féconde. Bien qu'il n'ait guère duré qu'un an et demi, le prince Lobanof a su donner toute sa mesure : il s'est montré diplomate accompli et véritable homme d'État.

Évidemment son œuvre lui survivra; son successeur, quel qu'il soit, saura la continuer; l'orientation de la politique russe ne tient pas à la personne d'un ministre. Quant à nous, qui suivions avec une sympathie attentive les succès et les progrès du prince Lobanof, soit en Extrême-Orient où nos intérêts se confondaient avec les siens, soit dans les Balkans où ils n'avaient rien qui leur fût contraire, nous étions heureux de voir l'alliance franco-russe faire ainsi ses preuves et montrer son efficacité. La Russie a été autrefois l'amie de l'Allemagne: cela l'a conduite au traité de Berlin. On affirme aujourd'hui que pour mettre le dernier sceau à son habileté, et aussi pour écarter dans un sincère amour de la paix tous les conflits futurs, le prince Lobanof était parvenu à s'entendre avec l'Autriche sur la conduite à tenir dans les affaires d'Orient. S'il en est ainsi, on ne peut qu'applaudir une fois de plus à sa dextérité et à sa prudence. D'accord avec la France dans sa politique générale, et subsidiairement avec l'Autriche sur tous les points où la Russie et l'Autriche pouvaient se trouver en opposition d'intérêts, il avait le droit d'attendre les événemens avec confiance. Il a succombé après avoir fait son œuvre, et le meilleur éloge qu'on puisse faire de lui est que, s'il est très difficile à remplacer, il a pourtant rendu plus facile la tâche de son successeur.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-gérant,

F. BRUNETIÈRE.

